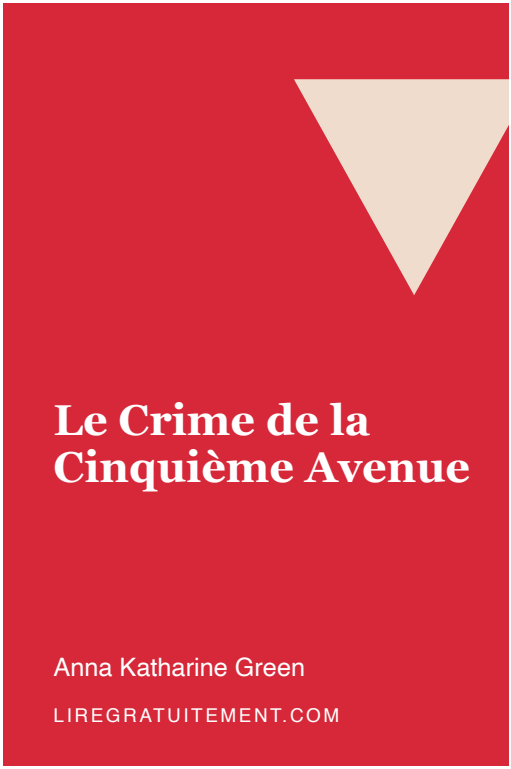


Le Crime de la Cinquième Avenue

Anna Katharine Green

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Partie 1 · I

J'étais, depuis un an environ, le troisième associé de la maison Veeley, Carr et Raymond, avocats-conseils à New-York lorsqu'un matin, pendant une absence temporaire de MM. Veeley et Carr, un jeune homme entra précipitamment dans nos bureaux. Il était dans un état d'agitation tel, que je me levai involontairement et allai à sa rencontre.

— Qu'y a-t-il, monsieur ? demandai-je. Vous n'apportez pas, je l'espère, de mauvaises nouvelles ?

— J'ai à parler à M. Veeley. Est-il à son étude ?

— Non. Il a été appelé ce matin même à Washington, et il ne sera de retour que demain au plus tôt ; mais si vous voulez bien me communiquer ce qui vous amène…

— À vous, monsieur ? fit-il en me regardant avec insistance.

Il parut satisfait de son examen et poursuivit :

— Au fait, il n'y a aucune raison pour ne pas vous faire part de cette affaire, qui n'est pas un secret. Je venais apprendre à votre associé que M. Leavenworth était mort.

— M. Leavenworth est mort ! m'écriai-je en reculant d'un pas.

M. Leavenworth était un ancien client de notre maison et, de plus, l'ami intime de M. Veeley.

— Oui, il a été assassiné. Un individu inconnu lui a tiré un coup de pistolet dans la tête pendant qu'il était assis devant son bureau dans la bibliothèque.

Un coup de pistolet ! Assassiné ! Je ne pouvais en croire mes oreilles. Quoi ! tué, cet honnête et excellent vieillard qui, il y a huit jours à peine, me plaisantait ici même au sujet de mon état de célibataire et qui m'avait invité à aller le voir ?

Et je regardai mon interlocuteur d'un air incrédule.

— Quand, comment cela est-il arrivé ? murmurai-je.

— Hier au soir ; du moins, nous le supposons, car on n'a découvert le crime que ce matin. Je suis le secrétaire particulier de M. Leavenworth, ajouta-t-il, et je demeure chez lui. Ah ! c'est un coup terrible, surtout pour ces dames.

— Oh ! oui. Terrible ! répétai-je. Veeley sera accablé en apprenant cette nouvelle.

— Ces dames sont toutes seules, continua-t-il d'une voix basse mais distincte qui était, je le sus plus tard, son ton habituel ; — je parle des demoiselles Leavenworth, les nièces de la victime. L'enquête va avoir lieu aujourd'hui même, à la maison, et il est à désirer qu'il y ait quelqu'un là pour les assister. C'est pour cela qu'elles m'ont envoyé chercher M. Veeley, qui était le meilleur ami de leur oncle ; mais, dites-vous ? il est absent ; je ne sais que faire.

— Je suis un étranger pour ces dames, répondis-je ; cependant, si je pouvais leur être de quelque utilité, mon respect pour leur oncle était tel, que…

L'attitude du secrétaire m'arrêta. Ses pupilles s'étaient dilatées à un tel point, qu'elles semblaient embrasser ma personne entière dans un seul regard.

— Je ne sais, dit-il enfin, en même temps qu'un léger froncement de sourcils témoignait qu'il n'était pas précisément satisfait de la tournure que prenait notre entretien. — Venez si cela vous plaît. Ces dames ne peuvent rester sans conseiller…

— Cela suffit ; j'irai.

Je m'assis et envoyai une dépêche pressante à M. Veeley. Puis, après avoir fait quelques préparatifs, je sortis avec le secrétaire.

— Maintenant, lui dis-je une fois que nous fûmes sortis, racontez-moi tout ce que vous savez sur cette épouvantable affaire.

— Tout ce que j'en sais ! Cela sera vite fait. Je l'ai quitté hier soir, alors que, suivant son habitude, il était assis devant son bureau à écrire, dans la bibliothèque ; et, ce matin, je l'ai trouvé assis au même endroit et presque dans la même position, mais avec une blessure à la tête, causée par une balle de revolver.

— Il était mort ?

— Oui.

— C'est horrible ! m'écriai-je. Puis, après un instant, j'ajoutai. — Serait-ce un suicide ?

— Non, car on n'a pas pu trouver le pistolet avec lequel le crime a été commis.

— Mais il faut un motif pour commettre un assassinat ! M. Leavenworth était trop bon et trop aimé pour avoir des enne-

mis. Si le vol avait été le mobile du crime…

— Il n'y a pas eu de vol. Rien n'a été emporté, interrompit-il. Tout cela est un mystère.

— Un mystère ?

— Absolument.

Je regardai mon compagnon avec curiosité.

L'habitant d'une maison où venait d'avoir lieu un assassinat mystérieux était par lui-même un objet assez intéressant. Mais son beau visage impassible n'offrait aucune prise même à l'imagination la plus ardente.

— Ces dames, observai-je, doivent être très-affligées ?

Il fit quelques pas avant de me répondre.

— Il serait singulier qu'elles ne le fussent pas, répliqua-t-il.

Je ne sais si ce fut l'expression de son visage, ou bien sa façon de parler, mais je sentis que je m'aventurais sur un terrain glissant en parlant de ces demoiselles à ce secrétaire calme et si peu intéressant.

Àce moment j'aperçus avec un certain soulagement une voiture de tramway qui devait nous conduire à destination.

— Nous reprendrons notre entretien plus tard, dis-je. Voici le tramway.

Une fois à l'intérieur, toute conversation sur un pareil sujet devenait impossible, et je passai le temps à me rappeler tout ce que je savais de M. Leavenworth. Cela se résumait, en somme,

dans le simple fait que c'était un ancien commerçant fort riche qui jouissait d'une grande situation. Il n'avait pas d'enfants, mais deux nièces ; et il avait choisi l'une d'elles pour son héritière. M. Veeley m'avait parlé de ses excentricités ; il m'avait cité comme exemple le fait auquel je viens de faire allusion et qui consistait à laisser sa fortune à une de ses nièces au détriment complet de l'autre. Mais je ne reconnaissais que peu de choses des habitudes quotidiennes ou des relations mondaines du malheureux assassiné.

Quand nous arrivâmes, une foule considérable stationnait devant la maison ; je fus saisi et emporté par le mouvement des allants et venants jusqu'au bas du large perron de pierre. Ce ne fut qu'avec peine que je réussis à me dégager ; suivi par le secrétaire, je parvins cependant à gravir les marches et à tirer rapidement la sonnette. La porte fut ouverte immédiatement et j'aperçus dans l'entrebâillement un visage que je reconnus pour celui de l'un de nos meilleurs détectives.

— M. Gryce ! m'écriai-je.

— Moi-même, répliqua-t-il. Entrez, monsieur Raymond.

Et après nous avoir introduits dans la maison, il referma la porte en jetant un sourire ironique à la foule désappointée.

— J'espère que vous n'êtes pas précisément étonné de me voir ici, ajouta-t-il en me tendant la main et en regardant mon compagnon.

— Non, répondis-je.

J'eus alors l'idée que je devais lui présenter le jeune homme qui était avec moi.

— Voici monsieur… Monsieur…, excusez-moi, mais je ne sais pas votre nom, dis-je à ce dernier. Monsieur est le secrétaire particulier de M. Leavenworth.

— Ah ! le secrétaire, fit M. Gryce. Le coroner vous a déjà demandé, monsieur.

— Le coroner est ici ? demandai-je.

— Oui, et le jury d'enquête est monté voir le cadavre. Désirez-vous le suivre ?

— Non ; cela n'est point nécessaire. Je suis venu seulement dans l'espoir d'être utile à ces demoiselles, car M. Veeley est absent.

— Et vous n'avez pas voulu perdre une aussi bonne occasion, continua-t-il ; c'est naturel. Mais puisque vous voilà et que l'affaire menace de tourner à la cause célèbre, je vous conseille, en votre qualité de jeune avocat d'avenir, de vous mettre au courant de tous les détails du crime. Au reste, faites comme bon vous semblera.

Je fis un effort pour vaincre ma répugnance.

— J'irai, lui dis-je.

— Très-bien. Alors suivez-moi.

En ce moment le jury descendait. Je me retirai avec M. Gryce dans un enfoncement qui se trouvait entre le salon et le parloir.

— Le secrétaire, lui dis-je, affirme que l'assassinat n'a pas été commis par un malfaiteur venu du dehors.

— Vraiment ! répliqua-t-il en regardant fixement le bouton de la porte.

— Il déclare, en outre, que rien n'a été volé.

— Et que les verrous de la maison, mis hier soir ont été trouvés intacts ce matin. Cela est vrai.

— Il n'a pas ajouté cela. En ce cas, l'assassin a dû passer la nuit entière dans la maison.

M. Gryce sourit d'un air méchant au bouton de la porte.

— Cette affaire me paraît bien mystérieuse ! m'écriai-je.

M. Gryce fronça le sourcil, mais continua à contempler le bouton de la porte avec un air de profond intérêt.

L'honorable détective n'était en aucune façon un de ces individus au profil en lame de couteau dont les yeux perçants semblent fouiller jusqu'au plus profond de votre être afin de s'emparer à l'instant même de votre secret le plus intime ; c'était au contraire un homme gros et fort, d'apparence très-tranquille, qui ne vous regardait jamais en face ; ses yeux erraient toujours dans votre voisinage, sur un vase, un encrier, un livre, un bouton de porte ou n'importe quoi. Il semblait faire de ces objets ses confidents intimes, et, quant à vous personnellement, il avait l'air de s'apercevoir à peine que vous existiez.

M. Gryce était donc, en ce moment même, sur le pied de la plus grande confidence avec le bouton de la porte d'entrée.

— Cette affaire me paraît bien mystérieuse, hasardai-je de nouveau.

— Allons ! Venez, fit-il en guise de réponse ; le chemin est libre.

Il passa devant moi et s'arrêta au premier étage.

— Monsieur Raymond, dit-il, je n'ai guère l'habitude de causer beaucoup des secrets de mon métier ; mais dans le cas qui nous occupe, tout dépend de rencontrer la bonne piste dès le commencement. Comme il ne s'agit point ici d'un crime ordinaire, mais d'un coup de génie, un détail insignifiant en apparence peut frapper une personne qui n'est pas habituée à ces sortes d'affaires, tandis qu'elle passe inaperçue de l'homme de grande expérience. Si pareille chose vous arrivait, prévenez-moi, mais n'en parlez à âme qui vive et venez me trouver.

Rappelez-vous que ce crime sera une grosse, une bien grosse affaire. Maintenant, venez.

— Et ces dames ?

— Elles se sont retirées à l'étage supérieur, très-affligées naturellement, mais aussi très-calmes, à ce qu'on m'a assuré.

Il s'approcha d'une porte, l'ouvrit et me fit signe d'entrer.

Nous pénétrâmes dans une salle où régnait une demi-obscurité ; mais mes yeux s'y habituèrent bientôt, et je vis que nous étions dans la bibliothèque.

— C'est ici, à cet endroit même, qu'on a trouvé le cadavre, dit-il en s'avançant et en posant la main sur l'extrémité d'une grande table à écrire qui, avec quelques chaises, occupait le milieu de la chambre.

— Vous voyez vous-même que la table est juste en face de cette porte.

Il traversa la pièce et s'arrêta sur le seuil d'un étroit corridor communiquant avec une autre chambre.

— La victime a été trouvée assise sur cette chaise, et, par conséquent, tournant le dos au corridor ; donc, l'assassin a dû passer par la porte pour tirer le coup de pistolet, et, sans doute, il s'est arrêté ici.

Et M. Gryce plaça avec conviction le pied sur un dessin du tapis, éloigné d'un ou deux pas environ du seuil de la porte.

— Mais…, objectai-je.

— Il n'y a pas de mais, répliqua-t-il. Nous avons étudié la situation. Puis il se retourna sans daigner s'expliquer davantage, passa rapidement devant moi et me conduisit dans le corridor. — Voici l'armoire des vins, le placard des habits, le cabinet de toilette… etc. Il me désignait chaque objet avec la main. — Voici l'appartement particulier de M. Leavenworth, — et il ouvrit la porte d'une chambre meublée avec luxe.

J'avançai tristement vers le lit fermé par d'épais rideaux. M. Gryce les écarta, et je tressaillis malgré moi à la vue de ce visage froid et calme qui semblait encore presque vivant.

— La mort a été trop subite pour altérer les traits, dit le détective en soulevant la tête de côté de façon à me faire voir une blessure béante. — Un pareil trou tue un homme tout de suite, et le chirurgien démontrera que le suicide était impossible dans ces conditions. C'est évidemment un cas d'homicide prémédité.

Comme je reculai plein d'horreur, mon regard rencontra une porte située dans la partie du mur qui se trouvait en face de moi et longeait le vestibule. Elle paraissait être la seule issue de la chambre, à l'exception du corridor par lequel nous étions entrés, et je ne pouvais m'empêcher de me demander si c'était par cette porte que l'assassin avait pénétré dans la bibliothèque. M. Gryce ayant remarqué mon regard interrogateur, tout en ayant l'air d'examiner attentivement le lustre, me dit :

— On a trouvé cette porte fermée à l'intérieur, mais l'assassin a pu entrer par là, comme aussi par ailleurs ; nous n'en savons rien encore.

Je constatai que le lit n'avait pas été défait.

— Il ne s'était donc pas encore couché ? demandai-je.

— Non. Le drame a dû se passer il y a à peu près dix heures, c'est-à-dire, plus de temps qu'il n'en a fallu à l'assassin pour réfléchir à la situation et se préparer à tout événement.

— L'assassin ? Avez-vous des soupçons ?

Il regarda d'un air impassible la bague que j'avais au doigt.

— Je soupçonne tout le monde et personne ; au reste, ce n'est pas là mon affaire ; ce qui me regarde, c'est de découvrir le coupable.

Il laissa retomber les rideaux, et nous quittâmes la chambre.

L'enquête commençait, et comme je désirais beaucoup y assister je priai M. Gryce de prévenir ces demoiselles que, M. Veeley étant absent, j'avais l'honneur de me mettre à leur disposition.

Puis je descendis au grand salon et je m'assis au milieu des nombreuses personnes qui y étaient déjà rassemblées.

1. Table à écrire. — 2. Chaise. — 3. Corridor. — 4. Lit. — 5. Table à toilette.

Partie 1 · II

Je fus tout d'abord étourdi par la lumière du jour qui entrait à flots par les fenêtres. C'était une pièce somptueusement meublée ; le satin, le velours, le bronze, le marbre, tout y avait été employé avec profusion ; le piano — souvenir joyeux de la vie d'hier, et qui contrastait péniblement avec la gravité de la scène qui allait avoir lieu — était resté ouvert. Tout autour de moi s'agitaient divers groupes impatients de voir commencer la séance. Sur la muraille en face de moi, on voyait le portrait d'une jeune femme blonde, aux yeux d'azur, qui portait le costume du premier empire ; malgré le velouté de son regard et ses lèvres d'enfant, il régnait un air de hauteur dans cette physionomie, et il me vint l'idée étrange qu'une des nièces de M. Leavenworth, les deux peut-être, me contemplaient avec les yeux de cette personne séduisante et imposante à la fois. Ensuite j'aperçus, comme dans un rêve, le coroner, un homme sévère, de grande intelligence ; les jurés, gens communs et insignifiants pour la plupart ; les domestiques, tremblants et agités, groupés dans un coin ; et enfin un reporter, pâle et râpé, assis à une petite table, prenant des notes avec une avidité de vampire. Toute cette scène est restée gravée dans ma mémoire d'une façon indélébile.

J'ai parlé du coroner ; heureusement, il ne m'était pas inconnu : j'avais eu l'occasion de m'entretenir souvent avec lui. Il s'appelait Mammoud, jouissait d'une grande réputation, et il était parfaitement capable de mener une enquête importante avec talent et habileté. Je me félicitai particulièrement de le trouver là, à cause du grand intérêt que je portais à l'affaire.

Le jury ressemblait à la plupart des jurys. Il était composé d'hommes choisis au hasard dans les rues telles que la Cinquième ou la Sixième avenue, et tous ces messieurs paraissaient être doués d'une intelligence et d'une éducation ordinaires. Je n'en remarquai qu'un seul parmi eux qui prît intérêt à l'enquête pour l'enquête elle-même ; quant aux autres, ils semblaient remplir leurs fonctions sous l'impulsion d'un sentiment à la fois de pitié et d'indignation.

Le premier témoin cité fut le docteur Magnard, le célèbre chirurgien, qui habitait la Trente-sixième rue. Sa déposition porta surtout sur la nature de la blessure faite à la tête de la victime, et je la résumerai en répétant certains des faits dont il parla et qui peuvent avoir de l'intérêt pour ce qui va suivre.

Il raconta qu'un des gens de la maison était venu le chercher en toute hâte ; qu'à son arrivée il avait trouvé le cadavre étendu sur un lit dans une chambre du deuxième étage, où il avait été transporté évidemment quelques heures après la mort. Il déclara qu'il n'existait qu'une seule blessure, qu'il l'avait sondée et en avait extrait la balle qu'il faisait voir au jury ; cette balle s'était logée dans le cerveau après avoir pénétré jusqu'à la base du crâne qu'elle avait traversé obliquement, qu'elle avait touché la moelle allongée et avait produit une mort instantanée. L'illustre praticien insista sur le point que, la balle ayant pénétré dans le cer-

veau, avait nécessairement déterminé non-seulement une mort foudroyante, mais que la victime n'avait dû faire aucun mouvement. En outre, ajouta-t-il, d'après la direction du trou et le chemin parcouru par le projectile, un suicide était chose matériellement impossible.

Le coup de feu avait été tiré par derrière, à une distance de trois ou quatre pas, et il démontra d'après d'autres consultations mathématiques, que la victime était non-seulement assise au moment de l'assassinat, mais aussi qu'elle était occupée à quelque travail qui l'obligeait à se pencher en avant.

Le docteur, ayant été interrogé sur la santé de M. Leavenworth, répondit qu'il lui paraissait être en parfait état au moment de sa mort, mais que cependant n'étant pas son médecin ordinaire, il ne pouvait rien affirmer avant de s'être livré à un examen plus attentif du cadavre ; enfin, répondant à un juré, il observa qu'il n'avait vu nulle part dans la chambre, soit un pistolet, soit une arme quelconque.

Àen juger d'après la situation respective de la table, de la chaise et de la porte qui se trouvait derrière celle-ci, le témoin ajouta que l'assassin avait dû se tenir sur le seuil du corridor. Quant à l'arme, elle était de petit calibre, et tout faisait supposer que la victime n'avait ni levé ni tourné la tête à l'approche de son assassin. De tout cela résultait la terrible conclusion que l'auteur du crime était quelqu'un de connu dont l'arrivée était attendue ou tout au moins habituelle.

C'est ainsi que se termina la déposition du médecin. Le coroner, prenant la balle posée sur la table, l'examina pendant quelques instants ; puis, il tira un crayon de sa poche, écrivit

deux ou trois lignes sur un bout de papier, fit signe à un agent de police et lui donna des ordres à voix basse. L'agent prit le papier, salua et sortit. Aussitôt qu'il parut sur le perron, il fut accueilli par les cris de la foule qui se trouvait dans la rue. De la fenêtre près de laquelle j'étais assis, je vis l'agent sauter dans une voiture et disparaître rapidement dans la direction de Broadway.

Partie 1 · III

Reportant mon attention sur ce qui se passait dans la pièce où je me trouvais, je vis le coroner consulter des notes à travers une paire d'imposantes lunettes d'or.

— Le maître d'hôtel est-il ici ? demanda-t-il.

Un mouvement se produisit parmi le groupe de domestiques, et un Irlandais à l'air intelligent mais un peu prétentieux avança et se plaça devant le jury.

— Ah ! pensai-je en examinant ses favoris bien soignés, son regard franc et son maintien respectueux, voici un serviteur excellent qui sera, sans doute, un témoin excellent.

Je ne m'étais pas trompé. Thomas, le maître d'hôtel, était un domestique supérieur à l'immense majorité de ses congénères — et il en avait conscience.

Le coroner lui-même semblait avoir subi l'impression favorable produite sur tout l'auditoire, et il procéda immédiatement à l'interrogatoire.

— Vous vous nommez Thomas Dougherty ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, Thomas, combien y a-t-il de temps que vous êtes entré au service de cette famille ?

— Il y a deux ans environ, monsieur.

— C'est vous qui avez découvert le cadavre de M. Leavenworth ?

— Oui, monsieur ; moi et M. Harwell.

— Et qui est M. Harwell ?

— C'est le secrétaire particulier de M. Leavenworth ; il s'occupait de sa correspondance.

— Parfait ! À quelle heure du jour, ou de la nuit, avez-vous fait cette triste découverte ?

— Ce matin de bonne heure, vers huit heures.

— Où cela ?

— Dans la bibliothèque, qui communique avec la chambre à coucher, monsieur. Nous en avons forcé l'entrée, car nous étions inquiets de ne pas le voir descendre déjeuner.

— Vous en avez forcé l'entrée ! alors la porte était fermée à clef ?

— Oui, monsieur.

— En dedans ?

— Je ne sais pas, la clef n'étant pas sur la porte.

— Où votre maître était-il étendu quand vous l'avez trouvé ?

— Il n'était pas étendu ; il était assis devant la grande table au milieu de la bibliothèque, le dos tourné à la porte de la chambre à coucher. Il était penché en avant, la tête appuyée sur ses deux mains.

— Comment était-il habillé ?

— En costume de soirée, tel qu'il était levé de table hier au soir.

— Pouvait-on constater quelques traces d'une lutte dans la pièce ?

— Non, monsieur…

— Pensez-vous qu'on ait voulu commettre un vol ?

— Non, car la montre et le porte-monnaie de monsieur ont été retrouvés dans ses poches.

On demanda à Thomas de nommer les personnes qui étaient dans la maison au moment de la découverte de l'assassinat.

— Il y avait, répondit-il, les nièces de monsieur, miss Mary et miss Eleonore Leavenworth ; M. Harwell ; Kate, la cuisinière ; Mally, la fille de chambre, et moi.

— Sont-ce là tous les habitants ordinaires de la maison ?

— Oui, monsieur.

— Qui est chargé de fermer la maison le soir ?

— C'est moi, monsieur.

— Avez-vous mis les verrous, hier au soir, comme d'habitude ?

— Oui, certainement.

— Qui les a tirés, ce matin ?

— Moi, monsieur.

— N'avez-vous rien remarqué ?

— Rien ; tout était tel que je l'avais laissé la veille.

— Comment ! Il n'y avait ni fenêtres ni portes ouvertes ?

— Non, monsieur.

En ce moment, le silence était si grand, qu'on aurait pu entendre tomber une épingle. Tout le monde semblait convaincu que l'assassin, quel qu'il fût, n'avait pas quitté la maison, du moins pas avant que la porte eût été ouverte le matin. Je connaissais déjà ce fait, mais je ressentis une véritable émotion à l'entendre encore de nouveau, et je scrutai l'attitude du maître d'hôtel, afin d'y découvrir un signe quelconque qui me prouvât qu'il n'avait parlé avec tant d'assurance que dans le but de cacher une négligence qu'il avait commise dans l'accomplissement de ses fonctions. Mais son visage révélait une candeur impassible, et il soutint sans broncher le regard inquisiteur de tous ceux qui étaient présents.

Le coroner lui demanda ensuite quand il avait vu M. Leavenworth pour la dernière fois. Il répondit :

— Hier soir, pendant le dîner.

— D'autres l'ont vu plus tard ?

— Oui, monsieur ; M. Harwell m'a dit l'avoir vu vers dix heures et demie du soir.

— Quelle chambre occupez-vous dans la maison ?

— Une petite pièce dans le sous-sol.

— Et où couchent les autres habitants de la maison ?

— Au troisième, pour la plupart, monsieur. Les demoiselles dans les grandes chambres donnant sur le derrière, et M. Harwell dans la petite pièce du devant. Les autres servantes logent dans les mansardes.

— Il n'y avait donc personne sur le même étage que M. Leavenworth ?

— Non, monsieur.

— À quelle heure êtes-vous allé vous coucher ?

— Vers onze heures, je crois.

— Vous rappelez-vous avoir entendu du bruit avant ou après cette heure ?

— Non.

— De telle sorte que la découverte que vous avez faite ce matin vous a absolument surpris ?

— Oui, monsieur.

On lui demanda ensuite d'indiquer avec détails comment cette découverte avait été faite. Il raconta que c'était seulement lorsque M. Leavenworth n'avait pas paru au déjeuner que l'on avait soupçonné qu'il était arrivé quelque chose d'anormal. Il s'était passé

encore un certain temps avant que l'on eût pris une décision : quelques instants s'écoulèrent. Miss Eleonore devint très-inquiète, et, à la fin, elle quitta la salle à manger en disant qu'elle allait voir pourquoi son oncle ne descendait pas. Elle revint bientôt, très-effrayée, et dit qu'elle avait frappé à sa porte sans obtenir de réponse : puis, M. Harwell et lui, Thomas étaient montés ensemble et avaient essayé d'ouvrir les deux portes, mais inutilement, car elles étaient fermées à clef. Ils se décidèrent alors à forcer celle de la bibliothèque, et ils aperçurent M. Leavenworth assis devant son bureau ; il était mort !

— Et ces dames ?

— Elles nous ont suivis dans la chambre, où miss Eleonore s'est évanouie.

— Et l'autre, miss Mary ? C'est ainsi qu'elle se nomme, je crois ?

— Je ne me rappelle rien d'elle ; j'étais trop occupé à chercher de l'eau pour miss Eleonore.

— Combien s'est-il écoulé de temps avant que vous ayez transporté le corps de M. Leavenworth dans la chambre à côté ?

— On l'a transporté aussitôt que Miss Eleonore est revenue à elle, ce qui n'a pas tardé.

— Qui a proposé d'enlever le corps ?

— C'est elle, monsieur. Dès qu'elle fut debout, elle s'approcha du cadavre et le contempla en frissonnant. Puis, elle appela M. Harwell et moi, nous dit de transporter son oncle sur son lit et d'aller chercher un médecin ; c'est ce que nous avons fait.

— Attendez un instant. Miss Eleonore vous a-t-elle accompagné dans la chambre à coucher ?

— Non, monsieur.

— Qu'a-t-elle fait ?

— Elle est restée dans la bibliothèque près de la table.

— Que faisait-elle là ?

— Je ne pouvais pas la voir ; elle tournait le dos.

— Combien de temps est-elle demeurée là ?

— Elle n'y était plus lorsque je suis revenu.

— Vous voulez dire qu'elle n'était plus auprès de la table ?

— Non, elle avait quitté la chambre.

— Hum ! Quand l'avez-vous revue ?

— Un instant après ; elle revint par la porte de la bibliothèque au moment où nous sortions.

— Ne tenait-elle rien à la main ?

— Pas, que je sache…

— Avez-vous remarqué que quelque chose eût disparu de sur la table ?

— Je n'ai pas pensé à y regarder. Que m'importait la table ? Je ne songeais qu'à aller chercher un médecin, tout en me rendant compte que c'était inutile.

— Quand vous êtes sorti, qui avez-vous laissé dans la chambre ?

— La cuisinière, Molly, et aussi miss Eleonore.

— Et miss Mary ?

— Elle n'y était pas, monsieur.

— Très-bien ! Le jury désire-il poser quelques questions au témoin ?

— Je voudrais demander quelques renseignements, fit un petit homme aux traits intelligents et dont j'avais remarqué déjà l'extrême agitation, car il remuait continuellement sur sa chaise et paraissait réprimer avec peine un ardent désir d'interrompre à chaque instant.

— Je suis à vos ordres, monsieur, répliqua Thomas.

Le petit juré s'était arrêté pour prendre haleine ; un de ses collègues, homme gros et prétentieux, profita de l'occasion pour demander, d'un ton vibrant qui visait à attirer l'attention :

— Puisque vous servez la famille depuis deux ans, vous pouvez nous dire, sans doute, si c'était une famille unie ?

— Unie ?

— Oui, une famille qui vivait en bonne intelligence, expliqua le juré d'un air de condescendance.

Le maître d'hôtel, impressionné peut-être par cette question, jeta un regard inquiet autour de lui. Puis il répondit :

— Mais oui, monsieur, autant au moins que je puis le savoir.

— Ces demoiselles aimaient-elles leur oncle ?

— Oh ! pour cela, oui, monsieur.

— Avaient-elles de l'affection l'une pour l'autre ?

— Je le suppose ; ce n'est pas à moi à en juger.

— Vous le supposez ? Avez-vous des raisons de croire qu'il en était autrement ?

Thomas, après avoir un peu hésité, se redressa avec une certaine raideur et répondit :

— Non, monsieur ; je n'en ai pas.

L'interlocuteur recula d'un air satisfait, et d'un geste de la main, fit comprendre qu'il n'avait plus rien à dire.

Aussitôt le petit juré nerveux dont j'ai déjà parlé s'avança à son tour et demanda, sans préambule cette fois :

— À quelle heure avez-vous ouvert la maison, ce matin ?

— Vers six heures, monsieur.

— Aurait-on pu quitter la maison après cette heure sans que vous vous en soyez aperçu ?

Thomas regarda ses camarades avec un air de perplexité, puis il répondit avec une apparente franchise :

— Je ne crois pas ; moi ou la cuisinière nous en aurions eu forcément connaissance. On ne peut pas sauter de la fenêtre en plein jour, et la porte d'entrée se referme avec un tel bruit, qu'on l'entend dans toute la maison ; quant à sortir par la cour, il aurait

fallu passer devant la fenêtre de la cuisine, et on ne peut le faire sans être vu de la cuisinière ; cela, j'en suis sûr.

Cette réponse produisit un grand effet et confirma les pressentiments de tous. On avait trouvé la maison fermée et verrouillée ; on n'avait vu personne en sortir ; il paraissait donc évident que l'assassin était encore près de nous.

Le juré, s'apercevant de la vive impression causée, ne voulut pas en atténuer l'effet par d'autres interrogations et s'enfonça tranquillement dans son fauteuil. Aucun de ses collègues ne demanda la parole ; Thomas attendit quelques instants, puis, se tournant respectueusement vers le coroner, il lui dit :

— Ces messieurs désirent-ils me demander autre chose ?

Personne n'ayant répondu, Thomas, avec une expression étrange de soulagement, s'empressa de retourner auprès des autres domestiques, et je ne pus pas très-bien me rendre compte sur le moment du changement soudain qui s'était opéré en lui.

Mais Thomas disparut bientôt de mes pensées, et tout mon intérêt se concentra sur le témoin suivant, qui n'était autre que ma nouvelle connaissance de ce matin même, M. Harwell. L'interrogatoire du secrétaire particulier de la victime promettait d'être de la plus haute importance.

Le personnage en question se présenta avec le maintien calme et résolu de quelqu'un qui comprend que la vie et la mort peuvent dépendre de ses paroles ; son attitude était si pleine de dignité, qu'elle disposa tout le monde en sa faveur, et en ce qui me concerne elle me fit une impression d'autant plus heureuse, que j'avais été assez mécontent de notre première entrevue. Au

physique, M. Harwell était d'un type tout à fait ordinaire : de traits pâles et réguliers, de cheveux bruns et soignés, de simples favoris, mais un certain air de sang-froid rachetait l'insignifiance habituelle de sa physionomie en quelque mesure. Une légère raideur indiquait seule à l'observateur que sa vie encore peu longue avait connu plus de chagrins que de joies et plus d'anxiété et de préoccupations que de plaisir.

Le coroner commença immédiatement :

— Vous vous nommez ?

— Irneman Harwell.

— Quelle est votre profession ?

— Depuis huit mois environ je suis le secrétaire particulier de M. Leavenworth.

— Vous êtes la dernière personne qui ayez vu M. Leavenworth en vie, n'est-ce pas ?

— Non, puisque je ne suis pas celui qui l'ai tué.

Cette réponse, qui semblait vouloir introduire une note de plaisanterie et de légèreté absolument déplacée dans ces débats d'une gravité exceptionnelle, produisit instantanément un revirement d'opinion à l'égard de celui qui l'avait faite, et un murmure de désapprobation parcourut l'assemblée. Par cette seule remarque, Irneman Harwell perdit tout ce qu'il avait gagné d'abord par son attitude calme, digne et franche ; mais il se redressa plus fièrement encore qu'auparavant.

Le coroner, évidemment froissé de la conclusion donnée à ses paroles par le jeune homme, reprit :

— Je veux dire que vous êtes la dernière personne qui l'ait vu avant que le crime n'ait été commis par un individu jusqu'à présent inconnu.

Le secrétaire croisa les bras, soit pour dissimuler un léger tremblement, soit pour gagner quelques instants, puis enfin il répondit :

— Je ne peux répondre à cette question. Il est probable que je suis la dernière personne qui l'ait vu ; mais dans une maison aussi grande que celle-ci, il m'est impossible de garantir même un fait aussi simple.

Mais comme il se rendit compte du mécontentement que causaient ses paroles, il ajouta :

— Mes fonctions m'obligeaient à le voir chaque soir assez tard.

— Ah ! vous voulez parler de vos fonctions de secrétaire, je suppose ?

Il fit un signe de tête affirmatif.

Le coroner continua :

— Comme le poste de secrétaire particulier n'est pas un emploi commun dans notre pays, auriez-vous l'obligeance de nous expliquer, monsieur Harwell, en quoi consistaient ces fonctions ? Dites-nous pourquoi et comment M. Leavenworth utilisait vos services ?

— Volontiers. Vous savez, sans doute, que M. Leavenworth était immensément riche ; il était membre de beaucoup de Sociétés, de clubs, d'institutions, etc, et il avait une grande réputation de bienveillance et de générosité. Par suite, il recevait tous les

jours de nombreuses lettres, des demandes de secours et d'autres. J'étais chargé de dépouiller toute une correspondance et d'y répondre. Quant à ses lettres privées, elles portaient toujours un signe particulier qui les distinguait des autres. Mais là ne se bornaient pas mes fonctions. Lorsqu'il était jeune, M. Leavenworth s'était occupé du commerce des thés, et il avait fait plusieurs fois le voyage de Chine. La question des relations entre ce pays et le nôtre l'intéressait vivement ; il estimait qu'il avait appris, pendant ses divers séjours, bien des choses qui, si elles étaient mieux connues des Américains, contribueraient à jeter une nouvelle lumière sur les mœurs, les usages et les particularités des Chinois. Aussi préparait-il un ouvrage sur ce sujet ; et depuis huit mois j'étais occupé pendant une partie de la journée à écrire sous sa dictée ; la dernière séance avait lieu ordinairement de neuf heures à dix heures et demie du soir, car M. Leavenworth était très-régulier dans ses habitudes, et tout se passait chez lui avec une précision mathématique.

— Vous dites que vous écriviez le soir sous sa dictée ? Vous êtes-vous livré hier soir à la même occupation ?

— Oui, monsieur.

— Paraissait-il comme d'habitude ?

Le secrétaire fronça légèrement les sourcils.

— Pourquoi n'aurait-il pas été comme tous les jours, puisqu'il n'avait aucun pressentiment de sa fin prochaine ?

Cette réponse fournit au coroner l'occasion de se venger de la déconvenue dont il avait souffert au début de l'interrogatoire ; il observa, avec une certaine sévérité :

— Le devoir d'un témoin est de répondre aux questions, et non pas d'en poser.

Le secrétaire rougit :

— Parfaitement, monsieur, répliqua-t-il ; mais si M. Leavenworth pressentit sa fin, il ne m'en a pas parlé, et il paraissait plus absorbé que jamais dans son travail. Une des dernières choses qu'il m'a dites a été : « Ce livre sera sous presse dans un mois, n'est-ce pas, Irneman ? » Je me souviens tout particulièrement de ces paroles, car, à ce moment, il remplissait son verre. Il buvait tous les soirs un verre de sherry avant de rentrer chez lui, et c'est moi qui allais chercher une bouteille dans l'armoire. J'ouvrais la porte pendant qu'il disait ces mots, et je répondis :

— Je l'espère comme vous, monsieur !

— Buvez donc avec moi, dit-il en me faisant signe d'apporter un second verre.

J'obéis, et il le remplit lui-même. Je n'aime pas beaucoup le sherry, mais je fus flatté de son attention et je bus avec plaisir. Quant à M. Leavenworth, il laissa le sien sans l'achever, et ce verre était encore à moitié plein lorsque nous sommes entrés ce matin.

Malgré tous ses efforts, car il était fort réservé de sa nature, M. Harwell ne put maîtriser absolument son émotion, et il essuya son front mouillé de sueur.

— Messieurs, ajouta-t-il, c'est la dernière fois que j'ai vu M. Leavenworth. Je posai le verre sur la table, lui souhaitai une bonne nuit, et je quittai la chambre.

Le coroner, indifférent sans doute à cette émotion, examina soigneusement le jeune homme avec son regard perçant :

— Où êtes-vous donc allé ? lui demanda-t-il.

— Dans ma chambre.

— Avez-vous rencontré quelqu'un en chemin ?

— Non, monsieur.

— Avez-vous entendu quelque chose d'anormal ?

— Non, répondit-il avec une légère altération de visage.

— Réfléchissez bien, monsieur Harwell. Pouvez-vous jurer que vous n'avez rencontré personne et que vous n'avez rien entendu ni rien vu ?

Son visage se bouleversa ; il hésita et dit ensuite avec effort :

— J'ai vu quelque chose, mais il ne vaut pas la peine d'en parler ; cependant, c'était anormal ; mais, je le répète, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Qu'était-ce donc ?

— Seulement une porte entr'ouverte.

— Quelle porte ?

— La porte de miss Eleonore Leavenworth, fit-il à voix basse.

— Où étiez-vous lorsque vous avez fait cette remarque ?

— Je ne puis bien le préciser. Probablement tout près de la porte de ma proche chambre, puisque je ne me suis pas arrêté en

route ; au reste, je n'y aurais plus jamais pensé, n'était ce terrible événement.

— Une fois entré dans votre chambre, avez-vous fermé la porte ?

— Oui, monsieur.

— Quand vous êtes-vous couché ?

— Immédiatement.

— Vous n'avez rien entendu avant de vous endormir ?

M. Harwell eut encore un moment d'hésitation indéfinissable.

— Presque rien, dit-il.

— Pas de bruit de pas dans le vestibule.

— C'était peut-être un bruit de pas.

— L'avez-vous entendu ?

— Je ne puis jurer l'avoir entendu.

— Enfin, croyez-vous l'avoir entendu ?

— Oui, je le crois. À vrai dire, au moment de m'endormir, il m'a semblé entendre en bas le froissement d'une robe et un bruit de pas ; mais cela ne m'a fait aucune impression sérieuse.

— Après ?

— Un peu plus tard, je me suis éveillé en sursaut. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je me suis mis sur mon séant et j'ai regardé tout

autour de moi ; mais n'ayant rien vu ni rien entendu, j'ai cédé de nouveau au sommeil et je ne me suis plus réveillé qu'au jour.

Il raconta ensuite la découverte du cadavre et corrobora en tous points le témoignage du maître d'hôtel. Le coroner lui demanda alors s'il avait remarqué quels étaient les objets qui se trouvaient sur la table de la bibliothèque après l'enlèvement du corps.

— Oui, monsieur, ou à peu près.

— Qu'y avait-il sur la table ?

— Les objets usuels : des livres, du papier, des plumes, plus la bouteille de sherry et le verre dont M. Leavenworth s'était servi la veille.

— Rien autre ?

— Je ne me souviens pas d'autre chose.

— À propos de cette bouteille et de ce verre, interrompit le gros juré, n'avez-vous pas déclaré que ce dernier avait été trouvé tel que M. Leavenworth l'avait exposé sur la table au moment où vous quittiez la bibliothèque ?

— Oui, monsieur, tel quel.

— Et il avait l'habitude de boire le verre entier ?

— Oui, monsieur.

— Alors, il a dû être assassiné, hier, peu de temps après votre départ, monsieur Harwell.

Le visage du jeune homme devint d'une pâleur bleuâtre. Il tressaillit et parut obsédé par une pensée horrible.

— Cela ne prouve rien, monsieur, murmura-t-il avec peine… M. Leavenworth aurait pu…

Il s'arrêta, incapable de continuer.

— Continuez, monsieur Harwell ; voyons ce que vous avez à ajouter.

— Je n'ai rien à ajouter, murmura-t-il avec une émotion toujours croissante.

Le coroner garda le silence ; mais bien des regards soupçonneux se fixèrent sur le secrétaire et semblèrent vouloir lui demander la cause de son trouble. Quant au coroner, étranger, toujours par profession, à l'émotion et à l'agitation qui régnaient dans la salle, il demanda à Harwell :

— Avez-vous remarqué hier au soir, en vous retirant, si la clef de la bibliothèque était ou non sur la porte ?

— Non, monsieur, je n'y ai pas songé.

— Supposez-vous qu'elle y était ?

— Oui, je le suppose.

— En tous les cas, ce matin, la porte était fermée et la clef retirée.

— C'est exact.

— Alors, celui qui a commis le crime a fermé la porte à double tour en s'en allant et a enlevé la clef ?

— C'est probable.

Le coroner se retourna gravement vers le jury :

— Messieurs, observa-t-il, il existe un mystère en ce qui concerne cette clef, et il faut l'approfondir.

Un murmure d'acquiescement parcourut la salle.

Le petit juré proposa de la faire rechercher à l'instant même, mais le coroner lui imposa silence et déclara que l'enquête continuerait jusqu'à la fin de l'audition des témoins.

— Permettez-moi, cependant, de poser une question, dit le petit juré réfractaire. Vous nous avez dit, monsieur Harwell, qu'après avoir fait enfoncer la porte de la bibliothèque, ce matin, les deux nièces de M. Leavenworth vous avaient suivi dans la chambre.

— Non, une seule, monsieur, miss Eleonore.

Le coroner interrompit :

— Est-ce elle que l'on désignait comme l'héritière de Leavenworth ?

— Non, monsieur ; celle-là, c'est Miss Mary.

— Et c'est miss Eleonore, poursuivit le petit juré, qui a ordonné le transport du corps de son oncle dans la pièce à côté.

— Oui, monsieur.

— Et vous avez obéi et avez aidé à le porter ?

— Oui.

— En traversant la pièce, avez-vous remarqué quelque chose qui pût faire soupçonner quel était l'assassin ?

Le secrétaire fit un signe négatif.

— Je ne soupçonne personne, déclarait-il avec véhémence.

Je ne sais pourquoi je n'ajoutai pas foi à ces paroles. Était-ce l'intonation, ou le mouvement de sa main s'ouvrant et se refermant sans cesse ? Je l'ignore ; toujours est-il que j'eus la conviction que cet homme ne disait pas toute la vérité.

— Je voudrais poser une question à M. Harwell, dit un juré qui n'avait point encore pris la parole. Nous connaissons à présent dans tous ses détails la découverte de l'homme assassiné. Mais on n'assassine jamais sans motif. Le secrétaire sait-il si M. Leavenworth avait quelque ennemi caché ?

— Je ne lui en connaissais aucun.

— Était-il en bons termes avec tous les habitants de la maison ?

— Oui, monsieur, répondit-il avec quelque précipitation.

— Il n'existait aucun nuage entre lui et un membre quelconque de sa famille ?

— Je ne suis pas à même de répondre à cette question, répliqua-t-il douloureusement. Un nuage est bien peu de chose, et il en existait peut-être un…

— Entre lui et qui ?

Il y eut un silence.

— Entre lui et une de ses nièces, monsieur.

— Laquelle ?

— Miss Eleonore, dit-il lentement.

— Depuis quand existait ce nuage ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— En connaissez-vous la cause ?

— Non.

— Savez-vous si ce dissentiment était profond ?

— Je l'ignore.

— Vous ouvriez les lettres de M. Leavenworth ?

— Oui.

— Y avait-il parmi les lettres qu'il a reçues ces derniers temps quelque chose dont vous pourriez vous souvenir aujourd'hui et qui contribuerait à éclaircir le mystère qui nous occupe ?

M. Harwell demeura silencieux. Songeait-il à la réponse à faire, ou était-il changé en statue ?

— Avez-vous entendu le juré, monsieur Harwell ? demanda le coroner.

— Oui, monsieur, je réfléchissais.

— C'est bien, mais répondez.

Il se retourna de façon que sa main gauche restât exposée à ma vue, regarda le jury bien en face et dit :

— Monsieur, depuis quinze jours, j'ouvre les lettres de M. Leavenworth comme d'habitude, et je n'y ai rien vu qui puisse avoir quelque rapport avec le crime.

Cet homme mentait, j'en avais l'intuition immédiate ; sa main serrée et agitée me le prouvait.

— Cette assertion est vraie sans doute, dit le coroner ; pourtant, il est de notre devoir de faire examiner la correspondance de M. Leavenworth.

— Parfaitement, répondit le secrétaire.

L'interrogatoire de M. Harwell se termina provisoirement sur cette remarque, et je pris note de quatre points principaux.

I. — Que M. Harwell entretenait un soupçon que, pour une raison ou une autre, il ne voulait pas faire connaître et qu'il cherchait à se dissimuler à lui-même.

II. — Qu'une femme avait été associée d'une façon quelconque au crime, puisqu'il avait entendu le froissement d'une robe et un bruit de pas sur l'escalier.

III. — Qu'une lettre avait été reçue récemment et que sa découverte jetterait une certaine lumière sur l'affaire.

IV. — Que M. Harwell prononçait avec effort le nom d'Eleonore Leavenworth et que ce nom produisait une forte émotion sur lui malgré son impassibilité ordinaire.

Partie 1 · IV

On appela la cuisinière. C'était une femme fort en couleur, d'apparence plantureuse et bonne enfant. Elle avança précipitamment, avec une expression à la fois d'anxiété et d'ardeur qui provoqua plus d'un sourire autour d'elle, ce qui ne lui échappa point ; et comme elle était femme aussi bien que cuisinière, elle fit une petite révérence et s'apprêta à parler ; mais le coroner l'arrêta court et fit, d'un ton sévère :

— Votre nom ?

— Katherine Malone, monsieur.

— Eh bien, Katherine, depuis combien de temps êtes-vous au service de M. Leavenworth ?

— Mais il y a un peu plus d'un an, monsieur. Je suis venue ici avec une recommandation de Mme Wilson, et…

— Peu nous importe. Dites-nous pourquoi vous avez quitté cette Mme Wilson ?

— C'est elle qui m'a quittée, pour sûr, lorsqu'elle est partie pour la vieille Irlande, le jour même où je suis venue avec son certificat…

— Bon, bon ! Laissez cela. Vous êtes ici depuis un an ?

— Oui, monsieur.

— Vous étiez contente de votre place ? M. Leavenworth était-il un bon maître ?

— Ah ! monsieur, je n'en ai jamais vu un meilleur : que le diable emporte le misérable qui l'a tué ! Il était si bon, si généreux, monsieur, que bien des fois j'ai dit à Hannah…

Elle s'arrêta subitement en faisant un geste de terreur comique et jeta un regard oblique du côté des autres domestiques, en personne désolée d'avoir laissé échapper, sans le vouloir, un aveu imprudent ?

Le coroner, qui ne la perdait pas de vue, lui demanda brusquement :

— Hannah ? Qui est Hannah ?

La cuisinière se redressa, fit un effort pour paraître indifférente et s'écria bravement :

— Hannah, monsieur ? C'est seulement la femme de chambre.

— Mais je ne vois personne ici qui semble être investie de ces fonctions. Vous ne m'avez pas parlé d'une domestique de la maison du nom de Hannah ? observa-t-il en se retournant vers le maître d'hôtel.

— Non, monsieur, répliqua celui-ci en saluant et en regardant de travers la jeune femme aux joues rouges qui était à côté de lui. Vous m'avez demandé à qui se trouvait dans la maison au moment de la découverte du crime, et je vous l'ai dit.

— Ah ! s'écria le coroner ironiquement, vous êtes un habitué des audiences des tribunaux de police, paraît-il.

Puis il s'adressa de nouveau à la cuisinière, dont les yeux exprimaient une vague frayeur, et il lui demanda :

— Et où est-elle, cette Hannah ?

— Mais elle est partie, monsieur, pour sûr.

— Depuis quand ?

— Depuis hier soir, répondit-elle en tremblant.

— À quelle heure ?

— Mais monsieur, je n'en sais rien. Je ne sais rien du tout.

— Est-ce qu'on l'avait renvoyée ?

— Je ne crois pas. Ses effets sont ici.

— Ah ! ses effets sont ici ! À quelle heure vous êtes-vous aperçu de son absence ?

— Je ne me suis pas aperçu du tout de son absence. Elle était ici hier au soir, et elle n'y est pas ce matin ; c'est pourquoi je dis qu'elle est partie.

— Hum ! dit le coroner en regardant lentement autour de la salle. Où couchait cette fille ?

La cuisinière, évidemment mal à l'aise, tortilla son tablier et répondit :

— Nous couchons toutes dans les mansardes, monsieur.

— Dans la même chambre ?

— Oui, monsieur, fit-elle lentement.

— Est-elle montée hier soir avec vous ?

— Oui, monsieur.

— À quelle heure ?

— Pour sûr, c'était vers les dix heures.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal chez Hannah ?

— Elle avait mal aux dents, monsieur.

— Ah ! Après, qu'a-t-elle fait ?

La cuisinière fondit en larmes.

— Elle n'a rien fait, monsieur, pour sûr, sanglota-t-elle. Ce n'est pas elle, monsieur, qui serait capable de faire quelque chose de mal. Hannah est une bonne et honnête fille, monsieur, et je suis prête à jurer sur l'Évangile que ce n'est pas elle qui est entrée dans la bibliothèque. Pourquoi l'aurait-elle fait ? Elle est allée simplement chez miss Eleonore chercher quelques gouttes d'élixir pour guérir son mal, car elle souffrait horriblement, et monsieur…

— Là ! là ! interrompit le coroner. Je vous demande seulement ce qu'elle a fait après être montée dans votre chambre. Elle est redescendue, dites-vous ? À quelle heure ?

— Vraiment, je n'en sais rien, monsieur. Molly dit…

— Laissez Molly tranquille. Vous, ne l'avez-vous pas vue descendre ?

— Non, monsieur.

— Ni revenir ?

— Non, monsieur,

— Vous ne l'avez pas vue ce matin ?

— Non, monsieur. Comment aurais-je pu la voir, puisqu'elle était partie ?

— Mais vous l'avez vue hier au soir en proie à une rage de dents ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien. Racontez-nous maintenant comment vous avez appris la mort de M. Leavenworth.

Les réponses très-diffuses de la cuisinière confirmèrent à peu près les détails déjà donnés par les premiers témoins. Le coroner allait la renvoyer, lorsque le petit juré, se souvenant qu'elle avait déclaré avoir vu miss Eleonore sortir de la bibliothèque quelques instants après le transport du cadavre dans la chambre à coucher, lui demanda si sa maîtresse tenait quelque chose à la main en ce moment.

— Je n'en sais rien, monsieur. Cependant, s'écria-t-elle tout à coup, je crois qu'elle tenait un morceau de papier. Oui, j'en suis sûre à présent, et elle l'a mis dans sa poche.

Le témoin suivant était Molly, la fille de chambre.

Elle s'appelait Molly O'Flanagan. C'était une jolie brune de dix-huit ans environ, à l'œil vif, aux joues roses, et très-avenante à tous les égards. Dans des circonstances ordinaires, elle eût certainement répondu avec intelligence et vivacité ; mais, en ce moment, la peur la faisait trembler et pâlir, et son émotion était trop réelle pour qu'il lui fût possible de la dissimuler. Il suffira de don-

ner un simple résumé de sa déposition, qui porta principalement sur Hannah et son départ mystérieux.

— Hannah, dit-elle, était d'origine irlandaise. Elle n'avait reçu aucune instruction et était arrivée de son pays pour servir comme femme de chambre et couturière chez les demoiselles Leavenworth. Elle était entrée dans la famille un certain temps avant elle, Molly ; c'était une fille très-aimée de toute la maison, mais qui se tenait sur une certaine réserve sur tout ce qui la concernait, elle et sa vie antérieure. Elle était de nature mélancolique et romanesque, et se relevait fréquemment pendant la nuit afin de pouvoir penser tout à son aise — comme si elle eût été une vraie dame — s'écria Molly.

Cette habitude était irrégulière pour une fille de sa condition, et on cherchait à obtenir d'autres détails ; mais Molly secoua la tête et s'en tint à ces paroles : « Hannah se levait la nuit et allait s'asseoir près de la fenêtre ». Voilà tout ce qu'elle savait. Elle raconta, en outre, que Hannah souffrait d'une fluxion depuis deux jours ; que, la veille, la douleur était devenue telle, qu'elle fut obligée de se lever et de s'habiller. Ici, les questions posées furent très-serrées. Elle déclara que Hannah s'était habillée complètement, qu'elle avait même mis un col et une cravate, qu'elle avait allumé une bougie et dit qu'elle descendait demander de l'élixir à miss Eleonore.

— Pourquoi à miss Eleonore ? interrogea un juré.

— Parce que c'est elle qui distribue les remèdes aux domestiques.

Pressée de continuer, Molly affirma que c'était tout ce qu'elle savait de l'affaire, Hannah n'était pas remontée, et, le lendemain,

au moment du déjeuner, on ne l'avait trouvée nulle part.

— Vous dites qu'elle a emporté une bougie ? Avait-elle aussi un bougeoir ? demanda le coroner.

— Non, monsieur, une bougie seulement.

— Pourquoi l'a-t-elle prise ? Le gaz n'est-il pas habituellement allumé dans l'escalier et le vestibule ?

— Si, monsieur ; mais nous avions éteint le gaz en montant chez nous, et Hannah a peur de l'obscurité.

— Cette bougie doit se retrouver quelque part. Personne ne l'a-t-il vue ?

— Pas que je sache, monsieur.

— Est-ce ceci ? fit une voix par-dessus mon épaule.

C'était M. Gryce, tenant à la main une bougie à moitié brûlée.

— Oui, monsieur ; mais où l'avez-vous trouvée ?

— Sur la pelouse de la cour, à moitié chemin de la porte de la cuisine à la rue, répondit-il tranquillement.

Ces paroles causèrent une immense sensation. Enfin, on avait trouvé une piste, un lien entre le monde extérieur et le crime ténébreux ! La porte de service devint immédiatement le point de mire de l'intérêt général. La bougie trouvée dans la cour tendait à prouver que Hannah avait quitté la maison peu de temps après être descendue de sa chambre et qu'elle était partie par la porte de la cuisine, éloignée de quelques pas de la grille qui donnait sur une ruelle. On rappela Thomas ; mais le maître d'hôtel ne put que répéter de nouveau qu'il avait trouvé non-seulement cette

porte, mais la maison entière fermée et verrouillée comme d'habitude quand il était allé tout ouvrir à six heures du matin. La conclusion forcée de ce fait était que quelqu'un avait repoussé les verrous après le départ de la jeune fille. Mais qui était-ce ? Hélas ! c'était là précisément une question de la plus grave et de la plus haute importance.

Partie 1 · V

Un fort coup de sonnette fit diversion à la tristesse qui s'était emparée de l'auditoire. Tous les yeux se tournèrent vers la porte, et l'agent de police, parti une heure auparavant sur l'ordre du coroner, entra, accompagné d'un jeune homme à l'air intelligent.

Il avança sans embarras, malgré la vive curiosité dont il était l'objet, salua le coroner et dit :

— Vous avez fait demander quelqu'un de chez Bohn et Cie, de Broadway ?

Un mouvement se fit dans la salle à ce nom, qui était celui d'un des plus célèbres armuriers de New-York.

— Oui, monsieur, répondit le coroner. Voici une balle que nous vous prions d'examiner. Vous connaissez, n'est-ce pas, le métier dans tous ses détails ?

Le jeune homme fit un signe affirmatif et prit négligemment la balle.

— Pouvez-vous dire à quelle sorte de revolver appartient ce projecteur ?

L'expert roula lentement l'objet entre le pouce et l'index, puis le replaça sur la table :

— C'est une balle de 52 et qui se vend ordinairement avec un petit revolver fabriqué par Smith et Wesson.

— Un petit revolver ! s'écria le maître d'hôtel en se levant brusquement. Mon maître en avait un dans le tiroir de sa table à toilette ; je l'ai vu souvent. Nous le connaissons tous.

La plus grande agitation se produisit dans l'assistance, notamment parmi les domestiques.

— C'est vrai, dit une voix profonde, que je reconnus être celle de la cuisinière ; je l'ai vu aussi, moi, un jour que monsieur était en train de le nettoyer.

— Il était dans le tiroir de sa table à toilette ? demanda le coroner.

— Oui, monsieur, près de la tête de son lit.

On envoya un agent faire une perquisition, et il revint presque aussitôt avec un petit revolver qu'il déposa sur la table du coroner.

— Voici l'arme, fit-il.

L'auditoire entier se leva. Le coroner passa le pistolet à l'expert et lui demanda s'il était de la fabrique qu'il avait indiquée. Il répondit sans hésiter :

— Oui ; la marque est celle de Smith et Wesson ; voyez vous-même.

Il procéda ensuite à un examen attentif.

— Où avez-vous trouvé ce revolver ? demanda le coroner à l'agent.

— Dans le petit tiroir de la table à toilette, à côté du lit de M. Leavenworth. Il était enfermé dans une boîte doublée de velours, avec une provision de cartouches. J'en ai apporté une comme échantillon, — et il la plaça sur la table.

— Le tiroir était-il fermé à clef ?

— Oui, monsieur ; mais la clef était à la serrure.

L'intérêt était arrivé à son plus haut degré, et on cria de toutes parts :

— Le revolver est-il chargé ?

Le magistrat jeta un regard sévère et digne sur l'assemblée et dit :

— J'étais moi-même sur le point de poser cette question, et je prie le public de vouloir bien garder le silence.

Cette remarque fut suivie d'un calme immédiat.

— Parlez, monsieur, poursuivit le coroner.

L'expert retira le cylindre et le fit voir aux assistants.

— Ce revolver, dit-il, a six chambres, et toutes sont chargées.

Un murmure de désappointement se fit entendre.

— Mais, continua-t-il tranquillement après une rapide inspection du cylindre, toutes ne sont pas chargées depuis longtemps. Un coup a été tiré récemment.

— Comment le savez-vous ? s'écria un des jurés.

— C'est bien simple, monsieur, répondit-il.

Et se retournant vers le coroner, il lui fit prendre l'arme.

— Veuillez examiner vous-même l'état de ce revolver. Regardez d'abord le canon ; vous verrez qu'il est très-reluisant et que l'on n'y découvre aucune trace du passage récent d'une balle ; cela tient à ce qu'il a été nettoyé. Observez maintenant l'extérieur du cylindre. Que voyez-vous là ?

— Je vois près d'une des chambres un tout petit trait noir.

— Ce petit trait noir sur le bord d'une des chambres révèle tout, messieurs. Une balle laisse toujours du noir derrière elle. Celui qui a fait feu se l'est rappelé ; il a nettoyé le canon, mais il a oublié le cylindre.

Cela dit, il salua et se croisa les bras.

— Seigneur ! fit une voix grave et un peu rude, voilà qui est merveilleux !

Cette exclamation avait échappé à un paysan resté bouche béante près de la porte.

Cette intervention fut un soulagement pour l'auditoire, qui respira plus à l'aise. Puis, lorsque l'ordre fut rétabli, on pria l'agent d'indiquer la position de la table à toilette et sa distance du bureau.

— La table à écrire est dans une pièce ; la table à toilette dans une autre. Pour arriver à la première, il faut traverser, en suivant

une diagonale, la chambre à coucher de M. Leavenworth, passer par le corridor qui sépare les deux chambres et…

— Attendez un instant ! Quelle est la position de cette table relativement à la porte qui donne de la chambre à coucher sur le vestibule ?

— On a pu entrer par cette porte, arriver à la table à toilette en passant devant le pied du lit, y prendre le revolver et avancer jusqu'au milieu du corridor sans risquer d'être aperçu de quelqu'un qui aurait été assis ou serait resté debout dans la bibliothèque.

— Sainte Vierge ! s'écria la cuisinière épouvantée et en se couvrant la tête de son tablier comme pour se dérober à une horrible vision, Hannah aurait jamais eu le courage de faire une telle chose, jamais !

M. Gryce lui posa lourdement la main sur l'épaule et la força de se rasseoir, tout en la grondant et en la calmant à la fois de la façon la plus habile.

— Je vous demande pardon, messieurs, supplia-t-elle ; mais Hannah n'a jamais fait une chose pareille, jamais, jamais !

On remercia l'expert, et M. Harwell fut de nouveau appelé. Il s'approcha évidemment à contre-cœur. Ou bien, la déposition précédente avait détruit une de ses théories, ou bien elle avait confirmé un soupçon pénible.

— M. Harwell, fit le coroner, nous avons appris que M. Leavenworth possédait un revolver qui vient d'être trouvé dans sa chambre. Saviez-vous ce fait ?

— Je le savais.

— Ce fait était-il connu de toute la maison ?

— Il paraît que oui.

— Comment cela se fait-il ? Le laissait-il d'ordinaire à une place où on pouvait le voir ?

— Je n'en sais rien. Je ne puis que vous indiquer comment j'ai su que ce revolver existait.

— Expliquez-vous ?

— La conversation était tombée un jour sur les armes à feu, dont je suis grand amateur, et j'ai toujours eu le désir de posséder un pistolet de poche. Je dis quelques mots là-dessus à M. Leavenworth ; il se leva, prit celui-ci dans le tiroir de sa table à toilette et me le montra.

— Y a-t-il longtemps de cela ?

— Quelques mois seulement.

— Il y a donc un certain temps que ce revolver lui appartient ?

— Oui, monsieur.

— Est-ce la seule fois que vous l'ayez vu ?

Le secrétaire rougit.

— Non, monsieur, je l'ai revu une fois encore.

— Quand cela ?

— Il y a environ trois semaines.

— À quel propos ?

Il baissa la tête, son visage s'altéra sensiblement. Il décroisa les bras, joignit les mains et regarda le coroner d'un air presque suppliant.

— Messieurs, fit-il, je vous en prie, excusez-moi…

— C'est impossible, répliqua le magistrat.

M. Harwell blêmit de plus en plus et dit avec embarras :

— C'est que je vais être obligé de prononcer le nom d'une dame.

— Nous le regrettons ; mais…

Le jeune homme se retourna avec vivacité vers le coroner, et il avait vraiment grand air à ce moment :

— Je suis obligé de prononcer le nom de miss Eleonore Leavenworth, continua-t-il.

Ce nom fit tressaillir tout le monde, excepté M. Gryce, qui en ce moment était, selon toute apparence, en conversation intime avec le bout de ses doigts.

M. Harwell poursuivit d'une voix rapide :

— Certainement, messieurs, ce que vous me faites faire là est contre toutes les convenances, et c'est manquer de respect à cette demoiselle que de parler d'elle dans cette affaire.

Mais le coroner ne l'entendit pas ainsi. Force fut à M. Harwell de s'expliquer davantage. Son accent devint bas et saccadé.

— Voici, messieurs. Il y a trois semaines environ, j'entrai dans la bibliothèque une après-midi, à un moment où je n'y venais pas

d'habitude. J'allais chercher un canif que j'y avais laissé le matin sur la cheminée, lorsque j'entendis du bruit dans la chambre à côté. J'entrai pour voir ce que c'était, car je savais que M. Leavenworth était sorti, et je croyais qu'il était accompagné de ses deux nièces. Quel fut mon étonnement d'apercevoir miss Eleonore, debout auprès du lit de son oncle et tenant ce revolver à la main ! Confus de mon indiscrétion, je voulus m'esquiver ; mais elle m'avait vu, elle m'appela et me pria de lui expliquer le mécanisme du revolver ; c'est ce que j'ai fait. Voilà, messieurs, la seule fois où j'ai eu l'occasion de voir de nouveau cette arme.

Il baissa la tête et attendit la question suivante avec agitation :

— Elle vous a demandé de lui expliquer le mécanisme ? Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que je lui ai montré comment on chargeait un revolver et la manière dont il fallait viser et tirer.

L'auditoire parut frappé subitement d'un trait de lumière, et l'émotion générale gagna le coroner lui-même, qui regarda avec une compassion mêlée d'étonnement le visage pâle du secrétaire qui se tenait anéanti devant lui. Ce regard impressionna non-seulement le jeune homme, mais tous les témoins de cette scène.

— M. Harwell, demanda-t-il enfin, avez-vous quelque chose à ajouter à la déposition que vous venez de faire ?

Le secrétaire secoua tristement la tête.

Je saisis M. Gryce par le bras et lui murmurai à l'oreille : — Dites-moi, je vous en supplie… Il ne me laissa pas achever.

— Le coroner va envoyer chercher ces demoiselles, dit-il. Tenez-vous prêt, si vous voulez remplir votre devoir vis-à-vis d'elles.

Remplir mon devoir ! Ces mots me firent reprendre mon sang-froid. À qui avais-je donc songé ? Étais-je fou ?

La scène qui venait de se passer, cette scène qui avait fait naître en moi un doute horrible, s'effaça comme par enchantement, et je ne pensai plus qu'aux deux belles cousines accablées par la douleur et pleurant celui qui leur avait servi de père. Lorsqu'on appela les noms de miss Mary et de miss Eleonore Leavenworth, je me levai lentement, puis j'avançai et déclarai être un ami de la famille, — j'espère que ce mensonge ne me sera pas imputé plus tard, — et je réclamai le privilège d'aller chercher ces dames.

Tous les regards se fixèrent aussitôt sur moi, à mon grand embarras. La permission sollicitée me fut accordée sur-le-champ et je me trouvai dans le vestibule sans trop savoir comment, car j'avais la tête en feu et mon cœur battait à se briser. M. Gryce me dit brièvement :

— C'est au troisième étage, la porte en face du palier. Ces demoiselles, sans doute, vous attendent.

Partie 1 · VI

Au troisième étage, la porte en face du palier, m'avait-on dit. Qu'allai-je voir ?

Je montai l'escalier à pas lents et j'étais ému en longeant le mur de la bibliothèque. Mes pensées étaient sombres ; le souvenir d'un conseil que m'avait donné ma mère, il y avait bien des années, m'obsédait :

« — Rappelle-toi, mon fils, m'avait-elle dit, qu'une femme dont la vie renferme un secret peut être l'objet d'une étude pleine de charme, mais qu'elle ne pourra jamais être une compagne sûre ni même agréable. »

Je ne sais pourquoi ces paroles me poursuivaient, car je n'avais certainement aucune intention de m'intéresser à ces deux femmes d'une manière particulière.

Enfin, j'arrivai devant la porte qui m'avait été indiquée. Je m'arrêtai sur le seuil pour m'armer de courage, puis j'allais frapper, lorsque j'entendis prononcer ces paroles d'une voix vibrante : — Je n'accuse pas votre main d'avoir commis le crime ; mais, en mon âme et conscience, j'en accuse votre cœur, votre tête, votre volonté, et je tiens à ce que vous le sachiez !

Je chancelai. Grands dieux ! quels abîmes d'horreur allaient donc s'ouvrir devant moi ! Je demeurais encore immobile et écrasé par ces terribles paroles, lorsque je vis M. Gryce à mes côtés. Il posa un doigt sur ses lèvres agitées par un léger tremblement qui disparut presque aussitôt :

— Allons ! allons ! fit-il à voix basse. Calmez-vous et n'oubliez pas que nous sommes attendus en bas.

— Mais qui a parlé ainsi ?

— Nous le saurons bientôt, reprit-il froidement.

Puis, il frappa et, sans attendre de réponse, il ouvrit la porte.

Au premier moment, nous fûmes éblouis : les murs, les tapis, les tentures, tout était d'un bleu turquoise qui donnait à cette pièce l'aspect d'un coin du paradis. Comme je voulais avancer, je fus fasciné par le spectacle qui s'offrit à mes yeux.

Une femme d'une grande beauté était étendue sur un fauteuil de satin broché, dans l'attitude de quelqu'un qui vient de lancer une violente apostrophe ; sa tête fine et altière était encadrée de tresses d'un blond pâle ; son front droit témoignait d'une grande puissance de volonté. Une de ses mains s'appuyait tremblante sur le bras du fauteuil, tandis que l'autre semblait désigner une femme à l'autre extrémité de la chambre. Sa robe de chambre de satin crème laissait deviner la beauté de ses formes de déesse. C'était une vision splendide et si merveilleuse, que je me demandai un instant si c'était vraiment là une femme ou bien quelque célèbre pythonisse de l'antiquité qui exprimait ainsi dans une mimique puissante l'indignation suprême de la femme outragée.

— C'est miss Mary Leavenworth, me souffla à l'oreille l'éternel M. Gryce.

— Ah ! c'est miss Mary, me dis-je avec un certain sentiment de soulagement. Cette belle créature n'est donc pas cette Eleonore qui sait charger un revolver et aussi s'en servir ?

Je suivis des yeux la direction indiquée par cette main étendue. Je vis… Ici je m'arrête. Le portrait de miss Eleonore restera à faire par d'autres que moi. Je pourrais parler longtemps de la grâce merveilleuse, de la perfection du visage et des formes de Mary ; mais parler d'Eleonore, cela m'est presque impossible.

Dès que je l'aperçus, la beauté de sa cousine s'effaça de ma mémoire ; je ne vis plus et à tout jamais qu'Eleonore, elle seule.

Elle était debout, les bras croisés, près d'une petite table, et regardait Mary d'un air de défi hautain. Je n'étais pas encore rentré en possession de moi-même, lorsqu'elle se retourna brusquement, et nos yeux se rencontrèrent ! Toute l'horreur de la situation lui apparut soudain ; la femme qui dédaignait tout à l'heure avec tant de fierté les accusations d'une autre fit place, hélas ! à une pauvre créature tremblante et consciente qu'une sorte d'épée de Damoclès était suspendue sur sa tête.

Ce changement fut pour moi toute une révélation, et je détournai la tête de cette confession muette. À ce moment, miss Mary, qui avait repris tout son sang-froid aux premiers signes de trouble chez sa cousine, me tendit la main et dit :

— Vous êtes M. Raymond ? Que vous êtes bon d'être venu ! Et vous, monsieur Gryce, vous venez nous prier de descendre, n'est-ce pas ?

C'était la voix que j'avais entendue à travers la porte. Mais ses accents étaient à présent d'une douceur extrême et presque caressante.

Je regardai M. Gryce, que cette voix avait ému évidemment ; il salua profondément, et son sourire fut empreint d'une certaine sympathie respectueuse ; mais il ne fit aucune attention à Eleonore, dont il paraissait vouloir ignorer la présence. Pourtant, les yeux de cette pauvre enfant l'interrogeaient avec une angoisse muette plus douloureuse que ne l'auraient été les paroles. Je connaissais suffisamment M. Gryce pour savoir que son attitude était du plus mauvais augure ; il soupçonnait Eleonore, c'était

certain, et une pitié profonde s'empara de moi. J'allais faire un pas vers elle, mais M. Gryce m'arrêta :

— Miss Mary vous parle, me dit-il.

Je me remis, et après quelques paroles banales, je lui offris mon bras pour la conduire à la salle d'enquête.

Elle me regarda, et un sourire enchanteur éclaira son visage :

— Vous êtes bon, monsieur, fit-elle. J'ai vraiment besoin d'accepter ; ce crime est si affreux, et ma cousine est si singulière aujourd'hui ! ajouta-t-elle avec un petit geste de terreur.

— Hum ! me dis-je ; qu'est donc devenue la pythonisse irritée et menaçante de tout à l'heure ?

Était-il possible qu'elle cherchât à nous tromper sur la portée des mots que nous avions entendus ? ou bien croyait-elle que nous ignorions ce qui s'était passé ?

Mais mon attention fut bientôt entièrement absorbée par Eleonore, qui avait accepté le bras du détective. Elle n'était pas aussi calme que sa cousine, chancelait à chaque pas et tremblait comme une feuille. Je regrettais presque d'avoir offert mes services à la famille ; mais, d'un autre côté, j'éprouvais une satisfaction secrète à la pensée que j'étais chargé seul de leur servir de conseil.

Le crime m'inspirait toujours la même horreur : mais… à quoi bon sonder mes pensées les plus intimes ? Ce qui se passait en moi était inexplicable et n'offrait sans doute aucun intérêt.

Lorsque nous entrâmes dans la salle, on nous attendait avec la plus vive impatience, et il me paraissait que des siècles s'étaient

écoulés depuis que je l'avais quittée, tant sont grandes les émotions que peut éprouver une âme humaine, même dans l'espace de quelques courtes minutes seulement.

Partie 1 · VII

L'entrée de ces deux ravissantes jeunes filles fit une sensation d'autant plus profonde qu'elles se trouvaient plus étroitement mêlées à la terrible tragédie.

Miss Mary, si forte tout à l'heure, demeura interdite à la vue du nombreux auditoire et prit en tremblant un siège voisin du mien. Miss Eleonore, au contraire, avait reconquis toute sa fermeté et tout son sang-froid. Elle s'avança au bras de M. Gryce, salua le coroner avec aisance et accepta avec une grâce tranquille et digne d'un salon la chaise que les domestiques s'empressèrent de lui apporter. Cette mise en scène produisit un certain effet ; les murmures cessèrent. Je me tournai vers miss Mary et fus grandement surpris de voir que ses yeux, anxieux et interrogateurs, ne quittaient pas sa cousine, et j'allais aller l'avertir de la mauvaise impression que pouvait produire ce singulier regard lorsque le coroner, d'une voix lente et grave, appela :

— Miss Mary Leavenworth !

Elle se leva et se tourna vers le jury ; il me sembla que son expression de pythonisse traversait de nouveau son visage avec la rapidité de l'éclair.

Une grande inquiétude me saisit, malgré son air de douceur, car je la savais capable de violentes colères. Qu'allait-elle dire ?

Accuserait-elle encore sa cousine ? La haïssait-elle ? Répèterait-elle devant tout le monde ce qu'elle avait dit dans sa chambre ? Je me retournai du côté d'Eleonore ; elle paraissait en proie à une vive terreur, et une pâleur mortelle avait envahi son visage.

La déposition de miss Mary fut courte. On lui posa quelques questions touchant sa position dans la maison et auprès de son oncle ; puis on la pria de raconter ce qu'elle savait du crime lui-même et de sa découverte par sa cousine et les domestiques.

Elle répondit d'une voix douce et mélodieuse :

— Vous me faites là une question, monsieur, à laquelle je ne puis bien répondre ; je ne sais rien du crime ni de sa découverte, sauf ce que d'autres m'en ont raconté.

Mon cœur bondit de joie, et un léger rayon d'espoir illumina un instant le pâte visage d'Eleonore.

— Cela vous paraîtra étonnant, sans doute, continua Mary ; mais je ne suis pas entrée dans la chambre où mon oncle était étendu. La pensée ne m'en est même pas venue, et je ne songeai qu'à fuir une aussi horrible scène. Mais Eleonore y est allée ; elle pourra vous dire que…

— Nous interrogerons miss Eleonore plus tard, fit le coroner avec douceur.

L'élégance et la grâce de cette jolie femme lui faisaient impression évidemment.

— Nous désirons savoir ce que vous vous avez vu. Vous ne pouvez donc rien nous dire de ce qui s'est passé dans la bibliothèque quand on a découvert le cadavre ?

— Rien, monsieur.

— Mais vous pouvez au moins parler de ce qui s'est passé dans le vestibule ?

— Il ne s'y est rien passé, répondit-elle naïvement.

— Après que le corps eût été enlevé par les domestiques, après que miss Eleonore fût revenue de son évanouissement, elle est allée dans le vestibule, n'est-ce pas ?

Les yeux sombres de Mary reflétèrent un vif étonnement.

— Oui, monsieur, mais cela n'a pas d'importance.

— Pourtant, vous vous rappelez qu'elle y est entrée, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Elle tenait un papier à la main ?

— Un papier ? Vous aviez un papier, Eleonore ? s'écria-t-elle en se retournant brusquement vers sa cousine.

Ce fut un moment de grande anxiété. Eleonore se leva et fut sur le point de répondre ; mais le coroner fit un geste aussitôt et dit :

— Il ne s'agit pas d'interroger votre cousine, mademoiselle. Parlez de ce qui vous concerne personnellement.

Eleonore se laissa retomber sur sa chaise, et ses joues se couvrirent d'un rouge ardent, tandis qu'un murmure causé par une curiosité non assouvie s'éleva dans l'auditoire.

Le coroner, satisfait d'avoir rempli son devoir et tout disposé à l'indulgence envers un si charmant témoin, renouvela sa question :

— Dites-nous, je vous prie, si vous avez vu quelque chose entre les mains de votre cousine ?

— Non, monsieur, je n'ai rien vu.

Elle ne put donner aucun nouveau détail ; son oncle semblait être dans ses dispositions habituelles le soir du crime, un peu taciturne peut-être pendant le dîner, mais sans rien d'extraordinaire. Elle déclara, en outre, qu'elle n'avait pas revu son oncle dans la soirée, ayant été occupée chez elle, et sa présence au dîner était le dernier souvenir qu'elle eût de lui.

Tout cela fut dit avec un accent si triste et si simple que toutes les sympathies lui furent acquises. M. Gryce même se mit à contempler l'encrier avec attendrissement. Eleonore Leavenworth, seule, restait impassible.

— Votre oncle était-il en mauvaise intelligence avec quelqu'un ? Avait-il chez lui des valeurs ou de grosses sommes d'argent ?

Miss Mary répondit négativement à toutes ces questions.

— Votre oncle avait-il reçu récemment quelque étranger ? Avait-il reçu une lettre importante qui pourrait jeter un peu de lumière sur le mystère ?

Elle eut un instant d'hésitation.

— Non, dit-elle, pas que je sache.

Elle regarda Eleonore à la dérobée, parut rassurée et se hâta d'ajouter :

— J'affirmerai même positivement que non. Mon oncle avait confiance en moi, et si quelque chose d'important était arrivé, il me l'aurait dit.

Interrogée sur Hannah, elle donna les meilleurs renseignements sur son compte ; elle ne savait rien qui expliquât son départ singulier. On lui demanda encore quand elle avait vu pour la dernière fois le revolver que M. Leavenworth gardait dans le tiroir de sa table de toilette. Elle déclara ne pas l'avoir aperçu depuis le jour où il l'avait acheté, et que c'était Eleonore, et non pas elle, qui était chargée de la surveillance des appartements de son oncle.

Je n'aurais fait aucune attention à cette partie du récit si Eleonore n'eût pas lancé à sa cousine un regard empreint d'étonnement. À ce moment, le petit juré nerveux, manifestement intimidé par la beauté de Mary, demanda si elle avait bien réfléchi à tout ce qu'elle venait de dire.

— J'espère, monsieur, avoir bien réfléchi à tout ce que j'ai dit, répondit-elle gravement.

Je croyais l'interrogatoire terminé, quand le gros juré prit la parole à son tour :

— Votre oncle a-t-il jamais fait un testament, miss Mary ?

Une rumeur se fit entendre. Les joues de la jeune fille s'empourprèrent ; mais elle répondit froidement :

— Oui, monsieur.

— Plusieurs ?

— Je n'ai jamais entendu parler que d'un seul.

— Connaissez-vous le contenu de ce testament ?

— Oui, mon oncle ne faisait aucun mystère de ses intentions.

Le juré ajusta son lorgnon et la regarda curieusement ; il était évident qu'il ne faisait aucun cas ni de sa beauté ni de son élégance.

— Peut-être auriez-vous la bonté de nous dire, alors, qui devait le plus profiter de sa mort ?

Une désapprobation générale accueillit cette question brutale. Mary se redressa, et, fixant dédaigneusement son interlocuteur, elle répondit avec calme :

— Je connais du moins celles qui ont le plus perdu par sa mort : ce sont les orphelines qu'il a recueillies ; ce sont les jeunes filles qu'il a entourées de protection et de tendresse ; ce sont les femmes auxquelles il a prodigué ses conseils paternels ; c'est pour elles, monsieur, que sa mort est une perte irréparable et à côté de laquelle toute autre perte passera toujours inaperçue.

C'était répondre noblement à la plus mesquine des insinuations. Un autre juré, qui était resté silencieux jusque-là et dont l'extérieur dénotait une supériorité relative, se pencha vers le témoin et lui dit d'une voix solennelle :

— Mademoiselle, l'âme humaine est toujours susceptible d'impressions. Avez-vous jamais, avec ou sans raison, soupçonné quel pouvait bien être l'assassin de votre oncle ?

Quel moment terrible ! Allait-elle avoir le courage et la volonté de défendre sa cousine jusqu'au bout ? Je n'osai l'espérer.

Mais Mary se leva lentement, regarda bien en face le coroner et le jury, et répondit d'une voix claire et vibrante :

— Non. Je n'ai aucune raison de soupçonner qui que ce soit. J'ignore absolument quel peut être l'assassin de mon oncle.

Il y eut un moment de détente générale. Puis, miss Mary se retira, et, au milieu d'un profond silence, Eleonore se leva et vint prendre la place de sa cousine.

Partie 1 · VIII

Un immense désir de m'enfuir afin de ne plus rien savoir s'empara de moi. Certes, je n'avais aucune crainte d'une défaillance de la part d'Eleonore ; elle était en pleine possession d'elle-même et me paraissait incapable, à l'heure actuelle, d'une imprudence qui la trahît. Mais cependant, si les soupçons de sa cousine provenaient, non de la haine, mais d'une conviction ? Si Eleonore était vraiment coupable, comme semblait l'indiquer les paroles de Mary et aussi sa propre attitude ? Si sa beauté n'était qu'un masque trompeur ? Un tel doute me torturait et me fascinait à la fois… et je restai !

La beauté blonde de Mary avait produit sur l'assistance une impression peu favorable pour Eleonore, et le coroner seul conserva son indifférence apparente. Il commença l'interrogatoire d'une voix mi-respectueuse, mi-sévère.

— Vous habitez chez M. Leavenworth depuis votre enfance, mademoiselle, à ce qu'on m'assure ?

— Depuis l'âge de dix ans.

Sa voix, qui frappait mon oreille pour la première fois, ressemblait beaucoup à celle de sa cousine, mais elle manquait d'expression et de sonorité ; elle était terne, pour ainsi dire.

— Il vous traitait comme sa propre fille ?

— Oui, monsieur, comme sa fille, en effet. Il était plus qu'un père pour toutes deux.

— Vous et miss Mary, vous êtes cousines, n'est-ce pas ? À quelle époque est-elle venue habiter chez votre oncle ?

— En même temps que moi. Nos parents ont été tués dans le même accident, et n'était notre oncle, nous nous serions trouvées seules et abandonnées. Mais, avec sa bonté inépuisable, il nous a adoptées ; il nous a donné ce que nous avions perdu : un père et un asile.

— Vous dites qu'il vous a adoptées, vous et votre cousine, et qu'il vous servit de père. Entendez-vous par là que, non satisfait de vous avoir entouré de luxe de son vivant, il avait encore l'intention de vous laisser une partie de sa fortune après sa mort ?

— Non, monsieur ; je savais dès le premier jour que ma cousine Mary devait seule hériter de lui.

— Mais cependant elle ne lui tenait pas de plus près que vous, mademoiselle. Votre oncle ne vous a-t-il jamais donné aucune raison de sa partialité ?

— Aucune, monsieur, excepté son bon plaisir.

Ces réponses si franches contribuèrent à dissiper en partie les doutes et les bruits qui avaient circulé tout d'abord sur le compte d'Eleonore.

Le coroner poursuivit :

— Vous étiez très-attachée à votre oncle, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, fit-elle en serrant les lèvres.

— Sa mort a dû vous frapper bien douloureusement ?

— En effet, monsieur.

— Le choc a été si grand, que vous vous êtes trouvée mal à la vue du cadavre.

— Oui, monsieur.

— Et pourtant, vous étiez préparée en une certaine mesure ?

— Préparée ?

— Les domestiques nous ont décrit votre agitation lorsque votre oncle n'était pas descendu à l'heure du déjeuner.

— Les domestiques !

Elle pouvait à peine parler ; sa langue semblait être collée au palais.

— Ils disent que vous étiez très-pâle en sortant de sa chambre…

Elle eut un moment de suprême émotion. Se doutait-elle qu'un soupçon l'effleurait ? Elle se remit avec effort et répondit tranquillement :

— Il n'y a là rien de surprenant. Mon oncle était l'exactitude même, et le moindre changement dans ses habitudes nous effrayait tout naturellement.

— Vous avez eu peur, alors ?

— Oui, jusqu'un certain point.

— Qui était chargé, mademoiselle, de la surveillance des appartements de votre oncle ?

— Moi, monsieur.

— Vous connaissez donc sans doute la table à toilette de sa chambre à coucher ?

— Certainement.

— Quand avez-vous ouvert pour la dernière fois le tiroir de ce meuble ?

— Hier, répondit-elle en tremblant.

— À quelle heure ?

— Vers midi, je crois.

— Le revolver, enfermé là d'habitude, y était-il à ce moment ?

— Je le pense, mais je n'ai pas fait attention.

— Avez-vous fermé le tiroir à clef.

— Oui.

— Avez-vous retiré la clef de la serrure ?

— Non, monsieur.

— Vous avez peut-être observé, mademoiselle, que ce revolver est là devant vous sur la table. Veuillez l'examiner.

Et il le lui tendit.

S'il avait eu le dessein de la surprendre, il n'y réussit que trop bien. En apercevant l'arme meurtrière, Eleonore recula avec un cri d'horreur.

— Non ! non ! je ne veux pas voir.

Et elle se cacha le visage de ses mains.

— Il faut que vous regardiez ce revolver, mademoiselle, continua le coroner. Quand il a été trouvé tout à l'heure, toutes les chambres en étaient chargées.

Son visage se rasséréna :

— Oh ! alors…

Elle n'acheva pas et voulut prendre le revolver.

Le coroner la regarda dans le blanc des yeux et poursuivit :

— Cela n'empêche pas, au reste, qu'on venait de s'en servir, car celui qui a nettoyé le canon a oublié d'en faire autant pour la chambre.

Une expression de désespoir traversa son visage, et elle faillit s'évanouir ; mais tout à coup elle se redressa avec une hauteur

sans égale et s'écria :

— Eh bien, après ?

Le coroner posa le revolver de nouveau sur la table, et leurs regards s'entre-croisèrent, tandis qu'un long soupir s'échappait de la poitrine de Mary, qui ne quittait pas sa cousine des yeux.

Après une pause, le coroner reprit :

— Vous me demandez, mademoiselle, ce qu'importe tout cela ? Vous me forcez à vous répondre que ce n'est ni un voleur venant du dehors ni un vulgaire assassin qui se seraient donné la peine non-seulement de nettoyer le revolver, mais encore de le charger à nouveau et de le replacer dans le tiroir où il l'avait pris.

Elle ne répondit pas. M. Gryce prenait des notes en hochant la tête.

Le coroner continua, d'un ton plus grave encore :

— De plus, il aurait été impossible à qui que ce soit — excepté à une personne habituée à entrer dans l'appartement de M. Leavenworth et à en sortir à toute heure — de pénétrer chez lui aussi tard, de s'emparer du revolver, de traverser la chambre et d'approcher si près de lui, sans qu'il ait fait le moindre mouvement. Le témoignage du médecin sur tous ces points est formel.

C'était là une terrible insinuation. Eleonore ne broncha pas. Mais sa cousine, frissonnante d'indignation, s'élança de sa chaise et voulut parler. Eleonore, lui faisant signe de se calmer, répondit, d'une voix pénétrante :

— Mais vous ne savez pas, monsieur, si les choses se sont passées comme vous le dites. Supposez que, pour une raison ou pour

une autre, mon oncle ait tiré un coup de revolver, hier, par exemple ; — c'est possible, n'est-ce pas ? même si ce n'est pas probable, — vous auriez constaté pourtant les mêmes résultats et vous seriez arrivé aux mêmes conclusions.

— La balle, mademoiselle, a été extraite de la blessure.

— Ah !

— Elle ressemble absolument aux autres cartouches trouvées dans le tiroir et porte le numéro qui correspond à celles employées pour un revolver de ce calibre.

Sa tête tomba sur sa poitrine et toute son attitude exprima le découragement. Le coroner comprit et devint de plus en plus grave :

— Il faut que je vous interroge à présent, mademoiselle, sur l'emploi de votre temps hier. Où avez-vous passé la soirée ?

— Seule, dans ma chambre.

— Mais vous avez vu votre oncle ou votre cousine ?

— Non, monsieur ; je n'ai vu personne après le dîner..., excepté Thomas, ajouta-t-elle après une pause.

— Et comment cela ?

— Il m'a apporté la carte d'un monsieur qui était venu me rendre visite.

— Puis-je vous demander son nom ?

— La carte portait celui de M. Le Roy Robbins.

Ce fait semblait offrir peu d'importance, mais Mary tressaillit violemment à ce nom.

— Lorsque vous êtes dans votre chambre, mademoiselle, avez-vous l'habitude de laisser votre porte ouverte ?

— Non, répondit-elle avec étonnement.

— Alors, pourquoi était-elle ouverte hier au soir ?

— À cause de la chaleur.

— C'est la seule raison ?

— Je n'en ai pas d'autre.

— Quand l'avez-vous fermée ?

— Au moment de me coucher.

— Était-ce avant que les domestiques fussent remontés chez eux ?

— Non, après.

— Avez-vous entendu M. Harwell lorsqu'il a quitté la bibliothèque et qu'il s'est rendu dans sa chambre ?

— Oui, monsieur.

— Votre porte est-elle restée encore longtemps ouverte ?

— Je… je… quelques minutes… je n'en sais rien, balbutia-t-elle.

— Vous n'en savez-rien ? Comment cela se fait-il ?

— Je ne sais combien de temps ma porte est restée ouverte après le passage de M. Harwell.

— S'est-il passé plus de dix minutes ?

— Oui.

— Plus de vingt.

— Peut-être.

Comme elle était pâle et comme elle tremblait !

— D'après les témoins, mademoiselle, votre oncle a été tué presque aussitôt que M. Harwell l'avait quitté. Si votre porte était ouverte, vous avez dû entendre entrer chez lui et tirer un coup de revolver. N'avez-vous rien entendu ?

— Je n'ai entendu aucun bruit.

— Avez-vous entendu quelque chose ?

— Pas de coup de revolver.

— Excusez-moi d'insister, mademoiselle ; mais avez-vous entendu quelque chose ?

— J'ai entendu fermer une porte.

— Laquelle ?

— Celle de la bibliothèque.

— Quand ?

— Je ne sais pas.

Elle joignit les mains convulsivement.

— Je n'en sais rien. Pourquoi me poser tant de questions ?

Elle chancela ; je me levai précipitamment ; mais, comme toujours, elle se remit tout de suite.

— Excusez-moi, monsieur ; je ne suis pas en possession de moi-même ce matin. Que me demandiez-vous donc ? fit-elle en regardant le coroner.

Celui-ci, d'un air mécontent, reprit avec sévérité :

— Je vous ai demandé à quelle heure vous aviez entendu fermer la porte de la bibliothèque ?

— Je ne puis préciser l'heure exacte ; c'était après que M. Harwell fût monté et avant de fermer ma porte.

— Vous n'avez pas entendu un coup de revolver ?

— Non, monsieur.

Le coroner lança un rapide coup d'œil aux jurés, qui baissèrent tous les yeux.

— On nous a dit, mademoiselle, que Hannah, une des domestiques, était allée tard chez vous, afin de vous demander un médicament. Est-ce vrai ?

— Non, monsieur.

— Quand avez-vous appris son étrange disparition de la maison ?

— Ce matin, avant le déjeuner. J'ai rencontré Molly dans le vestibule, et elle m'a demandé où était Hannah. J'ai trouvé la

question bizarre et je l'ai interrogée. Je compris immédiatement que la jeune fille était partie.

— Et qu'avez-vous pensé ?

— Je ne savais que penser.

— Vous n'avez pas eu l'idée qu'un crime avait été commis ?

— Non, monsieur.

— Et ce fait ne vous a pas paru se rapporter à l'assassinat de votre oncle ?

— Je n'en avais pas encore connaissance.

— Et après ?

— Après, un soupçon a pu me traverser l'esprit, mais je ne m'y suis pas arrêtée.

— Pouvez-vous nous dire quelque chose sur le passé de Hannah !

— Je ne puis en dire plus que ma cousine.

— Vous ne savez pas ce qui la faisait se lever et rêver la nuit ?

Elle rougit, froissée sans doute, soit de la question elle-même, soit du ton avec lequel elle était faite :

— Non, monsieur ; elle ne me faisait point ses confidences.

— Alors, vous ne pouvez nous apprendre où elle a pu aller en quittant cette maison ?

— Non, certainement.

— Nous sommes forcés de vous faire encore une question : On nous a dit que c'était vous qui aviez ordonné le transport du corps de votre oncle de la bibliothèque dans sa chambre à coucher ?

Elle fit un signe de tête affirmatif.

— Ne saviez-vous pas qu'il est défendu par la loi de toucher à un cadavre, excepté en la présence et par les instructions de l'autorité compétente ?

— Je n'y ai pas pensé, et je n'ai obéi qu'à mes sentiments.

— Ce sont donc vos sentiments, je suppose, qui vous ont fait rester debout près de la table où il avait été assassiné, au lieu de suivre et de veiller le mort. Ou bien, — poursuivit-il avec une impitoyable ironie, — étiez-vous trop absorbée par le papier que vous y avez pris pour pouvoir réfléchir beaucoup aux convenances.

— Un papier ! fit-elle d'un air de défi. Qui prétend que j'ai pris un papier sur la table ? Cela n'est pas vrai.

— Un témoin jure vous avoir vue vous pencher sur la table où il y avait plusieurs papiers. Un autre déclare vous avoir rencontrée, quelques instants après, dans le vestibule, alors que vous cachiez un papier dans votre poche. Tirez la conclusion.

C'était là un coup droit, mais elle ne manifesta aucune émotion.

— Vous l'avez tirée vous-même, monsieur, mais c'est à vous qu'il appartient de prouver le fait.

Cette vive réponse déconcerta un instant le coroner, mais il reprit :

— Je vous le demande encore une fois, mademoiselle, avez-vous pris, oui ou non, un papier sur cette table ?

Elle se croisa les bras et dit avec calme :

— Je me refuse à répondre à cette question.

— Excusez-moi ; mais il faut que vous y répondiez.

Ses lèvres se serrèrent de plus en plus.

— Quand on trouvera quelque papier compromettant en ma possession, il sera temps alors pour moi d'en expliquer l'origine.

Ce défi stupéfia le coroner.

— Vous rendez-vous bien compte à quoi ce refus vous expose ?

— Oui, monsieur, je le crains.

M. Gryce se mit à caresser lentement de la main l'embrasse du rideau de la fenêtre.

— Et vous y persistez ?

Elle dédaigna de répondre.

Il était palpable pour nous tous qu'Eleonore se tenait non-seulement sur la défensive, mais qu'elle connaissait très-bien sa position et voulait s'y maintenir. Quant à sa cousine, qui avait conservé jusqu'alors quelque apparence de sang-froid, elle donna les signes d'une extrême agitation, car elle comprenait évidemment toute la gravité de la situation.

Le coroner changea de tactique :

— Vous aviez libre accès aux appartements de votre oncle ?

— Oui, monsieur.

— Vous auriez pu pénétrer chez lui hier au soir, traverser la pièce et vous approcher de lui sans qu'il eût, pour cela, détourné la tête ?

— Oui.

Et ses mains se serrèrent douloureusement.

— On n'a pas retrouvé la clef de la bibliothèque, mademoiselle.

Elle garda la silence.

— Il paraît que vous avez examiné seule la porte de la bibliothèque en allant à la recherche de votre oncle. La clef, à ce moment, était-elle encore à la serrure ?

— Non, elle n'y était pas.

— Vous en êtes certaine ?

— Absolument.

— Cette clef avait-elle quelque chose de particulier, soit comme forme, soit comme grandeur ?

Elle s'efforça vainement de dompter la terreur que lui causait cette question.

— Elle différait un peu des autres, fit-elle enfin d'une voix tremblante.

— Sous quel rapport ?

— L'anneau en était cassé.

— Ah ! l'anneau était cassé ! observa le coroner en faisant un geste pour attirer l'attention du jury.

M. Gryce fit un mouvement de la tête, comme si cette remarque s'adressait à lui seul.

— Alors, vous reconnaîtriez, cette clef, mademoiselle ?

Elle regarda son interlocuteur comme si elle s'attendait à voir la clef entre ses mains ; puis, elle répliqua posément :

— Je crois que oui.

— C'est bien, dit-il, en faisant un mouvement qui indiquait que l'interrogatoire était terminé.

— Voilà tout, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les jurés. Vous avez entendu les dépositions des habitants de la maison, et…

M. Gryce lui toucha l'épaule.

— Un mot, monsieur, dit-il.

Et, se courbant, il lui murmura quelques mots à l'oreille. Puis, il se redressa et demeura debout, la main droite dans son gilet et les yeux fixés sur le lustre.

J'osai à peine respirer. Venait-il de répéter au coroner les paroles entendues en haut ? Mais non… Le coroner montrait seulement un peu de fatigue et un peu d'ennui.

Il rappela Eleonore :

— Mademoiselle, dit-il, vous nous avez affirmé ne pas avoir vu votre oncle hier au soir dans la bibliothèque. Persistez-vous dans votre affirmation ?

— J'y persiste.

Il regarda M. Gryce, et celui-ci tira aussitôt de sa poche un mouchoir couvert de taches.

— Il est bien étrange alors, fit-il, que ce mouchoir, qui est le vôtre, ait été trouvé ce matin dans cette pièce.

La jeune fille poussa un cri, tandis qu'un morne désespoir se répandait sur le visage de Mary ; mais, au bout d'un instant, Eleonore répondit froidement :

— Je ne vois pas que cela soit si étrange, car je suis entrée ce matin de bonne heure dans la chambre de mon oncle.

— C'est alors que vous l'avez laissé tomber ?

Elle changea de couleur et garda le silence.

— Et ces taches ?

— Je ne sais d'où elles peuvent provenir. Laissez-moi voir.

— Tout à l'heure. Nous voudrions savoir comment ce mouchoir a pu se trouver dans l'appartement de votre oncle ?

— Il est possible que je l'aie laissé chez lui, il y a plusieurs jours, car je vous ai dit que j'étais chargée du soin de sa chambre. Mais, d'abord, laissez-moi voir si c'est bien mon mouchoir à moi ?

M. Gryce le lui passa.

— On peut le croire, puisque vos initiales sont brodées au coin.

Elle l'interrompit d'une voix pleine d'horreur.

— Ces affreuses taches ! Elles ont l'air de…

— Elles ont l'air de ce qu'elles sont, reprit le coroner, et si vous avez jamais nettoyé un revolver, mademoiselle, vous devez les reconnaître.

Le mouchoir s'échappa de ses mains.

— Je ne sais pas ce que cela veut dire, messieurs, fit-elle d'une voix haletante ; c'est mon mouchoir, c'est vrai ; mais je ne sais rien, rien !

Ce fut sur ces paroles que son interrogatoire se termina.

La cuisinière, Kate, fut rappelée, et on lui demanda quand elle avait lavé le mouchoir.

— Ce mouchoir-là, monsieur ? Oh ! un jour de cette semaine, répliqua-t-elle en regardant sa maîtresse d'un air suppliant.

— Quel jour ?

— Je voudrais oublier le jour, miss Eleonore, mais je ne le peux pas. Il n'y a qu'un mouchoir de ce genre à la maison. Je l'ai lavé avant-hier.

— Quand l'avez-vous repassé ?

— Avant-hier aussi, articula-t-elle avec peine.

— Quand l'avez-vous reporté à sa place habituelle ?

La cuisinière se couvrit la tête avec son tablier.

— Hier, dans l'après-midi avec le reste du blanchissage… Ce n'est pas ma faute, miss Eleonore, murmura-t-elle. C'est la vérité.

Eleonore fronça le sourcil ; ce témoignage l'avait visiblement affectée. Le coroner, l'interpellant, lui demanda si elle avait quelque chose à ajouter. Elle leva les mains avec un geste de désespoir, fit un signe de dénégation et, sans dire un mot, retomba sans connaissance sur sa chaise.

Une grande agitation s'ensuivit. Mary, sans s'occuper de sa cousine, la laissa aux mains de Kate et de Molly. Quelques minutes après, Eleonore reprit ses sens et put quitter la chambre, et je remarquai alors qu'un homme de haute stature sortait après elle.

Le petit juré nerveux proposa de lever la séance. Le coroner approuva la motion et annonça l'ajournement de l'enquête jusqu'au lendemain à trois heures ; il espérait, ajouta-t-il, que tous les jurés voudraient bien être exacts.

L'auditoire se précipita dehors, et miss Mary, M. Gryce et moi nous nous trouvâmes bientôt seuls.

Partie 1 · IX

Miss Mary, apparemment désireuse d'éviter tout le monde, se retira dans un coin et s'abandonna à sa douleur. Je reportai mon attention sur M. Gryce ; il était fort occupé à compter le nombre de ses doigts ; mais sa physionomie avait une expression de troublé assez marquée. Il laissa retomber ses mains à mon approche et m'accueillit avec un léger sourire qui me fut désagréable.

— Je ne veux rien vous reprocher, lui dis-je ; vous aviez le droit d'agir comme vous l'avez fait ; mais comment avez-vous eu le cœur de vous conduire ainsi ? N'était-elle pas suffisamment compromise déjà, sans ce malheureux mouchoir ? Et, après tout, cela ne prouve pas qu'elle soit mêlée à l'assassinat.

— Je suis chargé de cette affaire comme détective, monsieur Raymond, et je me propose de faire mon devoir jusqu'au bout.

— Sans doute, m'empressai-je de répondre. Mais pouvez-vous vraiment penser que cette jeune fille si frêle, si tendre, puisse avoir trempé dans un crime aussi monstrueux ? Les simples soupçons d'une autre femme ne doivent pas…

M. Gryce m'arrêta.

— Cette autre femme, ainsi que vous désignez le plus bel ornement de la société de New-York, est en larmes. Allez donc la consoler.

Malgré l'étonnement que me causèrent ces paroles, j'allai m'asseoir près de miss Eleonore. Elle pleurait presque inconsciemment, comme si la terreur avait vaincu le chagrin. La terreur était trop évidente et le chagrin trop naturel pour que je pusse douter un seul instant de la véracité de son émotion.

— Toute consolation, mademoiselle, lui dis-je, de la part d'un étranger peut vous paraître déplacée ; mais, cependant, je vous supplie de ne pas vous affliger ainsi ; pensez que l'évidence apparente des faits n'est pas toujours une preuve absolue.

Elle me regarda avec une douceur infinie.

— Je le sais, fit-elle à voix basse ; mais Eleonore ne le sait pas. Elle est si véhémente, si extrême, qu'elle ne se rend pas bien compte des choses. Elle s'est laissé prendre dans un piège. Dites-moi, court-elle un véritable danger ? Serait-elle…

Elle ne put achever la phrase.

Je l'avertis par un signe de la présence du détective.

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas quand vous dites qu'elle s'est laissé prendre dans un piège.

— Je veux dire ceci, répéta-t-elle avec fermeté : Eleonore, volontairement ou non, a répondu de telle sorte aux questions du coroner que tous ceux qui l'ont entendu doivent s'imaginer qu'elle est plus au courant des circonstances du crime qu'elle ne devrait l'être.

Elle baissa encore la voix ; mais elle parlait avec une netteté telle, que chaque mot pouvait s'entendre dans tous les coins de la pièce.

— Elle a l'air de cacher quelque chose, poursuivit-elle ; cela n'est pas, j'en suis convaincue. Eleonore et moi, nous ne nous entendons pas très-bien, mais je suis sûre qu'elle ne connait pas plus du crime que moi. Il faudrait la prévenir qu'elle a tort d'agir ainsi et qu'elle éveille les soupçons. Vous, vous pouvez lui dire cela, n'est-ce pas ? Et répétez-lui en mon nom, — ajouta-t-elle d'une voix à peine perceptible, — l'opinion dont vous venez de me faire part : que l'évidence apparente des faits n'est pas toujours une preuve absolue.

Je la contemplai avec stupeur. Quelle actrice que cette femme !

— Ne vaudrait-il pas mieux lui parler vous-même ?

— Non, il n'existe aucune intimité entre nous.

— Tout cela me paraît incompréhensible. C'est fort malheureux, observai-je. On aurait dû lui faire comprendre que la meilleure voie à suivre est celle de la franchise.

Mary se reprit à pleurer.

— Oh ! pourquoi ce malheur me frappe-t-il, moi, qui ai toujours été si heureuse ?

— Peut-être pour cette raison même.

— N'était-ce pas assez de la mort horrible de mon oncle ? Et penser qu'elle, ma propre cousine, a dû…

Je lui touchai le bras ; elle s'arrêta et se mordit les lèvres.

— Il faut espérer que tout s'arrangera pour le mieux, mademoiselle. Je crois vraiment que vous vous alarmez trop et, s'il ne surgit rien d'autre, votre cousine ne courra pas de risque sérieux.

J'avais prononcé ces paroles dans l'intention de savoir si elle conservait quelque crainte de l'avenir.

— S'il ne surgit rien d'autre ? Que pourrait-il surgir encore, alors qu'elle est parfaitement innocente ?

Une pensée subite la frappa ; elle approcha son siège du mien et sa robe parfumée me frôla le genou.

— Pourquoi le coroner ne m'a-t-il pas interrogée davantage, monsieur ? J'aurais pu lui dire qu'Eleonore n'avait pas quitté sa chambre hier au soir.

— Vous auriez pu dire cela ?

Encore une fois, quelle opinion fallait-il avoir de cette femme ?

— Mais oui. Ma chambre est plus près de l'escalier que la sienne. Pour descendre, il lui aurait fallu passer devant ma porte, et je l'aurais entendue, vous comprenez ?

— Cela n'est pas une raison, lui dis-je tristement. Vous n'en avez pas d'autres ?

— Je dirais tout ce qu'il faudrait dire, me fit-elle à l'oreille.

Je bondis. Oui, cette femme mentirait à présent pour sauver sa cousine comme elle avait menti à l'enquête ! Je lui en avais su gré alors ; mais à présent, elle me faisait horreur.

— Rien ne saurait justifier, mademoiselle, un tel manque de conscience, même pour sauver quelqu'un que vous n'aimez guère.

— Vraiment ?

Elle soupira et détourna lentement la tête.

J'aurais été un homme perdu dès ce moment, si la beauté sympathique d'Eleonore ne m'eût rendu à tout jamais son esclave.

— N'ayez pas trop mauvaise opinion de moi, dit-elle. Je ne voulais pas faire quelque chose de mal.

La porte s'ouvrit et un homme entra. C'était l'homme qui tout à l'heure avait suivi Eleonore quand elle avait quitté la salle d'enquête.

— Monsieur Gryce, fit-il, je voudrais vous dire un mot, s'il vous plaît.

Le détective l'accompagna dans le vestibule, et il nous fut impossible d'entendre leur conversation. Mary pâlit :

— Vient-il de la chambre d'Eleonore ?

— Je le crois, mais je ne sais pas. Pensez-vous que votre cousine ait vraiment quelque chose en sa possession qu'elle désire cacher ?

— Vous croyez donc qu'elle veut cacher quelque chose ?

— Je ne dis pas cela. Mais on a beaucoup parlé d'un certain papier, et…

— On ne trouvera ni papier ni autre chose chez Eleonore. D'abord, il n'y avait pas de documents assez importants pour chercher à les faire disparaître. — (M. Gryce, de retour, parut avoir été changé en statue.) — Est-ce que je ne le saurais pas ? N'étais-je pas la confidente de mon oncle ?

— Mais, peut-être, insinuai-je, votre cousine a-t-elle pu apprendre quelque chose…

Elle recula avec une froideur marquée :

— Il n'y avait rien à apprendre, monsieur. Nous menions la vie la plus simple, la plus tranquille. Pour ma part, je ne comprends rien à toutes ces suppositions ; il est clair, pour moi, que mon oncle a été tué par un voleur qui s'est introduit furtivement dans la maison. Qu'est-ce que cela prouve que rien n'ait été emporté ? Quant aux portes et aux fenêtres trouvées intactes, je ne crois pas que les affirmations d'un domestique irlandais soient infaillibles.

Selon moi, l'assassin fait partie d'une bande de malfaiteurs. Je vous en prie, tâchez de croire à cette explication, sinon pour l'honneur de la famille, du moins pour moi, supplia-t-elle d'un air tendre.

Àce moment, M. Gryce se retourna brusquement.

— Auriez-vous la bonté de passer dans la pièce à côté, monsieur Raymond ? J'aurais quelque chose à vous dire.

Je me hâtai d'obéir, ravi d'être délivré d'un entretien dangereux et embarrassant.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je au détective.

— Nous avons des communications confidentielles à vous faire, répliqua M. Gryce avec désinvolture. Permettez-moi d'abord de vous présenter M. Fobbs, un de mes agents… M. Raymond.

Je saluai et j'attendis avec une répugnance inquiète les révélations d'un homme dont le métier était d'être espion.

— Il s'agit de choses importantes, continua M. Gryce. Point n'est besoin, n'est-ce pas ? de vous rappeler encore qu'elles sont confidentielles.

— Non, certes.

— Veuillez nous faire part de ce que vous savez, monsieur Fobbs.

Celui-ci prit un air de suprême importance, posa la main sur son cœur et commença :

— M. Gryce m'avait donné l'ordre de surveiller miss Eleonore et, après l'enquête, je l'ai suivie, elle et les deux domestiques ; elles ont monté l'escalier qui conduit à son appartement. Une fois là…

— Là ? Où ? interrompit M. Gryce.

— Dans sa chambre, monsieur.

— Où est-elle située ?

— En face de l'escalier.

— Ce n'est pas sa chambre à elle. Continuez.

— Ce n'est pas sa chambre ? Alors c'était bien le feu qui la préoccupait, s'écria-t-il en se frappant les genoux.

— Le feu ?

— Excusez-moi, monsieur ; laissez-moi raconter les choses dans l'ordre voulu. Elle ne me remarqua point quoique je fusse tout près d'elle, et ce n'est qu'en pénétrant dans cette chambre — qui n'est pas la sienne — qu'elle a congédié ses domestiques et s'est doutée de ma surveillance. D'un air digne et patient, elle entra, laissant la porte ouverte avec une courtoisie que je ne saurais assez louer. Ne pouvant faire autrement, je la suivis et m'assis à l'écart. Elle rougit, puis se promena avec agitation ; c'est un symptôme avec lequel mon métier ne rend assez familier. Elle s'arrêta tout à coup et s'écria :

— Un verre d'eau ! Je vais encore me trouver mal ! Vite ! Là, sur la table dans le coin ! — Pour atteindre ce verre d'eau, il me fallait passer derrière une psyché qui arrivait jusqu'au plafond ; cela me fit hésiter. Elle se tourna vers moi et me regarda… Ma

foi ! messieurs, il me semble que vous aussi, vous auriez succombé à la tentation.

— Mais continuez donc ! fit M. Gryce avec impatience.

— Je continue, monsieur. Je la perdis donc de vue un instant. Ce fut assez pour ce qu'elle voulait, paraît-il, car, lorsque je m'approchai d'elle avec le verre d'eau demandé, elle était à genoux devant la cheminée, et elle fouillait dans le corsage de sa robe de telle façon que je fus persuadé qu'elle cherchait à détruire quelque chose. Je la regardai de près en lui présentant le verre, mais elle n'y fit aucune attention et elle contemplait la grille avec une expression que je n'ai jamais vue sur aucun visage humain. Puis, elle but quelques gouttes à peine et rapporta ses mains du feu.

— J'ai froid, murmura-t-elle. Mon Dieu ! que j'ai froid ! — C'était la vérité, car ses dents claquaient. Le feu était presque éteint ; je la vis plonger de nouveau la main dans son corsage. Cette fois, ma méfiance s'éveilla complètement ; je me penchai et je la vis jeter dans la grille un objet qui sonna en tombant. J'eus un soupçon de la vérité ; je me précipitai, mais elle bondit sur ses pieds, saisit le seau à charbon à côté d'elle, et versa le contenu entier sur les cendres chaudes.

— Je veux faire du feu, me cria-t-elle.

— Ce n'est guère le moyen de vous y prendre, répondis-je. Je repêchai alors un à un les morceaux de charbon et les remis dans le seau jusqu'à ce que…

— Jusqu'à ce que… quoi ? demandai-je en voyant M. Gryce et lui échanger un regard furtif.

— Jusqu'à ce que j'eusse trouvé ceci, répliqua-t-il.

Il ouvrit sa large main et montra une clef dont l'anneau était brisé.

Partie 1 · X

J'étais anéanti par cette terrible découverte. C'était donc vrai ? La belle, la sympathique Eleonore… Je ne pouvais même achever ma pensée.

— Vous paraissez surpris, me dit M. Gryce. Moi, je ne le suis pas. Une femme, — surtout une femme comme miss Eleonore — ne se livre pas à des équivoques, ne se trouble pas, ne s'évanouit pas sans cause.

— Une femme coupable d'un crime semblable serait la dernière à faire ce que vous dites-là, répondis-je. Donnez-moi cette clef ; je voudrais la voir.

Il me la donna.

— C'est celle que nous cherchions ; aucun doute n'est possible.

— Si elle affirme son innocence, repris-je, je croirai qu'elle dit la vérité.

Il me considéra avec stupéfaction.

— Vous avez une grande confiance dans les femmes, fit-il en ricanant. Je souhaite, au reste, sincèrement que vous n'ayez jamais l'occasion de changer d'avis.

Je ne trouvai rien à répondre. Après un silence de courte durée, M. Gryce s'adressa à l'agent :

— Fobbs, allez demander à miss Eleonore de vouloir bien descendre au salon. Ne l'effrayez pas, mais faites en sorte qu'elle vienne.

En attendant cette présence si désirée et si redoutée, je retournai auprès de Mary pour la prier d'excuser mon absence.

— Qu'y a-t-il ? interrogea-t-elle d'une voix émue.

— Pas grand'chose ; ne vous alarmez pas ; — mais mon air désolé me trahit.

— Il y a quelque chose ? s'écria-t-elle.

— Votre cousine va descendre.

— Ici ? dit-elle avec une visible répugnance.

— Non ; au salon.

— Je n'y comprends rien. C'est affreux, et on ne veut rien me confier !

— Priez Dieu, miss Mary, qu'il n'y ait rien à confier à personne. Vous avez foi en votre cousine ; vous me l'avez affirmé tout à l'heure. Calmez-vous. S'il survient quelque chose qu'il importe que vous sachiez, je vous en ferai part.

Je la quittai afin d'aller rejoindre M. Gryce, et au même moment miss Eleonore parut.

Elle était évidemment plongée dans une prostration profonde ; elle avança lentement et fièrement et me fit une légère

inclinaison de tête en m'apercevant.

— Un agent, que je sais être un des vôtres, m'a invitée à descendre, fit-elle à M. Gryce. Ayez donc l'obligeance de me dire tout de suite ce que vous me voulez, car je suis exténuée et j'ai grand besoin de repos.

— Je regrette de vous déranger, mademoiselle, répliqua M. Gryce en se frottant les mains et en regardant le bouton de la porte d'un air absolument paternel, mais je voudrais vous demander…

Elle l'arrêta.

— Vous voudriez me parler de ce que votre agent vous a dit m'avoir vu jeter dans la grille ?

— Précisément, mademoiselle.

— Je refuse de répondre à toute question sur ce sujet. Je n'ai rien à dire, sauf ceci : c'est qu'il est vrai que la clef était cachée sur moi et que je voulais la dissimuler dans les cendres.

— Mais, mademoiselle…

Elle était déjà près de la porte.

— Je vous prie de m'excuser ; ma volonté est immuable ; vous ne feriez que perdre votre temps.

Et elle quitta tranquillement la chambre après m'avoir lancé un coup d'œil de supplication.

M. Gryce la suivit des yeux avec un air de vit intérêt, salua jusqu'à terre et s'empressa de sortir derrière elle.

L'étonnement me clouait sur la place ; bientôt un pas léger se fit entendre, et Mary, les joues en feu, entra et s'approcha de moi.

— Qu'y a-t-il ? fit-elle fièvreusement. Qu'a dit Eleonore ?

— Rien, hélas ! répondis-je. C'est de son déplorable mutisme que vient tout le mal. Pourtant, elle devrait comprendre qu'en agissant de la sorte elle…

— Elle… quoi donc ? interrompit-elle avec une anxiété croissante.

— Elle ne pourra éviter les suites que provoqueront son attitude.

Elle me regarda avec une expression d'horreur et d'incrédulité, puis elle se laissa tomber dans un fauteuil en couvrant son visage de ses mains.

— Ah ! pourquoi sommes-nous venues au monde ? sanglotait-elle… Pourquoi nous a-t-on laissé vivre ? Pourquoi ne sommes-nous pas mortes plutôt avec nos parents ?

Cette douleur me fit mal.

— Chère miss Mary, m'écriai-je ; ne vous désespérez pas ainsi. Si l'avenir est sombre, il n'est pas perdu ; votre cousine, revenant à la raison, expliquera…

Elle ne m'écouta pas, mais me dit d'une voix pleine d'angoisse :

— Il y a des femmes qui, si elles étaient d'un caractère tel que le mien, deviendraient folles !

Je ne saisis pas exactement ce qu'elle voulait dire, et je fis tous mes efforts pour la calmer ; mais ce fut en vain. Voyant l'inefficacité de mes tentatives, je voulus enfin prendre congé d'elle.

— Je suis désespéré de vous laisser ainsi sans consolation, lui-dis-je, et je voudrais bien vous être utile. N'avez-vous ni amis ni parents que vous voudriez voir au-près de vous ? Il est triste de rester seule dans une maison où un tel malheur est arrivé.

— Est-ce que vous avez pu croire, dit-elle, que j'allais rester ici ? Mais j'en mourrais ! Rester ici cette nuit !

Elle frémit des pieds à la tête.

Une voix douce se fit entendre.

— Il n'est pas du tout nécessaire, miss Leavenworth, que vous restiez ici.

Je me retournai, fort surpris. M. Gryce était là, tranquillement installé dans un fauteuil.

— Nous aurons soin de tout, et vous pouvez partir sans inquiétude.

Loin de lui en vouloir de son interruption, miss Mary eut l'air d'en éprouver une certaine satisfaction.

Elle me prit à l'écart et me dit à voix basse :

— Vous croyez ce M. Gryce fort habile, n'est-ce pas ?

— Il doit l'être, vu la position qu'il occupe. Les autorités lui témoignent la plus grande confiance.

Elle alla alors se placer devant M. Gryce et le regarda d'un air suppliant.

— Monsieur, dit-elle, on m'a parlé de votre grand talent ; on m'a dit que vous saviez découvrir le vrai coupable, quelque profondes que soient les ténèbres qui l'entourent, et que rien n'échappe à votre pénétration. S'il en est ainsi, ayez pitié, je vous en supplie, de deux orphelines, et découvrez, avec votre habileté habituelle, l'assassin de mon oncle. Il est inutile de ne pas reconnaître que ma cousine, par son étrange attitude, a donné prise aux soupçons ; mais je vous jure ici que je la crois aussi innocente que moi-même. En vous priant de chercher ailleurs le coupable, je désire éclairer la justice et non l'égarer. Le criminel doit être un voleur, un vulgaire assassin. Cherchez-le ! N'est-ce pas que vous le chercherez ?

Elle était si touchante de paroles et de gestes, que M. Gryce eût peine à réprimer son émotion, tandis qu'il contemplait une théière avec curiosité.

— Il faut tout d'abord découvrir Hannah ; il le faut, poursuivit-elle. Cherchez-la ; explorez le monde entier ; faites tout ce que vous voudrez ; ma fortune est à votre disposition, et j'offre une grosse récompense pour la découverte du misérable qui a commis le crime.

M. Gryce se leva lentement. Cet homme impassible était vraiment ému !

— Je n'avais pas besoin, mademoiselle, répondit-il, de cet émouvant appel de votre part pour stimuler mon zèle et mon dévouement. L'amour-propre personnel et professionnel y suffisait ; mais puisque vous me faites l'honneur de vous adresser

à moi, je vous promets que, dès ce moment, j'apporterai une ardeur plus grande à éclaircir ce mystère. Tout ce qui pourra humainement se faire, je le ferai ; et si dans un mois à partir d'aujourd'hui je ne viens pas vous réclamer ma prime, c'est qu'Ebenezer Gryce n'est pas l'homme qu'il avait toujours imaginé être.

— Et Eleonore ?

— Ne nommons personne, répliqua-t-il avec douceur.

Quelques heures plus tard, miss Mary quittait la maison et, à sa prière, je l'accompagnai en voiture chez Mme Gilbert, une de ses amies qui lui offrait l'hospitalité. Elle parut d'abord éprouver un remords de n'avoir pas dit adieu à sa cousine, puis elle devint inquiète et agitée comme si elle semblait craindre une rencontre qui lui aurait été désagréable. Pendant la route, elle regarda à droite et à gauche, tressaillit à la vue des passants, et elle ne parut respirer à l'aise que lorsque nous quittâmes l'avenue pour entrer dans la Trente-Septième rue. Elle me demanda alors d'une voix caressante de lui donner un crayon et un morceau de papier, ce que je m'empressai de faire. Elle écrivit aussitôt deux ou trois lignes, tandis que je me demandais avec une certaine curiosité pourquoi elle faisait cela en voiture et à un pareil moment.

— Je voudrais faire partir ce billet, dit-elle ; auriez-vous l'obligeance de dire au cocher d'arrêter une seconde pour que je puisse écrire l'adresse lisiblement ?

J'obéis. Elle plia la feuille que j'avais arrachée de mon calepin, mit l'adresse et la cacheta avec un timbre-poste qu'elle avait dans son porte-monnaie.

— Ce billet a un air singulier, murmura-t-elle en le posant sur ses genoux, mais en ayant soin de ne pas laisser voir l'adresse.

— Pourquoi ne pas attendre votre arrivée à destination ? hasardai-je. Vous pourriez alors l'écrire et l'envoyer tout à loisir ?

— Non, je suis pressée ; il faut que ceci parte immédiatement. Tenez, voilà une boîte aux lettres ; dites au cocher de s'arrêter un instant.

— Voulez-vous me donner ce billet ? fis-je en tendant la main.

Elle répondit négativement, ouvrit la portière avec précipitation et sauta à terre ; puis, elle regarda timidement autour d'elle avant de le jeter dans la boîte ; mais, ceci fait, elle se rasséréna visiblement. Arrivés chez son amie, elle me dit adieu presque gaiement et me pria de venir la voir le lendemain, afin de lui faire connaître les suites de l'enquête.

Je passai toute ma soirée à résumer les dépositions des témoins devant le jury, et je m'efforçai d'écarter toute idée de la culpabilité d'Eleonore ; mais je ne pouvais me rattacher à aucune autre théorie, et je mis sur papier les principales raisons sur lesquelles les soupçons reposaient :

I. — La froideur qui existait depuis quelque temps entre Eleonore et son oncle, d'après le témoignage de M. Harwell.

II. — Le départ mystérieux de Hannah.

III. — L'accusation portée par miss Mary contre sa cousine, accusation qui avait été seulement entendue par M. Gryce et par moi.

IV. — Les réponses évasives d'Eleonore au sujet du mouchoir trouvé dans la bibliothèque taché avec de la graisse de cartouche de revolver.

V. — Le refus de la même personne de répondre aux questions concernant un certain papier qui avait été enlevé sur la table de M. Leavenworth.

VI. — La découverte en sa possession de la clef de la bibliothèque.

— Ce sont là des faits bien graves, me dis-je involontairement en relisant ce que je venais d'écrire.

Je serrai ensuite ce memento dans mon portefeuille, et j'ouvris un journal du soir, l'Express. Mes yeux aussitôt tombèrent sur ces lignes :

HORRIBLE ASSASSINAT :

LE CÉLÈBRE MILLIONNAIRE LEAVENWORTH ASSASSINÉ CHEZ LUI

COUPABLE INCONNU

CRIME COMMIS AVEC UN REVOLVER

DÉTAILS EXTRAORDINAIRES

— Dieu merci ! son nom à elle n'est pas prononcé. Mais demain en serait-il ainsi encore ?

Elle est innocente ; il faut qu'elle soit innocente ! répétai-je sans cesse. Puis je me demandai sur quoi je basais ma soi-disant conclusion ? Sur son visage, sur son beau visage seulement !

Le découragement me gagnait tout à fait, lorsqu'on m'apporta une dépêche que je crus être de M. Veeley ; mais elle venait du propriétaire de l'hôtel où était descendu mon associé et était conçu dans les termes que voici :

« Washington,

» M. Everett Raymond, New-York.

» M. Veeley est chez moi, très-malade. Ne lui ai pas communiqué dépêche, craignant suites. Le ferai aussitôt que possible.

» Thomas Loworthy. »

Pourquoi ce sentiment subit de soulagement ? Était-il possible que j'eusse peur du retour de M. Veeley ? Cependant, qui connaissait aussi bien que lui les affaires de la famille Leavenworth ? qui mieux que lui pourrait aider à éclaircir le terrible mystère ? Est-ce que moi, Everett Raymond, je me sentais porté à désirer de ne pas apprendre la vérité ? Non ; cela ne serait pas. Je m'assis devant ma table ; je relus les notes que je venais de rédiger, et j'écrivis en grosses lettres, en marge du paragraphe 6, le mot suspect. Après cela, il n'y aurait plus moyen de prétendre que je m'étais laissé fasciner et aveugler par la beauté de celle contre laquelle s'amoncelaient tant de témoignages !

Et cependant, malgré tout je continuai à répéter tout bas les paroles que j'avais jetées à M. Gryce : « Si elle affirme son innocence, je la croirai. »

Ah ! malgré tout, nous sommes bien les esclaves de nos pensées !

Partie 1 · XI

Les journaux du matin donnèrent un compte rendu du crime plus détaillé que ceux de la veille. Le nom d'Eleonore n'y paraissait pas, à ma grande joie, et on n'y faisait même pas allusion. On parlait de la disparition mystérieuse de Hannah, la femme de chambre, et si on ne la signalait pas comme l'assassin lui-même, du moins on estimait qu'elle était sa complice.

Le paragraphe du Times se terminait ainsi : « La police est sur les traces de la jeune fille disparue. » The Herald, de son côté, publiait l'avis suivant :

« Récompense. — Les parents de M. Horatio Leavenworth, récemment décédé, offrent une forte récompense pour toute nouvelle relative à la nommée Hannah Chester, disparue de la maison, de la Cinquième avenue depuis le 4 mars courant, au soir. Elle est d'origine irlandaise, âgée de vingt-cinq ans environ, et pourra être reconnue au signalement que voici : Grande et svelte ; cheveux bruns avec des reflets roux vénitien ; teint rose ; traits fins et réguliers ; mains petites ; les doigts portent de nombreuses traces de piqûres d'aiguille ; les pieds sont grands. Au moment de sa disparition, elle était habillée d'une robe en petit lainage à carreaux blancs et marrons ; on pense qu'elle a dû se recouvrir les épaules avec un vieux châle rouge et vert. Sur la main droite, la cicatrice d'une large brûlure ; à la tempe gauche, deux ou trois marques de la petite vérole. »

Cet avis changea aussitôt le courant de mes idées. Je ne sais comment cela s'était fait ; mais jusqu'à présent je n'avais que fort peu pensé à Hannah ; il était pourtant évident que toute l'affaire dépendait du témoignage de cette fille. Non pas que je fusse de

l'opinion de ceux qui l'accusaient d'avoir trempé personnellement dans le crime, car, dans ce cas-là, elle aurait certainement emporté quelque argent avec elle, ce qui n'était pas, d'après l'inspection de sa malle. Si, au contraire, elle avait surpris l'assassin, comment aurait-on réussi à la faire partir de la maison sans qu'aucun bruit eût été entendu par ces demoiselles, dont l'une avait laissé sa porte ouverte ? La première chose qu'aurait fait une personne innocente aurait été d'appeler à l'aide ; mais aucun cri n'avait été entendu, et elle avait tout simplement disparu. Que fallait-il conclure ? L'individu qui avait été surpris par Hannah était-il un habitué de la maison ? Cela me paraissait inadmissible. Pendant toute la matinée je repassai les divers détails de l'affaire et ne trouvai que deux solutions : il fallait ou retrouver Hannah Chester, ou bien amener Eleonore Leavenworth à expliquer par quels moyens et depuis quel moment elle avait en sa possession la clef de la porte de la bibliothèque.

Je quittai mon bureau à deux heures de l'après-midi, pour assister à l'enquête ; mais je fus retenu en route et je n'arrivai à la maison qu'après le prononcé du verdict. J'en fus d'autant plus contrarié, que j'avais perdu une occasion de revoir Eleonore, qui était remontée chez elle aussitôt après le départ du jury. Mais M. Harwell était là, et il m'apprit quelle avait été la décision prise :

— « Assassiné d'un coup de revolver tiré par un individu demeuré inconnu ».

Cet arrêt me causa un profond soulagement, car j'avais craint pis encore. Je ne pus m'empêcher de remarquer que, malgré son sang-froid de commande, le secrétaire partageait ma satisfaction.

Par contre, je fus moins satisfait d'apprendre que M. Gryce et ses agents avaient quitté la maison aussitôt après l'arrêt. Que méditait-il ? Était-il homme à abandonner la partie avant d'avoir absolument éclairci le mystère ? Très préoccupé, j'allais sortir et me mettre à sa recherche, quand le bruit d'une fenêtre que l'on fermait au rez-de-chaussée de la maison en face attira mon attention ; je regardai et je vis M. Fobb, caché derrière les rideaux, qui observait la maison où je me trouvais. Ce fait suffisait à m'indiquer les intentions de M. Gryce, et je ressentis une grande pitié pour cette jeune fille abandonnée et livrée ainsi à la surveillance de la police. Je m'assis et lui écrivis un billet où, en ma qualité de représentant de M. Veeley, je me mettais à ses ordres en cas de besoin, en ajoutant que l'on me trouvait chez moi de six à huit heures du soir ; puis je sortis pour aller chez miss Mary.

On me fit entrer dans un de ces salons longs et étroits qui ont été si longtemps à la mode dans nos maisons bourgeoises, et miss Mary me rejoignit bientôt.

— Je commençais à craindre, me dit-elle, que vous ne m'eussiez oubliée. Quelles nouvelles de la maison ?

— Un verdict constatant qu'un assassinat a été commis par un ou plusieurs individus demeurés inconnus.

Ses traits se détendirent.

— Tous ces gens sont-ils partis ? me demanda-t-elle.

— Au moment de mon arrivée, il n'y avait plus que les habitants ordinaires de la maison.

— Alors, n'est-ce pas, nous n'aurons plus d'ennuis ?

Je regardai tout autour de la chambre.

— Il n'y a personne ici, fit-elle.

Après avoir hésité, je dis assez gauchement.

— Je ne voudrais ni vous alarmer ni vous effrayer, mais il me semble qu'il est de votre devoir de rentrer chez vous dès ce soir.

— Pourquoi ? balbutia-t-elle. Auriez-vous une raison particulière à me donner ? Ne savez-vous pas que je ne puis rentrer sous le même toit qu'Eleonore ?

— Je ne sais rien et je ne puis m'arrêter à cette objection. Elle est votre cousine ; vous avez été élevées ensemble comme deux sœurs. Est-il digne de votre part de l'abandonner en ce moment d'épreuve ? Réfléchissez un instant avec calme, et vous verrez certainement les choses telles que je les vois.

— Réfléchir avec calme n'est guère possible dans les circonstances actuelles ! reprit-elle avec amertume.

Puis elle me demanda si vraiment je trouvais que son retour chez elle était une nécessité absolue, et, sur ma réponse affirmative, elle se mit à pleurer, déclara la chose impossible et me dit qu'il était cruel à moi de la lui proposer.

Je voulus me retirer : — Pardonnez-moi, fis-je. J'ai dépassé les limites de mon mandat ; mais je ne le ferai plus. Vous avez sans doute beaucoup d'amis ; c'est à eux qu'il vous faudra demander conseil.

— Les amis dont vous parlez, reprit-elle, sont des flatteurs qui me disaient de faire tout ce qui me plaît, et vous seul vous avez le droit d'ordonner.

— Oh ! je n'ordonne pas, je supplie seulement.

Elle ne répondit pas, mais se promena de long en large en se tordant les mains.

— Vous ne savez pas ce que vous me demandez, poursuivit-elle. Il me semble que l'atmosphère de cette maison m'étoufferait. Pourquoi Eleonore ne viendrait-elle pas ici ? Je suis sûre que Mme Gilbert y consentirait ; nous aurions chacune notre chambre, et nous pourrions éviter de nous rencontrer.

— Vous oubliez un détail, miss Mary. L'enterrement de votre oncle doit avoir lieu demain dans l'après-midi.

— C'est vrai. Mon oncle ! mon pauvre oncle !

— Vous êtes à présent le chef de la maison, me hasardai-je à continuer. C'est à vous de veiller jusqu'à sa dernière demeure celui qui a tant fait pour vous.

— Tout cela est vrai, répliqua-t-elle d'un air étrange. Je désire être digne de votre estime, monsieur Raymond, et je vais retourner auprès de ma cousine.

Cette réponse me fit du bien, et nous nous tendîmes la main.

— Dieu veuille que votre cousine n'ait pas besoin des consolations que vous lui donneriez, j'en suis sûr, en cas de nécessité.

— Je ferai mon devoir, répondit-elle d'une voix brève.

En descendant la rue, je me croisai avec un jeune homme élégant, habillé à la dernière mode, qui me jeta en passant un regard scrutateur. Ses vêtements, trop voyants pour être ceux d'un vrai gentleman, me firent penser que c'était un des agents de

M. Gryce. J'avais d'ailleurs une idée vague de l'avoir vu à l'enquête. Je pressai le pas pour gagner l'avenue, mais la personne en question, à ma grande surprise, m'avait devancé et se trouvait au coin suivant avec un autre individu qui, tout en paraissant attendre le tramway, se livrait à un examen minutieux de ma personne. J'en éprouvai un certain ennui, et, m'apercevant qu'il avait tout l'air d'un homme du monde, je m'approchai tranquillement et lui demandai si mon visage lui était désagréable pour qu'il l'inspectât de telle sorte.

— Je vous trouve une physionomie des plus agréables, répliqua-t-il en me saluant avec une grâce digne d'un habitué de la meilleure société.

La-dessus, il s'éloigna dans la direction opposée à la mienne.

Je restai immobile, très-irrité et un peu honteux. Qui cela pouvait-il bien être ? C'était bien un gentleman distingué dans toute l'acceptation du terme, singulièrement beau et de tournure fort élégante. Il devait avoir une quarantaine d'années ; il avait une physionomie énergique tempérée par une nuance de mélancolie qui contribuait à le rendre encore plus sympathique.

— Il n'appartient certainement pas à la police, me dis-je. Il ne m'est pas prouvé non plus qu'il s'occupait réellement de moi ; mais quoi qu'il en soit, je ne l'oublierai pas de si tôt, j'imagine.

Vers huit heures du soir, Thomas m'apporta une demande pressante d'entrevue que m'envoyait miss Eleonore Leavenworth.

— Venez, disait-elle. Oh ! venez ! je…

C'était tout ; la plume avait dû tomber de sa main inerte. Je me rendis en toute hâte à sa prière.

Partie 1 · XII

Ce fut Molly qui vint m'ouvrir.

— Miss Eleonore, me dit-elle, est au salon.

Je me hâtai de m'y rendre. Jamais je n'avais été aussi vivement frappé par le luxe du magnifique vestibule avec son parquet de vieux chêne bruni par le temps, ses boiseries sculptées et ses ornements de bronze. Jamais je n'avais senti avec autant de force la moquerie des choses ! Arrivé à la porte du salon, j'écoutai. Tout était silencieux. J'écartai doucement les lourdes portières de satin — et j'aperçus Eleonore !

Le somptueux appartement, où se voyaient à profusion les plus riches étoffes et des marbres sans prix, était éclairé par une seule lampe à gaz. Assise sous son rayon lumineux, elle était aussi pâle, aussi immobile presque que la blanche statue de Psyché placée derrière elle ; les mains croisées sur les genoux, insensible en apparence à tout bruit extérieur, elle semblait la personnification du désespoir en face d'une destinée implacable.

Je n'osai bouger ; mais après quelques secondes d'attente, ses yeux se tournèrent de mon côté ; elle jeta un cri de satisfaction, se leva vivement et vint à ma rencontre.

— Miss Eleonore ! lui dis-je, étonné du son étrange de ma voix en ce moment.

Elle se couvrit le visage de ses mains et parut écrasée par un monde de souvenirs qui s'étaient éveillés à ma vue.

— Qu'y a-t-il donc ? demandai-je.

Avec un air désolé, elle laissa tomber ses bras le long de son corps.

— Vous ne le savez donc pas ? fit-elle avec angoisse. Ils prétendent que c'est moi… Regardez cela… et elle me montra un journal étendu par terre.

Je le ramassai ; c'était le Evening Telegram ; on lisait, écrit, en grosses lettres :

Derniers détails sur cet assassinat mystérieux

UNE PERSONNE DE LA FAMILLE FORTEMENT SOUPÇONNÉE D'AVOIR COMMIS LE CRIME

La plus jolie femme de New-York sous un nuage

Biographie de miss Eleonore Leavenworth

Quoique j'y fusse préparé, je me sentis écrasé à cette horrible lecture, et, malgré mon désir, je n'osais regarder Eleonore.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-elle… Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout le monde devient-il fou ?

Je ne savais que répondre.

Elle continua, en se frappant la poitrine de son poing fermé :

— M'accuser, moi ! Moi, qui adorais jusqu'à la terre sur laquelle il marchait ! Moi, qui me serais jetée entre lui et la balle, si

j'avais eu connaissance du danger qui le menaçait ! Ces gens-là ne me calomnient pas seulement ; ils m'enfoncent un poignard dans le cœur.

L'émotion m'étouffait, mais je ne voulais lui témoigner ma compassion qu'après avoir acquis la conviction de son innocence, et je lui dis, après une pause :

— Cette accusation vous surprend beaucoup, miss Eleonore. Vous n'aviez donc pas pensé à quoi vous exposaient vos réticences sur certains points ?

Connaissez-vous si peu la nature humaine pour supposer que, étant donnée votre situation, vous pouviez taire ou dénaturer des faits relatifs au crime, sans éveiller immédiatement les sentiments malveillants de la foule, pour ne pas parler des soupçons de la police ?

— Mais… mais…

Je fis un signe de la main et poursuivis avec effort : — Quand vous avez jeté au coroner le défi de trouver un papier compromettant en votre possession, quand vous avez refusé nettement de dire à M. Gryce comment il se faisait que la clef était…

Elle recula, terrifiée par mes paroles.

— Taisez-vous ! s'écria-t-elle glacée d'épouvante, taisez-vous ! Il me semble parfois que les murs, que les ombres même, ont des oreilles, et écoutent.

— Ah ! repris-je. Vous espérez alors cacher ce qui a été découvert par les détectives ?

Elle demeura silencieuse.

— Je crains, miss Eleonore, continuai-je, que vous ne compreniez pas bien votre position. Qu'en penseriez-vous, si vous n'êtes pas intéressée à l'affaire ? Réfléchissez un instant, et vous verrez vous-même qu'il est indispensable d'expliquer…

— Mais je ne puis rien expliquer, dit-elle douloureusement.

— Vous ne pouvez rien expliquer !

Je ne sais si ce fut l'intonation de ma voix, mais ces quelques mots eurent l'air de lui faire l'effet d'un coup de fouet qui l'aurait atteinte au visage.

— Ah ! s'écria-t-elle. Il n'est pas possible que vous aussi vous doutiez de moi ! Je pensais que vous, au moins, vous… — Elle s'arrêta, bouleversée — Elle s'arrêta, bouleversée — Mais non ! je vois à présent que vous aussi vous m'avez soupçonnée dès le commencement ; au fait, les apparences contre moi sont si fortes ! Ah ! c'est bien à présent que je suis tout à fait abandonnée !

Elle retomba sur le canapé, écrasée par la honte et l'humiliation.

Mon cœur se serra, je me précipitai vers elle :

— Je ne puis vous voir dans cet état, miss Eleonore ; tenez, je ne suis qu'un homme : dites-moi que vous êtes innocente, et je vous croirai, quelles que soient les apparences.

Elle bondit sur ses pieds, se redressa et, me considérant de toute sa hauteur :

— Peut-on, s'écria-t-elle, me regarder en face et me croire coupable ?

Je fis tristement un signe affirmatif.

— Il vous faut encore des preuves ! poursuivit-elle avec un regard plein d'une sombre résolution.

— Alors ! venez, venez avec moi !

Elle s'élança à travers le vestibule et monta rapidement l'escalier. Je la suivais avec peine, secoué par une vague épouvante dont je ne me rendais pas compte. Elle s'arrêta, droite et fière, à la porte de la chambre à coucher de son oncle.

— Venez ! me dit-elle encore, mais d'une voix calme et pleine de respect. Elle ouvrit la porte et entra doucement.

La chambre mortuaire était sombre ; mais, peu à peu, je m'habituai à ce défaut de lumière et je la vis s'agenouiller auprès de la forme rigide étendue là, recouverte d'un linceul ; elle pencha sa tête sur celle du pauvre mort et lui posa la main sur la poitrine.

Puis elle se retourna vers moi :

— Vous m'avez dit que vous croiriez à mon innocence si je vous l'affirmais, me dit-elle… Voyez !

Elle posa ses lèvres sur les lèvres pâles et froides de son bienfaiteur ; elle l'embrassa à plusieurs reprises, d'abord doucement, puis avec une sorte de frénésie, au milieu d'un paroxysme de douleur. Elle se calma ensuite, se releva et me dit d'une voix basse mais frémissante :

— Pourrais-je agir ainsi si j'étais coupable ? Vous, le fils d'un père adoré et respecté, pouvez-vous me croire une femme souillée par le crime, alors que j'ose l'embrasser ainsi ?

Elle se jeta encore à genoux, entoura le corps inanimé de ses bras, le couvrit de ses baisers et de ses larmes.

— On disait jadis — poursuivit-elle — qu'un cadavre saignait à l'approche de l'assassin. Que ferait celui-ci, si moi sa fille chérie, celle qu'il a comblée de ses bienfaits, gâtée par ses caresses, si moi j'avais commis le crime dont on m'accuse ? Mais son corps outragé s'échapperait de son linceul en ce moment et me repousserait !

Je ne pouvais prononcer une seule parole en présence d'une semblable scène.

— Oh ! s'il y a un Dieu au ciel qui aime la justice et hait le mal, qu'il m'entende à cette heure ! Si jamais, par pensée, par action, avec ou sans intention, j'ai été la cause de la mort de cet être bienaimé, si même l'ombre d'un crime se trouve dans mon cœur ou sur mes mains, que sa colère m'atteigne ici et me fasse mourir à l'instant sur le corps de celui qui n'est plus !

Cette invocation fut suivie d'un silence profond. Il me semblait que le monde entier s'était arrêté pour entendre ces serments. Un soupir de soulagement intense s'échappa de ma poitrine. Mon cœur se laissa envahir par une immense joie ; la pitié, l'espoir, la tendresse, s'emparèrent de mon âme. Me penchant vers la pauvre enfant, je lui pris les deux mains.

— Vous ne me croyez plus souillée par un crime, n'est-ce pas ? me dit-elle avec un sourire d'enfant, un sourire de paix et d'innocence.

— Un crime ! ce mot échappa de mes lèvres malgré moi — un crime !

— Non, reprit-elle avec calme. Il n'existe pas un homme qui puisse m'accuser de crime ici.

Sans répondre, je lui pris la main et la posai sur la poitrine du mort.

Elle inclina lentement la tête avec douceur et reconnaissance.

— À présent, les instants de lutte peuvent venir, murmura-t-elle tout bas. — Il y aura du moins quelqu'un qui, malgré toutes les apparences, aura foi dans mon honneur et ma loyauté.

Partie 1 · XIII

Lorsque nous redescendîmes, Mary, dure et hautaine, drapée dans son long manteau de deuil, se tenait debout au milieu du salon. Elle était arrivée pendant notre absence et elle nous attendait. Jugeant, d'après l'expression de son visage, combien serait pénible l'entrevue de ces deux femmes, je voulus me retirer ; mais un je ne sais quoi dans l'attitude de miss Mary m'obligea à rester, et je résolus de profiter de l'occasion pour les réconcilier. Je m'inclinai devant Mary et dis :

— Votre cousine vient de me convaincre de son entière innocence, et je suis prêt à me joindre, corps et âme, à M. Gryce afin de découvrir le coupable.

— Il me semble qu'il aurait dû suffire de regarder Eleonore Leavenworth bien en face pour être convaincu de son innocence, répondit dédaigneusement miss Mary.

Le sang me monta aux tempes ; mais, avant que j'eusse le temps de répliquer, elle continua, plus froidement encore :

— Il est pénible pour une jeune fille délicate, élevée dans le plus grand luxe, habituée au respect de tous, d'être obligée d'assurer à tout le monde qu'elle n'a pas commis un crime. Eleonore a toute ma sympathie.

Elle rejeta son manteau et, pour la première fois, regarda sa cousine.

Eleonore fit un pas en avant, et je compris, sans savoir pourquoi, que ce moment était pour elles deux d'une suprême importance. Elles se contemplèrent pendant quelques instants avec une expression de haine à laquelle se mêlaient d'autres émotions puissantes et insondables. Ce fut Eleonore qui recouvra son sang-froid la première ; elle se redressa et s'écria avec fierté :

— Il y a quelque chose qui vaut mieux que la sympathie, c'est la justice. Venez au grand salon, monsieur Raymond ; je pourrai y causer avec vous.

Elle s'achemina vers la porte, mais Mary s'élança et la retint avec un violent effort.

— Non. Restez, cria-t-elle. J'ai quelque chose à vous dire, Eleonore Leavenworth.

Je me retirai après les avoir regardées une dernière fois ; ma place n'était plus là. Pendant dix longues minutes j'arpentai fiévreusement le grand salon, me livrant à mille doutes et à mille suppositions. Quel était le secret de cette famille ? Quelle était la cause de l'inimitié des deux cousines, entre lesquelles aurait dû régner la plus grande cordialité ? Cette inimitié ne datait ni d'au-

jourd'hui ni d'hier. La haine dont je venais d'être le témoin involontaire ne provenait pas d'un dissentiment survenu quelques jours auparavant, et sa cause était sans doute bien antérieure à l'assassinat.

Je ne pouvais saisir qu'un murmure de voix à travers la porte, qui s'ouvrit bientôt brusquement ; au moment où la portière fut soulevée, j'entendis Mary prononcer distinctement ces mots :

— Après ce qui vient de se passer, nous ne pouvons plus jamais habiter ensemble sous le même toit. Demain, soit vous, soit moi, nous chercherons une autre demeure.

Puis, rouge et haletante, elle passa dans le vestibule et se dirigea de mon côté. Nos regards se croisèrent ; tout son orgueil l'abandonna ; elle se voila la figure de ses mains et monta rapidement l'escalier en fondant en sanglots.

Cette pénible scène m'avait profondément ému ; je ne savais à quoi me résoudre lorsque Eleonore entra et vint s'asseoir auprès de moi. Elle était calme ; une grande pâleur trahissait seule les fatigues du combat qu'elle venait de soutenir. Ce n'était plus la même femme désespérée qui m'avait reçu à mon arrivée. Était-ce la certitude qu'elle avait maintenant qu'il existait au moins un être qui avait en elle une confiance absolue ? Était-ce dans la scène qui s'était passée près du lit de son oncle assassiné qu'elle avait puisé la patience et la force nécessaires pour endurer toutes les avanies ? Je ne sais, mais une autre femme se trouvait devant moi : une femme grave, pleine d'abnégation, résignée à subir toutes les hontes, mais aussi résolue cependant à montrer que si des circonstances malheureuses semblaient l'accuser, rien ne saurait, quoi qu'il arrive, atteindre ni ternir la pureté de son âme.

Elle ressemblait à cette grande reine, vaincue par un conquérant barbare, qui tendait ses mains aux chaînes et ne se sentait ni moins grande ni moins haute parce que les liens d'un brutal vainqueur lui meurtrissaient les chairs.

Elle soutint bravement mon regard et demanda :

— Dites-moi où j'en suis ; dites-moi la vérité, quelque cruelle qu'elle soit, car je crains de n'avoir pas bien compris quelle était ma situation.

Heureux de l'entendre parler ainsi, je me hâtai de lui faire connaître tous les détails de cette mystérieuse affaire ; je lui expliquai comment certains faits donnaient lieu à de fâcheux soupçons sur son compte ; — mais j'étais sûr, ajoutai-je, qu'elle pourrait facilement les dissiper, — et je la suppliai, en dernier lieu, de vouloir bien avoir toute connaissance en moi.

— Je vous croyais convaincu de ma non-culpabilité ? répliqua-t-elle timidement.

— Oui ; moi, je le suis. Mais je ne suis qu'une unité, et il faut que le monde entier partage mon opinion.

— Cela n'arrivera jamais, je le crains, répondit-elle avec tristesse. Les soupçons m'ont atteinte, ils me poursuivront toujours, et mon nom est déshonoré à tout jamais.

— Et vous supporteriez cela, alors qu'une seule parole…

— Je crois qu'aujourd'hui toute parole de ma part ne servirait pas à grand'chose, murmura-t-elle.

Le souvenir de M. Fobbs en observation dans la maison d'en face me revint douloureusement à l'esprit.

Elle reprit :

— D'après ce que vous m'assurez, l'affaire a pris une tournure très-fâcheuse. Il n'est guère probable que M. Gryce tienne à des explications de ma part.

— Il serait, au contraire, enchanté d'apprendre où vous aviez pris la clef de la bibliothèque, car cela lui permettrait de diriger ses recherches du bon côté.

Comme elle se taisait, mon cœur se serra de nouveau.

— Il serait d'autant plus désirable que vous lui expliquiez le fait, dis-je encore, qu'il est possible que vous compromettiez une personne que vous souhaitez défendre…

Elle se leva, les yeux étincelants :

— Je ne révèlerai jamais à qui que ce soit, s'écria-t-elle, comment cette clef est entrée en ma possession.

Elle se rassit et croisa ses mains dans une attitude d'inébranlable détermination.

Je me levai à mon tour et me promenai de long en large, tandis que les soupçons me mordaient de nouveau cruellement le cœur.

— Quoi qu'il puisse en résulter pour moi, alors même que tous ceux qui me portent de l'affection se mettraient à deux genoux devant moi, je ne parlerais pas.

— Vous désirez donc égarer la justice ? demandai-je dans le but d'apprendre, s'il était possible, les motifs de son silence.

Elle resta muette et immobile.

— Votre résolution de défendre une autre personne aux dépens de votre nom et de votre honneur, miss Eleonore, est sans contredit des plus généreuses ; mais vos amis et ceux qui aiment la vérité ne sauraient accepter un pareil sacrifice.

— Monsieur ! interrompit-elle avec hauteur.

Je continuai résolument :

— Si vous ne voulez pas nous aider, eh bien, nous agirons sans vous. Il m'aurait suffi de vous savoir la fille adoptive du meilleur ami de M. Veeley pour vous offrir tout mon dévouement et m'efforcer à diviser les ombres qui vous enveloppent. Mais après la scène à laquelle j'ai assisté là-haut, après les affirmations véhémentes de votre innocence, après votre horreur manifeste du crime et de ses suites, je serais le dernier des hommes si, même au risque d'encourir votre mécontentement, je ne consacrais dorénavant tous mes efforts et tout mon temps à défendre votre cause et à vous venger de ces atroces calomnies.

Elle gardait encore un silence mortel.

— Que voulez-vous faire ? demanda-t-elle enfin.

Elle me plaçai debout devant elle.

— Je veux vous affranchir d'une façon éclatante de tout soupçon. Je veux découvrir et dénoncer le véritable coupable.

Je m'attendais à une émotion quelconque de sa part, car, en ce qui me touchait, j'étais moralement convaincu que je connaissais le coupable. Mais, après avoir croisé les mains encore plus fortement, elle répondit :

— Je doute que cela vous soit possible, monsieur Raymond.

— Vous doutez que je puisse découvrir et faire arrêter ce criminel ?

— Je doute, fit-elle avec effort, que n'importe qui sache jamais quel est l'assassin.

— Cependant, il y a quelqu'un qui le sait, répliquai-je à dessein.

— Qui cela ?

— Hannah sait sans aucun doute à quoi s'en tenir, et trouver cette fille serait en quelque sorte trouver l'assassin.

— Ce sont là de simples suppositions, répliqua-t-elle.

Je vis cependant que le coup avait porté.

— Votre cousine a offert une grosse récompense à celui qui retrouverait cette Hannah. Tout le pays la cherche. Avant huit jours elle sera ici, c'est plus que probable.

— Hannah ne pourra rien pour moi, fit-elle d'un air étrange.

— Existe-t-il quelqu'un, y a-t-il quelque chose qui puisse vous être utile ? demandai-je de plus en plus intrigué.

Elle détourna la tête.

— Écoutez-moi, miss Eleonore, implorai-je. Vous n'avez ni mère ni frère pour vous guider et vous conseiller. C'est pour cela que je vous supplie à leur place d'avoir assez confiance en moi pour me confier une seule chose.

— Laquelle ?

— Avez-vous pris un papier quelconque sur la table de votre oncle, ainsi que l'on vous en accuse ?

Elle hésita, puis répondit :

— Oui, j'ai pris un papier, je vous l'avoue confidentiellement.

Je laissai échapper un soupir de désespoir.

— Je ne vous demande pas quel était ce papier, mais existe-t-il toujours ?

Elle me regarda fixement.

— Non, répondit-elle.

J'eus de la peine à dissimuler mon désappointement.

— Je vous en prie, miss Eleonore, ne m'en veuillez pas de vous faire des questions qui peuvent vous paraître cruelles, — car c'est l'extrême gravité du péril qui vous menace qui seule me pousse à vous les adresser. Dites-moi encore une chose, je vous en conjure. Le soir de l'assassinat, lorsque vous étiez dans votre chambre, qu'avez-vous entendu après que M. Harwell fût monté chez lui et avant la fermeture de la bibliothèque ? Vous avez déjà parlé de cela à l'enquête.

Je vis immédiatement que j'étais allé trop loin.

— Je n'ai pas voulu être ingrate, monsieur, et c'est pour ce motif que j'ai répondu à l'une de vos questions ; mais je ne puis en dire davantage. Ne me demandez plus rien, je vous en prie.

Ce reproche me fit de la peine ; je lui déclarai avec tristesse que ses désirs seraient respectés.

— Pourtant, ajoutai-je, et quoi qu'il arrive, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir afin de parvenir à découvrir l'auteur du crime. C'est là, pour moi, un devoir sacré ; mais, ainsi que vous le souhaitez, je ne vous demanderai plus rien, et si j'ai le bonheur de réussir je ne vous réclamerai, comme unique récompense, que de reconnaître alors la pureté de mes intentions et le désintéressement de mes actes.

— Je suis prête à reconnaître cela aujourd'hui même, fit-elle très ému. Mais, monsieur Raymond, ne pourriez-vous pas, ne voudriez-vous pas laisser les choses telles qu'elles sont ? Je ne demande pas que l'on m'aide, et j'aimerais mieux…

— La générosité d'une personne innocente ne doit pas profiter au coupable, interrompis-je, et je ne veux pas que l'honneur et le bonheur d'une noble femme soient perdus afin de sauver un lâche assassin. Soyez-en certaine, je ferai mon devoir, miss Eleonore.

En descendant l'avenue, il me semblait que j'étais un intrépide voyageur aventuré sur une planche étroite suspendue au-dessus d'un abîme insondable.

Comment combattre, en effet, les préjugés de M. Gryce ? Quelles preuves lui apporter de la non-culpabilité d'Eleonore ? Comment établir qu'elle défendait quelque autre personne à ses propres dépens, en se laissant accuser ? Comment enfin découvrir le véritable assassin de M. Leavenworth et parvenir à délivrer cette femme innocente des soupçons qui malheureusement s'étaient accumulés sur elle ?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Partie 2 · I

Je n'avais plus aucun doute : le coupable pour lequel se sacrifiait Eleonore était un être qu'elle avait beaucoup aimé. L'amour, ou bien un puissant sentiment du devoir, né d'une passion encore vivante, ou déjà morte, pouvait seul expliquer un tel dévouement. Lorsque je me demandais quelle pouvait bien être cette personne, un seul nom revenait sans cesse à mon esprit, c'était celui de ce secrétaire commun et antipathique dont les façons d'agir étaient si singulières.

Mes soupçons, au reste, ne prenaient leur appui que sur l'attitude d'Eleonore, car, après tout, la manière d'être du personnage dont il s'agit n'avait eu rien de particulièrement extraordinaire au moment de l'enquête. Mais que ne pouvait-on supposer, si l'amour était pour quelque chose dans l'affaire ? Sans doute, Trueman Harwell, simple scribe à gages d'un ancien marchand de thés, était un individu tout à fait insignifiant, mais tout autre serait Trueman Harwell en semblable occasion s'il était amoureux fou d'une ravissante femme comme Eleonore Leavenworth, et je trouvais, en outre, que les circonstances justifiaient parfaitement ces deux hypothèses de ma part.

Cependant, quel abîme entre un vague soupçon et une preuve incontestable ! C'étaient deux choses bien distinctes que de croire Trueman Harwell capable d'un crime et ensuite de le prouver. Je frémissais en songeant à la tâche que j'avais entreprise, craignant d'être injuste et de manquer de générosité envers cet homme, dont la situation, s'il était innocent, devait être des plus affreuses. Toutefois, je l'avoue, s'il m'eût été plus sympathique, j'aurais été moins disposé à douter de lui.

Quoi qu'il en soit, il fallait sauver Eleonore à tout prix. Sa mise en arrestation devait, en effet, couvrir certainement sa vie d'une flétrissure infamante, difficile, sinon impossible à effacer, et il me paraissait qu'accuser le secrétaire serait moins horrible.

Je me promis d'aller voir M. Gryce le lendemain matin.

Durant la nuit presque entière je fus hanté par le souvenir de ce qui s'était passé auprès du lit de mort de M. Leavenworth. J'entendais encore les invocations d'Eleonore, je revoyais Mary fuyant, quelques instants après, la présence de sa cousine. Quel contraste entre ces deux scènes !

C'était pour moi comme une double vision de lumière et de ténèbres.

Plus tourmenté que jamais par ces rêves, qui tournaient presque au cauchemar, je sortis de bonne heure pour aller chez le détective. Le calme me revint pendant le trajet. Je voulais sauver Eleonore ; il me fallait tout mon sang-froid, toute ma présence d'esprit.

Ce que je redoutais le plus, c'était qu'une décision ne fût prise par la police avant que j'eusse acquis le droit ou l'occasion d'intervenir. Par bonheur, l'enterrement de M. Leavenworth devait avoir lieu le jour même, et j'étais presque certain que M. Gryce ne prendrait des mesures extrêmes qu'après la cérémonie.

J'arrivai à sa demeure. C'était une gracieuse maison en briques, à trois étages ; les persiennes mi-closes et les petits rideaux de fenêtre d'une blancheur de neige me parurent être un indice du caractère du maître de ce logis. Un jeune homme au teint blafard, avec de longs cheveux roux plaqués sur le front, ou-

vrit à mon coup de sonnette nerveux. À ma demande : « M. Gryce est-il chez lui ? » il répondit par une sorte de grognement rauque qui pouvait signifier aussi bien non que oui.

— Je suis M. Raymond, et je désire le voir.

L'individu me lança un regard qui m'enveloppa des pieds à la tête, et m'indiqua du doigt une porte en haut de l'escalier. Je montai, je frappai, j'entrai et j'aperçus la personne imposante de M. Gryce penchée sur un bureau qui devait remonter à je ne sais quelle époque, tellement il était vieux et original.

— Oh ! en vérité, vous me faites beaucoup d'honneur, — s'écria-t-il ; et, se levant, il referma bruyamment la porte d'un énorme poêle qui se trouvait au milieu de la chambre... Il fait un peu froid aujourd'hui, ajouta-t-il.

— Un peu, — répliquai-je en l'examinant de près, afin de voir s'il était de bonne humeur, — mais je n'ai guère le loisir de m'apercevoir de la température ; cet assassinat me préoccupe à un tel point...

— Cela se comprend, dit-il en fixant les yeux sur le tisonnier. C'est une affaire joliment embrouillée. Mais peut-être êtes-vous d'un autre avis : il me semble que vous avez une communauté à me faire.

— C'est vrai. Seulement, j'imagine que vous ne devinez pas en quoi elle consiste. Depuis la dernière fois que je vous ai vu, mes suppositions sont, sur un point, devenues des certitudes. La femme qui est l'objet de vos soupçons est innocente.

Sans témoigner aucune surprise, il répondit tranquillement :

— Tant mieux, monsieur Raymond, car cette certitude vous honore.

J'eus de la peine à réprimer un mouvement d'humeur.

— Je suis si parfaitement convaincu de ce que j'avance, répliquai-je, que je viens vous supplier, au nom de l'humanité et de la justice, de suspendre toute investigation au sujet de miss Eleonore et de suivre une autre piste.

— Vraiment, s'écria-t-il après un silence, la requête est singulière, venant de vous.

Je ne me décontenançai point.

— Monsieur Gryce, lui dis-je, la réputation d'une femme ne se relève jamais d'une calomnie. Veuillez me prêter un peu d'attention et, je vous le jure, vous ne le regretterez pas.

Il sourit, et ses yeux, quittant le tisonnier, allèrent se poser sur le bras du fauteuil où j'étais assis.

— Allez, je vous écoute.

Je sortis mes notes de mon portefeuille et les plaçai sur la table.

— Comment ! des notes ! s'écria-t-il. C'est très-imprudent. Il ne faut jamais écrire !

Sans paraître l'avoir entendu, je poursuivis.

— Monsieur, Gryce, j'ai eu des occasions, qui vous ont fait défaut, d'étudier cette femme. Je l'ai vue, je l'ai écoutée, et je suis tout à fait convaincu que ses mains, tout autant que son cœur, sont innocentes. Qu'elle connaisse les détails secrets du crime,

c'est possible, je ne le nie pas. La clef trouvée en sa possession en est la preuve. Mais on ne peut pourtant pas perdre à tout jamais cette charmante créature parce qu'elle refuse de donner des renseignements, alors que, sans doute, elle croit que l'honneur oblige à se taire. Attendons, et avec un peu de patience et un peu de finesse, nous arriverons au but.

— J'admets tout cela, répliqua le détective ; mais comment arriverons-nous à la vérité si nous ne suivons pas la seule piste que nous ayons découverte jusqu'ici ?

— La piste que vous poursuivrez au détriment d'Eleonore Leavenworth ne vous conduira à aucun résultat.

Il cligna des yeux sans souffler un mot.

— On abuse d'elle, de son dévouement, de sa générosité, peut-être même de son amour. Si nous découvrions celui qui exerce sur elle cette terrible influence, nous aurions trouvé l'assassin.

— Hum ! fit M. Gryce.

Je m'arrêtai, car je voulais une réponse plus claire.

— Vous soupçonnez donc quelqu'un ? fit-il d'un air presque railleur.

— Je ne nomme personne et ne demande que du temps.

— Vous voulez donc en faire une affaire personnelle ?

— Oui.

Il siffla un petit air entre ses dents, puis me dit :

— Permettez-moi de vous demander si vous avez l'intention de travailler seul d'après vos propres inspirations ou si, le cas échéant, vous daigneriez accepter les conseils et les services d'un collègue compétent ?

— Je ne désire rien autant que de vous avoir pour collègue.

Un sourire ironique apparut sur ses lèvres :

— Il faut que vous soyez bien sûr de vous !

— Je suis seulement bien sûr de miss Eleonore, répliquai-je.

La réponse lui plut.

— Que comptez-vous faire ?

Je restai silencieux, car, à vrai dire, je n'avais encore aucun plan arrêté.

— Il me semble, continua-t-il, que vous avez entrepris une tâche bien difficile. Vous feriez mieux de me laisser agir, moi.

— Rien ne me ferait plus de plaisir, je vous assure ; mais…

— J'ajoute que je serais très-heureux de recevoir vos avis et vos communications. Je ne suis pas égoïste et je suis même prêt à écouter tous les détails de de ce que vous avez vu et fait depuis hier, si vous voulez bien me le raconter.

Ravi de le trouver aussi aimable, je me demandai ce que j'avais vraiment à lui dire. Il allait trouver sans doute ce n'était pas grand'chose ; mais il n'était plus temps de reculer.

— J'ai à vous faire part de convictions plutôt que de faits. Non seulement je suis certain qu'Eleonore n'a eu aucune part dans le

crime, mais encore je suis persuadé qu'elle l'a ignoré jusqu'au moment de la découverte du cadavre. Qu'elle connaisse l'assassin, je le crois aussi ; mais, pour des raisons inconnues, elle se croit obligée à se sacrifier pour le sauver. Il est très-difficile de savoir quel est l'homme qui est l'objet de ce dévouement. Si nous en savions un peu plus sur sa famille…

— Vous ne connaissez rien, alors, de son histoire intime ?

— Non, rien.

— Vous ne savez même pas si ces demoiselles sont fiancées ou si elles ont une liaison quelconque ?

— Je n'en sais rien, repris-je en tressaillant à ces paroles, qui exprimaient si bien mes secrètes appréhensions.

— Monsieur Raymond, avez-vous une idée exacte des difficultés dont un détective est entouré ? Vous pensez sans doute que, grâce à un habile déguisement, je puis me présenter dans n'importe quel monde ? Vous vous trompez. Je n'ai jamais pu réussir dans un certain milieu ; jamais je n'ai pu réussir à me faire prendre pour un gentleman. C'est étrange, n'est-ce pas ? Mais les tailleurs et les perruquiers n'y peuvent rien, et on me découvre toujours malgré tous mes soins.

Il avait l'air si découragé, que, malgré toutes mes préoccupations, je ne pus m'empêcher de sourire.

— J'ai même, à une certaine époque, pris à mon service un valet de chambre parisien qui savait danser et coiffer. Cela ne m'a servi à rien. Le premier homme distingué que je voulais approcher — je parle d'un homme vraiment distingué et non pas d'un de ces faux élégants comme il y en a tant en Amérique — n'avait

qu'à ajuster son lorgnon et à me regarder fixement pour me faire perdre contenance. Mon domestique ne m'avait pas enseigné ce regard plein d'impudence qui est, je l'imagine, un des apanages des gens du grand monde.

Ces aveux amusants me firent éclater de rire.

— Sans doute, tout cela ne vous fait rien à vous, qui êtes né gentleman, et vous savez, sans rougir, demander à une dame de vouloir bien vous accorder une contredanse, hein ?... Parfait. Mais moi cela m'est impossible. Si j'ai un mandat d'arrêt dans ma poche, ou je suis chargé de quelque mission professionnelle, je puis entrer dans un salon et saluer avec une parfaite aisance la maîtresse de maison la plus élégante ; mais dès qu'il s'agit de visites, de gants gris perle, de dîners, de vins de Champagne, que sais-je ? je ne suis plus bon à rien. Nous nous ressemblons tous, nous autres détectives, et, lorsque nous avons besoin du concours d'un gentleman, il faut que nous le cherchions en dehors du métier.

Je ne répondis pas, j'avais deviné où il désirait en venir, mais je voulais qu'il déclarât nettement qu'il avait besoin de moi.

Changeant de ton, il me dit brusquement :

— Connaissez-vous un monsieur du nom de Clavering ? Il habite en ce moment à l'hôtel Hoffman.

— Je ne crois pas.

— C'est un homme fort distingué. Verriez-vous quelque inconvénient à faire sa connaissance ?

Suivant l'exemple de M. Gryce, je regardai fixement la cheminée.

— Je ne puis répondre avant d'avoir mieux compris, répliquai-je après un silence.

— Il n'y a pas grand'chose à comprendre. M. Clavering, gentleman et homme du monde, demeure à l'hôtel Hoffman. C'est un étranger : il se promène à pied, à cheval, dans New-York, mais ne fait jamais de visites. Il regarde toutes les femmes, mais n'en salue jamais une seule. En résumé, il serait utile de le connaître ; seulement, il est très fier et il a des préjugés contre la liberté d'allures et le laisser-aller des Américains. Pour ces divers motifs, il me serait aussi impossible de l'aborder que d'entrer en relations avec l'empereur d'Autriche.

— Et vous désirez…

— Ce serait une excellente relation pour un jeune avocat de bonne famille, en train de faire son chemin, et vous seriez amplement récompensé de votre peine, je n'en doute pas, si vous vouliez cultiver sa connaissance.

— Mais…

— Peut-être même, plus tard, auriez-vous l'envie de vous lier plus étroitement avec lui ; peu à peu, vous comprenez, vous pourriez lui faire des confidences et…

— Je ne consentirai jamais, monsieur, interrompis-je vivement, à accaparer l'amitié d'un galant homme dans le but de le dénoncer ensuite à la police.

— Cependant, si vous voulez réussir dans ce que vous avez entrepris, il est de toute nécessité que vous fassiez la connaissance de M. Clavering.

La lumière se fit soudain dans mon esprit.

— Ah ! m'écriai-je, il est donc mêlé à l'affaire ?

M. Gryce lissa d'une main distraite la manche de sa redingote.

— Je ne crois pas que vous ayez besoin de le trahir. Vous ne refusez plus de faire sa connaissance ?

— Non.

— Vous causerez avec lui si vous le trouvez d'un commerce agréable ?

— Oui.

— Et vous persisterez alors même qu'au cours de vos entretiens vous découvririez quelque chose qui pourrait nous aider dans nos efforts pour sauver miss Eleonore ?

Je balbutiai « non » presque à regret, car il me répugnait de jouer le rôle d'un espion.

— Fort bien, reprit-il sans paraître remarquer mon hésitation ; je vous conseille de vous installer immédiatement à l'hôtel Hoffman.

— Je ne suis pas de votre avis. À moins de me tromper beaucoup, je crois avoir déjà vu ce monsieur, je dois même lui avoir parlé.

— Où cela ?

— Décrivez-le-moi d'abord.

— Il est grand, élégant et se tient très droit. Il a une belle figure, le teint mat, les cheveux bruns, grisonnant sur les temps ; ses yeux sont perçants, sa parole est agréable. En un mot, c'est un homme fort distingué à tous les points de vue.

— Je persiste à croire que je le connais déjà au moins de vue.

Et je racontai en peu de mots où et comment.

— Hum ! il s'intéresse évidemment autant à nous que nous à lui. Pourquoi ? Je crois que je le sais. Au reste, peu importe ! Il est fâcheux seulement que vous lui ayez parlé, car vous avez pu lui faire une mauvaise impression. Tout dépend de votre prochaine rencontre.

Il se leva et arpenta son cabinet.

— Il faut agir lentement et avec la plus grande discrétion. Qu'il vous revoie sous de meilleurs auspices. Entrez, en passant, dans la salle de lecture de l'hôtel Hoffman. Causez avec les gens les plus comme il faut que vous rencontrerez, mais ni trop, ni au hasard. M. Clavering est très exclusif, il ne serait pas flatté de connaître quelqu'un qui est au mieux avec tout le monde, mais montrez-vous tel que vous êtes, et c'est lui qui vous fera toutes les avances, j'en suis persuadé.

— Mais si je me suis trompé et si ce n'est pas lui que j'ai rencontré au coin de la trente-septième avenue ?

— J'en serais bien étonné, voilà tout, et il faudrait me creuser la tête encore une fois, ajouta-t-il.

— Monsieur Gryce, il y a une personne dont nous n'avons point parlé.

— Vraiment ! reprit-il doucement, en pivotant sur ses talons jusqu'à ce qu'il m'eût tourné le dos. Et de qui donc ?

— Mais de mons..... — Je m'arrêtai. Avais-je le droit de nommer cet homme à moins de preuves suffisantes ? — Pardon, mais, toutes mes réflexions faites, je m'en tiendrai à ce que j'ai déjà dit : je ne nommerai personne.

— M. Harwell, dit-il avec aisance.

Une vive rougeur me servit de réponse.

— Pourquoi ne causerions-nous pas de lui, surtout si cela peut nous être utile ?

— Pensez-vous qu'il ait dit la vérité au moment de l'enquête ?

— Le contraire n'a pas été prouvé.

— C'est un homme bien singulier.

— Moi aussi, répliqua le détective.

J'étais dérouté ; je pris mon chapeau et j'allais me retirer quand le souvenir de Hannah me revint à la mémoire et je demandai si on était sur ses traces.

Il hésita quelques instants, puis frappa violemment la table et s'écria :

— On dirait que le diable s'en mêle. Cette fille a disparu aussi complètement que si la terre s'était ouverte et l'eût engloutie.

Mon cœur se serra douloureusement. Eleonore avait dit : « Hannah ne peut rien pour moi. » Était-il donc vrai qu'on ne la retrouverait jamais ?

— J'ai lancé à sa poursuite toute une légion d'agents, sans compter le gros public ; mais rien, rien, n'a été découvert. Je crains de la trouver noyée dans la rivière sans confession écrite dans sa poche.

— Tout dépend du témoignage de cette fille, observai-je.

Il laissa échapper une sorte de grognement.

— Qu'en dit miss Eleonore ?

— Elle assure que Hannah ne peut rien pour elle.

— Malgré cela, il faut la retrouver, fit-il légèrement surpris, et je la retrouverai, dussé-je faire agir M. Pourquoi.

— M. Pourquoi ?

— C'est un de mes agents qui est un véritable point d'interrogation en chair et en os ; nous l'avons surnommé M. Pourquoi. Revenez me voir dès que vous connaîtrez la teneur du testament.

Le testament ! Je l'avais absolument oublié.

Partie 2 · II

Àl'enterrement de M. Leavenworth, je ne vis pas ces dames, mais je causai quelques instants avec M. Harwell ; il me demanda si j'avais lu l'article publié la veille dans le Telegram. Je fis un geste

affirmatif et sa figure prit alors une telle expression de désespoir que je ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise d'avoir vu insérer dans les journaux une si terrible insinuation contre une jeune fille de bonne famille.

Voici sa réponse qui me causa une vive impression :

— Cela a été fait, sans doute, afin que le remords oblige le vrai coupable à se dénoncer.

Cette remarque était d'autant plus curieuse qu'elle venait d'un homme qui était censé ignorer quel pouvait être le criminel. J'aurais voulu continuer l'entretien, mais mon interlocuteur devint taciturne et s'éloigna brusquement. Il ne me restait plus qu'une chance : fréquenter M. Clavering et essayer d'apprendre par lui les secrets de la vie des demoiselles Leavenworth.

Dans la soirée, on me prévint que M. Veeley venait d'arriver, mais qu'il était encore trop malade pour pouvoir conférer avec moi sur une affaire aussi pénible que l'assassinat de M. Leavenworth. Je reçus également quelques lignes d'Eleonore qui m'envoyait sa nouvelle adresse, mais me priait, en même temps, de ne pas aller chez elle à moins de communications importantes ; elle se trouvait, ajoutait-elle, trop souffrante pour recevoir qui que ce fût. Ce billet m'affligea ; seule, malade, sous un toit étranger : — cela faisait pitié !

Dès le lendemain, je m'installai dans la salle de lecture de l'hôtel Hoffman et, un quart d'heure plus tard, je voyais entrer un personnage que je reconnus immédiatement ; c'était celui auquel je m'étais adressé au coin de la Trente-Sixième avenue. Sans doute il me reconnut aussi, car il eut un moment d'embarras en m'apercevant. Toutefois il se remit aussitôt et parut s'absorber

dans la lecture d'un journal ; mais j'avais conscience que j'étais de sa part l'objet d'une étude toute spéciale. J'étais passablement déconcerté, car je ne voulais pas éveiller ses soupçons en l'examinant à mon tour, malgré toute l'envie que j'en ressentais. Je me levai au bout d'un instant et, allant m'asseoir auprès d'un de mes amis, M. Dick Furbish, un homme à la mode qui connaissait tout le monde, je lui demandai qui était cet étranger à l'air si séduisant.

— Il se nomme Clavering et arrive de Londres, mais je n'en sais pas davantage, quoiqu'on le voie partout, excepté dans les maisons particulières. Il n'est pas encore, en effet, reçu dans la société et il attend sans doute des lettres de recommandation avant de se présenter.

— C'est un gentleman ?

— Oh ! cela, très certainement.

— Vous le connaissez ?

— Fort peu ; il ne daigne pas causer beaucoup avec moi, ce qui prouve que c'est un monsieur du meilleur genre, ajouta Dick avec une grimace comique.

Je souris et quittai l'hôtel pour aller flâner dans Broadway où il y avait foule. Je songeais à cet inconnu venant de Londres et allant partout, mais ne faisant aucune visite. Que pouvait-il y avoir de commun entre lui et le crime ? Rien, évidemment ! Et, pour la première fois, j'eus la tentation de mettre en doute la perspicacité de M. Gryce.

Le lendemain, je retournai encore au club, mais sans succès. M. Clavering y apparut, mais il se retira dès qu'il m'aperçut et je

compris qu'il ne serait pas facile de faire sa connaissance. Afin de me consoler, je fis dans la soirée une visite à miss Mary qui me reçut avec une cordialité presque fraternelle. Elle me présenta à une dame âgée, une de ses parentes, qui venait passer quelque temps auprès d'elle.

— Ah ! vous voici ! s'écria-t-elle. Venez-vous m'annoncer qu'Hannah est retrouvée ?

— Non, lui dis-je à mon grand regret ; pas encore.

— Mais M. Gryce que j'ai vu ce matin m'a assurée qu'il espérait la découvrir dans les vingt-quatre heures.

— M. Gryce est venu chez vous ?

— Oui, pour m'expliquer où en était l'affaire. Il n'y a pas grand'chose de nouveau, ajouta-t-elle tristement.

— Il ne s'est pas encore écoulé beaucoup de temps et il ne faut pas vous décourager si facilement.

— Que voulez-vous ? c'est plus fort que moi : chaque jour, chaque heure d'incertitude me pèse sur le cœur comme un poids de plomb. Je désirerais pouvoir employer tout le monde à ces recherches. Je souhaiterais…

— Quoi ?

Elle changea d'attitude.

— Je ne sais plus. Rien peut-être. Avez-vous vu Eleonore aujourd'hui ?

Je répondis négativement. La vieille parente se leva et quitta le salon, puis Mary me demanda d'un air préoccupé si Eleonore

était bien portante.

— Je crains que non.

— Cela me fait de la peine qu'elle ne soit plus ici. Vous en doutez peut-être ? Je ne veux pourtant pas rejeter ma part dans la triste situation qui nous est faite, et, j'avoue hautement que j'ai été la première à proposer de nous séparer ; mais, je le répète, la position où nous sommes n'en est pas moins très pénible à supporter.

— C'est moins pénible pour vous que pour elle, répliquai-je.

— Moins pénible ! Vous croyez cela parce qu'elle est relativement pauvre et que je suis riche, n'est-ce pas ? Ah ! si je pouvais seulement persuader à Eleonore de partager ma fortune avec moi ! Je lui en donnerais la moitié de grand cœur, mais elle n'acceptera jamais, je le sens.

— Étant donné les circonstances actuelles, il serait de sa part plus sage de refuser.

— J'en étais sûre ; pourtant, si elle voulait, quel soulagement cela serait pour moi ! Il me semblait aujourd'hui, en écoutant la lecture de ce testament qui m'attribue d'immenses richesses, qu'un linceul tout taché de sang m'enveloppait pour l'éternité. Ah ! combien étaient différents les sentiments avec lesquels j'attendais autrefois ce même jour ! Car, monsieur Raymond, je dois l'avouer à ma honte, j'ai été élevée à considérer la fortune avec orgueil, sinon avec envie. Cela paraît horrible aujourd'hui ! Dans mon horizon borné, l'argent était tout. Je ne veux blâmer personne, encore moins celui qui n'est plus ; mais depuis douze ans, depuis le jour où mon oncle nous a prises toutes deux sur ses ge-

noux, nous a regardées longuement et enfin a dit : « La petite blonde me plaît le plus ; c'est elle qui, un jour, sera mon héritière » ; depuis ce jour, j'ai été gâtée, cajolée ; on m'appelait la petite princesse, l'idole de mon oncle, que sais-je ? Je ne comprends même pas comment cette adulation perpétuelle ne m'a pas enlevé tout bon sentiment, toute générosité. Je savais pourtant qu'un caprice de mon oncle était la seule cause de cette distinction entre Eleonore et moi, car, en somme, elle était plus belle, plus digne, plus douée que moi. Si j'ai de grands défauts, monsieur Raymond, ajouta la jeune fille d'une voix basse et touchante, il faut me les pardonner un peu. On trouvait tout charmant chez la jeune héritière : son arrogance, sa vanité, son égoïsme, tout ! Ah ! l'argent est la source unique de notre malheur à tous ! Et, maintenant que l'héritage maudit par le crime m'est échu, je le donnerais tout entier pour… Mais je m'égare. Il ne m'est pas permis de vous importuner avec mes chagrins. Oubliez ce que je viens de vous dire, monsieur, oubliez tout, excepté que je suis bien malheureuse et complètement écrasée sous le poids des soucis et des inquiétudes.

— Je ne veux rien oublier, répondis-je. Vous avez prononcé avec émotion beaucoup de bonnes paroles, et avec de pareils sentiments vos richesses ne sauront être pour vous qu'une source de bonheur.

— C'est impossible ! elles ne le seront jamais, interrompit-elle avec impétuosité. Puis se reprenant :

— Les très grandes richesses ne sont jamais un bonheur, ajouta-t-elle.

Tout à coup elle changea de ton et d'attitude.

— J'ai à vous entretenir d'une affaire qui vous semblera peut-être déplacée à l'heure qu'il est, mais il faut que je m'en occupe si je veux atteindre le but que j'ai si fort à cœur. Vous n'êtes pas sans savoir qu'au moment de sa mort mon oncle s'occupait d'écrire un livre sur les mœurs et les usages des Chinois. Il en attendait la publication avec anxiété ; je désire, cela est tout naturel, exécuter ses volontés. Mais, pour y arriver, il faut non seulement que je m'en occupe moi-même, mais que je trouve une personne compétente pour mener cette œuvre à bonne fin. M. Harwell y a été employé jusqu'ici, mais je désire me passer de ses bons offices et le congédier le plus tôt possible. On m'a assuré, et c'est exact, je le sais, que vous, plus que tout autre, pourriez me rendre cet immense service. Si vous ne trouvez pas cette demande trop déplacée de la part d'une femme qui ne vous connaissait pas il y a huit jours, laissez-moi espérer que vous voudrez bien consentir à revoir le manuscrit et m'indiquer les démarches à faire à cette occasion.

Cette demande à la fois hardie et timide concordait d'une façon singulière avec mes secrets désirs. J'avais vainement cherché comment me faire accorder mes entrées dans la maison sans risquer de compromettre ni les habitants ni moi-même, et ce ne fut que longtemps après que je sus que M. Gryce m'avait recommandé à miss Mary pour ces délicates fonctions dont je viens de parler. Je plaidai toutefois mon incompétence pour une tâche si complètement en dehors de ma profession, mais miss Mary ne voulut rien entendre.

— M. Harwell a une grande quantité de notes ; il peut vous donner tous les renseignements possibles et vous n'aurez, je vous l'assure, aucune difficulté à faire ce travail.

— Mais M. Harwell ne peut-il faire ce que vous désirez ? Il m'a l'air très intelligent, très appliqué.

— Il s'imagine qu'il est capable, reprit-elle, mais je sais que mon oncle ne lui confiait jamais la rédaction d'une seule phrase, et j'agirai comme lui.

— Mais M. Harwell sera peut-être froissé. Il trouvera cet empiètement de ma part…

— Cela ne fait rien, répliqua-t-elle. J'ai le droit d'employer M. Harwell ou de le renvoyer après l'avoir payé sans qu'il ait rien à dire. D'ailleurs, il ne s'opposera pas à cet arrangement, je l'ai déjà prévenu, et il accepte sans protester.

— Soit, je réfléchirai ; mais en tout cas je puis lire le manuscrit et vous dire ce que j'en pense.

— Merci, fit-elle joyeusement. Que vous êtes bon et comment pourrai-je vous témoigner ma gratitude ? Voulez-vous voir M. Harwell ? Il est dans la bibliothèque, ajouta-t-elle en frissonnant au souvenir de ce qui s'y était passé.

Malgré ma répugnance, je répondais que j'étais prêt à aller le trouver.

— Tous les papiers sont là, et il prétend qu'il lui est plus aisé de travailler là où il en avait l'habitude que partout ailleurs. Mais si vous le désirez, je vais lui faire dire de descendre.

Sans répondre, je me dirigeai vers l'escalier.

— Parfois j'ai envie de faire fermer cette pièce, me dit-elle rapidement, mais un sentiment inexplicable m'en empêche. Je ne puis pas non plus quitter la maison ; il me semble qu'une puis-

sance mystérieuse me force à y rester. Et cependant j'ai grand'-peur ! Quelquefois la nuit… mais je ne veux pas vous fatiguer, et je n'ai déjà que trop parlé.

Et elle monta l'escalier.

Àmon profond étonnement, Harwell occupait le propre fauteuil de feu M. Leavenworth et paraissait absorbé dans ses travaux. Son calme et son sang-froid me firent envie. Comment pouvait-il écrire à l'endroit même où son maître avait été assassiné ?

Ànotre entrée, il leva machinalement la tête, mais ne dérangea pas ; sa figure fatiguée portait l'empreinte d'une extrême préoccupation.

— Il est absorbé, me dit miss Mary à l'oreille ; c'est au reste son habitude et je doute qu'il nous ait reconnus.

Elle s'avança vers lui et l'interpella ;

— Voici M. Raymond. Il a eu la bonté d'accéder à ma demande en ce qui concerne le manuscrit que vous avez devant vous.

M. Harwell se leva lentement et manifesta par sa façon d'être le peu de plaisir qu'il éprouvait à me voir le remplacer.

Prenant le manuscrit, je dis sans hésiter :

— Voici une belle écriture bien lisible. Si vous le permettez, je vais y jeter un coup d'œil afin de me rendre compte du plan général.

Il s'inclina, puis, après le départ de Mary, il se rassit gauchement et reprit sa plume.

Je déposai le manuscrit sur la table. Le souvenir d'Eleonore, de son isolement, du mystère qui entourait cette famille, tout cela me revint à l'esprit avec la rapidité de l'éclair. Regardant le secrétaire dans le blanc des yeux, je lui dis :

— Je suis heureux de cette occasion de vous voir, monsieur Harwell, car je souhaite…

— Vous voulez me parler de l'assassinat ?

— Oui. Précisément, je…

— Pardonnez-moi, interrompit-il poliment, mais d'un ton ferme ; c'est une affaire pénible à laquelle je n'aime pas penser, et dont je ne puis ni ne veux parler.

Convaincu qu'il aurait été inutile de persister, je gardai le silence et me mis à parcourir le manuscrit. Je réussis à en saisir le sens général et, après avoir échangé quelques paroles à ce sujet avec M. Harwell, je descendis de nouveau au grand salon.

Une heure plus tard, je quittai la maison, avec la certitude qu'un obstacle avait disparu de la voie que j'avais à suivre et que si le succès ne couronnait pas mes efforts, cela ne serait pas, en tous les cas, faute d'occasion d'étudier et de connaître intimement les habitants de la maison de la Cinquième avenue.

Partie 2 · III

Le journal la Tribune donna le lendemain matin le résumé du testament de M. Leavenworth. Ainsi qu'on avait pu le prévoir, il laissait la presque totalité de sa fortune à Mary ; mais grand fut

mon étonnement en apprenant qu'en vertu d'un codicille remontant à cinq ans il avait fait à Eleonore un legs assez important. Après avoir, autant que je le pouvais, coupé court aux commentaires de mes associés à ce sujet, j'allai, selon nos conventions, faire une visite à M. Gryce.

— Bonjour, monsieur, veuillez vous asseoir.

Et, d'un signe, il m'indiqua une chaise placée un peu en arrière de la sienne. Je la pris et me rapprochai de lui.

— Je voudrais savoir, lui dis-je, ce que vous pensez de ce testament, et de l'influence que ses clauses pourront avoir sur les affaires qui nous préoccupent.

— Quelle est votre opinion, à vous-même ?

— J'estime que cela ne changera guère l'opinion publique. Ceux qui croient déjà à la culpabilité d'Eleonore y croiront plus que jamais ; tandis que ceux qui ont hésité jusqu'ici à la soupçonner ne trouveront pas que ce legs, comparativement minime, ait été un motif suffisant pour commettre un crime.

— Puisque vous en avez entendu parler, quel paraît être le sentiment général ?

— Que la grande partialité de ce curieux testament serait la cause du drame ; mais de quelle façon ? C'est ce qu'on ne dit pas.

— Et tout cela vous fait réfléchir ?

— Réfléchir ! je ne sais pas ce que vous entendez par là. Je ne fais pas autre chose depuis trois jours. Je…

— Calmez-vous. Je n'ai pas l'intention de vous être désagréable. Avez-vous vu M. Clavering ?

— Je l'ai aperçu, voilà tout.

— Et vous allez aider M. Harwell à terminer le livre de M. Leavenworth ?

— Qui vous l'a dit ?

Il sourit doucement.

— Oui, continuai-je. Miss Mary m'a prié de lui rendre ce petit service.

— C'est une superbe créature, s'écria-t-il avec enthousiasme. — Mais reprenant aussitôt sa voix officielle : — Vous allez avoir beaucoup d'occasions, monsieur Raymond, de savoir du nouveau. Eh bien ! il y a deux choses à découvrir : d'abord quel est le lien qui existe entre ces dames et M. Clavering, puis…

— Il existe donc un lien ?

— Sans aucun doute. Puis, quelle est la cause de l'inimitié qui existe entre les deux cousines.

J'hésitai. Espionner des femmes ! comment concilier cela avec mes instincts d'homme bien élevé ?

— Ne connaîtriez-vous pas quelqu'un auquel le métier de découvrir les secrets d'autrui conviendrait mieux qu'à moi ? Je vous assure que je ne me sens nullement disposé à jouer le rôle d'un traître.

M. Gryce détourna la tête. Je poursuivis :

— J'aiderai M. Harwell à terminer le manuscrit de M. Leavenworth ; je tâcherai de faire la connaissance de ce M. Clavering ; je recevrai les confidences de miss Mary si elle daigne m'en faire : mais je refuse d'écouter aux portes. Je ne veux employer ni prétextes ni subterfuges indignes d'un homme d'honneur. Enfin, si je cherche à apprendre tout ce que je pourrai, ce sera seulement par des moyens francs et honnêtes. C'est votre métier à vous de fouiller tous les coins et recoins de cette misérable affaire.

— Ce qui veut dire, répliqua M. Gryce, que vous voulez jouer le rôle du chien de chasse et me laisser celui de la taupe. Soit ! je sais ce qui convient à un homme comme vous.

— Et quelles nouvelles de Hannah ?

— Aucune ! s'écria-t-il avec un geste violent.

Le soir, j'allai travailler pendant une heure avec M. Harwell. Je ne fus pas trop surpris, en le quittant, de trouver au bas de l'escalier miss Mary qui m'attendait, car elle m'avait prévenu la veille de son désir d'avoir un nouvel et prochain entretien avec moi. Elle me conduisit au salon et me dit avec une nuance d'embarras :

— J'ai à vous demander avis, monsieur Raymond. Vous êtes, je le crois, un homme bon et loyal et je vous prie de répondre à mes questions comme ferait un frère à sa sœur. Je n'ai personne, excepté vous, qui puisse me conseiller ; pardonnez-moi donc mon indiscrétion. Pensez-vous, monsieur, qu'une personne qui a commis une mauvaise action puisse la racheter plus tard et redevenir honnête ?

— Certainement, si elle regrette sincèrement sa faute.

— Mais supposez que cela soit, non pas une faute, mais véritablement une mauvaise action. Sa vie entière ne sera-t-elle pas souillée d'une tache ineffaçable ?

— Cela dépend de la nature et des résultats du mal commis. Je crois qu'il est impossible à celui qui a fait un tort irréparable à un de ses semblables de pouvoir passer ensuite une vie heureuse ; ce qui ne saurait, au reste, l'empêcher de mener une vie bonne et utile.

— Serait-il nécessaire d'avouer le mal que l'on a fait pour mener la vie dont vous parlez ? Ne pourrait-on continuer à vivre sans le confesser au monde entier ?

— Oui, à moins que cette confession n'entraîne en quelque sorte la réparation.

Cette réponse troubla évidemment miss Mary. Elle demeura pensive, tandis que les pâles rayons d'une lampe, tamisés par un globe de porcelaine, éclairaient en les estompant les traits de sa beauté sculpturale. Mais son accablement dura peu. Elle se lança dans une conversation animée et fit tous ses efforts, je le compris, pour me faire oublier ce qu'elle venait de dire. Elle n'y réussit pas, et cela à cause de l'intensité de l'intérêt que j'éprouvais pour sa cousine.

En descendant les marches du perron, quand je m'en allai, j'aperçus Thomas, le maître d'hôtel, qui prenait l'air sur le pas de la porte de service. Je ne pus résister à la tentation de l'interroger sur un personnage dont le souvenir me hantait depuis l'enquête : je veux parler de ce M. Robbins qui était venu faire une visite à miss Eleonore le soir du crime et qui n'avait pas été reçu. Mais Thomas était d'humeur peu communicative. Il se souvenait bien,

fit-il, du nom de ce monsieur et se rappelait qu'il était très grand, mais rien de plus.

Renonçant à pousser plus loin, ce soir-là, mes investigations, je rentrai chez moi.

Partie 2 · IV

Les jours se succédèrent, je ne faisais aucun progrès et n'apprenais rien de nouveau. M. Clavering n'avait plus reparu à l'hôtel et les soirées que je passais chez miss Leavenworth s'écoulaient au milieu d'une inquiétude croissante.

Le manuscrit n'avait pas besoin d'autant de corrections qu'on l'avait supposé tout d'abord ; mais cependant les quelques changements qui avaient été jugés nécessaires me fournirent maintes occasions d'étudier de près le caractère de M. Harwell. C'était un secrétaire admirable, ni plus, ni moins. Il était froid, sombre et raide, mais remplissait consciencieusement son devoir. J'en vins à éprouver pour lui du respect et même une certaine sympathie ; il me rendit le respect peut-être, mais quant à sa sympathie, bien certainement il ne me l'accorda pas. Jamais il ne faisait d'allusions à Eleonore Leavenworth, ni à l'assassinat, ni même à aucun membre de la famille. Peu à peu il me sembla que ce silence évidemment voulu devait être attribué à une autre cause qu'à son caractère naturellement réservé.

— S'il parlait, me disais-je, il nous apprendrait, c'est évident, des choses inconnues. Ce soupçon perpétuel m'énervait, et j'étais sans cesse sur le qui-vive pour le surprendre ; mais ce fut en vain.

Que fallait-il faire ? Clavering m'évitait ostensiblement ; le secrétaire devenait d'une froideur de plus en plus marquée. Mes entraves avec miss Mary étaient des plus pénibles ; je les redoutais et les désirais également ; elle était à la fois altière, agitée, embarrassée, irritée et touchante ! À n'en pas douter, cette jeune fille traversait une crise des plus douloureuses. Aujourd'hui, elle était nerveuse, accablée, écrasée sous le poids d'un chagrin intime ; demain, elle serait douce, mais digne, et resterait muette malgré une envie manifeste de laisser échapper un secret qui la dévorait. Malgré tout, je conservais l'espoir qu'un jour ou l'autre elle se déciderait à parler et à rendre l'honneur et le bonheur à sa cousine ; elle seule le pouvait, c'était ma conviction inébranlable, et le souvenir de l'accusation terrible que je l'avais entendu porter contre Eleonore, n'ébranlait nullement mon opinion à cet égard.

Nous étions au second lundi après les faits déjà exposés dans ce récit, et j'en étais encore au même point. Quoiqu'on ne parlât plus ni du meurtre ni de Hannah, je remarquai que les domestiques et leur maîtresse lisaient toujours les journaux avec la même avidité. J'étais devenu la proie d'une surexcitation étrange. J'éprouvais un désir fou de défoncer les parquets, d'enfoncer les murs et de les contraindre à me livrer le secret que je souhaitais si ardemment de connaître ; mais, le lundi dont je parle, j'étais plus calme. J'avais passé la veille devant la demeure d'Eleonore, j'avais aperçu, derrière la fenêtre, sa figure si douce et si triste, et cela avait suffi à me donner du courage et de la patience. Pour la première fois depuis le crime, je fis ma visite quotidienne à miss Mary dans une disposition d'esprit quasi-heureuse.

Arrivé à la porte du salon, je l'aperçus qui se promenait de long en large d'un air inquiet, comme si elle paraissait attendre quelqu'un. Je m'avançai résolument et dis :

— Ai-je l'honneur de vous trouver seule, miss Mary ?

Elle s'arrêta et s'inclina en rougissant ; mais, contrairement à ses habitudes, elle ne m'invita pas à m'asseoir.

— Serait-ce trop vous importuner que de vous demander la permission de rester quelques instants auprès de vous ?

Elle regarda anxieusement la pendule et sembla chercher à s'excuser, mais elle se ravisa et me fit signe de venir m'asseoir auprès du feu. Elle s'efforça de redevenir maîtresse d'elle-même ; il était facile de la deviner en proie à la plus vive agitation et elle ne me paraissait pas d'humeur très endurante.

Pressentant que je n'aurais pas trop de temps pour aborder le sujet qui me tenait au cœur, je commençai brusquement :

— Je ne suis pas venu ce soir, miss Mary, uniquement pour avoir le plaisir de vous voir et de causer avec vous ; j'ai une prière à vous adresser.

Je m'aperçus immédiatement que j'avais fait fausse route.

— M'adresser une prière ! me répondit-elle avec une froideur glaciale.

— Oui, repris-je désespérément. Oui, une prière. J'ai échoué dans tous mes efforts pour découvrir la vérité, et je viens vous supplier de dire ce que vous savez, de sauver votre cousine, ou tout au moins d'indiquer les moyens pour arriver à ce résultat.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, fit-elle d'une voix basse.

— Il me semble, miss Mary, que je n'ai pas à vous faire connaître quelle est la situation de miss Eleonore. Vous avez assisté à l'enquête ; vous avez compris la portée des questions et des réponses, mais vous ignorez peut-être les suites qu'auront les soupçons accumulés contre elle. Vous ignorez, n'est-ce pas ? que si elle ne peut se disculper, elle…

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle. Voulez-vous dire qu'elle sera…

— Arrêtée ? Oui, miss Mary, oui, arrêtée !

Quel coup ! Son beau visage pâlit d'horreur, de honte, de douleur.

— Et tout cela, murmura-t-elle, à cause de cette clef !

— Cette clef ! Comment savez-vous qu'il s'agit d'une clef ?

— Je n'en sais rien, reprit-elle, tandis qu'une vive rougeur empourprait sa figure. Ne m'en avez-vous pas parlé le premier ?

— Non.

— Alors ce seront les journaux ?…

— Ils n'en ont jamais dit un mot.

— Je croyais que tout le monde était au courant de l'histoire de la clef, reprit-elle avec une agitation croissante. — Mais, monsieur Raymond, je deviens folle ! je ne sais plus ce que je dis ! c'est Eleonore elle-même qui m'en a parlé.

— Eleonore !

— Oui, la dernière fois qu'elle est venue ici. Nous étions ensemble au grand salon.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Que la clef de la bibliothèque avait été trouvée en sa possession.

Je ne pouvais en croire mes oreilles ! Comment Eleonore, qui connaissait les soupçons de sa cousine, lui avait-elle avoué un fait qui ne pouvait que leur donner encore plus de force ? Cela me paraissait incroyable !

— Mais vous saviez cela, fit Mary ; je ne vous ai pas révélé un secret ?

— C'est vrai ; cette clef est la malheureuse cause du péril qui menace votre cousine. C'est ce fait, non expliqué, qui l'accuse. Des faux fuyants impuissants à détruire seuls sa réputation jusqu'ici sans tache, et aussi les efforts de celui qui croit à son innocence, ont pu retarder son arrestation. Mais une telle situation ne peut durer et si elle persiste dans son silence nous ne pourrons plus la sauver.

— Et vous me racontez cela pour…

— Pour que vous ayez pitié de cette malheureuse enfant ; pour que vous consentiez à éclaircir un mystère que vous devez connaître, pour que vous disiez les ténèbres qui l'entourent !

— Voudriez-vous donc insinuer, monsieur, — s'écria-t-elle avec un accent de colère, — que je suis au courant des circonstances du crime plus que vous ne l'êtes vous-même ? Il ne suffit pas que notre maison soit déserte, que notre existence soit brisée,

il faut encore que vous me soupçonniez, moi aussi ! Il faut que vous veniez m'accuser chez moi !

— Je vous en conjure, calmez-vous, miss Mary. Je ne vous accuse en aucune façon. Je viens simplement vous supplier de me confier le motif que vous ne pouvez ignorer du silence de miss Eleonore. Vous êtes sa cousine, presque sa sœur, vous êtes sa compagne intime depuis des années, vous devez savoir pour qui ou pour quoi elle se renferme dans un mutisme qui la perd. Répétez-moi du moins ce que vous m'avez déjà dit : — croyez-vous vraiment que miss Eleonore soit innocente ?

— Innocente ! elle ! Eleonore ! Plût à Dieu que tout le monde fût aussi innocent qu'elle !

— Alors il est impossible que vous ne sachiez pas, que vous ne croyiez pas qu'elle se dévoue pour quelqu'un qui est est le coupable.

— Je ne dis pas cela. Pourquoi parlez-vous ainsi ?

— Il est impossible de sortir de ces deux hypothèses : ou bien Eleonore est folle, ou bien elle se perd pour sauver une autre personne.

Un tremblement nerveux agita les lèvres de Mary.

— Êtes-vous fixé, monsieur, sur la personne pour laquelle elle se dévouerait ? ajouta-t-elle dédaigneusement.

— Non, et c'est pour cela que je viens solliciter votre concours. Vous qui connaissez sa vie…

Elle m'arrêta d'un geste hautain et me répondit froidement :

— Pardon, vous êtes complètement dans l'erreur. Je ne sais rien des sentiments intimes de ma cousine. C'est d'un autre et non pas de moi que dépend la solution du problème.

Je changeai de tactique.

— Lorsque miss Eleonore vous a avoué que la clef avait été découverte en sa possession, ne vous a-t-elle pas expliqué comment elle l'avait et pourquoi elle cherchait à la cacher ?

— Non.

— Elle vous a raconté le fait sans explication ?

— Oui.

— C'est singulier ! Pourquoi faire sans nécessité un tel aveu à celle qui, quelques heures auparavant, devait l'accuser d'avoir commis le crime ?

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-elle.

— Vous ne pouvez nier qu'à un moment donné vous avez cru à sa culpabilité et que vous l'avez accusée d'être l'auteur de l'assassinat ?

— Mais expliquez-vous ! s'écria-t-elle.

— Vous ne vous souvenez donc pas, miss Mary, des paroles dites par vous à miss Eleonore dans la chambre du haut, au moment où M. Gryce et moi nous sommes venus vous prier de descendre dans la salle où avait lieu l'enquête ?

Ses yeux s'emplirent d'une vive terreur.

— Vous avez entendu ? murmura-t-elle.

— Il était impossible de faire autrement, j'étais à la porte et…

— Qu'avez-vous entendu ?

Je répétais ses paroles.

— Et M. Gryce ? fit-elle.

— Il était à côté de moi.

— Vous n'avez donc rien oublié ?

— Le pouvions-nous, miss Mary ?

Elle baissa la tête et poursuivit avec une profonde amertume :

— Et vous venez ici ce soir pour me jeter ces paroles à la face, pour me torturer, pour…

— Excusez-moi, vous êtes injuste. Je ne fais, je ne dis rien qui soit indigne d'un galant homme. Je ne vous demande que d'éclaircir ce mystère. Il y a quelques jours, vous accusiez votre cousine du crime ; aujourd'hui vous l'avez déclarée innocente ; de grâce, expliquez-vous !

Elle ne m'écoutait pas.

— Quelle cruelle destinée ! murmura-t-elle à diverses reprises.

— Quoiqu'il existe un malentendu entre votre cousine et vous, miss Mary, vous n'êtes pas son ennemie. Parlez donc ! dites-moi seulement le nom de celui pour qui elle s'immole. Un seul mot de vous…

Elle se leva et répliqua avec raideur :

— Si vous ne connaissez pas ce nom, monsieur Raymond, je ne le connais pas davantage et il est inutile de m'interroger là-dessus.

Àce moment, pour la seconde fois, elle regarda l'heure à la pendule.

— Vous me demandiez l'autre jour, miss Mary, si une personne qui aurait commis une mauvaise action pourrait la réparer autrement que par un aveu. Cet aveu, ne voulez-vous pas le faire, afin d'arracher votre cousine à la destinée qui l'attend ?

L'émotion la gagna.

— Ah si je pouvais parler ! s'écria-t-elle.

— Pourquoi ne le pouvez-vous pas ? Vous ne serez plus jamais heureuse si vous persistez dans ce refus. Eleonore s'obstine dans un déplorable silence. Pourquoi suivriez-vous son exemple, alors que vous ne pouvez qu'aggraver sa situation ?

— Je le sais, mais je n'y peux rien. Je suis liée par la destinée et il m'est impossible de me dégager.

— Vous vous trompez. On peut toujours se libérer de liens aussi chimériques que les vôtres.

— Non, non. Du reste vous ne me comprenez pas.

— Je comprends ceci, c'est que vous refusez de suivre le droit chemin de la vérité et préférez vous égarer ailleurs.

Un sanglot lui monta à la gorge et elle paraissait être sur le point de se rendre à mes instances, quand un vigoureux coup de sonnette retentit à la porte d'entrée.

Elle se retourna vivement vers moi.

— Dites-lui, s'écria-t-elle, que je ne puis le voir ; dites-lui…

Je lui pris les deux mains :

— Qu'importe qui est là ? continuai-je. Je vous ai fait une question, miss Mary, et de votre réponse dépendent les suites de cette malheureuse affaire. Répondez-moi, au nom de votre salut éternel. Faites-moi connaître quels sont les motifs…

Elle dégagea violemment ses mains de mon étreinte.

— La porte ! s'écria-t-elle ; on va venir, et alors…

Je m'élançai dans le vestibule et je rencontrai Thomas qui venait des sous-sols.

— Descendez, lui dis-je ; je vous appellerai quand on aura besoin de vous.

Il s'inclina et disparut.

— Vous exigez que je vous réponde tout de suite ? demanda miss Mary quand je la rejoignis. Je ne le peux pas.

— Mais…

— C'est impossible ! et ses yeux se rivèrent sur la porte d'entrée.

— Miss Mary, je vous en supplie !

Elle frissonna de la tête jusques aux pieds.

— Si vous ne parlez pas ce soir, je crains que vous ne vous y décidiez jamais.

— C'est impossible, répéta-t-elle encore.

On sonna de nouveau.

— Vous entendez ? fit-elle.

Je sortis afin d'appeler le maître d'hôtel.

— Vous allez ouvrir, lui dis-je ; puis je voulus retourner auprès de Mary, mais, d'un geste impérieux, elle me fit signe de monter l'escalier.

— Laissez-moi, ordonna-t-elle.

Je m'empressai d'obéir et dis simplement :

— Je vous reverrai avant de rentrer chez moi.

Thomas ouvrit la porte ; une voix harmonieuse et vibrante demanda :

— Miss Leavenworth est-elle chez elle ?

— Oui, monsieur, répondit respectueusement le maître d'hôtel.

Àce moment, je me penchai sur la rampe et, à ma profonde surprise, je vis M. Clavering traverser le vestibule et entrer au salon.

Partie 2 · V

Je fus profondément ému par cet événement imprévu et il me fallut attendre quelques instants avant de pouvoir reprendre pos-

session de moi-même et aller rejoindre M. Harwell. Comme j'approchais de la bibliothèque, j'entendis le secrétaire qui lisait tout haut de sa voix monotone et sourde une partie du manuscrit. Quel contraste ! Ici, dans cette pièce retirée et sombre, cet homme lisait et relisait passivement des mots écrits par celui qui n'était plus ; en bas, d'autres êtres humains discutaient fiévreusement, sans aucun doute, sur un mystère ténébreux ! J'écoutai un instant M. Harwell qui lisait le passage suivant :

« Grâce à ces mesures, les gouvernements indigènes ne regarderont plus nos institutions d'un œil jaloux, mais au contraire ils seront tentés de les étudier de près. »

J'entrai. Le secrétaire se leva et m'avança un fauteuil.

— Bonsoir, monsieur, fit-il. Vous arrivez bien tard.

— C'est vrai.

J'étais distrait ; je ne savais ce que je disais ; mes pensées étaient demeurées au grand salon.

— Vous avez l'air souffrant ?

— Je ne le suis pas, répondis-je.

Je pris diverses feuilles du manuscrit afin de les revoir. Mais tout tournait autour de moi et je ne pus continuer.

— Je suis incapable de vous aider ce soir, monsieur Harwell, et il me sera, je le crains, impossible de me livrer consciencieusement à un travail de cette nature aussi longtemps que le misérable assassin de Leavenworth restera impuni.

Le secrétaire, comme saisi d'un dégoût soudain, repoussa à son tour les papiers devant lui, mais il garda le silence.

— Il faut que le problème soit résolu, monsieur Harwell, car il brise la vie de ceux que nous aimons et respectons.

— De miss Eleonore ? demanda-t-il avec lenteur.

— Miss Mary, vous, moi, et bien d'autres encore.

— Vous vous êtes beaucoup occupé de cette affaire dès le commencement, monsieur Raymond.

Je le regardai avec stupéfaction.

— Et vous ? Ne vous intéressez-vous donc pas à ce qui menace non seulement le bonheur, mais l'honneur de la famille au sein de laquelle vous vivez depuis déjà longtemps ?

— Je vous ai déjà prié, monsieur Raymond, de ne pas aborder ce sujet avec moi. Vous savez que cela me déplaît.

Et il se leva.

— Qu'importe ? Il est de votre devoir de révéler tout ce que vous pouvez connaître. La déplorable position de miss Eleonore doit toucher un galant homme et si vous…

— Si je savais quelque chose qui pût la disculper, il y a longtemps que je l'aurais dit.

Je me mordis les lèvres et me levai à mon tour, fatigué de ces faux-fuyants perpétuels.

— Si vous n'avez pas autre chose à me communiquer, je vais sortir et aller prendre l'air. Je n'ai plus envie de travailler.

— Que je ne vous retienne pas ! m'écriai-je avec amertume. Je puis rester seul ici.

Mon émotion parut le surprendre ; il me regarda, me salua d'un air de commisération et disparut.

Mais la solitude de la bibliothèque fut immédiatement insoutenable pour moi, et lorsque j'entendis M. Harwell descendre de sa chambre, je le rejoignis et lui proposai, s'il le voulait bien, de l'accompagner un bout de chemin.

Il y consentit d'un air évidemment contraint et, marchant le premier, il commençait à descendre l'escalier, lorsque, au moment où je venais de fermer la porte de la bibliothèque, je le vis s'arrêter tout à coup et saisir vivement la rampe comme s'il avait craint de tomber. Son visage, que je voyais de profil, était devenu d'une pâleur mortelle et exprimait à la fois la haine et l'étonnement. Je me précipitai auprès de lui, le pris par le bras et m'écriai :

— Qu'y a-t-il ? Mais qu'y a-t-il donc ?

Il me repoussa.

— Rentrez, répliqua-t-il. — Retournez là où vous étiez !

Il me força littéralement de le suivre jusqu'en haut de l'escalier. Arrivés sur le palier, il me lâcha, se pencha de nouveau sur la rampe et regarda en bas avec un air d'exaspération et de fureur, tandis qu'un tremblement convulsif l'agitait avec violence.

— Qui est là ? cria-t-il. Quel est cet homme ? Comment se nomme-t-il ?

Étonné, je me penchai à mon tour et j'aperçus Henry Clavering sortir du grand salon et traverser le vestibule.

— C'est M. Clavering, lui dis-je tout bas, avec le peu de sang-froid que je pus rassembler. — Le connaissez-vous ?

M. Harwell s'appuya contre la muraille.

— Clavering ! Clavering ! murmura-t-il les lèvres tremblantes.

Soudain, il bondit en avant, étreignit la rampe avec force, puis, me fixant avec des yeux flamboyants et égarés, il me dit à l'oreille :

— Vous voulez savoir qui est l'assassin de M. Leavenworth, n'est-ce pas ? Alors, regardez bien cet homme, regardez bien ce Clavering : c'est lui !

Après ces mots, trébuchant comme un homme ivre, il gravit l'escalier avec une rapidité vertigineuse et disparut.

Mon premier mouvement fut de le suivre et j'allai frapper à la porte de sa chambre, mais ce fut en vain. Je l'appelai alors par son nom : toujours rien. Je ne voulais pas cependant qu'il m'échappât ainsi ; retournant à la bibliothèque, je lui écrivis un billet où je lui demandai de m'expliquer sa terrible accusation, et je le prévins que je l'attendrais chez moi le lendemain vers six heures du soir. Un instant plus tard, je descendais, afin de revoir miss Mary.

Mais il était écrit que cette soirée serait pleine de déceptions ; la jeune fille s'était déjà retirée dans son appartement, et je ne pouvais avoir l'entretien que je désirais si ardemment.

— Il n'est pas permis de compter sur cette femme, me dis-je douloureusement, en me promenant dans le vestibule ; — alors qu'elle s'entoure de mystère, elle prétend exiger de moi le respect que l'on éprouve pour les natures franches et ouvertes.

J'allais quitter la maison lorsque Thomas, tenant à la main une lettre, apparut :

— Tous les compliments de miss Leavenworth, me dit-il en me tendant le billet. Elle se sent trop fatiguée pour descendre ce soir.

Je me retirai dans un coin et en lisant ces quelques lignes, tracées d'une main rapide et tremblante, j'éprouvai un certain remords :

« Vous me demandez plus qu'il ne m'est possible de faire… Il faut m'accepter telle quelle, sans demander d'explication. C'est un profond chagrin pour moi de ne pouvoir vous satisfaire, mais je ne puis ni ne dois agir autrement. Que Dieu nous pardonne à tous et nous préserve du désespoir !

» M. »

Et plus bas :

« Désormais, nous ne pourrions plus nous revoir sans embarras ; il vaudra donc mieux porter séparément et en silence chacun notre fardeau. M. Harwell se rendra chez vous. Adieu ! »

Comme, quelques minutes plus tard, je traversais la Trente-Deuxième rue, j'entendis un bruit de pas précipités derrière moi, et m'étant retourné je vis Thomas à mes côtés.

— Excusez-moi, monsieur, me dit-il, mais j'ai quelque chose d'important à vous confier. Quand vous m'avez demandé, il y a

quelques jours, comment était le monsieur qui avait rendu visite à miss Eleonore le soir du crime, je ne vous ai pas répondu comme j'aurais dû le faire. À dire vrai, les inspecteurs de la police de sûreté venaient de me poser la même question et j'avais un peu peur. Mais je sais, monsieur, que vous, vous êtes un ami de la famille : je voudrais vous dire que ce même gentleman — il s'était fait appeler M. Robbins la première fois — est venu de nouveau ce soir et s'est fait annoncer à miss Mary Leavenworth sous le nom de Clavering. Oui, monsieur, ajouta-t-il en me voyant tressaillir, c'est drôle de la part d'un étranger, et c'est ce que j'ai dit à Mally. Lorsqu'il est venu pour la première fois, il a hésité longtemps avant de demander miss Eleonore, et quand je l'ai prié de me faire connaître comment il s'appelait, il a pris une carte et y a écrit le nom de Robbins avec un air assez singulier pour un simple visiteur ; de plus…

— Continuez !

Le maître d'hôtel se pressa contre moi et me dit d'une voix basse et tremblante :

— Il y a quelque chose, monsieur Raymond, que je n'ai encore dit à âme qui vive, excepté à Mally, et qui pourra peut-être servir à ceux qui désirent découvrir l'assassin.

— Un fait, ou un soupçon ? demandai-je.

— Un fait, monsieur. Je vous prie de m'excuser si je vous en parle en ce moment, mais Mally ne me laissera pas de repos jusqu'à ce que je l'aie raconté à vous ou à M. Gryce ; elle est si agitée à propos de Hannah que nous savons être innocente, bien qu'il y ait des gens qui osent la supposer coupable, tout simplement

parce qu'elle est introuvable au moment même qu'ils voudraient découvrir où elle se cache !

— Quel est le fait ? insistai-je.

— Eh bien ! voici. Je l'aurais bien dit à M. Gryce, répéta-t-il, insouciant de mon anxiété ; mais j'ai peur des détectives, monsieur ; ils relèvent si vite vos paroles et croient toujours que vous en connaissez bien plus que vous ne consentez à en dire !

— Mais ce fait ? interrompis-je de nouveau.

— Oui, oui, monsieur. Le fait est celui-ci : le soir de l'assassinat, j'ai vu, comme je viens de vous le dire, M. Clavering ou Robbins, — lequel des deux est son nom ? — j'ai vu l'homme dont il s'agit entrer dans la maison, mais ni moi, ni personne, nous ne l'avons vu en sortir. Même je ne sais pas s'il l'a quittée !

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci, monsieur. Quand je suis redescendu, j'ai dit à M. Robbins ce que miss Eleonore m'avait chargé de lui répondre : qu'elle était trop souffrante pour le recevoir. Alors, au lieu de saluer et de se retirer, comme tout autre l'aurait fait, M. Robbins alla s'asseoir au grand salon. Peut-être était-il malade lui aussi, car il était très pâle ; en tous les cas, il me demanda un verre d'eau. Je n'avais alors aucune raison de concevoir des soupçons ; je le laissai seul et descendis vite à la cuisine chercher ce qu'il désirait. Une minute à peine s'était écoulée quand j'entendis la porte d'entrée se refermer. « Qu'est-ce donc ? me dit Mally qui m'aidait. — Je n'en sais rien, lui répondis-je, à moins que ce ne soit ce monsieur qui, fatigué d'attendre, se serait en allé. — Alors, répliqua-t-elle, le verre d'eau est inutile. » Je déposai la carafe et je remon-

tai ; il était parti en effet ; du moins, je le crus à ce moment-là. Mais qui sait, monsieur, s'il n'est pas resté dans une autre pièce, ou dans le salon qui n'était pas éclairé ce soir-là, après que j'ai eu fermé et verrouillé la maison ?

Je ne voulais pas montrer combien j'étais ému ; je ne fis aucune réponse.

— Je vous assure, monsieur, que je ne me serais jamais permis une observation sur le compte d'une personne venant chez ces demoiselles ; mais nous savons tous que mon maître a été assassiné le soir même par quelqu'un de la maison, et comme ce n'est pas Hannah…

— Vous dites que miss Eleonore avait refusé de le recevoir ? interrompis-je, espérant arriver à connaître encore d'autres détails.

— Oui, monsieur. Elle a hésité un peu en voyant la carte ; puis elle est devenue très rouge et m'a ordonné de dire ce que je vous ai déjà répété. Je n'aurais plus pensé à tout cela s'il n'était revenu ce soir, crâne et hautain, et sous un autre nom. Même à présent, je ne voudrais pas penser mal de lui, mais Mally m'a forcé de vous en parler dans l'intérêt de mon repos personnel. Voilà tout, monsieur.

En rentrant chez moi, j'inscrivis sur mon carnet une nouvelle liste de circonstances pouvant prêter au soupçon, mais la lettre « C », au lieu de la lettre « E », figura en haut de la nouvelle colonne que je rédigeai ce soir-là.

Partie 2 · VI

Le lendemain matin, le système nerveux ébranlé et le cerveau vide, j'arrivai à l'étude, et dès mon entrée l'un des clercs me dit :

— Monsieur, il y a quelqu'un qui vous attend dans votre cabinet depuis déjà quelque temps et qui paraît être très impatient de vous voir.

Trop fatigué pour avoir envie de causer avec des clients, anciens ou nouveaux, je ne me pressai guère ; mais, en ouvrant la porte de mon cabinet, quelle fut ma surprise ! — M. Clavering était devant moi.

J'étais si ému que je ne pouvais parler, et je le saluai seulement en silence. Il s'approcha de moi avec toute la dignité d'un vrai gentilhomme et m'offrit sa carte sur laquelle son nom était écrit en grandes et belles lettres : « Henry Ritchie Clavering ».

Une fois la présentation faite de cette manière, il s'excusa d'une visite aussi peu cérémonieuse et ajouta qu'il était étranger et que l'affaire qui l'amenait était de la dernière importance. Il avait entendu parler de moi très avantageusement soit comme avocat, soit comme homme du monde, et il venait me consulter dans l'intérêt d'un ami qui se trouvait dans une situation qui l'obligeait à avoir recours à un homme de loi à propos d'une question compliquée de faits extraordinaires. Mais, il l'avouait, l'affaire dont il s'agissait lui causait beaucoup d'embarras, car il était dans une grande ignorance des lois américaines.

Après s'être ainsi assuré de mon attention en éveillant ma curiosité, il me demanda la permission de me mettre au courant des détails. Ayant réussi en partie à me remettre de ma première sur-

prise et même à dominer la répulsion, pour ne pas dire l'horreur, qu'il m'inspirait, je lui fis un signe affirmatif. Aussitôt il tira de sa poche un manuscrit et me donna lecture de ce qui suit :

« Un Anglais, voyageant en Amérique, rencontra dans une ville d'eaux, très à la mode, une jeune fille américaine. Il en devient éperdument amoureux et, quelques jours plus tard, il désire l'épouser. Sa position personnelle est excellente, sa fortune considérable, ses intentions honorables ; il lui demande sa main et il est agréé. Mais la famille s'oppose à cette union ; il est obligé de cacher ses sentiments, bien que les deux jeunes gens demeurent fiancés en secret. Un jour, il reçoit des lettres d'Angleterre qui l'obligent à retourner immédiatement dans ce pays ; il a peur d'une longue séparation d'avec celle qu'il adore ; il lui écrit ce qui vient d'arriver et lui propose un mariage clandestin. La jeune fille y consent ; mais seulement à deux conditions : d'abord, il la quittera aussitôt après la cérémonie, et ensuite il se fiera à elle pour rendre leur mariage public lorsqu'elle jugera que l'occasion est propice. Ce n'est pas précisément ce qu'il aurait voulu, mais pour la faire sienne tout était acceptable dans un pareil moment. Il consentit à tout. Il se rencontra avec la jeune fille dans un presbytère, éloigné de sept lieues environ de la ville d'eaux où elle habite, et un prêtre méthodiste célébra le mariage. Deux témoins sont présents : un homme payé pour la circonstance par les soins du prêtre, et une dame qui accompagne la fiancée dont elle était l'amie. Mais il n'y a pas d'autorisation spéciale et la mariée n'a pas vingt et un ans accomplis. Ce mariage est-il valable ? Si cette dame, épousée ce jour-là en toute loyauté par mon ami, veut nier la légalité de ce mariage, peut-il la forcer à rester fidèle à une union contractée d'une façon contraire aux usages ? En résumé,

monsieur Raymond, mon ami est-il le mari légitime de cette jeune fille, oui ou non ?

En écoutant ce récit, mes sentiments à l'égard de mon interlocuteur s'étaient beaucoup modifiés, et je m'étais tellement intéressé à l'affaire de son « ami » que, pour l'instant, j'avais tout à fait oublié l'existence de Henry Clavering.

Ayant appris ensuite que la cérémonie avait eu lieu dans l'État de New-York, je lui fis à peu près la réponse suivante :

— Dans cet État, et je crois que sur ce point la loi américaine est la même partout, le mariage est un contrat civil qui, pour être valable, n'exige ni publication de bans, ni prêtre, ni cérémonie, ni certificat ; dans certains cas même, les témoins ne sont pas nécessaires à sa validité. Autrefois les procédés employés pour s'unir à une femme étaient les mêmes que ceux pour acquérir tout autre genre de propriété, et, ils ne sont pas matériellement changés aujourd'hui. Il suffit que l'homme et la femme se disent : — « À partir de ce moment, nous sommes mariés », ou bien : « vous êtes ma femme », ou bien : « mon mari, » selon le cas. Le consentement mutuel est la seule formalité indispensable. En résumé, vous pouvez vous marier tout comme vous empruntez une somme d'argent, ou comme vous négociez une affaire quelconque.

— Alors votre opinion est…

— Que, d'après votre déclaration, votre ami est le mari légitime de la dame en question, à condition, bien entendu, qu'il n'existe aucune incapacité légale des deux côtés. Quant à l'âge de la mariée, je puis seulement ajouter que toute jeune fille, âgée de quatorze ans, a le droit de contracter mariage.

M. Clavering me salua d'un air d'impressionné satisfaction et me dit :

— Je suis très heureux de ce que je viens d'apprendre, car le bonheur de mon ami dépend absolument de la légalité de ce mariage.

Son contentement si manifeste ne fit qu'exciter davantage ma curiosité, et je continuai :

— Je vous ai exprimé mon opinion quant à la légalité de l'union dont il s'agit, mais la prouver, si on la contestait, serait, sans doute, tout autre chose.

Il tressaillit en m'interrogeant du regard, et murmura :

— C'est vrai !...

— Permettez-moi de vous poser quelques questions. La jeune fille s'est-elle mariée sous son véritable nom ?

— Oui.

— Et le jeune homme ?

— Également.

— A-t-on remis un certificat à la jeune femme ?

— Oui, monsieur.

— Était-il dûment signé par le prêtre et les témoins ?

— Parfaitement.

— L'a-t-elle gardé ?

— Je n'en sais rien ; mais je le suppose.

— Les témoins étaient…

— Un homme payé par le prêtre.

— On peut le retrouver ?

— On ne peut pas le retrouver.

— Mort ou disparu ?

— Le prêtre est mort, l'homme a disparu.

— Le prêtre est mort ?

— Depuis trois mois.

— Et quand a eu lieu le mariage ?

— Au mois de juillet dernier.

— L'autre témoin, l'amie, où est-elle ?

— On peut la trouver, mais il est impossible de compter sur elle.

— L'époux n'a-t-il, lui, aucune preuve de son mariage ?

M. Clavering fit un signe de tête négatif et ajouta :

— Il ne peut même pas prouver qu'il était ce jour-là dans la ville où la cérémonie a eu lieu.

— Mais cependant, le certificat a dû être enregistré à la mairie ?

— Non, monsieur.

— Comment cela ?

— Je l'ignore. Je sais seulement que mon ami a pris des renseignements et que ce document ne se trouve nulle part.

Je m'enfonçai dans mon fauteuil et lui dis :

— Je comprends toute l'inquiétude de votre ami ; mais, s'il voulait en appeler à la justice, il n'est pas certain que la cour rendrait un arrêt en sa faveur. Sa parole est le seul témoignage qu'il pourrait apporter, et si la jeune femme prêtait serment et niait ce qu'il avance, c'est elle qui probablement obtiendrait gain de cause, car, ainsi que vous le savez sans doute, les sympathies du jury vont d'ordinaire du côté de la femme.

M. Clavering se leva et me demanda d'une voix légèrement altérée, mais douce, si je consentais à lui donner par écrit la partie de mon opinion relative à la légalité du mariage ; ce document, m'assura-t-il, devait beaucoup tranquilliser son ami, car un avocat honorable et distingué tel que je l'étais ne saurait signer une consultation sans une connaissance parfaite de la loi touchant aux faits soumis à son arbitrage.

J'accédai sans hésiter à une demande aussi raisonnable et lui remis une consultation écrite. Il la relut avec soin et la copia mot à mot sur son portefeuille. Cela fait, il se tourna vers moi en se redressant de toute sa taille :

— À présent, monsieur, me dit-il d'une voix qui révélait une profonde émotion, je n'ai plus qu'une seule prière à vous adresser : — reprenez cette consultation et, le jour où vous songerez à conduire à l'autel une ravissante femme, arrêtez-vous et demandez-vous : — « Suis-je bien sûr que celle que j'aime soit vrai-

ment libre ? Suis-je bien sûr qu'elle n'ait pas déjà disposé d'elle-même comme la personne qui, d'après mon propre avis, est déjà une femme mariée selon les lois de mon pays ? »

— Monsieur Clavering !

Il s'inclina poliment, s'approcha de la porte et ajouta :

— Je vous remercie de votre courtoisie, monsieur Raymond, et je vous fais mes adieux. J'espère que vous n'aurez pas besoin de consulter ce document avant que j'aie eu le plaisir de vous rencontrer de nouveau.

Il me salua une seconde fois et sortit.

Jamais, je n'avais éprouvé une aussi forte émotion.

Moi ! moi ! Pourquoi me mêlait-il à cette affaire, à moins… Mais je ne voulais pas admettre cette possibilité. Eleonore mariée, et à cet homme ! Non ! non ! Tout au monde, excepté cela, et cependant cette supposition me revenait sans cesse à l'esprit. Afin d'échapper à la torture de mes propres pensées, je m'élançai dans la rue à la recherche de mon visiteur dans l'espoir de le faire expliquer sa conduite mystérieuse ; mais ce fut en vain : il avait disparu.

La journée me parut d'une longueur désespérante ; enfin, vers cinq heures, j'eus la satisfaction de pouvoir aller demander M. Clavering à l'hôtel Hoffman, mais, à mon grand désappointement, j'appris qu'en quittant mon cabinet il s'était rendu directement au paquebot qui était parti le même jour pour Liverpool. Il était déjà en pleine mer et tout espoir d'une nouvelle entrevue m'échappait. Tout d'abord, je ne pouvais y croire, mais quelques paroles échangées avec le cocher du fiacre, qui l'avait conduit à

mon étude et de là au paquebot ne me laissèrent bientôt plus aucun doute. J'éprouvai comme un vif sentiment de honte, car je m'étais trouvé face à face avec un homme sur lequel planait une accusation capitale ; il m'avait fait comprendre que je ne le reverrais pas de longtemps, et cependant parce que je m'étais laissé aller à mes préoccupations personnelles, il avait pu prendre la fuite ! Vraiment, je n'étais qu'un simple écolier. Je compris ensuite qu'il était nécessaire d'informer M. Gryce de cet événement ; mais six heures sonnaient, c'était le moment fixé pour mon entretien avec M. Harwell. Il m'était impossible d'y manquer et j'envoyai une dépêche à M. Gryce afin de le prévenir de ma visite dans la soirée.

Je rentrai chez moi et trouvai M. Harwell qui m'attendait.

Partie 2 · VII

Un profond effroi s'empara de mon âme.

Quelles révélations cet homme allait-il me faire ? Parvenant, cependant, à me dominer, je le saluai avec le plus de cordialité qu'il me fut possible, et je m'assis pour l'écouter.

Mais Harwell n'avait pas d'explication à fournir à ce qu'il paraît, au contraire. Il venait s'excuser des paroles violentes qu'il avait prononcées la veille ; quelque effet qu'elles eussent pu produire sur moi, ces paroles n'avaient pas de base suffisante pour être de la moindre importance, et il tenait à me l'affirmer sans tarder.

— Mais m'écriai-je, si vous n'avez pas eu des raisons pour formuler une telle accusation, votre action a été celle d'un fou !

Son visage s'assombrit :

— Cela ne veut rien dire, répliqua-t-il. J'ai entendu des gens qui, dans un moment de surprise, avaient fait des affirmations aussi légèrement que moi et qui ne passaient cependant pas pour des fous.

— Un moment de surprise ! Vous connaissiez donc M. Clavering, au moins de vue ? Le simple fait d'avoir aperçu un étranger dans le vestibule n'était pas à lui seul de nature à vous causer une pareille émotion.

Harwell se mit à tambouriner avec agitation sur le bras du fauteuil qui était à côté de lui, mais ne fit aucune réponse.

— Asseyez-vous, lui dis-je d'un ton presque de commandement ; asseyez-vous. Cette affaire est très grave et j'ai l'intention de la traiter à fond. Vous avez déjà déclaré que, si vous saviez quelque chose à même de dissiper les soupçons qui environnent Eleonore Leavenworth, vous seriez prêt à le communiquer.

— J'ai dit, interrompit-il froidement, que j'aurais parlé si j'avais eu connaissance d'une circonstance qui plaiderait en sa faveur.

— Trêve d'équivoques, je vous prie. Vous savez quelque chose, monsieur Harwell ; je vous demande, au nom de la justice, de me dire de quoi il s'agit.

— Vous vous trompez ; je ne sais rien, répondit-il d'un ton bourru. — J'ai peut-être des motifs de supposer certaines choses,

mais ma conscience ne me permet pas de formuler de sang-froid des appréciations qui pourraient, non-seulement porter atteinte à la réputation d'un honnête homme, mais encore me placer, moi, dans la position désagréable d'un accusateur auquel toutes preuves suffisantes pour soutenir son accusation font complètement défaut.

— Vous êtes déjà dans cette position-là, repris-je avec une égale froideur, et rien ne me fera oublier que, devant moi, vous avez désigné Henry Clavering comme étant l'assassin de M. Leavenworth. Vous feriez mieux de vous expliquer, monsieur Harwell.

Il me regarda à la dérobée et prit enfin le parti de s'asseoir.

— Vous avez l'avantage sur moi, fit-il d'un ton plus ouvert. Si c'est votre bon plaisir d'en profiter et de me forcer à dire le peu que je sais, je m'incline et je vous répondrai, quoique à regret.

— Alors, ce sont seulement des scrupules de conscience qui vous arrêtent ?

— Oui, et aussi le peu de chose que j'ai à révéler.

— Je jugerai des faits quand vous m'en aurez donné connaissance.

Ses yeux rencontrèrent les miens ; je fus étonné de leur expression ardente ; évidemment ses convictions étaient plus fortes que ses scrupules.

— Vous êtes avocat, monsieur Raymond, débuta-t-il, et assurément un homme de grand sens pratique ; mais savez-vous ce que c'est que de flairer un danger avant de le voir ? Savez-vous ce

que c'est qu'une influence mystérieuse qui vous fait deviner l'ombre de la mort qui passe à côté de vous pendant que vous lisez un livre, ou qui flotte dans les airs pendant votre sommeil ? Dites-moi, les avez-vous jamais subies, ces influences qui sont impossibles à analyser ?

Je ne pus faire qu'un signe de tête négatif ; l'intensité de son regard me fascinait.

— Alors vous ne pouvez pas me comprendre, ni vous expliquer ce que je souffre depuis trois semaines.

Il se recula d'un air glacial qui ne promettait guère de donner satisfaction à mon ardente curiosité.

— Je vous demande pardon, m'empressai-je de dire ; mais, sans avoir jamais éprouvé de pareilles émotions, je puis cependant comprendre les émotions de ceux qui sont plus sensibles que moi aux influences de l'esprit et de l'imagination.

Il se rapprocha :

— Vous ne vous moquerez donc pas de moi si je vous confie que, la veille de la nuit de la mort violente de M. Leavenworth, j'ai vu en rêve tout ce qui s'est passé et même le visage de son assassin, ajouta-t-il d'une voix basse et tremblante.

Je tressaillis d'horreur.

— Et c'était… commençai-je.

— C'est là la raison de mon accusation d'hier soir, c'est la seule et unique raison.

Il essuya son front sur lequel perlaient de grosses gouttes de sueur.

— Vous voulez donc insinuer que le visage entrevu dans votre rêve est le même que celui que nous avons vu hier soir dans le vestibule de la maison de miss Mary Leavenworth ?

Il inclina gravement la tête.

Je rapprochai mon siège du sien :

— Racontez-moi votre rêve, lui dis-je.

— C'était la veille du meurtre. Je m'étais couché content de moi et du monde en général, car, si ma vie est tout, excepté une vie heureuse, on m'avait gratifié ce jour-là de quelques bonnes paroles, et je me complaisais dans la joie qu'elles m'avaient causée. Tout à coup mon cœur se glace ; l'obscurité qui, il y a quelques instants à peine, semblait m'envelopper comme d'un nimbe de tranquillité, m'épouvante ; je tressaille en entendant pousser un cri qui a quelque chose de surnaturel. Mon nom : « Trueman ! Trueman ! Trueman ! » est répété trois fois de suite par une voix inconnue, et j'aperçois une femme qui se dresse à côté de moi. Ses traits ne me sont pas familiers, mais je pourrais en décrire chaque détail. Elle se penche sur moi, ses yeux dilatés par la terreur paraissent implorer mon secours ; ses lèvres restent muettes, mais l'écho de ce cri retentit encore dans mes oreilles.

— Décrivez le visage, interrompis-je.

— C'était la figure d'une femme, ovale d'une pureté ravissante de contours, d'une pâleur mate, et avec un air de candeur touchante. Ses cheveux châtains étaient partagés en bandeaux

soyeux sur son front bas et large ; les yeux gris et grands ; la bouche — le trait le plus charmant — fine et très capricieuse. C'est un visage qu'on ne saurait oublier jamais.

— Continuez !

— Je me lève brusquement en rencontrant le regard de ces yeux suppliants. Immédiatement, la vision disparaît. J'ai alors l'intuition — ainsi que cela a lieu parfois dans les rêves — qu'il se produit un certain mouvement en bas dans le vestibule et je vois un homme de stature imposante se glisser dans la bibliothèque. Je me sens frémir de terreur et de curiosité ; je devine ce qu'il va faire ! C'est étrange à dire, mais je subis en ce moment une transformation surnaturelle ; je ne suis plus, me semble-t-il, un tiers qui assiste en spectateur à ce qui se passe, je suis devenu M. Leavenworth lui-même ! Je suis assis à son bureau dans la bibliothèque ; je pressens le destin qui m'attend et je suis incapable de faire un mouvement, de dire une parole afin de l'éviter. Bien que je lui tourne le dos, je sens cet homme qui traverse furtivement le corridor ; il entre dans la pièce voisine, il s'approche du meuble où est le revolver, il essaye d'ouvrir le tiroir, il tourne la clef, il prend l'arme et se met encore en marche. Chaque pas résonne lourdement sur mon cœur ; je regarde fixement la table, comme si je m'attendais à la voir teinte de mon propre sang. Les lignes que j'ai écrites tremblent sur le papier devant moi ; des pensées, des personnes depuis longtemps oubliées, des regrets, des hontes, des désirs, des douleurs indicibles m'apparaissent dans l'agonie de ces derniers moments, ainsi que le visage doux et pâle de mon premier rêve. Les pas silencieux s'approchent de plus en plus ; enfin j'aperçois le regard féroce de l'assassin ; il s'arrête sur le seuil de la bibliothèque et grince des dents en armant le revol-

ver. Ah ! continua le secrétaire devenu livide, comment décrire de telles sensations ? Dans l'espace d'une seconde, j'éprouve au cœur et au cerveau toutes les agonies de l'enfer ; puis, c'est le néant à travers lequel il me semble voir dans le lointain une forme aux yeux égarés, aux lèvres blanches, qui est penchée sur mon cadavre ! Le visage m'est inconnu, mais il est d'une beauté si remarquable, si unique de physionomie et d'expression, qu'il me serait aussi difficile de méconnaître les traits de l'homme qui m'est apparu dans mon rêve que d'oublier ceux de mon propre père.

— Et ces traits ? lui dis-je d'une voix qui n'était plus la mienne.

— Ces traits étaient ceux de celui que nous avons vu sortir hier soir du salon de miss Mary Leavenworth, traverser le vestibule et sortir de la maison par la grande porte d'entrée.

Partie 2 · VIII

Je demandai pendant quelques instants en proie à une sorte d'horreur superstitieuse ; puis, mon incrédulité naturelle reprenant le dessus, j'observai à mon étrange visiteur :

— Vous dites que tout ceci s'est passé la veille de la nuit du crime ?

— Oui, et je pris ma vision pour un avertissement, murmura-t-il.

— Cependant vous n'avez pas eu l'air de la considérer comme telle.

— C'est vrai. Je suis sujet à d'affreux rêves et ce n'est que le lendemain, lorsque je me suis trouvé en présence du cadavre de M. Leavenworth, que j'y ai attaché une signification surnaturelle.

— Cela ne m'étonne plus qu'au moment de l'enquête vous vous soyez comporté d'une si singulière façon.

— Ah ! monsieur, reprit-il en souriant avec tristesse, nul ne peut savoir ce que j'ai souffert en m'efforçant de ne pas dire plus que je ne le voulais.

— Vous croyez donc que votre rêve a représenté le fait et les circonstances du meurtre ?

— Oui.

— Il est dommage qu'il ne vous ait pas, en outre, démontré comment l'assassin a pu entrer dans une maison aussi bien gardée que celle des Leavenworth et ensuite en sortir.

Il rougit.

— Cela aurait été bien nécessaire, répliqua-t-il, surtout si j'avais pu apprendre de la même façon où est Hannah et pourquoi un étranger, un gentleman, s'était abaissé jusqu'à commettre un pareil crime.

Voyant qu'il était froissé, je quittai mon ton ironique.

— Pourquoi dites-vous un étranger ? demandai-je. Ne connaissez-vous pas suffisamment tous ceux qui fréquentent cette maison pour dire s'ils sont ou s'ils ne sont pas des étrangers pour la famille ?

— Je connais en effet tous leurs amis, monsieur Raymond, et Henry Clavering n'est pas de leur nombre, mais…

— Avez-vous jamais accompagné M. Leavenworth, interrompis-je, pendant ses séjours à la campagne ou durant ses voyages ?

— Non, répliqua-t-il avec contrainte.

— Cependant, je l'imagine, il s'absentait quelquefois ?

— Sans doute.

— Pouvez-vous me dire dans quel pays lui et ces demoiselles ont passé le mois de juillet dernier ?

— Ils sont allés à R…, la ville d'eaux à la mode, et ils y ont habité un certain temps. Ah ! s'écria-t-il en remarquant l'altération de mon visage, pensez-vous que Clavering les y ait rencontrés ?

Je le regardai attentivement ; je me levai à mon tour et dis avec autorité :

— Vous manquez de franchise, monsieur Harwell ! Vous ne racontez pas tout ce que vous savez de cet homme. Il faut tout avouer.

Ma perspicacité parut l'étonner et il rougit péniblement.

— Je ne sais rien de plus, répondit-il, que ce que je vous ai dit ; mais si vous êtes résolu à poursuivre cette affaire…

Et il s'arrêta d'un air interrogateur.

— Je suis résolu à savoir tout ce qu'il est possible de savoir sur Henry Clavering.

— Alors, voici ce que je puis vous confier, reprit-il d'un ton calme.

Quelques jours avant le crime, Henry Clavering avait écrit une lettre à M. Leavenworth, et j'ai tout lieu de croire qu'elle avait produit un grand effet dans la famille.

Il se croisa les bras pour attendre mes questions.

— Comment savez-vous cela ? demandai-je.

— J'avais ouvert cette lettre par erreur ; j'étais chargé d'examiner la correspondance relative aux affaires de M. Leavenworth, et celle-ci, venant de quelqu'un qui n'était pas au courant des habitudes de la maison, ne portait pas le signe qui distinguait les lettres « personnelles ».

— Et vous avez lu le nom de Clavering ?

— Oui, le nom de Henry Ritchie Clavering.

Je tremblais d'émotion.

— Vous avez lu la lettre en entier ?

Il garda le silence.

— Monsieur Harwell, repris-je, ce n'est pas le moment de faire de la fausse délicatesse. Avez-vous lu cette lettre ?

— Oui, mais à la hâte et avec la conscience troublée.

— Vous vous souvenez cependant de son sens général ?

— Il se plaignait de la façon dont une des nièces de M. Leavenworth l'avait traitée. Voilà tout ce que je me rappelle.

— Quelle nièce ?

— Il ne nommait personne.

— Mais vous avez conclu que…

— Je n'ai rien conclu et je me suis obligé au contraire à oublier ce que j'avais appris de cette sorte.

— Cependant vous dites que l'effet produit sur la famille a été grand ?

— Je m'en aperçois aujourd'hui, car à partir de ce jour le manque de cordialité entre eux s'est fait sentir.

— Mais, monsieur Harwell, lorsque le coroner vous a demandé si vous aviez connaissance d'une lettre reçue par M. Leavenworth et qui pourrait jeter quelque lumière sur le drame, vous avez répondu négativement. Comment cela se fait-il ?

— Vous, monsieur Raymond, vous êtes un homme du monde et vous êtes animé des sentiments les plus chevaleresques envers les dames. Seulement, veuillez supposer un instant que vous vous soyez trouvé dans ma position, et dites-moi si vous pensez que vous auriez agi différemment.

Je ne répondis pas ; il avait peut-être raison.

— Du reste, continua-t-il, je n'attachai alors aucune importance à cette lettre et je ne connaissais pas de Henry Ritchie Clavering.

— Cependant je me souviens de votre hésitation avant de répondre.

— C'est vrai. Mais j'hésiterais bien plus encore si on me posait de nouveau la même question.

Un silence suivit ces paroles. Je me promenai avec agitation dans mon cabinet, sans pouvoir secouer cette terreur superstitieuse qui m'obsédait toujours.

— Tout ceci est bien bizarre, dis-je enfin.

— Je le sais. D'ordinaire, je suis un homme fort pratique ; je sais combien peu de poids aurait sur l'esprit d'un jury le récit du rêve d'un modeste secrétaire ; c'est pour cela que je voulais à tout prix éviter de parler. Mais soyez assuré, monsieur Raymond, — et il posa sur mon bras sa longue main osseuse avec une intensité nerveuse qui me produisit l'effet d'une secousse électrique, — soyez assuré que si jamais on découvre l'assassin de M. Leavenworth, ce sera l'homme de mon rêve.

Pendant un instant, je partageai sa croyance et j'éprouvai, en même temps, un sentiment de soulagement immense et de douleur en pensant qu'Eleonore ne serait absoute du crime que pour être plongée dans un abîme de honte et de souffrance plus profond encore.

— Il se promène en toute liberté, continua le secrétaire, comme s'il parlait à lui-même ; — il ose même entrer dans la maison qu'il a souillée ; mais la justice fera son œuvre et tôt ou tard il arrivera quelque chose qui vous prouvera que mon étrange vision avait une raison d'être ; il vous sera démontré que cette voix appelant : « Trueman ! Trueman ! Trueman ! » était autre chose que l'hallucination d'un cerveau en délire. C'était la justice elle-même qui dénonçait le coupable !

Voulant m'assurer s'il savait que la police était déjà sur la piste de Clavering, je dis :

— Vous parlez avec une conviction singulière ; mais, je le crains, vous êtes destiné à être déçu, car nous avons lieu jusqu'ici de croire que M. Clavering est d'une parfaite honorabilité.

Il prit son chapeau.

— Je n'ai pas l'intention de le dénoncer, fit-il lentement, et je ne veux même plus parler de lui. Je ne suis pas fou, monsieur Raymond. Si je vous ai parlé à cœur ouvert, c'est dans le seul but de vous expliquer ma malheureuse sortie d'hier au soir.

J'espère que vous voudrez bien considérer comme confidentiel tout ce que je vous ai révélé ; j'ose espérer encore que vous avouerez qu'étant donné les circonstances j'ai agi aussi honnêtement qu'il était possible.

Et il me tendit la main que je serrai dans la mienne.

— Certainement, lui dis-je.

J'eus alors l'idée de lui demander s'il avait un moyen quelconque d'établir qu'il avait eu ce rêve à l'époque indiquée, c'est-à-dire la veille même du crime.

— Non, monsieur, je ne puis l'établir.

— Vous n'en avez parlé à personne le lendemain matin ?

— Oh ! non. Je n'y étais guère disposé.

— Vous avez dû cependant être fortement ébranlé et probablement vous avez été incapable de vous livrer au travail…

— Rien ne m'empêche de travailler, répliqua-t-il avec amertume.

— Je le croirais volontiers, fis-je en me rappelant son assiduité de ces derniers jours. Mais ce terrible rêve vous a fatigué tout au moins ; est-ce que personne n'a remarqué votre mauvaise mine ?

— M. Leavenworth seul aurait peut-être fait cette remarque, mais personne autre ne s'en serait occupé, reprit-il tristement.

— Monsieur Harwell, poursuivis-je, je n'irai pas ce soir à la maison et je ne sais même pas quand j'y retournerai. Des raisons personnelles m'interdisent de me rencontrer avec miss Mary Leavenworth pendant un certain temps, et je compte sur vous pour continuer, sans moi, l'œuvre que nous avons entreprise.

— Cela est facile à faire.

— Alors je vous attendrai demain soir.

— Parfaitement, monsieur.

Il allait sortir lorsqu'il se retourna brusquement et dit :

— Nous ne devons plus parler de l'affaire qui nous préoccupe, mais cependant je suis curieux de connaître tout ce qui concerne ce Clavering, qui m'est complètement étranger, quoique je ne connaisse que trop bien son visage. Auriez-vous l'obligeance de me dire tout ce que vous en savez ? Vous croyez à sa parfaite honorabilité ; le connaissez-vous personnellement ?

— Je connais son nom et le lieu de sa résidence.

— Et où réside-t-il ?

— À Londres. C'est un Anglais.

— Ah ! murmura-t-il avec un accent étrange.

— Pourquoi dites-vous cela ?

Il se mordit les lèvres, regarda à droite, à gauche, et me répondit enfin avec force :

— Cette exclamation qui m'a échappé est une exclamation de surprise.

— De surprise ?

— Oui ; c'est un Anglais, dites-vous ! M. Leavenworth éprouvait pour les gens de ce pays une haine féroce. C'était là, un de ses préjugés les plus tenaces et, à moins de force majeure, il ne voulait jamais entrer en relation avec un seul d'entre eux.

Je devins pensif à mon tour.

— Vous savez, continua le secrétaire, que M. Leavenworth portait ses préjugés à l'extrême. Cette haine pour la race anglaise était chez lui une véritable manie, et s'il avait pu deviner que cette lettre provenait d'un Anglais je ne crois pas qu'il l'eût même ouverte. Il déclarait parfois qu'il préférerait voir ses nièces mortes plutôt que mariées avec des Anglais.

Je me détournai rapidement afin qu'il ne s'aperçût pas de l'émotion que me causaient ses paroles.

— Si vous pensez que j'exagère, poursuivit-il, parlez-en à M. Veeley.

— Non ; je n'ai aucun motif pour ne pas vous croire.

— Il y avait sans doute à cette haine une raison que nous ne connaissons pas, continua Harwell. Il avait séjourné quelque

temps à Liverpool pendant sa jeunesse, et il avait pu alors étudier les moeurs et les coutumes des Anglais.

M. Harwell fit de nouveau mine de se retirer, mais je le retins :

— Excusez-moi, mais vous avez vécu longtemps dans l'intimité de M. Leavenworth. Pensez-vous que, si une de ses nièces avait voulu épouser un Anglais, son préjugé eût été assez puissant pour motiver son opposition formelle à un tel mariage ?

— Oui, je le pense.

Je saluai ; j'avais appris tout ce que je désirais savoir ; il n'y avait donc plus aucune raison de prolonger notre entrevue.

Partie 2 · IX

Prenant pour point de départ dans mon esprit que M. Clavering, au cours de la conversation que nous avions eue le matin même, m'avait donné une explication plus ou moins exacte, mais en tous les cas détaillée, de ce qui s'était passé entre Eleonore Leavenworth et lui, je me demandai tout d'abord comment je devais m'y prendre afin de pouvoir contrôler la véracité de ses affirmations, et après avoir mûrement réfléchi, j'en arrivai à conclure qu'il était avant tout nécessaire d'établir :

1 Que M. Clavering non seulement s'était trouvé dans le pays à l'époque qu'il avait désignée, c'est-à-dire au mois de juillet dernier, mais encore qu'au même moment et pendant au moins un court espace de temps, il avait vécu dans une station de bains de mer située dans l'État de New-York ;

2 Que ladite station devait être celle où s'était trouvée aussi Miss Eleonore Leavenworth ;

3 Qu'on avait alors remarqué qu'il existait entre eux des relations plus ou moins suivies ;

4 Qu'il leur était arrivé de s'absenter une fois pendant un nombre d'heures suffisant pour pouvoir faire célébrer leur mariage dans un endroit qui se trouvait à peu près à vingt milles de distance ;

5 Qu'un pasteur méthodiste, décédé depuis, vivait à cette époque dans un rayon de vingt milles de la station de bains de mer dont il s'agit.

Je me demandai ensuite de quelle manière je pourrais établir les faits. Me livrer à des investigations sur la vie de M. Clavering m'aurait été de très peu de recours, car elle m'était presque inconnue, et je renonçais pour l'instant à suivre cette trace pour étudier tout d'abord celle que l'histoire d'Eleonore m'avait suggérée. Elle avait habité pendant un certain laps de temps à R..., — la plage à la mode ; donc, du moins j'étais en droit de le supposer, à la même époque Clavering avait dû s'y trouver aussi, et, afin de vérifier ce dernier point, je me décidai à partir immédiatement pour cette ville.

Mais, avant de tenter cette démarche qui pouvait être importante, je jugeai qu'il serait bon de recueillir un certain nombre de données et de renseignements, et j'allai rendre visite à M. Gryce.

Il était, lorsque j'arrivai chez lui, atteint d'une violente attaque de rhumatisme qui l'obligeait à rester étendu sur un canapé, les mains enveloppées dans des bandages et les jambes entourées

d'un vieux châle fripé. Il m'accueillit d'un léger signe de tête qui était à la fois une marque de bienvenue et une excuse, me dit quelques mots au sujet de sa désagréable indisposition, puis, sans autre préliminaire, aborda la question qui nous tenait le plus au cœur, en me demandant, d'un ton quelque peu sarcastique, si j'avais été très étonné d'apprendre, lorsque je m'étais rendu à l'hôtel Hoffman, que notre oiseau s'était envolé.

— J'ai été surtout étonné que vous l'ayez laissé prendre la fuite, répliquai-je, car, d'après la façon dont vous m'aviez recommandé de faire sa connaissance, je supposais que vous aviez des motifs de croire qu'il avait joué un rôle important dans la tragédie que vous savez.

— Et qu'est-ce qui peut vous faire supposer que je n'en avais pas ? Est-ce le fait de l'avoir laissé partir si facilement ? Ce n'est pas là une preuve. Mais laissons cela ; M. Clavering alors, avant de partir, n'a pas donné d'explications ?

— Voilà une question, répliquai-je après avoir réfléchi, à laquelle il m'est extrêmement difficile de répondre, car les circonstances m'obligent à ne pas m'expliquer avec toute la franchise qui vous est due ; mais cependant je vous dirai tout ce qu'il me sera possible. À mon avis, M. Clavering, dans l'entrevue qu'il a eue avec moi ce matin, a évidemment voulu me donner une explication, mais il l'a fait d'une manière si obscure que j'éprouve le besoin de me livrer à une certaine quantité de recherches avant de pouvoir vous faire des confidences. Il m'a donné un indice possible…

— Attendez ! interrompit M. Gryce. Est-ce avec intention et quelque dessein malhonnête, ou est-ce inconsciemment et avec

une entière bonne foi qu'il a agi ?

— Avec une entière bonne foi ; du moins je l'imagine.

M. Gryce resta silencieux pendant quelques minutes.

— Il est bien regrettable, poursuivit-il, qu'il ne vous soit pas possible de vous expliquer un peu plus clairement, et je suis assez effrayé de vous laisser faire, sous votre propre contrôle, ce que vous appelez des investigations. Vous n'avez pas la pratique de ces sortes d'affaires et vous perdrez du temps, sans compter que vous seriez sans doute exposé à vous lancer sur de fausses pistes, ou à dépenser vos forces à propos de détails insignifiants.

— Vous auriez dû songer à tout cela lorsque vous avez accepté mon concours.

— Insistez-vous absolument pour explorer seul la mine que vous avez découverte ?

— Monsieur Gryce, fis-je, voici quelle est la situation : M. Clavering, autant que je puis le savoir, est un homme du monde d'une réputation excellente. Je n'ai pas deviné encore pourquoi vous m'avez lancé sur ses pas, mais en les suivant j'ai découvert différents faits qui méritent d'être vérifiés.

— Parfait, parfait ! C'est à vous d'en juger. Mais le temps s'écoule, il faut aussitôt que possible faire quelque chose ; l'opinion publique commence à s'émouvoir.

— Je le sais, et c'est pour cela que je viens vous demander de me donner tout ce que vous êtes à même de me fournir pour l'entreprise que je vais tenter. Vous connaissez certaines choses sur l'homme que j'ai à étudier, autrement votre conduite aurait été

incompréhensible. Dites-moi franchement si vous voulez m'en faire part ; en un mot, racontez-moi tout ce que vous savez sur M. Clavering, sans exiger de moi que je vous fasse immédiatement des confidences équivalentes.

— Je suis un inspecteur de la police de sûreté, et c'est là me demander beaucoup.

— C'est vrai, et en toute autre occasion j'aurais hésité avant de me risquer à vous adresser une telle requête ; mais, étant donné l'état des choses, je ne vois aucun moyen d'agir si vous me refusez des éclaircissements. Quoi qu'il arrive…

— Attendez ! M. Clavering n'est-il pas le mari de l'une des deux jeunes filles ?

Malgré tout le désir que j'avais de garder mon secret, je ne pus m'empêcher de rougir vivement à cette interrogation soudaine.

— J'ai beaucoup pensé à ce point-là, poursuivit M. Gryce, et comme il n'est ni un parent ni un ami, j'ai tenu pour assuré qu'il devait être attaché à la famille par un lien de ce genre.

— Je ne vois pas ce qui vous autorise à faire une semblable supposition, objectai-je avec le désir de me rendre compte de ce qu'il savait au juste. M. Clavering est un étranger, et il n'a jamais vécu longtemps dans ce pays-ci : comment aurait-il pu arriver à contracter l'union dont vous parlez ?

— M. Clavering était déjà venu auparavant à New-York ; d'après ce que j'ai appris, il était déjà ici l'année dernière.

— Vous avez appris cela ?

— Oui.

— Que savez vous de plus ? Je pourrais courir le risque de me jeter en aveugle au travers des points que vous possédez déjà, et c'est pour cela que je vous prie encore, monsieur Gryce, de me confier ce que vous avez découvert. Vous ne le regretterez pas, et comme je n'ai aucune raison égoïste qui m'engage dans cette affaire, si je réussis, la gloire sera pour vous, tandis que si j'échoue, la honte de la défaite n'atteindra que moi, je vous en donne l'assurance.

— C'est admirable, murmura-t-il ; mais quelle est la récompense que vous réclamerez ?

— Une seule : la joie d'avoir sauvé une femme innocente de l'imputation criminelle qui menace sa tête.

Cette déclaration parut le satisfaire ; il changea d'attitude et de voix et pendant un instant il parut avoir pleinement confiance en moi :

— Très bien, très bien, fit-il. Que souhaitez-vous apprendre ?

— Je voudrais que vous me disiez tout d'abord comment vous en êtes arrive à soupçonner M. Clavering. Quel motif a pu vous amener à croire qu'un homme dans sa situation s'était mêlé à cette affaire ?

— C'est là une question que vous n'étiez pas obligé de me poser.

— Et pourquoi ?

— Simplement parce que le moyen d'y répondre s'est trouvé en votre pouvoir avant d'être au mien.

— Je ne comprends pas.

— Ne vous rappelez-vous pas la lettre mise devant vous à la poste par miss Mary Leavenworth, tandis que vous la conduisiez de chez elle à la maison de son amie de la Trente-Septième rue ?

— Dans l'après-midi du jour de l'enquête ?

— Précisément.

— Oui, sans doute, mais…

— Vous n'avez pas eu l'idée, alors, de lire l'adresse de ladite lettre avant qu'elle fût jetée à la boîte ?

— Je n'avais ni la possibilité ni le droit d'agir de la sorte.

— N'a-t-elle pas été écrite en votre présence ?

— Oui.

— Et vous n'avez pas estimé que la chose fût digne de votre attention ?

— Alors même que je l'aurais cru, je ne vois pas bien comment j'aurais pu empêcher miss Leavenworth de jeter elle-même cette lettre à la boîte.

— Cela tient à ce que vous êtes un homme du monde, ce qui a ses désavantages, fit-il en sourdine.

— Mais vous, m'écriai-je, comment avez-vous pu apprendre ce qu'il en était ? Ah ! — je me rappelai subitement que c'était lui qui nous avait procuré une voiture, — ah ! j'y suis ; le cocher était à vos ordres et c'est lui qui vous a prévenu.

M. Gryce regarda d'un air de mystère ses jambes enveloppées dans le vieux châle :

— Ce n'est pas là la question, répliqua-t-il ; il suffit de savoir que l'on m'a informé qu'une lettre, qui pouvait avoir pour moi un certain intérêt, a été, à telle heure, mise à la poste à tel endroit.

Je télégraphiai à la station de police voisine du bureau de poste qu'il fallait rechercher une lettre suspecte, et, suivant en personne ma dépêche, j'appris qu'une lettre bizarre, écrite au crayon et fermée avec un timbre-poste, venait précisément d'arriver à l'administration centrale. On me permit d'en lire l'adresse et…

— C'était…

— Henry R. Clavering, hôtel Hoffman, New-York.

— Et c'est de cette manière que votre attention a été tout d'abord attirée sur l'homme dont il s'agit ?

— Oui.

— C'est singulier ; mais poursuivez.

— J'ai suivi cette piste et suis allé à l'hôtel Hoffman prendre des informations. J'ai appris que M. Clavering y habitait, qu'il était débarqué de Liverpool trois mois auparavant, qu'il s'était fait inscrire sous le nom de M. Clavering, esq., de Londres, et avait pris en location une chambre au premier étage, qu'il avait conservée jusqu'à ce jour. On ajouta que, sans connaître rien d'absolument précis à son égard, on l'avait vu dans la compagnie de gens très respectables, soit d'Angleterre, soit d'Amérique, qui le traitaient avec déférence, et qu'enfin, sans être dépensier, on avait pu constater qu'il était riche. Cela fait, je m'installai dans le bureau, afin d'attendre son retour d'avoir l'occasion d'observer

quelle serait sa contenance lorsque l'employé lui remettrait la lettre à l'aspect étrange de Mary Leavenworth.

— Et y avez-vous réussi ?

— Non ; un sot quelconque passa entre nous au moment précis, et il me fut impossible de faire mon observation. Mais, ce même soir, l'employé et les domestiques me firent part de la profonde agitation qu'il avait éprouvée, et cela suffit pour me convaincre que j'étais sur une trace sérieuse. Je donnai des ordres en conséquence à mes subordonnés et, pendant deux jours, M. Clavering fut l'objet de la surveillance la plus minutieuse à laquelle un homme ait jamais été soumis. Mais rien n'est résulté de tous ces soins : son intérêt dans l'assassinat, en supposant qu'il existe, est demeuré secret ; et quoiqu'il se soit continuellement promené dans les rues, ait lu les journaux et soit allé dans le voisinage de la maison de la Cinquième avenue, il ne s'en est jamais approché et même n'a pas cherché à entrer en communication avec les membres de la famille. C'est alors que je vous ai rencontré et que vous m'avez déterminé, par votre propre persévérance, à tenter un nouvel effort. Convaincu, d'après ce que je connaissais déjà de M. Clavering, que quelqu'un qui n'aurait avec lui que des relations superficielles ne parviendrait jamais à obtenir des confidences à l'égard de ses relations avec la famille dont il s'agit, je songeai à vous, et…

— Et vous avez trouvé en moi un collègue assez gênant !

M. Gryce esquissa un sourire pareil à celui qu'il aurait eu si on lui avait mis dans la bouche une prune verte, mais il ne répondit pas.

— Avez-vous pensé, demandai-je après un moment de silence, à vous informer si quelqu'un a su de quelle façon M. Clavering avait employé son temps le soir du meurtre ?

— Certainement ; mais je n'ai obtenu aucun résultat. Il était sorti durant cette soirée ; tous les rapports sur ce point sont concordants ; il est aussi établi que le lendemain matin, lorsque le valet de chambre est entré pour allumer le feu, il était au lit ; mais, en dehors de cela, on ne sait rien absolument.

— En somme, vous n'avez réuni aucune preuve qui puisse, dans une mesure quelconque, faire supposer que cet homme est l'auteur de l'assassinat, excepté l'intérêt qu'il pourrait y avoir, et le fait que l'une des nièces du défunt lui a écrit une lettre ?

— Pas autre chose.

— Encore une question. Avez-vous su de quelle manière et à quelle heure il s'était fait apporter un journal ce soir-là ?

— Non ; j'ai appris seulement que plusieurs personnes l'avaient vu se hâter de quitter la salle à manger avec la Poste à la main, et qu'il s'était rendu dans sa chambre sans s'être même mis à table.

— Hum ! il ne semble pas…

— Si M. Clavering avait su par avance que le crime devait s'accomplir, ou bien il n'aurait pas commandé son dîner avant d'avoir parcouru le journal, ou, s'il l'avait commandé, il aurait mangé de bon appétit.

— Alors vous ne croyez pas, d'après tout ce que vous savez, que M. Clavering soit coupable ?

M. Gryce se retourna avec peine sur son canapé, jeta un coup d'œil aux papiers qui sortaient de la poche de mon habit et s'écria :

— C'est ce que vous avez appris qui me fait juger qu'il est un criminel !

Cette phrase me rappela à l'affaire que j'avais à traiter, et, sans paraître avoir remarqué le regard qu'il m'avait lancé, je continuai :

— Comment avez-vous été informé que M. Clavering était ici l'été dernier ? Est-ce à l'hôtel Hoffman qu'on vous l'a déclaré ?

— Non ; je l'ai appris d'une manière toute différente. C'est de Londres que ce renseignement m'a été envoyé.

— De Londres ?

— Oui ; j'ai dans la police de là-bas un collègue qui, lorsque je le lui demande, m'adresse quelques renseignements.

— Mais, depuis le jour de l'assassinat, vous n'avez pas eu le temps d'écrire à Londres et de recevoir une réponse.

— Écrire n'est pas nécessaire. Il me suffit de télégraphier le nom de quelqu'un pour que mon collègue comprenne que j'ai besoin de tous les renseignements qu'il pourra recueillir dans un bref délai sur la personne dont il s'agit.

— Et vous lui avez envoyé le nom de M. Clavering ?

— Oui, mais par une dépêche chiffrée.

— Vous avez reçu une réponse ?

— Ce matin.

Je regardai du côté de son bureau.

— La dépêche n'est pas là, fit-il. Ayez l'obligeance de chercher dans la poche de ma redingote, et vous…

Le document était dans ma main avant qu'il eût terminé sa phrase.

— Pardonnez à ma vivacité, lui dis-je, mais ce genre d'ouvrage, vous ne l'ignorez pas, est nouveau pour moi.

Il sourit avec indulgence à une ancienne peinture fanée qui était suspendue à la muraille.

— La vivacité n'est pas un défaut ; mais lisez ; nous allons apprendre ce que mon ami Brown a à nous dire sur M. Henry Ritchie Clavering, de Portland-Place, à Londres.

Je m'approchai de la lumière et lus ce qui suit :

« Henry Ritchie Clavering, âgé de quarante-trois ans, né à…, Hertfordshire, Angleterre. Son père, Charles Clavering, avait appartenu pendant quelque temps à l'armée. Sa mère se nomme Hélène Ritchie ; elle est originaire du Dumfrieshire, Écosse, et elle est encore vivante. Elle habite avec son fils à Portland-Place, à Londres. H. R. Clavering est célibataire ; il a dix pieds de haut et est solidement bâti. Cheveux noirs, traits réguliers, yeux bruns foncés, nez droit. C'est ce qu'on appelle un bel homme ; il marche vite et en se tenant très droit. Il a parmi ses amis la réputation d'être un bon camarade ; il obtient des succès, surtout auprès des dames. Il est généreux, mais pas extravagant ; sa fortune, à ce qu'on prétend, représente un revenu annuel de 5,000 livres ster-

ling, et les apparences confirment ce renseignement. Cette fortune consiste dans un petit domaine situé dans le Hertfordshire et dans des capitaux dont le total n'est pas connu. Un correspondant m'envoie à l'instant ce qui suit : — En 1854, il est entré à Eton, puis il a été gradué à Oxford en 1864. C'était un bon étudiant. En 1873, son oncle est mort et son père a hérité de ses biens. Son père est mort en 1875 à la suite d'une chute de cheval ou d'un accident du même genre. Très peu de temps après, Henry a emmené sa mère à Londres dans la résidence sus-indiquée, où ils ont vécu jusqu'à présent.

» Il a beaucoup voyagé en 1868 ; pendant une partie de ce temps, il avait pour compagnon M. ....., de Munich ; il a voyagé aussi avec Vandervorts, de New-York ; il est allé jusqu'au Caire. En 1883, il a fait seul la traversée d'Amérique, mais il est revenu au bout de trois mois à cause d'une maladie de sa mère.

» Appris par des domestiques qu'il était très gai quand il était jeune ; dernièrement, il est devenu quelque peu taciturne. Vers la fin de son séjour, il faisait une grande attention à l'arrivée du courrier, surtout pour les lettres venant de l'étranger. Il n'expédiait par la poste à peu près que des journaux. A écrit à Munich. On a vu dans sa corbeille à papier une enveloppe déchirée portant le nom de Amy Belden, mais sans adresse. A des correspondants en Amérique, principalement à Boston ; en a deux à New-York. Leurs noms ne sont pas connus, mais on suppose que ce sont des banquiers. A rapporté une grande quantité de bagages et a fait organiser une partie de sa maison comme si une dame devait s'y installer. Les appartements dont il s'agit ont été fermés peu après. Est reparti pour l'Amérique il y a deux mois. Il a fait, à ce qu'on m'assure, un voyage dans le Sud, a télégraphié deux fois

à Portland-Place. Ses amis ne reçoivent que rarement de ses nouvelles. Les lettres arrivées récemment portaient le timbre de New-York. L'une, arrivée par le dernier paquebot, avait été mise à la poste à F… (État de New-York).

« Les affaires sont administrées ici par … et en province par …

» *Brown.* »

Le papier s'échappa de mes mains.

F… (État de New-York) était une petite ville située près de R… !

— Vous avez, m'écriai-je, un ami qui est d'une valeur inestimable, car il m'apprend juste ce que je désirais savoir.

Et, prenant mon portefeuille, je fis incontinent le résumé des faits qui m'avait le plus frappé dans le mémoire que je venais de parcourir.

— Grâce à ce qu'il m'apprend, ajoutai-je, j'aurai découvert le mystère d'Henry Clavering d'ici une semaine.

— Et quand pourrai-je prendre une part dans le jeu ? demanda M. Gryce.

— Aussitôt que j'aurai la certitude d'être sur la véritable trace.

— Et comment aurez-vous cette certitude ?

— Dès que j'aurai vérifié un point qui…

— Attendez ; je puis peut-être faire encore quelque chose pour vous.

Et, se retournant vers son bureau, M. Gryce me pria d'ouvrir le tiroir du haut et de lui remettre les morceaux d'un papier à moitié brûlé.

C'est ce que je m'empressai de faire.

— Voici, dit M. Gryce, un autre résultat des recherches de Fobbs derrière le tas de charbon, le premier jour de l'enquête. Vous avez cru que nous n'avions pas trouvé autre chose que la clef ; mais ceci encore a été découvert, et c'est fort intéressant.

J'examinai immédiatement avec une grande curiosité ces morceaux salis, qui étaient au nombre de quatre et paraissaient être les restes d'une feuille de papier à lettre qui aurait été déchirée dans le sens de la longueur et tordue ensuite ; mais en examinant de plus près j'aperçus que d'un côté se trouvaient de l'écriture et — fait très important — quelques gouttes de sang. Cette dernière observation me remplit d'horreur à un tel point que je repoussai ces affreux débris.

— Que voulez-vous faire de cela ? dis-je à M. Gryce.

— C'est précisément ce que j'allais vous demander, répondit-il.

Surmontant mon dégoût, je revins aux morceaux de papier.

— Ils ont l'air d'avoir fait partie d'une vieille lettre, ajoutai-je.

— En effet, observa M. Gryce d'un ton quelque peu goguenard.

— Cette lettre, sur laquelle se trouvent des taches de sang du côté de l'écriture, devait être étendue ouverte sur le bureau de M. Leavenworth au moment de l'assassinat.

— Évidemment.

— Et, d'après l'uniformité en largeur de chacun de ces débris et leur disposition à s'enrouler lorsqu'on les abandonne à eux-mêmes, on peut conclure que la lettre a été d'abord déchirée, puis que les morceaux en ont été, l'un après l'autre, tordus avant d'avoir été jetés là où on les a découverts par la suite.

— Parfait ! parfait ! s'écria M. Gryce. Continuez.

— L'écriture, autant qu'on peut s'en rendre compte, est celle d'un homme instruit ; ce n'est pas celle de M. Leavenworth que j'ai étudiée d'assez près tout récemment pour la reconnaître du premier coup d'œil ; mais peut-être… Ah ! fis-je soudain, avez-vous de la colle ? Il me semble que si je pouvais réunir et rapprocher tous ces morceaux à plat sur une feuille de papier, je pourrais vous dire ensuite plus aisément ce que j'en pense.

— Il y a de la colle sur le bureau, répondit M. Gryce.

Je me mis à l'ouvrage et, après beaucoup de peine, j'arrivai à rassembler à peu près exactement les morceaux.

— Très bien ! s'écria M. Gryce qui m'avait suivi de l'œil ; très bien ! Mais ne me montrez rien ; étudiez vous-même et dites-moi ce que vous supposez.

— Il est certain, remarquai-je, que cette lettre a été envoyée d'un hôtel à M. Leavenworth, — le mot hôtel est lisible. — En outre, le nom du mois ne se termine pas comme pourrait le faire janvier ou février ; je découvre ici la lettre s. Il s'agit du mois de mars ; regardez.

— Peut-être, mais ne m'interrogez pas.

— Quant au signataire, c'est Henry Clavering.

— Hum ! fit-il en examinant, avec soin ses doigts enveloppés de bandages, qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— Attendez, vous allez en avoir la preuve.

— Sortant de ma poche la carte que M. Clavering m'avait fait passer au début de l'entrevue qu'il avait eue avec moi, je la plaçai au-dessous de la dernière ligne de la seconde page. Un seul regard suffisait pour lire « Henry Ritchie Clavering » sur la carte et « H… chie » sur la lettre ; de plus, l'écriture était la même.

— Alors, c'est Clavering, n'est-ce pas ? interrogea l'inspecteur de police d'un ton qui, au reste, n'indiquait aucune surprise.

— À présent, continuai-je, occupons-nous du texte et du sens général.

Et je me mis à lire à haute voix les mots tels qu'ils venaient, en m'arrêtant à chaque intervalle :

« M. Hor — cher — une nièce — que vo — sembl — l'affectation et la f — un autre homme pou — elle — si char — son visage — conversation ! — aque rose a ses — rose ne fait pas exception. — olie comme elle l'est, charm — tendre comme elle l'est, e — pable de foul — qui s'est fié à — cœur — de celui auquel — elle doit cep — honneur — pect. Si — croyez p — cruelle — créature — qui est — ble — serv — vôtre —

» H… tchie. »

— Cela ressemble à une plainte portée contre l'une des nièces de M. Leavenworth, observai-je.

Je m'arrêtai, étonné moi-même de mes propres paroles.

— Comment ? Qu'avez-vous dit ? fit M. Gryce.

— Je dis… Au fait, j'avais déjà entendu parler de cette lettre-là. C'est une plainte portée contre l'une des nièces de M. Leavenworth par M. Clavering.

Et je racontai ce que M. Harwell m'avait confié à cet égard.

— Ah ! alors M. Harwell s'est décidé à parler ? Je supposais qu'il avait juré de se taire.

— Depuis deux semaines, j'ai eu chaque jour des entrevues avec lui, répliquai-je, et il aurait été étonnant qu'il ne m'eût rien dit.

— Et il déclare qu'il a lu une lettre écrite par M. Clavering à M. Leavenworth ?

— Oui, mais il a oublié le texte exact des phrases.

— Le peu qu'il en reste serait suffisant pour lui rappeler le surplus.

— Je préférerais qu'il ne connût pas l'existence de cette pièce à conviction, et j'estime qu'à moins de force majeure il vaut mieux ne mettre personne dans notre confidence.

— Je vois que c'est là votre avis, répliqua M. Gryce d'un ton sec.

Sans paraître saisir cette allusion ironique, je pris de nouveau la lettre et je me mis à copier les mots incomplets qu'il était possible de chercher à achever, tels que : Hor — vo — sembl — elle — char — pable — foul — serv.

Cela fait, je cherchai à introduire les mots qui pouvaient être nécessaires au sens, comme, par exemple, Leavenworth après Horatio ; monsieur après cher ; avez avec un vous probable avant une nièce ; épines après ses dans la phrase : la rose a ses ; aux après fouler ; auquel après celui ; dette après une ; vous après si ; demandez-moi après croyez ; belle après cruelle.

Puis, entre les colonnes de ces mots supposés, j'intercalai une phrase ou deux çà et là, et voici quel fut le résultat de ma tentative :

1 mars 1884.

» Vous avez une nièce à laquelle vous… et qui semble… aussi… digne… l'affectation et la foi que… si… belle, si charmante… son visage… sa conversation… Mais chaque rose a ses épines et votre rose ne fait pas exception… Jolie comme elle l'est, charmante comme elle l'est, tendre comme elle l'est, elle… est… capable de fouler aux pieds… quelqu'un qui s'est fié à elle… cœur… à celui envers lequel elle a une dette d'honneur de… pect.

» Si vous ne me croyez pas, interrogez cette cruelle et belle créature…

» …Qui est son humble serviteur… le vôtre.

» Henry Ritchie Clavering ! »

— Cela suffit, dit M. Gryce ; nous possédons le sens général de la lettre, et, pour l'instant, nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

— Tout ceci n'est pas précisément flatteur pour la jeune dame dont il est question, observai-je, et Clavering a dû souffrir, ou du

moins il s'est imaginé avoir souffert de quelque grosse déconvenue, pour en être arrivé à user d'un tel langage à l'égard d'une personne dont il proclame la tendresse, les charmes et la beauté.

— Les déconvenues conduisent parfois au crime.

— J'imagine que je devine ce dont il était question ; mais, — M. Gryce me regardait attentivement, — pour l'instant, je vous prie de me permettre de garder pour moi mes soupçons. Tout ce que je puis dire, c'est que mes suppositions se trouvent confirmées par ce que je viens d'apprendre.

— Alors cette lettre ne nous fournit pas précisément le chaînon qui nous manquait ?

— Non ; malgré sa grande valeur, elle n'a pas fourni tout ce que je cherche.

— En tous les cas, elle constitue un indice des plus précieux ; autrement Eleonore Leavenworth ne se serait pas donné autant de peine, d'abord pour l'enlever comme elle l'a fait du bureau de son oncle, et ensuite…

— Attendez, interrompis-je. Qu'est-ce qui vous autorise à croire que c'est là le papier dont elle s'est emparée dans ce jour fatal ?

— Le fait qu'il a été trouvé en même temps que la clef et qu'il est taché de sang.

Je secouai la tête : elle m'avait affirmé que le papier qu'elle avait pris était détruit.

— Que signifie ce mouvement d'incrédulité ? demanda M. Gryce.

— La raison que vous me donnez pour prouver que c'est bien là le papier qui a été enlevé de la table de M. Leavenworth ne me satisfait pas.

— Et pourquoi ?

— D'abord, parce que Fobbs n'a pas prétendu qu'Eleonore tenait un papier à la main quand elle s'est approchée du feu, ce qui autorise à supposer qu'à ce moment la lettre que voici était déjà dans le seau au charbon, — singulier endroit, soit dit entre parenthèse, pour cacher un document dont elle avait eu tant de peine à devenir maîtresse ; — ensuite parce que, lorsqu'on examine ces morceaux, on constate qu'ils ont été tordus comme si on avait voulu s'en servir pour faire des papillotes ou quelque chose de ce genre, et tout cela est assez difficile à concilier avec votre hypothèse.

Les yeux du détective s'attachèrent avec un air de grand intérêt sur le nœud de ma cravate.

— Vous êtes très étonnant, monsieur Raymond, fit-il, et, sur ma parole, je vous admire !

Un peu surpris et, en somme, assez peu satisfait de ce compliment inattendu, je lui demandai, après l'avoir regardé un instant :

— Et vous, quelle est votre opinion ?

— Oh ! moi, je n'en ai aucune, voyez-vous. Du moment que je remets le soin de cette affaire entre vos mains, je ne m'en occupe plus.

— Mais encore…

— Il est à supposer que la lettre dont voici les débris était sur la table de M. Leavenworth au moment du crime ; il est à supposer également qu'à l'instant où le cadavre a été emporté, miss Eleonore s'est emparée d'un papier quelconque, et enfin il est permis également d'admettre que, lorsqu'elle s'est aperçue qu'on l'avait remarquée et que l'attention avait été attirée sur la lettre et sur la clef, elle a cherché à se soustraire à la surveillance dont elle était l'objet, et qu'elle y a en partie réussi en jetant la clef et la lettre dans le feu ou dans le charbon. Quant à la conclusion, c'est à votre jugement que je laisse la tâche de la formuler.

— Parfait ! dis-je en me levant ; mais pour le moment nous nous abstiendrons de toute conclusion. Il faut que je me rende compte d'abord de la vérité ou de l'erreur d'une certaine théorie à moi personnelle, avant que votre jugement sur ce point ou sur tout autre relatif à cette affaire puisse avoir une portée quelconque.

Et après m'être fait donner l'adresse de son subordonné, M. Pourquoi, dans le cas où j'aurais eu besoin de son aide, je pris congé de M. Gryce et me rendis immédiatement chez M. Veeley.

Partie 2 · X

— Alors vous n'avez jamais entendu raconter dans quelles circonstances a eu lieu son mariage ?

C'était mon associé qui s'exprimait de la sorte alors que je le priais de m'expliquer les motifs de l'antipathie bien connue de M. Leavenworth pour les Anglais.

— Non.

— Évidemment, reprit-il en se levant de son lit, — il n'était pas encore entièrement rétabli, — évidemment, vous ne connaissiez rien de cette histoire, car autrement vous n'auriez pas besoin de recevoir une telle explication. Il n'y a, au reste, rien d'étonnant à cela. Je ne crois pas qu'il existe encore au monde une demi-douzaine de personnes qui puissent dire où Horatio Leavenworth a rencontré la jolie femme que par la suite il a épousée, et encore moins qui soient à même de vous fournir des détails au sujet des circonstances qui l'ont conduit à conclure cette union.

— Je m'estime alors très heureux d'être le confident d'un homme capable de me renseigner.

— Tout cela, au surplus, ne vous intéressera guère. Horatio Leavenworth, au temps de sa jeunesse, était très ambitieux ; à une certaine époque, il avait eu l'intention de demander la main d'une dame très riche de Providence. Mais, lors d'un voyage qu'il fit en Angleterre, il rencontra une personne dont la grâce et le charme firent sur lui une si grande impression qu'il eut bientôt oublié la dame américaine.

Le nouvel objet de sa passion était très pauvre et avait un enfant dont il lui aurait été sans doute difficile, à ce que disaient les voisins, d'expliquer nettement l'origine : mais l'admiration et l'amour dépassent les bornes de la sagesse humaine.

Prenant l'avenir de l'enfant à sa charge, il offrit à la jeune Anglaise de devenir son époux, et celle-ci, afin de lui montrer qu'elle était digne de son choix, lui donna immédiatement tous les éclaircissements qu'il avait été trop délicat pour réclamer.

L'histoire qu'elle lui fit était pitoyable. Il paraît qu'elle était Américaine de naissance et que son père avait été un négociant bien connu de Chicago. Aussi longtemps qu'il avait vécu, elle avait mené une existence luxueuse, mais il était mort juste au moment où elle devenait une jeune fille, et ce fut à l'enterrement de son père qu'elle rencontra l'homme qui devait être la cause de sa perte. Pourquoi était-il là ? Elle ne le sut jamais, car ce n'était pas un ami de sa famille. Il suffit de dire qu'il était présent, qu'il la vit, et que trois semaines après — ne frissonnez pas, elle était si jeune ! — et que trois semaines après ils étaient mariés. Au bout de vingt-quatre heures, elle savait ce que cela devait signifier pour elle : des coups. Remarquez, je vous prie, que je ne vous raconte pas une histoire imaginaire. Vingt-quatre heures après la cérémonie, son mari, qui était rentré complètement ivre à la maison, l'assommait à moitié, mais ce n'était là que le commencement. Lorsque la fortune de son père eut été réalisée, on s'aperçut qu'elle était d'une valeur moindre qu'on ne l'avait espéré ; il l'emmena en Angleterre où il ne cessa pas de boire et de la maltraiter jour et nuit.

Avant d'avoir atteint l'âge de seize ans, elle avait déjà gravi tous les échelons des souffrances humaines, et cela non par la faute d'un coquin grossier et commun, mais bien de la part d'un homme beau et distingué, qui poussait si loin l'amour de l'élégance qu'il aurait jeté au feu un habillement de sa femme plutôt que de la voir sortir avec un costume qui n'eût pas été de son goût. Elle supporta cette existence jusqu'au moment de la naissance de son enfant, puis elle prit la fuite. Deux jours après que le petit être fut venu à la lumière, elle se leva et s'enfuit en l'emportant dans ses bras. Les quelques bijoux qu'elle avait pu mettre dans ses poches lui permirent de vivre jusqu'à l'époque où elle se

détermina à entreprendre un petit commerce qu'elle conduisit comme on pouvait s'y attendre de la part d'une femme ayant ses instincts et son éducation. Quant à son mari, elle ne le revit pas et n'en avait plus entendu parler jusqu'à environ deux semaines avant qu'Horatio Leavenworth eût fait sa connaissance ; elle avait à ce moment appris par les journaux qu'il était mort. Elle était donc libre, mais, quoi qu'elle aimât Horatio Leavenworth de tout son cœur, elle refusait de l'épouser, car elle se sentait disait-elle, souillée pour toujours par l'effroyable contact qu'elle avait subi pendant une année. Il ne put arriver à la persuader qu'après le décès de son enfant qui eut lieu à peu près un mois plus tard ; alors elle consentit à lui donner sa main et ce qui pouvait rester de sa malheureuse vie. Il l'emmena à New-York et l'entoura de luxe et de tendres soins ; mais la blessure était trop profonde, et elle mourut deux années après la mort de son fils.

Ce fut là un coup terrible pour M. Leavenworth ; il ne s'en releva jamais, et quoique peu après Mary et Eleonore fussent venues habiter avec lui, il ne recouvra ni son courage ni sa gaieté. L'argent devint son idole et l'ambition de faire et de laisser après lui une grande fortune modifia complètement ses projets d'existence. Mais ce qui prouvait bien qu'il n'avait pas oublié la compagne de sa jeunesse, c'est qu'il lui fut toujours impossible d'entendre prononcer le mot : « un Anglais », sans éprouver aussitôt une insupportable émotion.

M. Veeley s'arrêta et je me levai pour prendre congé.

— Pourriez-vous, lui demandai-je, me faire le portrait de Mme Leavenworth ?

— C'était, répondit-il un peu étonné, une femme très pâle, non pas absolument belle dans le sens strict du mot, mais avec les manières et la physionomie pleines de charme. Elle avait les cheveux bruns, les yeux gris…

— Et très éloignés l'un de l'autre ?

Encore plus étonné, il fit un signe affirmatif :

— Comment, dit-il, le savez-vous ? Avez-vous vu son portrait ?

Je ne répondis pas à cette question.

En descendant l'escalier, je me rappelai que j'avais une lettre pour Frédéric, le fils de M. Veeley, et afin qu'il l'eût le soir même je voulus la placer sur le bureau de la bibliothèque qui était située derrière les salons. Je frappai, puis, n'ayant pas reçu de réponse, j'ouvris la porte.

Cette pièce n'était pas éclairée, mais il y avait un grand feu dans la cheminée, et j'aperçus une femme agenouillée devant le foyer. Tout d'abord j'imaginais que c'était Mme Veeley ; mais en m'approchant et en l'appelant par ce nom je reconnus immédiatement mon erreur. La personne qui était là se releva au son de ma voix, et sa taille ainsi que sa beauté me semblèrent si imposantes qu'il était, je le compris, impossible que ce fût la femme de mon associé, laquelle était de petite stature.

— Je me suis trompé, dis-je, et je vous demande pardon.

J'allais me retirer, mais quelque chose dans l'attitude de la visiteuse me retint, et je crus reconnaître Mary Leavenworth.

— Est-ce vous, miss Leavenworth ? demandai-je.

Le noble visage de cette femme parut pâlir, sa tête s'inclina, et pendant un instant je crus m'être encore trompé. Puis la tête se releva, et j'entendis une voix lente me répondre : « Oui. » J'avançai vivement ; ce n'était pas Mary avec son allure fiévreuse et ses lèvres tremblantes, mais bien Eleonore, celle dont le regard abattu m'avait ému dès la première fois, la femme que son mari, à ce que je croyais, cherchait à faire rentrer sous son obéissance.

Ma surprise fut trop forte pour qu'il me fût possible de la dissimuler, et tout en reculant je murmurai quelque chose en guise d'explication, tandis que je n'avais en réalité qu'un seul désir, celui d'éviter une personne que je n'osais pas affronter, étant donnée l'enquête à laquelle je me livrais à son égard.

— Me quitterez-vous sans me dire un mot, monsieur Raymond, — fit-elle de sa voix enchanteresse, — alors que le hasard nous a mis en présence ?

Je me rapprochai lentement.

— Êtes-vous donc si profondément étonné de me rencontrer ici ? ajouta-t-elle.

— Je… ne sais, je ne… m'attendais pas…, répliquai-je en balbutiant. J'avais entendu dire que vous étiez souffrante, que vous n'alliez nulle part, et ne vouliez recevoir aucun de vos amis.

— J'ai été malade, répondit-elle, mais à présent je vais mieux, et je suis venue passer la soirée avec Mme Veeley, car je me suis sentie incapable de supporter plus longtemps l'aspect impassible des quatre murs de ma chambre.

Elle disait cela sans aucune intention de se plaindre, mais plutôt comme si elle avait voulu s'excuser de s'être trouvée là.

— Je suis heureux que vous ayez pris cette détermination, répondis-je, et c'est ici que vous auriez dû vous fixer, car cette triste maison meublée n'est pas un endroit qui vous convienne, et nous avons tous été désolés de vous voir vous exiler ainsi.

— Je désire ne désoler personne, répondit-elle. Mais il est préférable que je demeure au domicile que j'ai choisi et qui n'est pas un exil, car je n'y suis pas seule. Une petite fille, dont les yeux innocents ne voient que l'innocence dans mes propres regards, me tient compagnie, et elle saura me préserver de tout grand désespoir. Que mes amis ne s'effrayent pas trop ; je suis capable de supporter ma destinée !

Puis elle ajouta d'un ton plus bas :

— Il n'y a qu'une chose qui me trouble profondément, c'est l'ignorance où je suis de ce qui se passe à la maison. Je puis souffrir, mais le doute me tue. Ne pouvez-vous rien me dire de Mary ? Il ne m'est pas possible d'interroger Mme Veeley ; elle est très bonne, mais elle ne connaît ni Mary ni moi-même, et elle n'est pas au courant de notre brouille. Elle croit que je suis une obstinée et me blâme d'avoir quitté ma cousine au milieu de ses chagrins. Mais vous, vous savez bien que je ne puis faire autrement. Vous savez bien…

Sa voix se mit à trembler et elle n'acheva pas sa phrase.

— Je n'ai pas grand'chose à vous apprendre, dis-je à mon tour, mais je suis à votre disposition pour tout ce que je puis connaître. Auriez-vous quelque question spéciale à me poser ?

— Je voudrais savoir si Mary est en bonne santé et… et si elle est calme.

— Votre cousine n'est pas malade, mais je n'oserais affirmer qu'elle est calme, car son angoisse est grande. Non seulement elle est accablée par la perte qu'elle vient de faire, mais encore dominée par l'inquiétude que vous lui inspirez, et vraiment il devrait vous être impossible de supposer qu'il pût en être autrement.

— La voyez-vous souvent ? interrogea-t-elle.

— Comme j'aide M. Harwell à préparer le livre de votre oncle pour l'impression, je vais souvent là-bas.

— Le livre de mon oncle ! fit-elle avec un accent d'horreur.

— Oui ; on a pensé qu'il serait bon de le publier, et…

— Et c'est Mary qui vous a prié de vous charger de cette tâche ?

— Oui.

On aurait dit qu'elle ne pouvait échapper à un sentiment affreux qui la dominait.

— Oh ! s'écria-t-elle, comment a-t-elle pu… comment a-t-elle pu faire une pareille chose ?

— Elle se considère comme remplissant les désirs que son oncle avait formés durant sa vie, car vous savez qu'il souhaitait de voir son ouvrage paraître en juillet et…

— Ne parlez pas de cela, fit-elle en faisant un pas en arrière. Cela me fait trop de mal.

Puis, comme si elle eût craint d'avoir heurté mes sentiments par sa brusquerie, elle adoucit le son de sa voix et poursuivit :

— Il n'y a, au reste, personne que j'eusse préféré voir chargé d'un pareil soin. Pour vous, ce sera une œuvre de piété et de respect, tandis que pour un étranger… Oh ! je n'aurais pas pu supporter qu'un étranger y touchât !

L'impression d'horreur d'il y a un instant allait la reprendre, mais elle revint à elle et murmura :

— Je voulais vous demander quelque chose… Ah ! j'y suis ! — Et elle se plaça de manière à me regarder en face. — Je désirerais savoir si rien n'a été changé dans la maison, les domestiques et… le reste.

— À l'exception d'une dame Darrell qui est venue s'y installer, rien, autant que je sache, n'a été modifié.

— Mary ne parle pas de partir ?

— Je ne crois pas.

— Mais reçoit-elle des visites ? N'y a-t-il personne, outre Mme Darrell, qui vienne l'aider à supporter sa solitude ?

Je sentis un frisson mortel courir dans mes veines.

— Oui, répondis-je, il vient quelques personnes.

— Pourriez-vous me les nommer ? fit-elle d'une voix basse, mais distincte.

— C'est facile, fis-je en détournant les yeux ; Mme Veeley, Mme Gilbert, miss Martin, et…

— Continuez ! insista-t-elle, très bas toujours.

— Et un certain monsieur Clavering.

— Vous prononcez ce nom avec un emballage évident, dit-elle ; voulez-vous me permettre de vous demander pourquoi ?

Je la regardai avec stupéfaction. Son visage pâle, à la clarté du feu, avait l'air d'être de marbre, et il avait l'aspect de contention énergique que je me rappelais si bien ; aussi je détournai immédiatement les yeux.

— Pourquoi ? repris-je. Parce que certaines circonstances qui le concernent m'ont particulièrement frappé.

— De quelle façon ?

— Il a été connu sous deux noms différents ; aujourd'hui, il est Clavering, et il y a quelque temps on l'appelait…

— Achevez !

— Robbins.

J'entendis le froissement de sa robe sur le parquet ; on aurait dit une plainte désolée. Mais sa voix, lorsqu'elle continua à parler, était aussi impassible que celle d'un automate.

— Combien de fois ce personnage, dont le nom ne paraît pas vous être exactement connu, est-il allé rendre visite à Mary ?

— Une fois.

— Quand donc ?

— Hier au soir.

— Est-il resté longtemps ?

— Environ vingt minutes, à ce que je crois.

— Et pensez-vous qu'il doive revenir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Il a quitté le pays.

Il y eut un court moment de silence. Je sentais que ses yeux cherchaient les miens ; mais alors même que j'aurais su qu'elle tenait un pistolet chargé à la main, je ne l'aurais pas regardée.

— Monsieur Raymond, reprit-elle sur un ton différent, la dernière fois que je vous ai rencontré, vous m'avez dit de vous alliez faire des efforts afin de me rendre dans le monde la position que j'y occupais auparavant. Je ne souhaitais pas alors vous voir agir dans ce sens, et je ne le souhaite pas encore maintenant. Ne pouvez-vous me rendre relativement heureuse en me déclarant que vous avez abandonné un projet qui ne saurait réussir ?

— C'est impossible, répondis-je ; je ne puis renoncer à un tel dessein. Quelle que soit la douleur que cette résolution vous cause, sachez que je ne renoncerai jamais à mon espoir de vous rendre justice, aussi longtemps que je vivrai.

C'est en vain qu'elle fit un geste de supplication ; je demeurai insensible.

— Jamais, j'en suis convaincu, je ne pourrais reposer tranquillement au cimetière si je perdais le privilège béni de faire punir le coupable et de sauver une noble femme d'une disgrâce imméritée.

Et, voyant qu'elle ne répondait pas, j'ajoutai en faisant un pas vers elle :

— N'auriez-vous pas, miss Leavenworth, quelque service à me demander avant que je me retire… un message ou une démarche dont seul un ami pourrait se charger ?

Elle se mit à réfléchir.

— Non, dit-elle, je n'avais qu'une requête à vous présenter, et vous refusez d'y accéder.

— Cela, soyez-en sûre, pour des raisons qui ne sont nullement égoïstes.

Elle seconda lentement la tête.

— Vous le croyez ? murmura-t-elle.

Puis elle ajouta :

— J'ai à vous demander une petite faveur.

— Laquelle ?

— Si quelque chose se découvre, si on retrouve Hannah, ou… ou si, en quelque façon, ma présence était utile, je vous prie de ne pas me laisser dans l'ignorance, et de me faire part même de tout ce qui pourrait arriver de pire.

— Je vous le promet.

— Maintenant, bonsoir ; Mme Veeley va venir et vous ne devez pas, sans doute, vous soucier d'être vu ici avec moi.

— Non, répondis-je.

Et cependant je ne partis pas encore, et je regardai les ombres coupées sur sa robe noire par les flammes du foyer jusqu'au moment où la pensée de Clavering et du devoir que je devais remplir

le lendemain fut venue produire sur mon cœur une impression aussi froide que l'aurait fait une lame d'acier. Alors je gagnai la porte, mais, sur le seuil, je m'arrêtai de nouveau et regardai une fois de plus en arrière. Oh ! ces flammes du foyer avec leurs reflets vacillants ! Oh ! ces ombres amassées et ondoyantes ! Oh ! cette tête inclinée au milieu d'elles avec ces mains qui cachaient un visage de femme ! Je vois encore tout cela ; je le vois comme dans un rêve... puis, voici que tout à coup il fait noir et qu'à la clarté douteuse des becs de gaz je rentre, rempli de tristesse, dans mon logis solitaire.

Partie 2 · XI

Lorsque j'avais dit à M. Gryce que je n'attendais plus que la vérification d'un seul fait avant de remettre sans réserves l'affaire entre ses mains, j'avais fait allusion à la question de savoir si, oui ou non, Henry Clavering avait, l'été dernier, passé un certain temps avec Eleonore Leavenworth dans une station balnéaire.

Aussi, lorsque je me trouvai le lendemain prêt à feuilleter le registre des voyageurs à l'hôtel de l'Union, à R..., j'eus grand'peine à contenir mon impatience ; mais presque immédiatement j'aperçus le nom que je cherchais écrit à moins d'une demi-page plus bas que ceux de M. Leavenworth et de ses nièces, et je compris que j'étais définitivement sur une piste sérieuse, capable de me conduire à la solution de l'effrayant problème qui me préoccupait.

Je me précipitai au bureau du télégraphe afin d'envoyer une dépêche à l'homme dont M. Gryce m'avait promis le concours, et

après avoir reçu sa réponse, qui m'apprenait qu'il arriverait à trois heures, j'allai rendre visite à M. Monell, l'un de nos clients qui habitait à R... Il était chez lui, et pendant les deux heures que dura notre entrevue j'eus assez de courage pour feindre de m'intéresser à ses propres affaires, dont il m'entretint avec force détails.

J'étais à la gare juste au moment où le train arrivait. Une seule personne descendit ; c'était un jeune homme à l'air vif, dont l'allure était si différente de celle que j'avais en imagination attribuée à M. Pourquoi que je crus que ce n'était pas là celui que j'attendais, et j'allais partir lorsqu'il s'approcha et me tendit une carte sur laquelle était écrit ce seul mot : « Pourquoi ». J'avais de la peine à supposer que ce pût être là le plus rusé et le plus fin des agents de M. Gryce ; mais en regardant ses yeux j'y découvris une telle flamme, que je n'eus plus de doute et lui rendis avec plaisir son salut.

— Vous êtes ponctuel, lui dis-je.

Il s'inclina de nouveau.

— Enchanté, monsieur, d'avoir pu vous plaire. La ponctualité est une vertu à trop bon marché pour ne pas être pratiquée par un homme dont le métier est de demeurer sur le qui-vive. Mais quelles sont vos intentions ? Dans dix minutes passe un train de retour, et il n'y a pas de temps à perdre.

— Un train de retour ? Que nous importe ?

— Je supposais que vous aviez l'intention de le prendre. M. Brown — il me fit un signe d'intelligence — a toujours l'habi-

tude de faire sa malle pour rentrer chez lui lorsque j'arrive. Mais c'est là votre affaire.

— J'ai l'intention de prendre le parti le plus sage.

— Alors retournez à votre domicile aussi vite que possible.

Et il me fit un troisième salut écourté.

— Si je vous quitte, c'est seulement parce qu'il est bien convenu que vous viendrez me trouver dès que vous aurez un renseignement quelconque. Vous êtes dès aujourd'hui uniquement à mon service et jusqu'à nouvel ordre je veux que vous soyez muet.

— Oui, monsieur. Lorsque je travaille pour Brown et C, je travaille pour eux ; et lorsque Smith et C m'emploient, je suis leur employé et non pas celui d'autres gens.

— Très bien, lui dis-je en lui remettant un mémoire que j'avais rédigé avant de quitter M. Monell ; voici vos instructions.

Il regarda le papier que je lui avais donné avec une certaine attention, puis il le jeta dans le poêle de la salle d'attente que nous traversions, en disant tout bas :

— On ne sait pas ce qui peut arriver ; je pourrais être atteint de quelque mal subit.

— Mais…

— Oh ! ne vous inquiétez pas ! J'ai de la mémoire ; avec moi, le papier et l'encre sont inutiles. Vous aurez probablement de mes nouvelles dans un jour ou deux, ajouta-t-il en riant.

Et après m'avoir salué une fois de plus, il disparut rapidement dans la rue qui se trouvait en face de la gare.

Voici quelles étaient mes instructions à M. Pourquoi :

1 Découvrir quel jour et en quelle compagnie les demoiselles Leavenworth étaient arrivées à R..., l'année précédente ; ce qu'elles avaient fait pendant leur séjour, quelles étaient les personnes qu'elles avaient le plus fréquentées, quelle était la date de leur départ ; enfin réunir tous les faits relatifs à leurs habitudes, etc., etc.

2 Mêmes recherches en ce qui touchait M. Henry Clavering, compagnon, hôte et ami probable de ces demoiselles.

3 Savoir le nom de quelqu'un remplissant les conditions suivantes : prêtre méthodiste, mort en décembre dernier ou vers cette époque, et ayant habité, au mois de juillet, dans une certaine ville à environ vingt milles de R...

4 Se renseigner exactement sur l'homme qui était à son service à l'époque en question.

Dire que je passai le temps nécessaire à faire ces recherches dans un état parfait de tranquillité d'esprit serait vouloir m'attribuer une force de caractère que je n'ai pas. Jamais les heures ne me parurent plus longues jusqu'au moment où je reçus la lettre dont voici le texte :

» 1 Les individus mentionnés sont arrivés à R... le 3 juillet. Il y avait quatre personnes : elles, l'oncle et une domestique nommée Hannah. Au bout de trois jours, l'oncle est parti pour un petit voyage dans le Massachusets et il a été absent pendant deux semaines, durant lesquelles ces dames ont été vues plus ou moins souvent avec le personnage que l'on sait, mais pas assez cependant pour avoir excité la malignité publique. Ledit personnage a

quitté brusquement R... deux jours après le retour de l'oncle, — c'était le 19 juillet. — Quant aux habitudes des dames, elles étaient assez mondaines ; c'étaient constamment des pique-niques, des bals, des excursions. M... plaisait davantage, E... avait l'air sérieux et même triste à la fin de son séjour. On se rappelle que son attitude avait quelque chose de particulier, et que, dans une certaine mesure, sa cousine cherchait à l'éviter. Une femme de chambre, qui est encore à l'hôtel, assure cependant que c'était la jeune fille la plus aimable que l'on pût rencontrer ; aucun motif particulier n'est donné à l'appui de cette opinion. L'oncle, les dames et les domestiques ont quitté R... pour New-York le 7 août.

2 H. C. est arrivé à l'hôtel, à R..., le 6 juillet, en compagnie de M. et Mme Vandervorts, ses amis. Il est parti le 19 après un séjour de deux semaines. Il n'y a rien à savoir sur son compte. On se souvient qu'il était le plus élégant cavalier du cercle des demoiselles L., et c'est tout.

3 F..., une petite ville à environ seize ou dix-sept milles de R..., avait comme pasteur méthodiste, au mois de juillet dernier, un M. Samuel Stobbins, qui depuis est mort. Date de son décès : 7 janvier de cette année.

4 Nom de l'homme employé à cette époque par M. Stobbins : Timothy Cook. Il a été absent, mais depuis deux jours il est rentré à F... On peut aller le voir, si cela est nécessaire. »

— Ah ! m'écriai-je avec satisfaction, voici donc enfin un point de repère ! et j'écrivis incontinent la réponse suivante :

« Voir T. C. coûte que coûte. Se procurer aussi à tout prix la preuve que Henry Clavering et Eleonore Leavenworth se sont

mariés chez M. S. S. au mois de juillet ou au mois d'aout dernier. »

Le lendemain, je reçus le télégramme dont voici la teneur :

« L'examen de Timothy Cook est commencé. Il se souvient d'un mariage. Je serai chez vous vers deux heures. »

Le même jour, à trois heures, j'étais chez M. Gryce.

— Je viens, vous faire mon rapport, lui dis-je.

Il laissa échapper quelque chose qui pouvait passer pour un sourire, regarda le bout de ses doigts empaquetés, puis répondit :

— Je suis prêt.

— Vous souvenez-vous, demandai-je, de la conclusion à laquelle nous avons abouti lors de notre première entrevue, ici même ?

— Je m'en souviens ; au reste, nous n'en avons eu qu'une seule.

— C'est exact ; nous avons conclu que si nous pouvions découvrir à qui Eleonore Leavenworth devait amour et obéissance, nous aurions aussi découvert quel était l'assassin de son oncle.

— Et vous supposez avoir acquis cette certitude ?

— Oui.

Il me regarda de plus près.

— C'est bien, fit-il, c'est très bien ; continuez.

— Lorsque j'ai entrepris de soustraire Eleonore Leavenworth à tout soupçon, c'était avec l'idée que l'assassin devait être la personne qu'elle aimait, mais je ne supposais nullement que ce fût son mari.

L'œil de M. Gryce lança un éclair.

— Celui qui aime Eleonore Leavenworth est son mari, repris-je ; c'est là le lien qui unit cette jeune femme à Henry Clavering.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— Il n'est pas nécessaire que je l'explique. Il s'agit seulement de savoir si ce que j'avance est exact, et je le crois. Si vous voulez bien jeter les yeux sur le résumé que voici au sujet de la vie de ces deux personnes, vous partagerez, je l'imagine, mon opinion.

Et je lui tendis les lignes qui suivent :

« Pendant les deux semaines qui ont commencé le 6 et pris fin le 19 juillet de l'année dernière, H. R. Clavering, de Londres, et Eleonore Leavenworth, de New-York, ont habité le même hôtel. — Fait prouvé par le livre des voyageurs de l'hôtel de l'Union, à R...

» Non seulement ils vivaient dans le même hôtel, mais encore il est établi qu'ils ont été en relations plus ou moins suivies. Fait prouvé par les domestiques qui étaient alors et qui sont encore employés à l'hôtel de R...,

» 19 juillet. — M. Clavering a quitté R... soudainement, circonstance à laquelle on n'aurait pas prêté grande attention si M. Leavenworth, dont la violente antipathie pour les épouseurs

de nationalité anglaise est notoire, n'était précisément revenu ce jour-là de son voyage.

» 30 juillet. — M. Clavering a été vu dans le salon de M. Stobbins, le pasteur méthodiste de F..., ville à environ seize milles de distance de R..., où il a épousé une jeune dame d'une grande beauté. Fait prouvé par Timothy Cook, homme au service de M. Stobbins, qui a été appelé du jardin, où il se trouvait, afin d'être témoin de la cérémonie qui a été célébrée dans la maison, et de signer un papier que l'on suppose être un certificat.

» 31 juillet. — M. Clavering s'embarque pour Liverpool. Fait prouvé par les journaux portant cette date.

» Septembre. — Eleonore Leavenworth, chez son oncle, à New-York, se conduit comme d'habitude, mais elle est pâle et a l'air préoccupé. Fait prouvé par les domestiques à son service.

» M. Clavering est à Londres ; il attend avec avidité le courrier des États-Unis, mais il ne reçoit pas de lettres. Il fait arranger avec élégance des appartements pour une dame. Fait prouvé par une communication secrète de Londres.

» Novembre. — Miss Leavenworth est toujours chez son oncle. Aucune publicité n'a encore été donnée à son mariage. M. Clavering est toujours à Londres ; il paraît inquiet ; il fait fermer l'appartement destiné à une dame. Fait prouvé comme ci-dessus.

» 17 janvier. — M. Clavering est de retour en Amérique et loue une chambre à l'hôtel Hoffman, à New-York.

» 1 ou 2 mars. — M. Leavenworth reçoit une lettre signée par Henry Clavering et dans laquelle celui-ci se plaint d'avoir été abusé par une des nièces dudit M. Leavenworth. Une brouille

manifeste se produit à ce moment entre les membres de la famille.

» 4 mars. — M. Clavering, à l'aide d'un faux nom, va prendre des nouvelles de miss Eleonore à la porte de M. Leavenworth. Fait prouvé par Thomas.

— Le 4 mars ! s'écria M. Gryce ; mais c'était la nuit de l'assassinat.

— Oui. Le prétendu Robbins qui est venu faire une visite ce soir-là n'était autre que M. Clavering.

» 19 mars. — Miss Mary Leavenworth, au cours d'une conversation que nous avons eue ensemble, reconnaît qu'il existe un secret dans la famille, et elle est presque prête à le révéler lorsque M. Clavering se fait annoncer. Après le départ de ce personnage, elle refuse de revenir sur cette question.

— Et c'est de tout ceci, fit M. Gryce en mettant le papier de côté, que vous inférez qu'Eleonore Leavenworth est la femme de M. Clavering ?

— Oui.

— Et qu'étant sa femme…

— Il a été tout naturel qu'elle ait fait tous ses efforts pour dissimuler ce qui pouvait démontrer la culpabilité de son mari.

— En supposant toujours, bien entendu, que Clavering ait commis un acte criminel ?

— Naturellement.

— C'est ce qui vous reste à démontrer.

— C'est, repris-je, ce que nous devons nous efforcer de prouver.

— Alors, demanda M. Gryce d'un air singulier, vous n'avez pas d'autre preuve contre M. Clavering ?

— J'imagine que sa situation de mari clandestin d'une personne soupçonnée est bien quelque chose.

— Ce n'est pas le moins du monde une preuve positive qu'il soit l'assassin de M. Leavenworth, du moins à ce que je crois. Et vous, qu'en pensez-vous ?

Je fus obligé de reconnaître qu'effectivement ce n'était pas là un fait décisif.

— Mais, m'écriai-je, je puis établir l'existence du motif, et aussi prouver, sinon d'une façon irréfutable, du moins d'une manière probable, qu'il se trouvait dans la maison au moment du crime.

— Ah ! vous pouvez ?

— Le motif était celui de l'intérêt personnel. M. Leavenworth était un obstacle à la reconnaissance du mariage d'Eleonore, et il fallait que cet obstacle fût supprimé.

— Le motif est faible.

— Les mobiles qui poussent à commettre des crimes sont parfois de cette nature-là.

— Dans l'affaire dont il s'agit, le motif était très différent. Non seulement on a développé trop de calcul dans sa préparation, mais encore la manière de procéder a été trop froide pour qu'on

n'ait pas agi après mûre délibération et sous l'impulsion intense de la passion ou de l'avarice.

— De l'avarice !

— Il est impossible de rechercher les causes qui ont pu conduire à l'assassinat d'un homme très riche sans tenir compte de l'un des vices les plus communs de l'espèce humaine.

— Mais…

— Voyons un peu ce que vous savez au sujet de la présence de M. Clavering au moment de l'assassinat.

— Ma foi, lui dis-je, si vous trouvez que le motif était faible, je crains que vous n'estimiez que la suite le soit encore davantage.

Je racontai ce que Thomas, le maître d'hôtel, m'avait déclaré à l'égard de la visite que M. Clavering avait faite ce soir-là à miss Eleonore, et je résumai l'ensemble des preuves qui tendaient à démontrer qu'il était parti après le crime.

— Ceci mérite qu'on s'en souvienne, dit M. Gryce par mode de conclusion, car c'est là une circonstance importante, quoique très indirecte, de sa participation au crime.

Puis, sur un ton plus grave que celui dont il s'était servi jusqu'alors, il ajouta :

— Avez-vous conscience, monsieur Raymond, que jusqu'à présent, bien loin d'affaiblir les possibilités de la culpabilité de miss Eleonore Leavenworth. vous n'avez fait que les fortifier ?

Je fus saisi d'horreur et d'effroi.

— Vous l'avez présentée comme étant une femme dissimulée, rusée, sans principes, et capable de nuire à ceux auxquels elle est le plus liée, c'est-à-dire son oncle et son mari.

— Vous allez trop loin, répliquai-je en entendant cette description du caractère d'Eleonore, si différente de l'idée que je m'en étais faite.

— Je n'ai pas dépassé vos propres conclusions.

Puis, tandis que je restais silencieux, il murmura tout bas, comme s'il ne s'était adressé qu'à lui-même.

— Si auparavant le cas était douteux à son égard, il l'est encore bien plus, maintenant qu'il est possible qu'elle ait épousé secrètement M. Clavering :

— Mais enfin, m'écriai-je sous l'impulsion d'un mouvement irrésistible, vous ne croyez pas, vous ne pouvez pas croire qu'Eleonore, cette femme si digne et si noble, soit coupable d'un aussi horrible crime !

— Non, répondit-il avec lenteur, je crois qu'Eleonore Leavenworth est innocente.

— Mais alors, fis-je, saisi à la fois par la joie et le doute, que reste-t-il donc à faire ?

M. Gryce me répondit d'une voix tranquille :

— À prouver que vos suppositions étaient fausses.

Partie 2 · XII

Je le regardai avec stupéfaction.

— Je ne crois pas que cela soit très difficile, dit-il.

Puis il ajouta tout à coup :

— Où est Cook ?

— Il est en bas avec M. Pourquoi. Ils m'ont accompagné.

— Vous avez bien fait ; faites-les monter.

J'appelai, et les deux hommes entrèrent.

— Ah ! s'écria M. Gryce en se tournant vers Cook, mais sans s'adresser cependant directement à lui, voilà l'ancien serviteur de M. Stobbins ! J'imagine qu'il dira la vérité.

— On ne m'a jamais qualifié de menteur, répliqua Cook.

— J'en suis persuadé, fit le détective d'un air affable.

Puis sans autre préambule, il commença :

— Comment s'appelait la dame qui, l'été dernier, s'est mariée chez votre maître ?

— Sur ma parole, monsieur, je ne l'ai jamais su.

— Mais vous vous rappelez son attitude ?

— Aussi bien que s'il s'agissait de ma propre mère ; cela au reste avec tout le respect que je dois à cette dame que vous connaissez peut-être, se hâta-t-il d'ajouter. Je veux dire qu'elle

était si jolie que je ne l'oublierai jamais, quand même je vivrais cent ans.

— Pouvez-vous nous expliquer comment elle était ?

— Je ne saurais dire… Elle était de haute taille avec un air imposant ; ses yeux étaient brillants, ses mains étaient blanches, et elle avait un sourire comme un homme de ma condition n'en a jamais vu.

— La reconnaîtriez-vous dans la foule ?

— Je la reconnaîtrais partout.

— Très bien ; racontez-nous maintenant les circonstances du mariage.

— Voici, ou à peu près : Il y avait environ une année que j'étais au service de M. Stobbins, lorsqu'un matin, comme j'étais occupé à piocher dans le jardin qui longe la route, je vis un monsieur arriver de la gare, regarder un instant de tous côtés, puis se diriger rapidement vers notre porte et entrer. Mon attention fut particulièrement attirée sur lui à cause de son air de distinction, bien supérieure à celle des habitants de F… ; mais je n'y aurais pas pensé longtemps si, cinq minutes après, une voiture dans laquelle étaient deux dames ne s'était aussi arrêtée devant la porte. Je m'approchai afin de tenir les chevaux pendant qu'elles descendaient.

— Avez-vous vu leur figure ?

— Non, monsieur, pas à ce moment-là ; elles étaient voilées.

— Très bien ! continuez.

— J'allai reprendre mon ouvrage, mais peu après M. Stobbins m'appela. « Timothy, me dit-il, j'ai besoin de vous ; lavez vos mains et venez au salon. » — On ne m'avait jamais jusqu'alors donné un ordre pareil, et je fus un peu étonné ; mais j'obéis, et un instant plus tard je me trouvai en présence du monsieur et d'une des dames, qui se tenaient debout au milieu du salon. J'étais ému et ne sus pas trop ce qui se passait jusqu'au moment où j'entendis M. Stobbins prononcer les mots de « mari et femme » ; je compris alors qu'il s'agissait d'un mariage.

— Vous avez dit qu'il y avait deux dames, interrogea M. Gryce, tandis que Timothy Cook se frappait le front comme pour mieux rappeler ses souvenirs. Où était l'autre ?

— Elle était là aussi, monsieur, mais je n'ai guère fait attention à elle ; je ne regardais que sa compagne, si belle et qui souriait si bien.

Je sentis un frisson parcourir mes veines, sans être capable d'en comprendre la cause.

— Vous souvenez-vous de la couleur de ses cheveux ou de ses yeux ?

— Non, monsieur ; j'ai seulement l'idée qu'elle n'était pas brune, mais c'est tout.

— Vous vous rappelez sa figure ?

— Oui, monsieur.

M. Gryce me dit alors à voix basse de prendre les deux portraits que je trouverais dans un tiroir de son bureau et de les placer dans deux endroits différents sans que Cook s'en aperçût.

— Vous avez déclaré tout à l'heure, poursuivit M. Gryce, que vous ne vous souveniez pas de son nom. Comment cela est-il possible, puisque vous avez signé le certificat ?

— J'étais tellement troublé que je n'ai pas tout remarqué ; j'ai seulement gardé dans la mémoire que le marié s'appelait Clavering ; quant à la dame, c'était un nom comme Elner. Si j'avais supposé que je pusse vous être utile, monsieur, j'aurais eu soin de ne pas être aussi stupide.

— Dites-nous ce que vous savez au sujet de la signature du certificat.

— Je ne sais pas grand'chose. M. Stobbins m'a dit de signer à un certain endroit, sur un morceau de papier qu'il a placé devant moi ; je l'ai fait et c'est tout.

— N'y avait-il pas sur le certificat un autre nom que le vôtre lorsque vous avez signé ?

— Non, monsieur ; c'est après seulement que M. Stobbins s'est tourné vers l'autre dame et l'a priée de signer ; elle y a consenti.

— Avez-vous vu sa figure à ce moment-là ?

— Non, monsieur ; lorsqu'elle a relevé son voile, elle me tournait le dos ; j'ai seulement remarqué que M. Stobbins la fixait, au moment où elle s'est inclinée, avec un air d'étonnement qui m'a fait supposer qu'elle aussi était fort belle.

— Bien ; que s'est-il passé ensuite ?

— Je ne sais pas. Je suis sorti et n'ai plus rien vu.

— Où étiez-vous lorsque les dames sont parties ?

— Dans le jardin où j'étais allé reprendre mon ouvrage.

— Le monsieur était-il avec elles ?

— Non, et c'est là ce qui m'a paru le plus singulier ; elles s'en sont allées seules comme elles étaient arrivées, et lui est parti seul aussi. Quelques minutes après M. Stobbins est venu me trouver et m'a recommandé de garder le secret sur ce qui s'était passé.

— N'y avait-il personne autre que vous à la maison ? Est-ce qu'aucune femme n'était présente ?

— Il n'y avait que moi ; Mme Stobbins était sortie.

Pendant cet interrogatoire, j'avais deviné ce que M. Gryce voulait faire et quels étaient ses soupçons lorsqu'il m'avait invité à placer les portraits, l'un, celui d'Eleonore, sur la cheminée, et l'autre, celui de Mary, très en évidence, sur le bureau. Timothy Cook, qui tournait le dos, n'avait vu ni l'un ni l'autre, et je lui demandai s'il n'avait rien à ajouter.

— Rien, monsieur.

— Maintenant, fit M. Gryce en jetant un coup d'œil à M. Pourquoi, n'y aurait-il rien ici que vous puissiez offrir à M. Cook en récompense de sa narration ? Cherchez, je vous prie.

M. Pourquoi s'approcha d'une armoire qui était à côté de la cheminée, et Timothy Cook se mit naturellement à le suivre du regard ; tout à coup il s'arrêta devant la cheminée, regarda le portrait d'Eleonore que j'y avais placé et laissa échapper un murmure de plaisir et de satisfaction. Mon cœur bondissait dans ma

poitrine sous l'impulsion d'un sentiment violent de crainte ou d'espérance, je ne sais ; soudain Cook fit une exclamation et dit :

— Ah ! la voilà ! C'est elle, c'est elle, messieurs !

Et il se précipita vers le portrait qu'il prit dans ses mains.

J'étais puissamment excité et j'avais conscience qu'un tourbillon de pensées et de déductions anciennes s'agitaient en moi ; mais je ne fus pas profondément surpris, car les procédés de M. Gryce m'avaient préparé à ce qui arrivait :

— Comment ! s'écria M. Gryce, c'est là la dame qui a épousé M. Clavering ? Vous devez vous tromper, mon brave homme !

— Me tromper ! Ne vous ai-je pas dit que je la reconnaîtrais partout ? C'est elle, j'en suis sûr.

Et M. Cook se mit à dévorer le portrait des yeux, ce qui était une manière de lui rendre hommage.

— Je suis très étonné, poursuivit M. Gryce en me faisant un signe si diaboliquement moqueur qu'en toute autre occasion je me serais mis en colère. — Si vous aviez désigné le portrait que voici sur la cheminée, ma stupéfaction aurait été moindre.

— Cette dame-là ? mais je ne l'ai jamais vue. Quant à celle-ci… voudriez-vous me rappeler son nom, messieurs ?

— Si ce que vous dites est vrai, elle s'appelle Mme Clavering.

— Clavering ! Oui, c'était bien là son nom à lui.

— C'est une très jolie femme, ajouta M. Gryce. Morris, est-ce que vous ne trouvez rien ?

— Si, monsieur, répliqua M. Pourquoi en plaçant sur la table des verres et une bouteille.

Mais Cook n'était pas disposé à boire ; il éprouvait, je crois, quelques remords, car, après avoir promené ses regards du portrait à M. Pourquoi et de M. Pourquoi au portrait, il s'écria :

— Si mon bavardage peut causer quelque tort à cette dame, je ne me le pardonnerai jamais. Vous m'avez assuré que je servirais à lui faire rendre justice ; si vous m'avez trompé…

— Oh ! je ne vous ai pas trompé, interrompit M. Pourquoi de son ton bref. Demandez à ces messieurs si nous ne sommes pas tous intéressés à ce que Mme Clavering soit traitée ainsi qu'elle le mérite.

Je n'étais pas, en ce qui me concerne, d'humeur à répondre, et je désirais voir l'homme s'en aller aussitôt que possible, afin de pouvoir m'informer des raisons pour lesquelles M. Gryce examinait avec tant de complaisance le bout de ses doigts.

— M. Cook peut agir comme il lui plaira, observa l'inspecteur de police, et s'il préfère une boisson chaude afin de prendre des forces pour faire sa route, M. Morris le conduira.

Dix minutes se passèrent encore avant que nous fussions délivrés de Timothy Cook et de ses regrets inutiles. Le portrait de Mary semblait avoir éveillé les plus profonds sentiments de son cœur, et je m'étonnais que la beauté d'une femme fût capable d'agir de la sorte sur un homme tel que celui-là. Enfin il cédait aux séductions du rusé M. Pourquoi, et sortit.

Lorsque je restai seul avec M. Gryce, sans doute quelque chose de mes émotions confuses se manifesta dans ma contenance, car

au bout de quelques instants d'un silence pénible il dit d'un air à demi satisfait et à demi renfrogné :

— Voilà une découverte qui renverse vos suppositions, n'est-ce pas ? Mais, quant à moi, je m'y attendais.

— Certainement, répliquai-je, vous avez tiré diverses conclusions de ce que j'ai fait, car autrement vous estimeriez que cette découverte change toutes les données de l'affaire.

— Cela ne change pas la vérité.

— Quelle est la vérité ?

— Désirez-vous absolument la connaître ? interrogea-t-il d'une voix très grave.

— Est-ce que nous cherchons autre chose ?

— À mon avis, reprit-il, l'état des choses a changé, mais c'est d'une manière heureuse. Aussi longtemps que l'on pouvait croire qu'Eleonore était la femme de Clavering, son action dans l'affaire était compréhensible, mais la tragédie elle-même ne l'était pas. Pourquoi Eleonore ou le mari d'Eleonore auraient-ils souhaité la mort d'un homme dont les bienfaits devaient s'arrêter à leur égard en même temps que sa vie ? Mais alors qu'il est prouvé que c'est Mary, l'héritière de M. Leavenworth, qui a contracté un mariage !... À présent, monsieur Raymond, je vous l'assure, tout est en concordance. Il ne faut jamais oublier, lorsque vous vous occupez d'une affaire d'assassinat telle que celle-ci, de chercher quel est celui auquel la mort de la victime a dû le plus profiter.

— Mais le silence d'Eleonore ? Le fait par elle d'avoir caché certaines pièces à conviction dans son corsage ? Comment arran-

ger tout cela ? Je puis concevoir qu'une femme se dévoue pour éviter à son mari les conséquences d'un crime ; mais la cousine de ce mari, jamais !

— Alors vous vous figurez encore que Clavering est l'assassin de M. Leavenworth ? fit tranquillement M. Gryce.

— Si je me figure encore ? répétai-je, agité à la fois soudain par la crainte et le doute.

— Je vous demande si vous vous figurez encore que M. Clavering est l'assassin de M. Leavenworth.

— Comment ? — Qui soupçonneriez-vous donc ? Vous ne pouvez pas, non, vous ne pouvez pas supposer qu'Eleonore, afin de tirer sa cousine d'une difficulté, se soit délibérément décidé à ôter la vie à leur bienfaiteur à toutes deux ?

— Non, répliqua M. Gryce, non, je ne crois pas qu'Eleonore Leavenworth ait eu la moindre part dans cette affaire.

— Mais alors, qui… ?

Je m'arrêtai devant l'effrayante perspective qui s'ouvrait brusquement devant moi.

— Qui, sinon celle dont les déceptions dans le passé et les nécessités dans le présent réclamaient cette mort ? Qui, sinon cette espèce de déesse, splendide, avide, trompeuse…

Je tremblai d'horreur et de dégoût.

— Ne prononcez pas son nom, m'écriai-je, ne prononcez pas son nom !

— Pardonnez-moi, reprit-il, mais nous aurons à le prononcer bien des fois, et il vaut mieux commencer tout de suite ; il s'agit de Mary Leavenworth, ou, si vous le préférez, de Mme Henry Clavering. Franchement, êtes-vous bien surpris ? C'est cette personne-là que j'ai soupçonnée dès la première heure.

Partie 2 · XIII

Je n'essaierai pas de décrire les sentiments de diverse nature qui m'assaillirent à cette déclaration. De même que, à ce que l'on prétend, un homme qui se noie vit plus en ce terrible instant que pendant une existence entière, de même chacune des paroles de Mary que j'avais pu entendre, depuis la première fois que je l'avais vue dans sa chambre le matin de l'enquête, jusqu'à notre dernière conversation, le soir où M. Clavering était venu lui rendre visite, se dressait comme une fantasmagorie horrible dans mon cerveau, et me laissait pétrifié devant la signification qu'acquérait soudain pour moi toute sa conduite.

— J'ai, je le comprends, jeté dans votre conscience une avalanche de doutes, s'écria mon interlocuteur, avec un accent de supériorité. Jamais, n'est-ce pas ? vous ne vous étiez arrêté à une telle conjecture ?

— Ne me demandez pas quels ont pu être mes sentiments. Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne croirai jamais que votre supposition soit vraie. Jamais Mary, quel que soit, au reste, son intérêt au crime, n'y a pris une part active et matérielle, ajoutai-je par politesse.

— Et qu'est-ce qui vous le fait soutenir ?

— Et vous, qu'est-ce qui vous amène à croire à sa culpabilité ? C'est à vous de prouver qu'elle est criminelle, et non pas à moi d'établir qu'elle est innocente.

— Ah ! répliqua M. Gryce d'une voix sarcastique, vous vous rappelez les principes du droit ! Cependant, si j'ai bonne mémoire, vous n'avez pas toujours été aussi immuable sur la légalité, lorsqu'il était question de savoir si M. Clavering était ou n'était pas l'assassin !

— Lui, c'est un homme, et accuser un homme d'un crime est moins horrible. Mais une femme, et une femme telle que celle-là ! C'est affreux à entendre. Rien qu'un aveu formel ne m'amènera à croire que Mary Leavenworth, ou toute autre femme, a pu commettre une pareille action. Le crime a été trop cruel, trop délibéré, trop…

— Lisez les annales judiciaires, interrompit M. Gryce.

Mais je m'obstinai.

— Je n'ai que faire des annales dont vous parlez. Toutes les annales judiciaires de la terre n'auraient pu me convaincre de la culpabilité d'Eleonore ; j'éprouve la même conviction à l'égard de sa cousine. Mary Leavenworth est peut-être fautive, mais elle n'est pas criminelle.

— Vous êtes, à ce qu'il paraît, plus indulgent pour elle que ne l'était sa cousine.

— Je ne vous comprends pas, murmurai-je, sentant qu'une nouvelle lueur encore plus effrayante venait de se montrer à moi.

— Auriez-vous oublié, au milieu de la rapidité des événements, l'accusation que nous avons entendue formuler chez ces dames le matin de l'enquête ?

— Non, mais…

— Croyez-vous que ce soit Mary qui ait porté cette accusation contre Eleonore ?

— Et vous ?

Oh ! quel sourire illumina le visage de M. Gryce !

— C'est là, fit-il, une erreur dans laquelle je vous ai laissé à dessein, estimant que, vu votre inexpérience, il était bon de ne pas vous désabuser.

La lumière m'écrasait de plus en plus.

— Alors, vous prétendez, m'écriai-je, que c'était Eleonore qui parlait à ce moment ? Et, pendant ces dernières semaines, vous m'avez laissé agir sous le coup de cette atroce méprise, lorsque d'un seul mot vous auriez pu me mettre sur le droit chemin !

— Oui, mais j'avais mes motifs pour vous laisser agir de la sorte pendant un certain temps de votre propre chef. Tout d'abord, je ne savais pas au juste qui avait parlé, quoique je n'eusse guère de doutes. Les voix de ces demoiselles, comme vous avez pu le constater vous-même, se ressemblent beaucoup, et leur attitude lorsque nous sommes entrés pouvait aussi bien s'expliquer par la supposition que Mary venait de lancer une accusation que par celle qu'elle en avait repoussé une. Aussi, quoique je n'eusse pas personnellement d'hésitation à interpréter la scène que j'avais sous les yeux, ai-je été satisfait de vous voir

accepter une version différente ; de la sorte, les deux voies contraires devaient être explorées, et cela est très important dans un mystère comme celui qui nous occupe. Vous vous êtes donc mis à suivre l'affaire avec une idée, et moi avec une autre. Vous avez examiné chaque fait au bénéfice de miss Mary et au détriment de miss Eleonore, tandis que j'ai pris la méthode opposée. Quel est le résultat ? Avec vous, il y a doute, contradiction, recours à des arguments bizarres pour consolider les apparences et vos propres convictions ; avec moi, il existe une assurance croissante, et aussi une croyance de plus en plus développée, qui renforce tout et rend tout possible.

Le terrible panorama de faits, de regards et de paroles se déroule encore devant mon imagination. C'étaient les assertions réitérées de Mary au sujet de l'innocence de sa cousine ; c'était le silence inexplicable d'Eleonore sur certains points qu'elle devait regarder comme pouvant conduire à la découverte de l'assassin.

— Il est possible que votre théorie soit juste, dis-je enfin ; indubitablement, c'est Eleonore qui parlait. Elle croit à la culpabilité de Mary, et il faut que j'aie été aveugle pour ne pas l'avoir compris du premier coup.

— Si Eleonore Leavenworth croit que sa cousine est coupable, elle doit avoir ses raisons pour cela.

Je fus obligé de l'admettre.

— Elle n'aurait pas sans motif caché dans son corsage la fameuse clef — trouvée on ne sait où — et détruit ou tenté de détruire la lettre qui représentait sa cousine, pour tout le monde, comme la perturbatrice cruelle et dépravée de la paix d'un honnête homme.

— Non, non.

— Et vous voilà, vous, un étranger, un jeune homme, n'ayant jamais vu Mary Leavenworth que sous le jour où cette coquette créature a bien voulu se montrer à vous, qui vous risquez à soutenir son innocence en face de l'attitude qu'Eleonore Leavenworth a conservée depuis le premier moment !

— Mais, fis-je, dans mon grand désir d'échapper à de pareilles conclusions, Eleonore est faible ; elle a pu se tromper dans ses suppositions. Elle n'a jamais déclaré sur quoi elle fondait ses soupçons, pas plus que nous ne savons pourquoi elle garde l'attitude dont vous parlez. Dans la mesure de ce qu'elle peut et de ce que nous pouvons aussi savoir, il est tout aussi admissible que le crime ait été commis par Clavering que par Mary.

— Votre croyance à la culpabilité de Clavering a quelque chose de superstitieux.

Je réfléchis. M. Gryce avait-il raison ? La conviction fantastique de M. Harwell à l'égard de ce personnage m'avait-elle par trop influencé ?

— Au reste, poursuivit le détective, il se peut que vous ayez raison ; je ne prétends pas qu'il est impossible que je me trompe. Des recherches postérieures nous mettront à même d'être fixés sur M. Clavering, bien que je ne m'y attende guère, car sa conduite, comme le mari secret de la femme ayant eu un intérêt à l'exécution du crime, a toujours été trop conséquente avec elle-même.

— Excepté lorsqu'il l'a quittée.

— Il n'y a pas d'exception.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'au lieu de partir M. Clavering a feint seulement de s'embarquer pour l'Europe, comme elle le lui avait demandé ; qu'il n'a pas fait autre chose que changer de logement et qu'il habite maintenant dans une maison juste en face de la sienne et de la fenêtre de laquelle il est à même de surveiller toutes ses allées et venues.

Je me rappelai l'invitation qu'il m'avait adressée en me quittant lors de notre entrevue à l'étude de M. Veeley.

— Mais on m'avait assuré à l'hôtel Hoffman, observai-je, que Clavering était parti pour l'Europe, et j'ai vu l'homme qui déclare l'avoir conduit au paquebot.

— Précisément.

— Et M. Clavering est ensuite entré dans la ville ?

— Oui, avec une autre voiture, et il s'est établi dans une autre maison.

— Et vous soutenez que cet homme est innocent ?

— Non ; je dis seulement qu'il n'y a aucune preuve qu'il soit l'assassin de M. Leavenworth.

Je me mis à me promener en silence, mais au bout d'un instant, l'horloge, en sonnant, me rappela l'heure ; me tournant vers M. Gryce, je lui demandai ce qu'il fallait faire.

— Je ne puis faire qu'une seule chose, répondit-il.

— Et laquelle ?

— Suivre les indices que j'ai recueillis et faire arrêter miss Leavenworth.

J'eus assez de force sur moi-même pour retenir un cri, mais il m'était impossible d'apprendre une telle résolution sans chercher à la combattre.

— Mais, lui dis-je, je ne vois aucune preuve assez certaine qui nous permette d'agir de la sorte. Vous avez vous-même reconnu que l'existence d'un intérêt n'était pas suffisante, alors même qu'il est établi que la personne suspectée était dans la maison au moment du crime. Avez-vous quelque chose de plus contre miss Leavenworth ?

— Pardonnez-moi, interrompit-il, lorsque j'ai dit miss Leavenworth, j'entendais Eleonore Leavenworth.

— Eleonore ! Alors que tous, et que vous-même, êtes d'accord pour proclamer qu'elle est la seule personne qui soit certainement innocente !

— Il n'y a qu'elle qui jusqu'à présent ait été convaincue de faits précis.

J'étais obligé d'en convenir.

— Monsieur Raymond, remarqua gravement M. Gryce, l'opinion publique commence à devenir menaçante, et il est nécessaire, au moins temporairement, de lui donner satisfaction. Eleonore qui est allée elle-même au-devant des soupçons de la police, doit supporter les conséquences de son action. J'en suis désolé, car c'est une noble fille que j'admire, mais la justice est la justice, et quoique je pense qu'elle est innocente, je vais être obligé de la faire mettre en état d'arrestation, à moins que…

— Je me refuse à accepter une pareille mesure, m'écriai-je. Ce serait faire une irréparable injure à une personne dont le seul tort consiste à avoir de l'affection pour une parente indigne. Si Mary est…

— À moins, reprit M. Gryce, comme si je n'avais pas parlé, que quelque chose n'arrive d'ici à demain matin.

— À demain matin ?

— Oui.

— N'accorderez-vous pas un jour de plus ? fis-je avec un accent désespéré.

— Pourquoi faire ?

Hélas ! je n'en savais rien.

— Pour voir M. Clavering et le forcer à dire la vérité.

— Afin de tout renverser ! Non, s'écria M. Gryce ; le sort en est jeté. Eleonore connaît le seul point qui démontre la culpabilité de sa cousine, il faut qu'elle l'explique ou qu'elle supporte les conséquences de son refus.

Je fis un effort.

— Mais pourquoi demain ? Nous avons perdu peu de temps dans nos recherches ; pourquoi n'attendrions-nous pas encore un peu, alors que nous sommes de plus en plus ardents sur la piste ? En imitant encore la façon de procéder de la taupe…

— Laissez-moi donc tranquille ! s'écria M. Gryce hors de lui ; l'heure d'imiter la taupe est passée, monsieur. Quelque chose de

décisif doit être fait ; cependant, si je pouvais trouver le seul chaînon qui me manque… .

— Quel chaînon ?

— La raison immédiate de la tragédie ; un commencement de preuve que M. Leavenworth avait menacé sa nièce de son déplaisir ou M. Clavering de sa vengeance me conduirait justement à l'endroit où je souhaité de parvenir, et alors l'arrestation d'Eleonore n'aurait pas lieu. Non, mademoiselle, j'irais tout droit alors dans vos salons dorés, et lorsque vous me demanderiez si j'ai découvert le meurtrier, je répondrais : « Oui », et je vous ferais voir un certain papier qui vous étonnerait, je l'imagine. Mais les chaînons perdus ne sont pas faciles à trouver. C'est vainement qu'on a recours au travail de la taupe, pour user de votre expression ; on n'est parvenu sur ce point spécial à aucun résultat, et rien, sauf un aveu explicite de l'une des personnes qui savent à quoi s'en tenir sur le crime, ne peut nous fournir ce qui nous manque. Je vais vous dire ce que je décide ! s'écria-t-il tout d'un coup. — Miss Leavenworth a exprimé le désir que je la tienne au courant ; elle attend avec anxiété l'arrestation du coupable, vous le savez, et elle a offert une énorme récompense. Il sera fait conformément à ses souhaits. Mes soupçons, unis aux raisons que j'ai pour les avoir conçus, doivent conduire à une intéressante découverte, et je ne serais pas très étonné si une confession également intéressante n'en était pas la suite.

J'étais saisi d'horreur.

— En tous les cas, on peut essayer, poursuivit-il ; Eleonore mérite à tous les égards qu'on coure un pareil risque pour elle.

— Cela n'amènera aucun bon résultat, dis-je. Si Mary est coupable, jamais elle ne l'avouera ; si elle ne l'est pas…

— Elle dira quel est l'assassin.

— Non, elle ne le dira pas, si l'auteur du crime est Clavering, son mari.

— Si, répliqua M. Gryce, elle le dira, quand même ce serait son mari. Elle n'a pas le cœur d'Eleonore.

J'étais obligé d'en convenir. Mary n'était pas femme à cacher des clefs pour sauver une autre personne, et si on l'accusait elle parlerait sans doute. L'avenir qui s'ouvrait devant nous était sombre, et lorsque, quelques instants plus tard, je me trouvai seul au milieu de la rue bruyante, la pensée qu'Eleonore restait libre fut pour moi la première de toutes et me domina tellement que le souvenir de ma promenade de ce jour sous la pluie est demeuré profondément gravé dans mon esprit. Ce ne fut qu'une fois la nuit tombée que je compris nettement combien, si la théorie de M. Gryce était exacte, la situation de Mary devenait critique, et je fus assailli par les plus noirs pressentiments.

Pendant toute une nuit sans sommeil, je me répétais sans cesse : « Il faut que quelque chose empêche M. Gryce de mettre son projet à exécution. » Puis mon imagination s'efforçait de conjecturer ce qui pouvait arriver : M. Clavering avouerait-il ? Hannah serait-elle retrouvée ? Mary prononcerait-elle enfin le mot qu'une fois j'avais vu trembler si longtemps sur ses lèvres ? Tout cela fut inutile, et je m'endormis à l'aurore afin de rêver que Mary menaçait M. Gryce avec un pistolet ; ce fut un coup sonore frappé à ma porte qui m'arracha à cette aimable vision. Je me le-

vai en hâte et demandai qui était là. Pour toute réponse, on me fit passer un billet sous la porte.

M. Gryce m'écrivait :

« Venez immédiatement : Hannah Chester est découverte. »

. . . . . .

— Hannah Chester est découverte ?

— Oui ; nous avons du moins des raisons pour le croire.

— Quand ? Où ? Par qui ?

— Asseyez-vous, je vais vous le dire. Dormez tranquille, fit M. Gryce en marquant que nos yeux regardaient impatiemment de tous les côtés de la chambre, — demeurez tranquille ; elle n'est pas dans l'armoire, et nous n'avons aucune certitude absolue qu'elle soit n'importe où. Mais on nous a informés que le visage d'une fille ressemblant à Hannah a été aperçu à une fenêtre de l'étage supérieur d'une maison située à — ne vous étonnez pas trop ! — située à R..., dans laquelle elle avait l'habitude d'aller lorsque les demoiselles Leavenworth habitaient à l'hôtel. Maintenant, comme il est complètement établi qu'elle a quitté New-York la nuit même du crime, par la gare de ..., nous estimons qu'il y a lieu de se livrer à des investigations.

— Mais...

— Si elle est là-bas, elle est tenue au secret et de bien près. Personne, excepté notre indicateur, ne l'a encore vue, et dans le voisinage on ne se doute aucunement de sa présence.

— Hannah serait tenue au secret dans une maison à R… ? Quelle est cette maison ?

M. Gryce me gratifia d'un sourire quelque peu grimaçant.

— Le nom de la personne qui y habite, fit-il, est, nous dit-on, Belden : Mme Amy Belden.

— Amy Belden ! le nom écrit sur une enveloppe déchirée qui a été trouvée par un domestique de M. Clavering ?

— Précisément.

Je ne cherchai pas à dissimuler ma satisfaction ; nous étions donc sur le point de faire une découverte ; la Providence nous venait en aide et Eleonore serait sauvée.

— Mais, demandai-je, quand avez-vous été prévenu ?

— Pendant la nuit dernière, ou plutôt ce matin. C'est M. Pourquoi qui m'a apporté cette nouvelle.

— C'était un message envoyé à M. Pourquoi ?

— Oui ; c'est là le résultat de son travail de taupe à R…, à ce que je suppose.

— Quel est le signataire de l'avis ?

— Un respectable étameur qui habite à côté de Mme Belden.

— Est-ce là la première indication que vous receviez de l'existence d'une Amy Belden à R… ?

— Oui.

— Veuve ou mariée ?

— Je ne sais pas ; je ne connais rien, sauf son nom.

— Mais vous avez déjà envoyé M. Pourquoi faire des recherches ?

— Non ; l'affaire est un peu trop sérieuse pour que je la confie à lui seul. Il peut se présenter des circonstances dans lesquelles il sera nécessaire d'avoir de la cervelle, et quoique M. Pourquoi soit un habile fureteur, il n'est pas à la hauteur des grandes occasions ; et il serait utile qu'un esprit exercé vint à son secours.

— En résumé…

— Je vous prie d'aller là-bas, puisque je ne puis pas y aller moi-même ; je ne connais personne autre que vous qui soit à même de conduire l'affaire à bien. Vous comprenez qu'il ne serait pas suffisant de découvrir cette fille et de s'assurer de son identité. L'état actuel des choses exige que l'arrestation d'un témoin aussi important soit tenue aussi secrète que possible. L'homme à même de s'introduire dans une maison étrangère située dans un village, d'y découvrir une fille qui est tenue au secret, de l'effrayer, de l'enjôler, de l'obliger au besoin à quitter sa retraite et de venir se présenter à un inspecteur de la police de sûreté, et tout cela, sans que les voisins s'en doutent, cet homme-là a besoin de jugement, d'intelligence, presque de génie. Et la femme qui la garde cachée ! Il faut qu'elle ait ses raisons pour agir de la sorte, et ces raisons, il est indispensable de les découvrir. Tout cela est très délicat. Vous croyez-vous capable de réussir ?

— Tout au moins, je l'essaierai.

M. Gryce s'installa plus commodément sur son canapé.

— Et penser, murmura-t-il en regardant ses jambes impotentes, que c'est à vous que je dois d'être privé d'un plaisir qui m'était légitimement réservé ! Mais occupons-nous de notre affaire. Quand pouvez-vous partir ?

— Immédiatement.

— Parfait ! Il y a un train à midi un quart. Prenez-le ; une fois que vous serez à R..., vous déciderez des meilleurs moyens à employer pour faire la connaissance de Mrs Belden, sans éveiller ses soupçons. M. Pourquoi qui va vous accompagner, se trouvera prêt à vous fournir toute l'assistance dont vous pourrez avoir besoin ; seulement, il est bien entendu que, comme il sera très probablement déguisé, vous n'aurez pas l'air de le reconnaître et ne chercherez pas à vous mêler à ses plans et démarches avant qu'il vous y ait invité par un signe convenu d'avance. Vous travaillerez, lui de son côté, et vous du vôtre, jusqu'au moment où les circonstances exigeront que vous agissiez de concert. Je ne puis même pas vous dire si vous le verrez ou si vous ne le verrez pas, car il peut juger utile de se tenir à l'écart. Mais, en tous les cas, vous pouvez être sûr d'une chose, c'est que s'il vous arrive de déployer un... par exemple, un foulard rouge... avez-vous un foulard de cette couleur ?

— Je m'en procurerai un.

— S'il vous arrive de déployer un foulard rouge, cela signifiera que vous réclamez son concours, soit que vous le teniez à la main, soit que vous le suspendiez à la fenêtre de votre chambre.

— Sont-ce là toutes les instructions que vous ayez à me donner ?

— Oui ; je ne vois rien autre. Vous aurez beaucoup à compter avec votre propre discrétion et les exigences du moment, et pour l'instant il m'est impossible de vous dire ce que vous aurez à faire. Au reste, votre inspiration personnelle sera pour vous le meilleur des guides. Seulement, si vous le pouvez, arrangez-vous de manière à ce que j'aie de vos nouvelles ou à ce que je vous voie demain à la même heure.

Et il me remit une clef de télégrammes chiffrés pour le cas où j'aurais à lui envoyer quelque dépêche.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

Partie 3 · I

Ce fut par un jour aigre du mois d'avril que, pour la seconde fois, de ma vie, j'arrivai à R... et suivis la rue large et fréquentée menant à l'hôtel et aux villas avoisinantes. Mais, cette fois, je n'avais aucune intention de faire même un court séjour dans cette ville d'eaux, si pleine de charmes pour les amateurs de plaisirs de New-York. Je n'avais d'autre idée que de chercher notre client, M. Monell, et d'apprendre par lui quelle était la meilleure manière d'approcher Mme Belden. Je me dirigeais en hâte vers sa maison si hospitalière, située sur la route de F..., quand j'eus la chance de le rencontrer venant rapidement vers la ville dans une voiture traînée par son fameux cheval Alfred. Je m'estimai d'autant plus heureux de cette rencontre qu'elle me fournissait l'occasion d'avoir une longue conversation en tête à tête sans les délais qu'aurait nécessairement entraînés une visite chez lui.

— Ah ! comment va notre affaire ? me dit-il, sitôt après les premières salutations, et en poussant vigoureusement son cheval.

— Cela va bien en ce qui vous concerne, répondis-je.

Et comprenant que je ne pourrais captiver son attention pour mes affaires personnelles que lorsque je l'aurais mis tout d'abord au courant des siennes, je lui racontai tout ce que je savais de son procès, qui était en instance. Le sujet comporta tant de questions et de réponses que nous fîmes deux fois le tour de la ville avant qu'il se rappelât qu'il avait une lettre importante à mettre à la poste ; nous nous rendîmes immédiatement au bureau, où il entra en me confiant le soin de garder son cheval. Je n'avais d'autre distraction que de regarder les passants, rares à cette heure dans une petite ville.

Parmi ceux ci, je remarquai particulièrement — cela au reste sans savoir pourquoi, car son apparence n'offrait rien de remarquable — une femme d'âge mûr. Et cependant, quand elle sortit du bureau en tenant deux lettres à la main, l'une grande, l'autre petite, et lorsque, en rencontrant mon regard, elle les cacha précipitamment sous son châle, je ne pus m'empêcher de me demander ce que ces lettres pouvaient contenir, quelle était cette dame, et pourquoi le regard distrait d'un étranger la faisait agir d'une si singulière façon. Mais mon attention fut détournée en ce moment par la venue de M. Monell et, au milieu de la conversation qui suivit, j'oubliai vite cet incident. Comme je ne voulais pas revenir sur l'intarissable sujet du procès, je dis à mon compagnon, aussitôt la voiture en route :

— À propos, je savais bien que j'avais quelque chose à vous demander… Connaissez-vous dans cette petite ville quelqu'un du nom de Belden ?

— Oui, il y a une veuve Belden ; je n'en connais pas d'autre.

— Son prénom est Amy ?

— Oui, Mme Amy Belden.

— C'est bien elle. Qui est-elle ? La connaissez-vous beaucoup ?

— Ma foi, répliqua-t-il, je ne conçois guère pourquoi vous vous intéressez à ce spécimen antique de la beauté ! Mais puisque vous le désirez, je vous dirai que c'est une femme fort honorable, veuve d'un ébéniste de la ville. Elle demeure dans une petite maison au bout de la rue que voilà ; si vous connaissez quelque vieux vagabond qui souhaite obtenir un gîte pour la nuit, ou une pauvre famille de petits orphelins à faire soigner, adressez-vous à elle. Quant à la connaître, je la connais comme une douzaine d'autres paroissiens qui fréquentent l'église que vous voyez là-haut, sur la colline. Lorsque je la rencontre, je lui parle de choses indifférentes, mais voilà tout.

— Une veuve respectable, dites-vous. A-t-elle de la famille ?

— Non ; elle vit seule et possède, je crois, quelques petites rentes ; du reste, il faut qu'elle ait une certaine aisance pour tant donner aux quêtes. Elle passe la plupart de son temps à coudre, et à faire autant de bien qu'il est possible d'en faire dans une petite ville. Mais, par tous les saints du paradis, qu'est-ce que tout cela peut bien vous faire ?

— Mme Belden — mais gardez cela pour vous — se trouve mêlée à une affaire dont je suis chargé ; j'ai cru devoir demander quelques renseignements sur son compte, — et je n'en ai pas eu assez ! À parler franchement, mon cher Monell, je donnerais beaucoup pour être à même d'étudier cette femme de près. Ne pourriez-vous pas, sous un prétexte quelconque, m'introduire dans sa maison, afin que je puisse la voir et causer avec elle à loisir ? Je vous en serais à tout jamais reconnaissant.

— Hum ! hum ! cela pourrait peut-être se faire. Naguère, pendant la saison, elle prenait des pensionnaires lorsque l'hôtel était au complet, et l'on pourrait sans doute la faire consentir à donner une chambre à un de mes amis qui désirerait loger auprès du bureau de poste à cause de télégrammes qu'il attend et qui sont de la dernière importance.

M. Monell, qui ne se doutait guère combien il était près de la vérité, cligna de l'œil d'un air fin.

— Ne lui dites pas cela, au moins ; racontez plutôt que je déteste l'hôtel et que vous ne connaissez personne dans la ville chez qui je puisse être mieux logé que chez elle.

— Et que dira-t-on de mon hospitalité, quand on saura que je ne vous ai pas retenu chez moi ?

— Je l'ignore ; on dira des choses désagréables peut-être, mais je pense que vous êtes de force à les supporter.

— Bon ! si vous persistez dans vos intentions, nous allons voir ce qu'il y a à faire.

Il arrêta sa voiture devant une jolie maisonnette blanche et sauta à terre.

— C'est ici que cette dame habite, dit-il ; entrons.

Regardant les fenêtres, toutes fermées sauf deux donnant sur une véranda, je pensai que si Mme Belden cachait chez elle quelqu'un dont elle ne voulait pas révéler la présence, il serait à craindre qu'elle ne refusât de me loger, malgré les recommandations les plus chaudes.

Je suivis mon ami le long du petit sentier bordé de gazon qui conduisait à la principale porte d'entrée. Il sonna.

— Elle n'a pas de domestique, dit-il ; par conséquent, elle viendra ouvrir en personne.

J'avais eu à peine le temps de remarquer que les rideaux de la fenêtre à ma gauche étaient retombés brusquement, lorsqu'un pas rapide se fit entendre à l'intérieur et que la porte s'ouvrit. Quelle ne fut pas ma surprise en retrouvant la personne que j'avais rencontrée tantôt au bureau de poste, et qui avait caché les lettres qu'elle tenait à la main ! Je la reconnus immédiatement, bien qu'elle eût changé de toilette ; de plus, elle avait dû subir une grosse contrariété, — on le devinait à ses traits agités et à la contrainte de toute sa façon d'être, — mais elle ne se rappela pas m'avoir vu, car elle me lança un regard interrogateur, plein de curiosité.

M. Monell me présenta en disant :

— Voici un de mes amis, mon avocat de New-York.

Elle me fit une petite révérence à l'ancienne mode qui exprimait manifestement le désir de paraître sensible à l'honneur qu'on lui faisait ; mais on sentait qu'un certain trouble l'agitait.

— Nous avons un service à vous demander, fit mon client d'une voix forte et franche, propre à rappeler à l'ordre les pensées distraites de la bonne dame. J'ai souvent entendu parler de votre jolie maison et je voudrais profiter de l'occasion pour la visiter, si vous voulez bien le permettre.

Il fit semblant de ne pas remarquer la contrariété que causait sa proposition, et il pénétra dans un petit salon, à gauche, dont le gai tapis rouge et les murs ornés de tableaux nous offraient une vue agréable à travers la porte d'entrée, à demi ouverte.

En voyant sa petite propriété ainsi envahie, Mme Belden fit bon visage contre mauvaise fortune ; elle nous pressa d'entrer et s'adonna tout entière aux devoirs de l'hospitalité. Quant à M. Monell, il s'épanouissait littéralement dans ses efforts pour se rendre agréable, et je ne pus m'empêcher de rire à toutes ses facéties, quoique je fusse plein d'inquiétude au sujet du succès de notre visite. Mme Belden devenait de plus en plus aimable et prenait part à la conversation avec une aisance très étonnante quand on songeait à sa position modeste. Au reste, je m'aperçus bientôt qu'elle n'était point une femme ordinaire. Il y avait en effet dans ses paroles et dans ses manières un raffinement qui, combiné avec son air doux et maternel, me plaisait infiniment. Jamais je n'aurais soupçonné cette femme d'hypocrisie si je n'avais saisi son expression d'hésitation lorsque M. Monell avait abordé l'objet de notre visite.

Elle me regarda d'un air perçant et répondit :

— Vraiment, je ne sais que faire ; j'aurais été très heureuse de vous recevoir, mais depuis quelque temps je ne prends plus de lo-

cataires, et je crains que monsieur ne se trouve pas bien chez moi. Enfin je vous prie de m'excuser.

— Mais il sera inutile de vous excuser, riposta M. Monell en lançant un regard d'admiration tout autour de l'appartement. Comment ! lorsque vous nous avez fait entrer dans une chambre si agréable et si bien meublée, vous voudriez renvoyer mon pauvre ami qui vous demande de lui accorder l'honneur de passer une seule nuit au milieu de ce bien-être charmant ! Je vous connais trop pour vous croire capable d'un tel procédé.

— Vous êtes très bon, commence-t-elle, tandis que ses yeux exprimaient tout le plaisir que ces louanges lui causaient ; malheureusement, je n'ai pas de chambre prête. Je viens de faire nettoyer la maison et tout est sens dessus dessous. Mais Mme Wright, là, en face…

— Mon jeune ami restera ici, interrompit M. Monell d'un ton d'autorité enjouée. Pour certaines raisons, je ne puis à mon grand regret lui offrir moi-même un asile, mais je le regretterais moins si je le laissais aux soins de la meilleure ménagère de tout R…

Elle eut encore un moment d'hésitation, puis murmura :

— On ne m'a jamais reproché un manque d'hospitalité ; mais tout est dans un tel désordre !… À quelle heure désirez-vous venir ? me demanda-t-elle tout à coup.

— J'avais espéré m'installer ici dès à présent, répondis-je, car j'ai quelques lettres urgentes à écrire.

Au mot « lettres », sa main se porta instinctivement à sa poche, mais elle répliqua sans émotion apparente :

— Eh bien ! restez, si vous pouvez vous accommoder de ce que j'ai à vous offrir. Je ne veux pas refuser à M. Monell ce qu'il lui plaît d'appeler un service.

Elle devint alors aussi aimable qu'elle avait paru contrainte ; elle me sourit gracieusement et accompagna M. Monell jusqu'à sa voiture, afin de faire prendre ma valise et d'écouter encore — ce qu'elle aimait tant ! — les compliments qu'il lui prodiguait plus que jamais.

— Je vais faire préparer rapidement votre chambre, me dit-elle lorsque nous fûmes seuls. En attendant, faites ici comme chez vous ; si vous avez besoin d'écrire, vous trouverez tout ce qu'il faut dans ce secrétaire.

Elle roula une table à écrire auprès de mon fauteuil et montra un tel empressement à pourvoir à tous mes besoins, à prévenir mes moindres désirs, que j'éprouvais un sentiment d'embarras voisin de la honte en songeant aux motifs qui, en quelque sorte, m'avaient fait envahir sa maison.

— Merci, madame, mais j'ai tout ce qu'il faut pour écrire, dis-je en ouvrant le sac de voyage qui ne me quittait jamais.

Elle sortit ; je l'entendis traverser le vestibule, monter quelques marches, s'arrêter, continuer de nouveau, s'arrêter encore, puis marcher.

J'étais seul au premier étage !

Partie 3 · II

Je commençai par faire le tour de ma chambre.

Je l'ai déjà dit, c'était une pièce agréable, bien meublée, qui donnait une impression de gaieté et de bien-être. Un tapis cramoisi couvrait le parquet ; des tableaux ornaient les murs ; une vieille épinette était dans un coin, et au centre se trouvait une table recouverte d'un tapis aux couleurs éclatantes, sur laquelle étaient étalés divers bibelots n'ayant pas grande valeur peut-être, mais jolis à l'œil. Au reste, ces objets attirèrent peu mon attention dans l'inspection que je fis de mon nouveau domaine. C'est dans l'aspect général du tout que je cherchai à découvrir des indications sur le caractère, la disposition et les antécédents de la femme à qui j'avais affaire. C'est pour cela que j'étudiai les photographies qui étaient placées sur la cheminée, les livres de la bibliothèque et les morceaux de musique rangés dans un casier ; je cherchai dans tout cela un indice de la présence d'une personne telle que Hannah.

La bibliothèque se composait de quelques livres bien choisis de poésie, d'histoire et de récits divers qui expliquaient la culture intellectuelle dont Mme Belden faisait preuve dans sa conversation. J'ouvris un volume de Byron qui évidemment avait été souvent feuilleté ; beaucoup de passages en étaient soulignés, mais rien n'y indiquait que sa propriétaire fût portée vers de tendres émotions. Je me retournai ensuite du côté de l'épinette. Elle était fermée, recouverte d'un tapis sur lequel se trouvaient des livres de psaumes, un panier de reinettes grises et un tricot inachevé.

Je m'arrêtai ensuite à une fenêtre donnant sur une petite cour ; tout près étaient placés un fauteuil à bascule et une petite table à ouvrage. Tout à coup, j'aperçus une ligne de lettres écrites avec un diamant sur un des carreaux ; des lettres avaient évidemment une signification quelconque, mais je ne réussis pas à la découvrir. Sans y attacher autrement d'importance, je fouillai une corbeille remplie de diverses sortes d'ouvrages à l'aiguille. J'y découvris une paire de bas qui étaient beaucoup trop grands et en trop mauvais état pour appartenir à Mme Belden ; je m'en emparai et les examinai attentivement pour voir s'ils étaient marqués. Les lettres H. C. y étaient distinctement brodées ! Je les remis en place avec un gros soupir de soulagement ; et de nouveau les lettres gravées sur la fenêtre attirèrent mon attention. Elles formaient les mots suivants :

GNIREVALC YRAM

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Inconsciemment, je me mis à lire à rebours — faites-en autant et vous jugerez de ma surprise ! — Mary Clavering ! Tout joyeux de ma découverte, je m'assis au bureau afin d'écrire mes lettres, et je venais à peine de terminer lorsque Mme Belden entra et me dit que le souper était servi.

— Quant à votre chambre, ajouta-t-elle, j'ai fait arranger la mienne pour vous, pensant qu'il vous serait plus agréable d'être logé au premier.

Quoique je vive d'une façon fort primitive, me dit-elle en me conduisant à la salle à manger, cependant j'aime mes aises et cela me fait plaisir quand les autres se trouvent bien chez moi.

— Il me semble que vous y réussissez à merveille, répondis-je en lançant un regard approbateur vers la table bien garnie.

Elle sourit, et je sentis que j'avais découvert son côté faible ; elle aimait les compliments, c'était certain.

Oublierai-je jamais ce souper ? J'étais honteux de conserver des soupçons contre cette femme. Oublierai-je jamais non plus mon émotion en m'apercevant à la longue que quelque chose l'obsédait, et qu'elle brûlait et en même temps qu'elle tremblait de m'en faire part ? Oublierai-je le tressaillement que lui causa un chat qui sauta de la fenêtre de la cuisine sur la petite pelouse en arrière de la maison ? Oublierai-je le battement de mon cœur quand j'entendis — ou crus entendre — le parquet craquer au-dessus de nos têtes ?

Nous étions dans une petite pièce longue et étroite, communiquant d'un côté avec le palier, de l'autre avec la chambre à coucher qui m'était destinée.

— Vous demeurez seule dans cette maison et vous n'avez pas peur ? demandai-je à Mme Belden. N'y a-t-il pas des maraudeurs, des vagabonds, qu'une femme isolée comme vous l'êtes pourrait craindre sans fausse honte ?

— Personne ne me fera du mal, répondit-elle, car tous ceux qui frappent à ma porte, me demandant du pain ou un abri, n'y ont jamais frappé en vain.

— Je pense qu'étant si près d'un chemin de fer vous devez être envahie par des vauriens dont le métier est de mendier ?

— Je ne puis pas les renvoyer, fit-elle. Mon seul luxe à moi, c'est de nourrir les pauvres.

— Mais les fainéants, les vagabonds, qui ne veulent ni travailler ni laisser travailler les autres ?

— Qu'importe ! Ce sont des pauvres.

Je me levai de table, songeant, en effet, que c'était bien là une femme capable d'abriter une malheureuse, mêlée malgré elle à un crime, et je pensai aussi que si Hannah était réellement cachée dans la maison, elle lui porterait bientôt à manger. Je regardai les plats encore sur la table, et je me promis de vérifier plus tard s'ils restaient intacts.

— Je vais fumer un cigare sous la véranda, dis-je, et j'espère que vous voudrez bien me tenir compagnie, si vous n'avez rien de mieux à faire.

— Merci, dit-elle avec un empressement visible. Mais il est inutile de sortir si vous n'en avez pas envie. Je ne crains pas l'odeur du tabac.

— Je préfère la véranda ; un peu d'air me sera agréable après dîner.

Àvrai dire, j'étais inquiet de M. Pourquoi. Le moindre indice de sa présence m'aurait fait le plus grand plaisir. Je me promenai en vain de long en large, je n'entendis point ce petit rire singulier que j'espérais percevoir venant de quelque coin obscur. Où était-il donc allé ?

En allant chercher un verre d'eau à la cuisine, je vis Mme Belden descendre l'escalier et poser sur la table une assiette vide. Elle vint me rejoindre et, après beaucoup d'hésitation, elle entama la conversation, tout en faisant marcher ses aiguilles à tricoter avec une agilité fiévreuse.

— Vous êtes avocat, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Alors, auriez-vous l'obligeance de me donner quelques conseils ? À dire la vérité, je me trouve dans une situation singulière et je ne sais comment en sortir ; cependant il faut que je prenne un parti sans tarder. Je voudrais tout vous raconter. Le permettez-vous ?

— Certainement ; je serai très heureux de vous donner tous les conseils possibles.

Elle soupira bruyamment comme si elle était soulagée, mais son front resta assombri.

— Cela peut s'expliquer en peu de mots. J'ai entre les mains un paquet de lettres que deux dames m'ont confié ; il a été entendu que je ne devais ni les renvoyer ni les détruire sans un avis formel des deux parties donné soit en personne, soit par écrit. Ces lettres sont donc restées en ma possession jusqu'à ce moment, et je ne devais les remettre à qui que ce soit.

— C'est facile à comprendre, répondis-je en la voyant s'arrêter.

— Mais une de ces dames — la plus intéressée dans l'affaire — vient de me faire savoir que, pour certaines raisons, sa sécurité personnelle dépendait de la destruction immédiate des papiers dont il s'agit.

— Et vous voulez savoir quel est votre devoir en cette occasion ?

— Précisément, murmura-t-elle.

Je me levai ; malgré moi, un flot de suppositions m'assiégèrent ; je dis enfin :

— Mon avis est que vous devez conserver, quoi qu'il arrive, tous ces documents jusqu'à ce que vous soyez délivrée de votre garde par l'ordre écrit et signé des deux dames, ou par elles-mêmes en personne.

— Est-ce votre conseil comme avocat ?

— Oui, comme avocat et aussi comme homme. Vous n'avez pas le choix, puisque vous vous êtes engagée à ne rendre ces papiers qu'aux deux parties ; en agissant autrement, vous manqueriez à votre parole. Des chagrins et des ennuis pouvant résulter de la restitution de ce dépôt ne vous relèvent pas de votre promesse. En outre, qui vous dit que les raisons invoquées par une seule de ces dames soient les vraies ? Ne pourriez-vous faire un mal plus grand encore en détruisant ce que toutes deux regardent évidemment comme ayant une grande valeur, qu'en conservant intacts, selon le pacte convenu, les documents qui vous ont été confiés ?

— Mais les circonstances ne peuvent-elles pas tout changer ? Il me semble que je dois surtout respecter les volontés de celle qui est la plus intéressée dans l'affaire, cela d'autant plus qu'il existe un refroidissement de relations entre ces deux dames et que je doute que l'on obtienne jamais le consentement de l'autre.

— Pardon ! deux torts ne sauraient faire un droit ; il n'est pas possible de faire un acte de justice en commettant d'autre part une injustice. Il faut conserver ces documents, madame Belden.

Elle baissa tristement la tête ; elle aurait voulu, c'était visible, contenter la personne intéressée.

— La loi est dure, dit-elle, bien, bien dure !

— Ce n'est pas seulement la loi qui vous oblige, repris-je, mais le simple devoir. Renversons le cas : supposez que le bonheur et l'honneur de l'autre personne dépendent de l'existence de ces papiers, qu'auriez-vous alors à faire ?

— Mais…

— Un contrat est un contrat ; on ne peut s'y soustraire et vous êtes forcée, l'ayant accepté sur l'honneur, d'en remplir exactement toutes les clauses. Ce serait manquer à la foi donnée de renvoyer ou de détruire ces papiers sans le consentement mutuel qui a été stipulé.

Son visage s'assombrit.

— Vous avez raison sans doute, fit-elle.

Et elle devint silencieuse.

Je la guettais du regard :

— Si j'étais M. Gryce, pensai-je, ou seulement M. Pourquoi, je ne quitterais pas ce fauteuil avant d'avoir examiné cette affaire à fond, d'avoir appris qui sont les personnes intéressées et où sont cachés ces documents qui paraissent être d'une importance capitale.

Mais, n'étant ni l'un ni l'autre, je ne pouvais que faire causer mon interlocutrice dans l'espoir de saisir une parole qui serait un trait de lumière, et j'allais lui poser une question quand mon attention fut attirée par la figure d'une femme qui sortait par la porte de derrière de la maison voisine. Son apparence peu soignée et ses habits en loques en faisaient le type parfait de ces vagabonds dont nous avions parlé à dîner. Elle rongeait une croûte

de pain qu'elle jeta en arrivant dans la rue et prit lentement le sentier menant à la maison où nous nous trouvions ; sa robe malpropre et déchirée flottait au gré de la bise aigre du printemps, laissant voir des souliers usés et éculés, tout rougis par la boue des grands chemins.

— Voilà une cliente, dis-je, qui vous intéressera.

Mme Belden eut l'air de sortir d'un rêve ; elle se leva et regarda avec une profonde compassion la malheureuse créature.

— Pauvre femme ! murmura-t-elle. En voilà une qui a besoin de charité. Mais je ne puis ce soir faire autre chose pour elle que de lui donner un bon souper.

La mendiant s'arrêta à la grille ; Mme Belden lui dit de faire le tour jusqu'à la porte de la cuisine. Un instant après, j'entendis une voix rauque dire un « Dieu vous bénisse ! » motivé évidemment par toutes les bonnes choses que Mme Belden s'empressait de placer devant elle.

Mais elle ne désirait pas manger seulement, et je l'entendis supplier qu'on lui accordât un abri pour la nuit.

— La grange, madame, disait-elle, ou le bûcher ; n'importe où, pourvu que je ne sois pas à la merci du vent.

Puis elle raconta une si longue et si poignante histoire de maladie et de détresse que je ne fus nullement surpris lorsque Mme Belden vint me dire qu'elle ne saurait résister à tant de misère et qu'elle avait autorisé la pauvre femme à coucher près du feu de la cuisine.

— Elle a le regard franc et honnête et, vous le savez, la charité est mon seul luxe, ajouta-t-elle.

Cet incident mit fin à notre entretien. Mme Belden monta chez elle et je restai seul à réfléchir sur ce que j'avais appris et sur ce que je devais faire. Quelques minutes plus tard, je l'entendis descendre à pas de loup et sortir par la grande porte. Je saisis mon chapeau et la suivis à la hâte. Elle remonta la grande rue ; je crus d'abord qu'elle se rendait chez un voisin, ou même à l'hôtel, mais son pas ferme et rapide me prouva qu'elle avait un but plus éloigné. Nous dépassâmes ainsi l'hôtel et ses dépendances, même la petite maison d'école, qui était le dernier bâtiment de ce côté-ci du village, et nous arrivâmes en pleine campagne. Où allions-nous ?

Devant moi, je voyais toujours sa silhouette devenant de moins en moins distincte dans l'obscurité de la nuit ; je suivais, marchant sur le gazon, pour étouffer le bruit de mes pas. Nous arrivâmes enfin sur un pont que je l'entendis traverser, puis, plus rien. Il était évident qu'elle s'était arrêtée et prêtait l'oreille ; il ne fallait à aucun prix que je m'arrêtasse aussi. Dissimulant ma figure le mieux possible, et contrefaisant ma façon de marcher, je la dépassai lentement comme en flânant. Mais, arrivé à une certaine distance, je m'arrêtai et revins sur mes pas en guettant vivement son approche. J'étais de nouveau sur le pont ; elle avait disparu !

Convaincu qu'elle avait deviné le motif de mon séjour dans sa maison et qu'elle cherchait à m'éloigner afin de favoriser la fuite de Hannah, je pressais le pas pour rentrer quand un son étrange attira mon attention.

Il venait du bord de la petite rivière qui coulait sous le pont et ressemblait au grincement d'une porte tournant sur des gonds rouillés.

Sautant par-dessus une haie, je m'élançai, à travers le champ en pente, dans la direction d'où ce bruit était venu. Comme il faisait tout à fait nuit, j'avais avec lenteur, lorsqu'un éclair qui illumina subitement le paysage me fit découvrir une sorte de grange délabrée. Je jugeai d'après le bruit de l'eau qu'elle était située tout près de la rivière et j'hésitais à m'approcher davantage lorsque, tout à coup, j'entendis respirer fortement auprès de moi ; puis, ce fut un bruit de pas sur des planches. Une petite flamme bleue éclaira l'intérieur de la grange, et je vis, en face, à travers la porte à moitié arrachée, Mme Belden, une petite bougie à la main, considérant les quatre murs qui l'entouraient. Elle regarda tour à tour le toit, si délabré qu'il laissait voir le ciel à maints endroits, puis le plancher, en plus mauvais état encore ; finalement, elle tira de dessous son châle une petite boîte en fer et la plaça par terre à ses pieds. Cette boîte me fit deviner immédiatement dans quel but elle était sortie : elle allait cacher là ce qu'elle n'osait pas détruire. Je voulus m'approcher, mais la bougie s'éteignit. Elle la ralluma et je pensai alors qu'il vaudrait mieux, afin de ne pas éveiller ses soupçons, attendre son départ avant d'essayer de mettre à exécution mon projet de m'assurer de la cassette.

Je me cachai tout près de la grange, au risque d'être découvert à cause des éclairs qui se succédaient sans interruption. Les minutes s'écoulèrent avec des alternatives d'obscurité profonde et de lueurs rapides ; mais Mme Belden ne partait pas ; j'étais sur le point de quitter ma cachette quand elle apparut de nouveau et se

dirigea à pas chancelants vers le pont. Lorsqu'elle fut à une certaine distance, je m'aventurai dans la grange. Je fis prendre une allumette ; la lumière était bien faible, et elle s'éteignit avant que je me fusse rendu compte de l'endroit où il fallait commencer mes recherches. Puis je songeai aux difficultés de ma tâche. Il était probable qu'avant de quitter la maison, Mme Belden avait décidé d'avance le point précis où elle cacherait son trésor, mais je n'avais aucun indice pour me guider ; je ne pouvais que gaspiller des allumettes ! Une douzaine s'étaient déjà éteintes que je n'avais fait encore aucun progrès ; je saisis la dernière et je vis qu'une planche du parquet vermoulu faisait saillie sur les autres. Une seule allumette ! et il fallait déterminer la planche, examiner l'espace qu'elle recouvrait et extraire la cassette si elle s'y trouvait.

Afin de ne pas prodiguer mes ressources, je me mis à genoux en tâtant la planche qui, à ma grande joie, ne tenait guère. Après un effort, je réussis à l'arracher ; je frottai ensuite mon unique allumette, je regardai dans le trou et j'aperçus quelque chose ; mais était-ce une pierre, ou une boîte ? J'étendis la main, l'allumette s'éteignit. Je plongeai dans l'ouverture et, une seconde plus tard, l'objet de ma convoitise se trouvait entre mes mains. C'était la cassette.

Ravi du résultat, je me hâtai de partir, désirant arriver à la maison avant Mme Belden. Regagnant le grand chemin, je m'avançai d'un pas pressé. En arrivant à un détour, je me trouvai tout à coup auprès de Mme Belden, arrêtée au milieu du sentier, et regardant derrière elle. Un peu confus, je passai rapidement, m'attendant à ce qu'elle m'adressât la parole. Mais elle ne dit rien, ne fit pas un mouvement, et je crois encore aujourd'hui

qu'elle ne me vit ni ne m'entendit. Très étonné et voulant savoir ce qui pouvait la tenir là, immobile et inconsciente, je me retournai. La grange était en feu !

La pensée me vint tout de suite que c'était là mon œuvre ; peut-être avais-je laissé tomber une allumette à moitié éteinte sur quelque substance inflammable.

Je restais épouvanté de ce spectacle, tandis que de grandes flammes rouges s'élevaient avec violence et que les nuages et la petite rivière devenaient de plus en plus brillants et lumineux. J'avais oublié, fasciné par l'horrible beauté de la scène, jusqu'à la présence de Mme Belden, lorsqu'un sanglot étouffé me rappela à la réalité. Prêtant l'oreille, je l'entendis dire comme dans un rêve : « Enfin ! Je n'ai pas mis le feu avec intention ; » — et puis, plus bas, d'un ton qui dénotait une certaine satisfaction : « En somme, tout va bien. Les papiers sont détruits à tout jamais, et miss Mary sera contente sans qu'il y ait eu de la faute de personne. »

Je ne m'attardai pas à en écouter davantage. Si telle était sa conclusion, elle ne devait certainement pas demeurer longtemps là, d'autant plus qu'un bruit de cris et de pas annonçait l'arrivée sur le lieu du sinistre de tous les gamins du village.

En rentrant, mon premier soin fut de m'assurer qu'il n'était rien arrivé d'insolite pendant mon absence, car j'avais commis une grosse imprudence en laissant la maison à la merci de la mendiante. Rassuré à cet égard, je me retirai dans ma chambre pour regarder la cassette. C'était un joli petit coffre en fer, fermé à clef. Convaincu, d'après le poids, qu'il ne contenait pas autre chose que les documents dont m'avait parlé Mme Belden, je le

cachai sous mon lit et me rendis au salon où j'avais eu à peine le temps de m'asseoir et de prendre un livre, quand mon hôtesse y entra à son tour.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en ôtant son chapeau et en découvrant son visage tout animé par la course rapide qu'elle venait de faire, mais aussi avec un ton dégagé de tout souci, mon Dieu ! quelle nuit ! Les éclairs sont terribles ; il y a un incendie tout près d'ici ; le temps est affreux. J'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyé en mon absence. J'avais une course à faire qui m'a retenue plus longtemps que je ne pensais, ajouta-t-elle en me lançant un regard scrutateur.

Je fis une réponse quelconque, et elle quitta le salon pour fermer la maison et mettre les verrous.

J'attendis son retour, mais ce fut inutilement ; elle s'était retirée chez elle, sans doute dans la crainte de se trahir. J'en éprouvai une vive satisfaction, car je me sentais incapable de supporter d'autres émotions ce soir-là ; aussitôt l'orage passé, j'allai me mettre au lit.

Partie 3 · III

— Monsieur Raymond !

La voix était basse et pressante, elle parvint à mes oreilles à travers un rêve et m'éveilla. Je levai la tête.

Àla clarté du jour qui commençait à poindre, j'aperçus vaguement, debout auprès de la porte ouverte menant à la salle à man-

ger, la piteuse figure de la mendiante de la veille au soir. Inquiet et mécontent, j'allais lui donner l'ordre de sortir lorsque, à ma profonde stupeur, elle sortit de sa poche un foulard rouge. C'était M. Pourquoi !

— Lisez ceci, me dit-il en s'approchant rapidement et en me glissant un morceau de papier dans la main.

Puis il quitta la chambre en refermant la porte.

Fort intrigué, je sautai à bas du lit et, grâce à la lumière croissante du jour, je réussis à déchiffrer les lignes suivantes, écrites au crayon :

« Elle est ici ; je l'ai vue, dans la chambre marquée d'une croix sur le plan ci-joint. Attendez jusqu'à huit heures, puis montez chez elle. Je trouverai un moyen quelconque pour éloigner Mme Belden de la maison. »

Plus bas était dessiné le plan de l'étage supérieur.

Donc Hannah habitait bien la petite chambre de derrière, au-dessus de la salle à manger, et je ne m'étais pas trompé la veille en croyant entendre des pas au second étage. Soulagé et, en même temps, très ému à l'idée de voir bientôt face à face celle qui — j'avais toute raison de le supposer — possédait le terrible secret de l'assassinat de M. Leavenworth, je m'étais recouché dans l'espoir de reposer encore une heure. Mais autant aurait valu essayer de dormir le doigt sur la détente d'un revolver, en attendant l'approche de l'ennemi ! Je me mis à écouter les bruits qui commençaient à se produire dans la maison et dans le voisinage.

Comme M. Pourquoi avait refermé la porte, c'est à peine si j'avais entendu Mme Belden descendre l'escalier ; mais son ex-

clamation de surprise lorsque, arrivant à la cuisine, elle s'aperçut que la mendiante était partie et que la porte de derrière était grande ouverte, arriva clairement jusqu'à mes oreilles et, pendant un instant, je me demandai si M. Pourquoi avait agi sagement en décampant avec aussi peu de cérémonie.

Mais il n'avait pas inutilement étudié le caractère de Mme Belden, car, pendant qu'elle préparait le déjeuner dans la pièce à côté, je l'entendis murmurer :

— Pauvre créature ! Elle a vécu si longtemps dans les champs et sur les grands chemins qu'elle n'a pu supporter, sans doute, d'être enfermée entre quatre murs pendant toute une nuit.

Après le déjeuner, qui me paraissait interminable, je me trouvai libre de rentrer dans ma chambre et d'attendre le moment de l'entrevue si désirée. Les minutes s'écoulèrent lentement ; huit heures sonnèrent ; au dernier coup, on frappa brusquement à la porte de derrière et un petit gamin se précipita dans la cuisine, en criant de toute la force de ses poumons :

— Papa a une attaque, madame Belden. Venez, venez vite ! papa a une attaque !

Je m'élançai vers la cuisine et trouvai Mme Belden sur le seuil.

— Un pauvre bûcheron qui demeure au bout de la rue vient d'avoir une attaque d'apoplexie, fit-elle, et on m'envoie chercher. Auriez-vous la bonté de garder la maison pendant mon absence ? Je resterai dehors le moins longtemps possible.

Sans attendre ma réponse, elle prit un châle, s'en entoura la tête et suivit dans la rue le petit garçon.

Il s'écoula quelques secondes avant que j'eusse rassemblé le courage nécessaire pour accomplir ma tâche ; mais, une fois dans l'escalier, la terreur qui m'écrasait disparut, et ce fut avec une sorte de curiosité agressive que j'ouvris, plus violemment qu'il n'était nécessaire, la porte qui se trouvait en haut de l'escalier.

J'étais dans une vaste chambre à coucher, évidemment celle occupée la veille par Mme Belden. Je m'arrêtai à peine à remarquer que, d'après certains indices, elle avait dû passer une nuit sans sommeil, et je m'approchai d'une porte communiquant avec la chambre marquée d'une croix sur le plan dessiné par M. Pourquoi.

Je m'arrêtai et prêtai l'oreille. Rien ne bougeait. Soulevant le loquet, j'essayai d'entrer ; la porte était fermée à clef. Je me penchai vers le trou de la serrure. Pas un son ; un silence de mort. Irrésolu et effrayé à la fois, je regardai autour de moi en me demandant ce qu'il fallait faire. Tout à coup je me rappelai que, d'après le plan de M. Pourquoi, une autre porte donnait accès aussi à cette chambre par l'autre côté du vestibule. Je me hâtai de faire le tour et je tentai également d'ouvrir. Mais cette deuxième entrée était encore fermée à clef. Convaincu qu'il ne me restait plus aucun moyen que la force, j'élevai la voix, j'appelai la jeune fille par son nom, en lui ordonnant d'ouvrir. Pas de réponse. Je fis alors sévèrement :

— Hannah Chester, vous êtes découverte. Si vous n'ouvrez pas, nous serons obligés d'enfoncer la porte. Évitez-nous cette peine et ouvrez immédiatement.

Toujours pas de réponse !

Reculant d'un pas, je me jetai de tout mon poids contre la porte. Elle craqua d'une façon sinistre, mais ne céda pas. Après m'être assuré une fois de plus que rien ne bougeait à l'intérieur, j'appuyai de toutes mes forces ; la porte se détacha des gonds : je pénétrai dans une chambre si froide, si obscure, que je dus faire appel à tout mon courage avant d'oser regarder autour de moi. Un instant après, j'aperçus le pâle et joli visage de la jeune Irlandaise, couchée au milieu des draps d'un lit à moitié défait, placé le long du mur. Peu à peu une terreur mortelle me saisit ; je regardai plus attentivement la forme silencieuse étendue sous l'édredon dans un repos de marbre. Je me demandais si le sommeil pouvait vraiment tant ressembler à la mort, mais je ne doutais pas un instant que la femme qui était là ne fût plongée dans un profond sommeil ; en outre, il y avait dans la chambre tant de preuves de vie ! Ses vêtements étaient encore par terre tels qu'ils étaient tombés, et une assiette remplie d'un des mets du déjeuner était placée sur une chaise auprès de la porte.

Tout indiquait une robuste santé et une parfaite indifférence du lendemain. Mais la pâleur livide du front, le ton vitreux des yeux à demi ouverts, l'immobilité du bras en partie dehors, en partie sous la couverture, tous ces symptômes étaient de nature à inspirer l'épouvante. Je m'armai de courage et je soulevai la main, marquée d'une cicatrice ; je voulus parler, crier, faire quelque chose, n'importe quoi, pour éveiller la femme. Mais le seul contact de cette main me fit tressaillir d'une horreur indicible. Elle était raide et froide comme la glace ! Je la laissai tomber ; dans mon agitation, je me reculai et regardai le visage de la jeune fille de nouveau. Je me penchai tout près des lèvres. Pas un souffle, pas un mouvement ! Pénétré d'horreur jusqu'à la moelle

des os, je fis un dernier essai. Soulevant les draps, je posai la main sur le cœur de Hannah. Ce cœur ne battait plus !

Partie 3 · IV

Je ne crois pas avoir crié au secours, mais je fus atterré par le terrible choc de cette découverte au moment même où j'atteignais mon but. Le succès de mes projets dépendait du témoignage de cette femme. Je restais là à contempler le calme visage de cette morte souriant dans son repos comme si la fin dernière lui avait été plus douce que la vie. Mais, si éloquente que fût cette expression, les causes et les conséquences de cette mort étaient de trop grande importance pour permettre à l'esprit de s'attarder au côté pathétique de la scène. Hannah, la revenante, disparaissait devant Hannah, le témoin.

Ce visage m'attirait ; je me penchai vers elle, me demandant si elle était bien morte et si le secours d'un médecin ne serait pas encore utile. Mais plus je l'examinais, plus je me rendais compte que la mort remontait déjà à plusieurs heures, et cette certitude me fit — et me fera — toujours regretter de n'avoir pas tenté de pénétrer la veille auprès de la malheureuse, car j'aurais peut-être pu empêcher ainsi sa destinée de s'accomplir. La situation était critique ; je passai un instant dans la chambre à côté, j'ouvris la fenêtre et j'attachai à la persienne le foulard rouge que j'avais eu la précaution d'apporter !

Une minute plus tard, un jeune homme que je supposai être M. Pourquoi — quoiqu'il ne lui ressemblât nullement ni par les

habits ni par le visage — sortit de chez l'étameur en face et s'approcha de la maison.

Il me lança un rapide regard et j'allai l'attendre en haut de l'escalier.

— Eh bien ? fit-il à voix basse, aussitôt qu'il fut entré. L'avez-vous vue ?

— Oui, je l'ai vue, répondis-je avec tristesse.

Il monta vivement.

— Et elle a avoué ?

— Non ; je ne lui ai pas parlé.

Le son de ma voix et ma façon d'être l'inquiétèrent visiblement ; je le fis entrer dans la chambre de Mme Belden et lui dis :

— Ce matin, lorsque vous êtes venu m'informer que vous aviez vu cette fille et qu'elle habitait telle chambre où je pourrais la trouver, que vouliez-vous dire ?

— Mais ce que je vous ai dit.

— Vous êtes allé chez elle ?

— Jusqu'à la porte seulement. Hier soir, pendant que vous et Mme Belden étiez dehors, j'aperçus une lumière ; je me suis traîné jusqu'au bord du toit en pente, et en regardant à travers les vitres je l'ai vue allant et venant dans sa chambre… Mais qu'avez-vous ? s'écria-t-il en voyant l'altération de mes traits.

Je ne pouvais plus me contenir.

— Venez ! répondis-je, venez et voyez par vous-même !

Et, le conduisant à la pièce que je venais de quitter, je lui indiquai du doigt le corps rigide étendu dans le lit.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il en tressaillant. Elle n'est pas morte ?

— Si, elle est morte.

Il ne voulait pas me croire.

— Mais c'est impossible ! fit-il. Elle a dû prendre un narcotique et elle n'est que plongée dans un lourd sommeil.

— C'est là le sommeil dont on ne se réveille jamais. Voyez !

Et, soulevant encore une fois la main inerte de Hannah, je la laissai retomber sur le lit.

Il parut convaincu ; son agitation se calma et il se mit à la regarder avec une expression curieuse ; puis, tout à coup, je le vis fouiller tranquillement parmi les vêtements épars sur le parquet.

— Que faites-vous ? demandai-je. Que cherchez-vous ?

— Je cherche un bout de papier d'où je l'ai vue tirer hier soir ce que je croyais être une dose de médecine. Ah ! le voici !

Et il ramassa un morceau de papier caché sous le lit.

— Montrez ? demandai-je avec anxiété.

Il me le remit, et j'aperçus à l'intérieur les traces d'une poudre blanche impalpable.

— Voici qui est important, affirmai-je en pliant soigneusement le papier. S'il reste suffisamment de cette poudre pour prouver

que c'est du poison, la cause de la mort de cette pauvre fille sera connue et ce sera un cas de suicide prémédité.

— Je ne le pense pas, reprit M. Pourquoi. Je crois que Hannah n'avait pas plus l'idée de s'empoisonner que moi ; elle avait l'air non seulement heureux, mais gai, et en défaisant le papier elle a eu comme un sourire de triomphe. Si Mme Belden lui avait donné cette poudre en lui faisant croire qu'il s'agissait d'une médecine ?

— Il faudrait d'abord savoir si cette poudre est du poison. Il se peut qu'elle soit morte d'une maladie de cœur.

Il haussa les épaules et me montra le déjeuner intact et la porte enfoncée.

— Oui, répondis-je à ce regard, oui, Mme Belden est venue ici ce matin et elle a fermé la porte à clef en se retirant, mais cela ne prouve que sa parfaite tranquillité.

— Une tranquillité qui n'a pas même été ébranlée à la vue de ce visage livide ?

— Comme elle était très pressée, il est possible qu'elle ne l'ait pas regardée et qu'elle ait tout simplement posé les plats sur la chaise sans s'arrêter.

— Je ne veux rien soupçonner de mal, mais certainement c'est là une bien singulière coïncidence !

Cette réflexion me frappa douloureusement.

— Enfin, dis-je, à quoi bon hasarder tant de suppositions ? Nous avons autre chose à faire. Venez.

Et je m'élançai vers la porte.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il. Oubliez-vous que ce n'est là qu'un épisode du grand mystère que nous avons mission d'éclaircir ? Il est de notre devoir de rechercher si la mort de Hannah est aussi le résultat d'un crime.

— C'est l'affaire du coroner.

— Je le sais ; mais du moins pouvons-nous noter tout ce que la chambre contient avant que des personnes étrangères s'y soient introduites. Je suis sûr que M. Gryce, s'il était au courant de ce qui se passe, s'attendrait à cela de notre part.

— Je connais à fond la chambre. Elle est en quelque sorte photographiée tout entière dans mon esprit, et je crains seulement de ne jamais l'oublier !

— Et le cadavre ? Avez-vous bien remarqué sa position et l'arrangement des draps ? Avez-vous observé l'absence de toute trace de lutte ou de frayeur, le repos du visage, la pose naturelle des mains ?

— Oui, oui ; je ne veux plus rien regarder.

— Et les vêtements accrochés, le long du mur ? continua-t-il en indiquant rapidement chaque objet dont il parlait. Voyez-vous ? une robe d'indienne, un châle — pas celui qu'elle portait au moment de sa fuite, — mais un vieux châle noir, appartenant à Mme Belden sans doute. Et cette malle ; ouvrons-la : voici un peu de linge de corps marqué… ah ! voyons cela !… oui, marqué aux initiales de la propriétaire. Mais ces effets ne sont pas assez grands, ils ont été faits pour Hannah, remarquez-le bien, et marqués aux initiales de Mme Belden, afin de dérouter les soupçons.

Et puis, tous ces vêtements éparpillés par terre, marqués de la même façon. Ensuite ce… Holà ! regardez ! s'écria-t-il subitement.

Je m'approchai et j'aperçus une cuvette à moitié remplie de papiers brûlés.

— Je l'avais bien vue se pencher sur quelque chose dans ce coin, mais il m'a été impossible de savoir ce que c'était. Après tout, est-ce vraiment un suicide ? Il est évident qu'elle a détruit un papier qu'elle désirait cacher à tout le monde.

— Je ne sais, repris-je, mais je voudrais presque qu'il en fût ainsi.

— Il ne nous reste rien qui puisse nous mettre sur la trace. Quel malheur !

— Il faudra que Mme Belden nous explique cette énigme ! m'écriai-je.

— Très certainement, et complètement, répliqua-t-il. Le secret de l'affaire Leavenworth en dépend. Qui sait ? Le papier était peut-être une confession !

Cette supposition ne paraissait que trop fondée.

— Quoi qu'il en soit, fis-je, il n'y a plus là qu'un tas de cendres. Il faut accepter le fait et en tirer le meilleur parti possible.

— Oui, dit-il en poussant un gros soupir, c'est vrai, mais M. Gryce ne me le pardonnera jamais ! Il dira que j'aurais dû comprendre combien était suspect l'acte d'avaler une soi-disant médecine au moment même d'être découvert.

— Mais elle ignorait qu'elle allait être découverte ; elle ne vous avait pas vu ?

— Nous ignorons ce qu'elle ou Mme Belden a vu. Les femmes sont toujours mystérieuses, et, bien que je me flatte d'être de force à lutter avec la plus fine d'entre elles, j'avoue à ma honte que dans cette affaire-ci je suis absolument joué.

— Enfin, le dernier mot n'est pas encore dit. Qui sait ce qui pourra résulter d'un entretien avec Mme Belden ? À propos, elle va bientôt revenir et il faut que je sois prêt à me rencontrer avec elle. Le tout est de savoir si elle est ou n'est pas au courant de ce drame ; c'est ce que je vais essayer de découvrir. Il est, en somme, possible qu'elle n'en connaisse rien.

Je l'entraînai hors de la chambre en refermant la porte derrière nous, et je le conduisis en bas.

— Il faut envoyer immédiatement une dépêche à M. Gryce, lui dis-je, pour lui faire part de cet incident imprévu.

— Très bien, monsieur, répondit M. Pourquoi en se dirigeant vers la porte.

— Attendez un instant, continuai-je, j'ai encore quelque chose à vous dire. Hier, Mme Belden est allée chercher deux lettres à la poste, l'une dans une grande enveloppe, l'autre dans une petite. Si vous pouviez découvrir le timbre du bureau d'expédition !

M. Pourquoi porta la main à sa poche.

— Je ne crois pas avoir à chercher longtemps d'où vient l'une d'elles. Ciel ! je l'ai perdue !

Et il remonta l'escalier avec précipitation.

Àce moment même, j'entendis grincer la serrure de la porte de la grille.

Partie 3 · V

— Mais c'est une mystification ! Personne n'est malade et on s'est indignement moqué de moi, fit une voix irritée.

Et Mme Belden, rouge et haletante, entra dans la pièce où j'étais et se mit à ôter son chapeau.

— Qu'y a-t-il donc ? fit-elle. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Il est arrivé quelque chose de très grave, répondis-je. Pendant votre absence, on a fait une découverte qui risque d'avoir des suites de la plus haute importance.

Àma grande surprise, elle pâlit, puis fondit en larmes.

— Je l'avais deviné, murmura-t-elle ; je savais que le secret ne serait pas gardé si je recevais des locataires. Elle est si remuante ! Mais, ajouta-t-elle d'un air épouvanté, vous ne me dites pas ce qu'on a découvert. Ce n'est peut-être pas ce que je redoute ; il est possible…

Je l'interrompis sans hésiter :

— Je n'essayerai même pas, madame Belden, d'adoucir votre douleur. Au reste, une femme qui, comme vous et malgré les appels pressants de la justice, reçoit et cache dans sa maison un témoin aussi important que l'est Hannah, ne doit guère avoir besoin de grands ménagements quand il s'agit de lui apprendre que

ses efforts ont été couronnés de trop de succès, qu'elle a atteint son but, qu'elle a supprimé un témoignage de la plus grande valeur, qu'elle a outragé la loi, et que la femme innocente, qui aurait été certainement sauvée par la déposition d'une certaine personne, restera à jamais compromise désormais aux yeux du monde, sinon dans l'opinion de la justice.

Le regard de Mme Belden, qui ne me quittait pas, s'anima ; puis enfin elle s'écria avec violence :

— Que voulez-vous dire ? Je n'ai rien fait de mal, et je voulais seulement sauver les gens. Je… je… Au fait, qui êtes-vous et de quoi vous mêlez-vous ? En quoi ce que je fais ou ce que je ne fais pas peut-il vous regarder ? Vous vous donnez comme avocat. Venez-vous de la part de Mary Leavenworth, afin de constater comment je remplis ses instructions, et…

— Peu importe, madame, qui je suis et pourquoi je suis venu ici. Cependant, pour donner plus d'autorité à mes paroles, je veux bien vous dire que je ne vous ai pas trompée en ce qui regarde mon nom et ma profession ; il est vrai, en outre, que je suis un ami des demoiselles Leavenworth et que tout ce qui les touche m'intéresse profondément. C'est à cause de cela que je dis qu'Eleonore Leavenworth est irréparablement perdue par la mort de sa servante…

— La mort ? Que voulez-vous dire ? La mort ?

Le geste et l'accent de Mme Belden étaient alors si naturels et si pleins d'horreur qu'il m'était impossible de douter de son ignorance du terrible événement.

— Oui, insistai-je ; la fille que vous avez cachée si bien et si longtemps vous échappe, à vous et à nous tous. Il ne reste que son cadavre, madame Belden !

Jamais je n'oublierai le cri perçant qui accueillit ces paroles.

— C'est impossible ! c'est impossible ! s'écria-t-elle en se précipitant dans l'escalier.

Je n'oublierai pas davantage la scène qui se passa lorsque, debout à côté du lit de la morte, elle se tordait les mains en protestant avec énergie qu'elle ne savait rien de ce qui devait arriver ; que la veille elle avait quitté la pauvre fille alors qu'elle paraissait être de bonne humeur, et qu'elle ne l'avait enfermée à clef que parce que c'était une chose convenue d'avance, chaque fois qu'il y avait du monde à la maison ; que si Hannah était morte d'un mal subit, elle avait dû expirer tranquillement, car elle avait prêté l'oreille plus d'une fois pendant la nuit, craignant que Hannah ne me donnât l'éveil en faisant du bruit.

— Mais vous êtes venue ici ce matin ? lui dis-je.

— Oui, mais je n'ai rien remarqué. J'étais pressée ; j'ai cru qu'elle dormait, j'ai placé son déjeuner à sa portée et je suis partie en fermant la porte à clef comme toujours.

— Il est singulier qu'elle soit morte cette nuit même. Était-elle malade hier ?

— Non, monsieur. Elle était même plus gaie que d'ordinaire. Je ne l'ai jamais crue malade. Si j'avais pu supposer…

— Vous ne l'avez jamais crue malade ? fit soudain une voix. Pourquoi donc vous êtes-vous alors donné tant de mal pour lui

faire prendre une médecine hier au soir ?

Et M. Pourquoi apparut.

— Je ne lui ai rien donné, répliqua-t-elle, croyant évidemment que c'était moi qui parlais… N'est-ce pas, Hannah ? n'est-ce pas ma pauvre fille ? continua-t-elle en caressant avec tendresse la main inerte qu'elle gardait entre les siennes.

— En ce cas, comment l'a-t-elle eue et où l'a-t-elle prise, si elle ne la tenait pas de vous ?

Cette fois, elle comprit qu'un étranger était là. Elle se retourna, le regarda avec surprise et dit :

— Je ne sais qui vous êtes, monsieur, mais je puis vous assurer que la pauvre enfant n'avait à sa disposition aucune médecine et qu'elle n'en a pas pris, car je suis sûre qu'elle n'était pas malade hier soir.

— Cependant, je l'ai vue avaler une poudre.

— Vous l'avez vue ! Le monde est fou ou c'est moi qui suis folle. Vous l'avez vue avaler une poudre ? Et comment cela, puisqu'elle est demeurée enfermée depuis vingt-quatre heures dans cette chambre ?

— C'est vrai, madame, mais il n'est pas bien difficile de voir ce qui se passe dans une chambre par une fenêtre mansardée comme celle-ci.

— Ah ! s'écria-t-elle en reculant, il y a un espion chez moi ! Mais je mérite ce qui arrive, car je l'ai enfermée et je ne suis pas venue la voir pendant la nuit. Mais que disiez-vous qu'elle avait avalé ? Un remède ? du poison ?

— Je n'ai pas dit du poison.

— Mais c'est ce que vous vouliez dire. Vous croyez qu'elle s'est empoisonnée et que j'y suis pour quelque chose.

— Non, monsieur ne croit pas cela, observai-je. Il dit seulement qu'il a vu Hannah avaler quelque chose qui serait la cause de sa mort, et il vous demande où elle aurait pu se procurer la drogue dont il s'agit.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Tout ce que je puis dire, c'est que je ne lui ai rien donné.

Je ne pouvais m'empêcher de la croire et je ne désirais pas prolonger cette scène, d'autant plus que chaque instant retardait les démarches actives que nous devions faire.

Après avoir fait signe à M. Pourquoi d'aller au télégraphe, je voulus emmener Mme Belden ; mais elle résista et se rassit en disant :

— Je ne la quitterai plus ; ne me le demandez pas. Ma place est ici et j'y resterai.

Mais M. Pourquoi, qui paraissait s'obstiner pour la première fois, nous regardait tous deux d'un air sévère et ne bougeait pas, malgré mes injonctions de se hâter de télégraphier à M. Gryce.

— Je ne quitterai pas la chambre aussi longtemps que cette femme y restera, fit-elle, et à moins que vous ne vous engagiez à la surveiller à ma place, je ne quitterai même pas la maison.

Très surpris, je lui dis à l'oreille :

— Vos soupçons vous font dépasser la mesure. Rien ne justifierait une telle façon d'agir ; au reste, elle ne peut faire aucun mal ici. Quoi qu'il en soit, je vous promets de la surveiller, si cela peut vous tranquilliser.

— Je ne tiens pas à ce qu'on la surveille ici ; il faut que ce soit en bas. Emmenez-la, car je ne pourrai partir aussi longtemps qu'elle ne sera pas descendue.

— N'auriez-vous pas trop de prétentions à vouloir commander.

— C'est possible ; je n'en sais rien. Mais dans l'affirmative, ce serait parce que j'ai dans ma poche quelque chose qui autorise ma conduite.

— Ouest-ce donc ? Une lettre ?

— Oui.

Très agité à mon tour, j'avançai la main.

— Montrez, fis-je.

— Pas avant que cette femme ait quitté la chambre.

En voyant qu'il était inébranlable, je revins auprès de Mme Belden.

— Je vous en supplie, lui dis-je, venez avec moi ! Cette mort n'est pas une mort naturelle, et il faut que nous fassions venir le coroner. Il vaut mieux descendre.

— Que m'importe ! C'est un de mes voisins, et cela ne saurait m'empêcher de veiller la pauvre enfant jusqu'à son arrivée.

— Mme Belden, repris-je, vous êtes la seule personne ayant eu connaissance de la présence de cette fille sous votre toit, et il est plus prudent de ne pas éveiller les soupçons en restant plus longtemps qu'il ne faut auprès de son cadavre.

— Est-ce que mon abandon d'aujourd'hui serait la meilleure garantie de mes bonnes intentions dans le passé ?

— Ce n'est pas l'abandonner que de condescendre à ma prière. En restant ici, vous vous ferez plutôt du mal que du bien. Suivez mon conseil, ou je serai forcé de vous laisser à la garde de cet homme et d'aller moi-même prévenir les autorités.

Ce dernier argument l'affecta sensiblement, et elle se leva en lançant à M. Pourquoi un regard chargé de haine.

— Je suis entre vos mains, fit-elle.

Et sans proférer une autre parole elle couvrit de son mouchoir le visage de la morte et quitta la chambre. Un instant plus tard, j'avais en ma possession la lettre trouvée par M. Pourquoi.

— C'est la seule que j'ai pu découvrir, monsieur. Elle était dans la poche de la robe que portait Mme Belden hier au soir. Quant à l'autre, elle ne doit pas être loin, mais je n'ai pas eu le temps de la chercher. Au reste, celle-ci suffira, je pense.

Je ne fis pas attention sur le moment à son étrange accent, et j'ouvris la lettre. C'était la plus petite des deux que Mme Belden avait cachées sous son châle, en sortant la veille du bureau de poste. Elle contenait ce qui suit :

» Je me trouve dans la plus terrible des perplexités. Vous qui m'aimez, vous devinerez ce dont il s'agit. Sans pouvoir rien expli-

quer, je vous adresse une prière : Détruisez aujourd'hui même ce que vous avez, sans réflexion, sans hésitation. Le consentement d'une autre est inutile. Il faut m'obéir, car je suis perdue si vous refusez. Faites ce que je vous demande et sauvez

» Une personne qui vous aime. »

Cette lettre adressée à Mme Belden, et qui ne portait ni date ni signature, était timbrée de New-York. Je reconnus l'écriture. C'était celle de Mary Leavenworth !

— Une lettre damnable et une preuve damnable aussi contre celle qui l'a reçue ! fit M. Pourquoi avec le ton ironique qu'il avait adopté depuis le matin.

— En effet, ce serait là un témoignage terrible, répliquai-je, si je ne savais pas qu'il se rapporte à la destruction de quelque chose d'absolument étranger à ce que vous soupçonnez. Il s'agit de documents confiés à Mme Belden, et pas d'autre chose.

— En êtes-vous sûr ?

— Tout à fait, mais nous en reparlerons plus tard, car il est temps d'envoyer votre dépêche et de prévenir le coroner.

— Bien, monsieur.

Et il sortit.

Je retrouvai Mme Belden au salon du rez-de-chaussée : elle se lamentait sur sa triste situation, se demandait ce que diraient les voisins, ce que penserait le pasteur, ce que Clara (qui était-ce ? je l'ignore) ferait à sa place, et déclarait qu'elle aurait voulu mourir plutôt que d'être mêlée à toute cette affaire.

Ce ne fut qu'après bien des efforts que je réussis à la calmer et à la faire m'écouter.

— Vous ne pouvez que vous rendre malade avec cet excès d'émotion, observai-je, et vous allez être incapable de subir l'interrogatoire du coroner.

Je fis mon possible pour consoler la malheureuse femme, je lui expliquai tous les détails de l'affaire et lui demandai si elle n'avait pas d'ami sur lequel elle pouvait compter dans une telle occasion.

Elle répondit que non ; elle n'avait que de bons voisins et d'aimables amies, mais c'était tout, et elle devait se préparer à lutter seule, à moins que je n'eusse pitié d'elle.

— J'ai été au reste, ajouta-t-elle, habituée à agir sans appui depuis la mort de M. Belden jusqu'au jour où, l'année dernière, j'ai perdu toutes mes économies dans un incendie.

Je fus ému : cette femme si charitable se trouvait ainsi délaissée ! Je lui offris de grand cœur de faire tout ce que je pourrais pour elle, si elle voulait me promettre d'être d'une entière franchise. À mon grand soulagement, elle m'assura de sa bonne volonté et de son désir de m'apprendre tout ce qu'elle savait.

— Il me semble, dit-elle, que je voudrais me rendre sur la place publique et avouer à la face de tous ce que j'ai fait pour Mary Leavenworth. Mais tout d'abord, dites-moi, au nom du ciel, quelle est la situation de ces demoiselles. Je n'ai osé ni m'informer ni écrire. Si les journaux parlent beaucoup d'Eleonore, ils ne disent rien de Mary, et c'est cependant elle qui me parle du danger qu'elle courrait si certains faits venaient à être connus. Quelle

est la vérité ? Je ne désire pas leur faire du tort, mais seulement prendre les précautions nécessaires à ma propre sécurité.

— Miss Eleonore, répondis-je, se trouve dans une situation critique à cause de ses réticences. Mary Leavenworth… Mais je ne puis rien dire d'elle jusqu'à ce que vous m'ayez fait part de ce que vous savez. Ce que nous voulons apprendre, c'est comment vous avez eu connaissance de l'assassinat et pourquoi Hannah a été obligée de quitter New-York et de se réfugier ici ?

Mme Belden se tordait les mains d'un air de doute et de frayeur.

— Vous ne me croirez jamais, s'écria-t-elle ; cependant j'ignore ce que Hannah pouvait savoir. Je ne connais ni ce qu'elle a vu ni ce qu'elle a entendu pendant cette fatale nuit ; elle ne me l'a jamais raconté et je ne l'ai pas interrogée. Elle m'a assurée seulement que Miss Mary me priait de la cacher pendant un certain temps ; j'ai eu la faiblesse d'y consentir parce que je chérissais et admirais Mary au-dessus de tout, et…

— Voulez-vous me faire croire, interrompis-je, qu'après avoir eu connaissance de l'assassinat vous avez continué à cacher Hannah, sur un simple désir de miss Mary, sans avoir réclamé d'autre explication ?

— Oui, monsieur ; vous ne le croirez jamais peut-être, mais c'est ainsi. J'ai supposé que Mary avait ses raisons pour l'envoyer chez moi ; j'ai agi aveuglément, comme je vous l'ai dit.

— C'est étrange. Vous devez avoir de bien puissants motifs pour obéir de la sorte à Mary Leavenworth.

— Ah ! monsieur, je pensais tout comprendre ; je pensais que si Mary, si belle, si jeune, daignait s'abaisser jusqu'à moi et m'honorer de son affection, je pensais, dis-je, que c'était parce qu'il existait un lien quelconque entre elle et le coupable, et je jugeais qu'il valait mieux ne pas chercher à en savoir davantage, mais faire ce qu'elle désirait, en espérant que tout se terminerait heureusement. Je n'ai pas raisonné ; j'ai obéi à une impulsion de ma nature qui ne me permettait pas d'agir d'une autre manière : lorsqu'une personne que j'aime me demande un service, je ne puis le lui refuser.

— Et vous aimez Mary Leavenworth, quoique vous paraissiez la croire coupable d'un grand crime ?

— Oh ! non, je n'ai pas dit cela et je ne crois pas même l'avoir pensé. Elle a pu être mêlée au crime, — comment, je l'ignore, — mais sans en être l'auteur, car elle a pour cela le cœur trop haut placé.

— Madame Belden, que savez-vous de Mary Leavenworth et qu'est-ce qui vous autorise à regarder une pareille supposition comme possible ?

Le visage pâle de la pauvre femme se couvrit d'une rougeur pénible.

— Je ne sais que répondre, murmura-t-elle. Ce serait une longue histoire, et…

— Peu importe sa longueur ! repris-je. Donnez-moi seulement le raison principale sur laquelle vous fondez votre manière de voir.

— La voici. Miss Mary se trouvait dans une impasse dont la mort de son oncle pouvait seule la faire sortir.

— Ah ! comment cela ?

Nous entendîmes à ce moment un bruit de pas, et je vis M. Pourquoi à la porte de la maison.

— Eh bien ! fis-je, qu'y a-t-il ? N'avez-vous pas trouvé le coroner ?

— Non, il est parti en voiture à une dizaine de milles d'ici, afin d'examiner le corps d'un homme que l'on a trouvé mort dans un fossé, à côté d'une paire de bœufs.

Il remarqua l'expression de contentement que je ne pus dissimuler, car j'étais, je l'avoue, heureux de ce retard, et il ajouta en clignant de l'œil :

— Il faudra plusieurs heures pour aller le chercher.

Sa façon d'être m'amusait :

— Ah ! vraiment ! Un mauvais chemin alors ?

— Affreux. Le meilleur cheval du monde ne pourrait aller qu'au pas.

— Tant mieux pour nous ! Mme Belden a un long récit à me faire, et…

— Vous désirez ne pas être dérangés. Parfait !

Il salua et s'apprêta à partir.

— Avez-vous télégraphié à M. Gryce ? lui demandai-je.

— Oui, monsieur.

— Pensez-vous qu'il vienne ?

— Oui, même s'il était obligé de venir appuyé sur deux béquilles.

— Et à quelle heure l'attendez-vous ?

— Vous, vous pourrez le voir à peu près vers trois heures ; mais, moi, je serai dans la montagne à contempler tristement un attelage brisé, ou quelque chose de ce genre.

Il toucha les bords de son chapeau et s'en alla en descendant la rue, d'un air désœuvré, comme s'il n'avait su que faire de son temps.

Je retournai expliquer à Mme Belden que le coroner était absent et qu'il ne serait pas de retour avant le soir ; par conséquent, nous avions devant nous plusieurs heures que je ne pouvais mieux employer qu'à écouter tout ce qu'elle savait de l'affaire qui nous préoccupait.

Elle y consentit et commença ainsi :

Partie 3 · VI

— Il y aura un an, au mois de juillet prochain, que j'ai vu Mary Leavenworth pour la première fois. Je menais alors la plus monotone des existences. J'aime le beau, et ma nature m'attire vers le romanesque ; mais, réduite à passer mes journées à coudre ou à des travaux de ménage, j'entrevoyais déjà une vieillesse précoce

et ennuyeuse. Un matin que j'étais en proie à une profonde mélancolie, Mary Leavenworth passa le seuil de ma porte, et un seul de ses sourires changea le courant de ma vie.

Elle avait entendu parler de mon habileté à manier l'aiguille et c'était là l'objet de sa visite. Si vous aviez pu voir son regard quand elle entra, son sourire quand elle me quitta, vous excuseriez le fol enthousiasme d'une vieille femme sentimentale qui s'imagina voir une fée, tandis que pour d'autres elle n'aurait été qu'une ravissante jeune fille.

Quand elle revint quelques jours plus tard, elle s'assit sur un tabouret, à mes pieds, et me demanda la permission de se reposer un peu chez moi, en me disant que le bruit et les bavardages de l'hôtel la fatiguaient tellement que parfois l'envie lui prenait de fuir et de se cacher chez quelqu'un qui la laisserait agir en enfant qu'elle était. Je lui témoignai une vive sympathie, et bientôt je la vis me regarder avec le plus grand intérêt pendant que, presque sans le vouloir, je lui racontais ma vie passée.

Elle revint le lendemain et le surlendemain : c'étaient toujours les mêmes yeux ardents et joyeux.

Le quatrième jour, elle ne vint pas, ni le cinquième, ni le sixième ; puis un soir, au moment où le crépuscule se fondait dans la nuit, elle entra tout doucement, se glissa à côté de moi, me couvrit les yeux de ses petites mains avec un rire argentin qui me remua jusqu'au fond de l'âme.

— Vous ne savez que penser de moi, dit-elle en se débarrassant de son manteau et en se montrant dans une ravissante toilette de soirée… Je ne sais plus ce que je fais, mais une volonté supérieure me pousse à dire à quelqu'un que, pour la première

fois, je me sens vivre, et que, depuis que certains yeux ont fixé les miens, jamais Mary Stuart, avec toute sa beauté, toute sa majesté, ne s'est sentie plus reine ni plus femme que je ne le suis ce soir !

Et, avec un geste plein de grâce, elle se dressa dans son manteau.

— Le prince vous a donc rendu visite ? lui répondis-je à voix basse, faisant allusion à une histoire que je lui avais racontée la dernière fois que je l'avais vue.

Elle rougit et se rapprocha de la porte.

— Je ne sais pas… je crains que non… je… je n'ai pas songé à cela. On ne conquiert pas des princes aussi facilement.

— Où allez-vous toute seule ? lui dis-je. Permettez-moi de vous accompagner.

Elle fit un signe de refus et répondit :

— Non, non. Cela gâterait le roman à peine ébauché. Je suis venue comme une fée ; je partirai de même.

Et, en vrai rayon de lune, elle glissa dans la nuit du dehors et disparut.

Àsa prochaine visite, elle donnait les signes d'une certaine agitation fébrile qui me prouva plus clairement encore combien son cœur était pris par les attentions de celui qui l'aimait ; mais lorsque je lui parlai de mariage elle répondit en soupirant :

— Je ne me marierai jamais !

— Pourquoi ? Pourquoi ces belles lèvres roses affirment-elles que leur maîtresse ne se mariera jamais ?

Elle me lança un regard rapide et baissa les yeux. Je craignais de l'avoir offensée et je m'en désolais quand elle murmura :

— Je ne me marierai jamais parce que le seul homme qui me plaise est le dernier que la destinée me permettrait de prendre pour époux.

— La destinée ! m'écriai-je.

— Oui.

— Que voulez-vous dire ? Racontez-moi tout.

— Il n'y a rien à raconter, fit-elle ; seulement j'ai été assez sotte pour admirer — elle ne voulait pas dire « aimer », elle était trop orgueilleuse ! — un homme que mon oncle ne me laissera jamais prendre pour mari.

— Votre oncle ne vous laissera pas l'épouser ? Pourquoi ? Est-ce qu'il est pauvre ?

— Non. Mon oncle aime l'argent, mais pas à ce point-là. De plus, M. Clavering n'est pas pauvre ; il possède une magnifique propriété dans son pays…

— Son pays ? interrompis-je. Il n'est donc pas Américain ?

— Non. C'est un Anglais.

— Alors, où est la difficulté ? N'est-il pas…

J'allais dire estimable, mais je m'abstins.

— C'est un Anglais, continua-t-elle du même ton amer, et, en disant cela je dis tout, car mon oncle ne tolérera jamais que je me marie avec un homme de ce pays-là.

Je la regardai avec stupéfaction.

— C'est une manie de sa part, reprit-elle ; je pourrais tout aussi bien lui demander la permission de me noyer que celle d'épouser un Anglais.

Une femme d'un jugement plus sain que le mien lui aurait dit : « S'il en est ainsi, il faut le chasser de votre pensée et prendre garde de danser, de causer avec lui et de laisser votre sympathie devenir de l'amour. »

Hélas ! dans ce temps-là, j'adorais le romanesque, et le préjugé de M. Leavenworth, que je ne pouvais ni comprendre ni apprécier, m'indigna.

— Mais c'est de la tyrannie pure ! m'écriai-je. Pourquoi votre oncle hait-il ainsi les Anglais ? Et pourquoi vous croyez-vous obligée de céder à une fantaisie aussi déraisonnable ?

— Pourquoi ? Vous voulez le savoir, tendre amie ? dit-elle en se détournant toute rougissante.

— Oui ; avouez-moi tout.

— Bien ; puisque vous voulez connaître mes défauts comme vous connaissez déjà mes qualités, je vous dirai que je crains d'encourir le mécontentement de mon oncle, parce que… parce que… on m'a toujours habituée à me regarder comme son héritière, et si je me mariais contre sa volonté je sais qu'il changerait

immédiatement les clauses de son testament, et qu'il ne me laisserait pas un centime.

Cet aveu refroidit un peu mon ardeur romanesque.

— Vous me dites pourtant, fis-je, que M. Clavering a de la fortune. Vous ne manqueriez donc de rien, et si vous l'aimez…

Ses yeux d'améthyste étincelèrent littéralement de surprise.

— Vous ne comprenez pas ? observa-t-elle ; M. Clavering n'est pas pauvre, mais mon oncle est excessivement riche. Je serais une reine…

Elle s'arrêta et se jeta dans mes bras.

— C'est honteux, je le sais, sanglota-t-elle, mais c'est la faute de l'éducation que j'ai reçue. On m'a appris à adorer l'argent, et sans la richesse je serais absolument perdue. Et cependant — une autre émotion adoucit ses traits — je ne puis dire à Henry Clavering : « Partez ! j'aime mes richesses plus que vous ! » Je ne puis faire cela.

— Vous l'aimez donc ? demandai-je.

Elle se leva, très émue.

— Mon hésitation n'est-elle pas une preuve d'amour ? Si vous me connaissiez davantage, vous comprendriez que oui.

Et elle se tourna vers une belle image de déesse qui était fixée à l'un des murs.

— Elle me ressemble, fit-elle.

— Oui, c'est pour cela que je l'aime, répliquai-je.

Elle s'absorba dans la contemplation de ces traits idéalisés.

— Elle est jolie, murmura-t-elle, plus jolie que moi ! Agirait-elle de même à ma place ? Hésiterait-elle entre l'amour et la richesse ? Je crois que non. — Et ses traits s'assombrirent. — Elle ne penserait qu'au bonheur qu'elle donnerait à un autre. Elle n'est pas dure comme moi. Eleonore elle-même aimerait comme cette jeune fille.

Je crois qu'elle m'avait oubliée, mais à ces derniers mots elle se retourna vers moi et dit gaiement :

— Allons ! voilà ma chère bonne amie qui est toute scandalisée ! Elle ne pensait pas avoir pour auditrice une petite fille positive comme je le suis, lorsqu'elle racontait ces histoires de dragons tués par l'Amour, et tant d'autres merveilles ; n'est-ce pas ?

— C'est vrai, repris-je en l'attirant vers moi dans un élan irrésistible d'affectueuse admiration ; mais, quand même, je n'aurais pas fait de différence et j'aurais parlé de l'amour, qui sait rendre délicieux et doux ce monde où la souffrance est quotidienne.

— En vérité ? Alors vous n'avez pas une trop mauvaise opinion de moi ?

Qu'ajouterais-je ? Je la regardais comme la créature la plus séduisante qu'il fût possible de trouver et je le lui dis avec franchise.

Aussitôt elle recouvre sa gaieté. Non pas qu'elle tînt, je le compris et je le comprends encore à présent, à mon estime, mais parce que sa nature avait besoin d'admiration pour s'épanouir.

— Vous me permettrez de venir vous voir encore et de vous raconter combien je suis méchante, et vous ne me chasserez pas ?

— Jamais je ne vous chasserai.

— Pas même si je commettais quelque grosse sottise ? Pas même si, par une belle nuit, je me faisais enlever par celui que j'aime et si je laissais à mon oncle le soin de découvrir combien son affection a été mal récompensée ?

Elle dit tout cela d'un ton léger et n'attendit même pas ma réponse ; mais ces paroles prirent racine dans nos deux cœurs, et pendant les deux jours suivants je songeai à la manière dont je pourrais m'y prendre si j'étais chargée de faciliter l'enlèvement dont il s'agissait. Vous comprendrez maintenant combien je fus heureuse lorsqu'un soir Hannah, la pauvre fille qui vient de mourir sous mon toit, et qui était la femme de chambre de Mary Leavenworth, m'apporta un billet dont voici la teneur :

« Demain s'accomplira la plus charmante des aventures de la saison, et j'en serai l'héroïne ; le prince est aussi beau que… quelqu'un dont vous avez entendu parler, et la princesse est aussi folle que la petite capricieuse qui est toute à vous.

» Mary. »

Cela ne pouvait que signifier qu'elle était engagée. Mais pendant toute la journée qui suivit elle ne parut pas. Le surlendemain, il en fut de même, et j'appris seulement que M. Leavenworth était de retour de voyage. Enfin, deux jours plus tard, elle apparut chez moi à la tombée de la nuit ; elle était tellement changée qu'on aurait dit qu'une année entière s'était écoulée de-

puis notre dernière entrevue et j'eus grand'peine à l'accueillir aimablement, tant j'étais impressionnée.

— Vous êtes un peu désappointée, n'est-ce pas ? fit-elle ; vous vous attendiez à des révélations, à de douces confidences faites à voix basse, et au lieu de cela vous vous trouvez en présence d'une femme attristée, qui, pour la première fois, désire demeurer sur la réserve.

— Cela doit tenir à ce que, jusqu'à cette heure, vous avez eu plus de chagrins que de joies dans votre amour, répliquai-je.

Elle se mit à se promener sans répondre, d'abord tranquillement, puis d'une manière agitée. Au bout de quelques instants, elle s'arrêta soudain et me dit :

— Madame Belden, M. Clavering a quitté R...

— Il est parti !

— Oui ; mon oncle m'a ordonné de me séparer de lui, et j'ai obéi.

Je laissai tomber mon tricot à terre.

— Alors, dis-je, il est en courant de vos relations avec M. Clavering ?

— Oui ; il n'y avait pas cinq minutes qu'il était de retour qu'Eleonore lui avait déjà tout raconté.

— Alors elle savait ?

— Oui ; hélas ! j'avais été assez étourdie pour lui faire mes confidences dans un moment d'expansion. J'aurais dû songer

aux conséquences que cela pouvait entraîner avec une personne aussi consciencieuse qu'elle l'est.

— Ce n'est pas de la conscience que de révéler les secrets des autres.

— Eleonore ne vous ressemble pas.

— Et votre oncle, poursuivis-je, n'a pas accueilli favorablement vos projets ?

— Favorablement ! Ne vous ai-je pas dit qu'il ne me permettrait jamais d'épouser un Anglais ? Il m'a déclaré qu'il préférerait me voir morte.

— Et vous avez consenti ? Vous n'avez fait aucune résistance à cet homme cruel ?

Elle s'approcha encore de ce portrait qui avait déjà attiré son attention, puis elle me lança un regard oblique qui signifiait bien des choses.

— J'ai obéi lorsqu'il a commandé, fit-elle.

— Et vous avez congédié M. Clavering après lui avoir juré d'être sa femme ?

— Pourquoi pas, puisque j'étais dans l'impossibilité de tenir ma promesse ?

— Alors vous êtes résolue à ne pas l'épouser ?

— Mon oncle, dit-elle au bout d'un instant et en regardant le portrait, pourrait vous dire que je suis décidée à accomplir toutes ses volontés.

Je me mis à fondre en larmes.

— Oh ! Mary ! Mary ! m'écriai-je.

— Avez-vous quelque reproche à me faire ? N'est-ce pas mon devoir de me soumettre aux volontés de mon oncle ? Ne m'a-t-il pas recueillie depuis l'enfance ? Ne m'a-t-il pas élevée au milieu du luxe ? Ne m'a-t-il pas faite ce que je suis ? N'est-ce pas lui qui, par chacun de ses dons, par chacune de ses paroles, m'a inculqué l'adoration de la richesse, depuis que je suis assez grande pour comprendre ce que ce mot signifie ? Me serait-il permis maintenant de récompenser si mal tous ses soins parce qu'un homme que j'ai rencontré par hasard, il y a quelques jours, a bien voulu m'offrir ce qu'il lui plaît d'appeler son amour ?

— Mais, répliquai-je, si pendant ces quinze jours vous avez appris à aimer cet homme-là plus que tout, plus même que les richesses dont votre oncle vous comble…

— Bien ; continuez.

— Pourquoi n'assureriez-vous pas votre bonheur en épousant en secret l'homme de votre choix, en comptant ensuite sur votre influence pour obtenir de votre oncle un pardon que, sans doute, il ne vous refusera pas toujours ?

Il aurait fallu voir l'expression bizarre de son visage en ce moment.

— Ne vaudrait-il pas mieux, fit-elle en appuyant sa tête sur mon épaule, m'assurer tout d'abord du consentement de mon oncle, avant de courir des risques dangereux avec un homme qui m'aime trop ardemment ?

— Oh ! ma chérie, m'écriai-je, mais alors vous n'avez pas congédié M. Clavering ?

— Je l'ai prié de s'éloigner.

— Mais sans lui ôter toute espérance ?

Elle se mit à rire.

— Oh ! chère excellente amie, répondit-elle, quelle merveilleuse confidente vous faites ! Vous paraissez être aussi intéressée à cette affaire que si vous étiez l'amoureux lui-même !

— Mais parlez donc, je vous en supplie !

Elle redevint sérieuse.

— Il m'attendra, murmura-t-elle.

Le lendemain, je lui fis part du plan que j'avais formé pour son union secrète avec M. Clavering. Il fallait qu'ils prissent tous deux de faux noms ; elle pourrait se servir du mien comme devant faire naître moins de suppositions, et lui devait se faire appeler Le Roy Robbins. Mon projet la séduisit ; elle l'adopta immédiatement, et il fut entendu qu'un certain signe, marqué sur l'enveloppe, distinguerait ses lettres des miennes.

C'est ainsi que j'ai pris la fatale décision qui m'a précipitée dans tant d'ennuis. En permettant à cette jeune fille de se servir de mon nom à sa guise, j'abandonnais, en vérité, tout ce que je pouvais posséder de jugement ; mais j'étais devenue son esclave toute dévouée. Je me mis à copier les lettres qu'elle m'apportait et à les adresser sous le faux nom dont nous étions convenus, et je m'ingéniai à trouver le moyen de lui remettre sans danger celles que je recevais de M. Clavering. Hannah nous servait habi-

tuellement d'intermédiaire, car Mary avait compris qu'il serait imprudent de venir trop souvent chez moi. Je remettais à cette fille, qui, au reste, aurait été incapable de les lire et était d'une nature discrète, toutes les lettres que je ne pouvais pas faire parvenir autrement et qui étaient adressées à Mme Amy Belden. Autant, au surplus, que je le sais, il n'est résulté aucune difficulté des complaisances de Hannah en cette occasion.

Un événement vint changer l'état des choses. M. Clavering, qui avait laissé en Angleterre sa mère souffrante, reçut subitement l'avis qu'elle était au plus mal et qu'elle le priait de revenir sans tarder. Il se prépara à obéir ; mais, dominé par l'amour, il écrivit à Mary et la supplia de l'épouser avant son départ :

« Soyez dès à présent ma femme, disait-il, et ensuite j'accomplirai vos désirs en toutes circonstances. La certitude que vous m'appartenez me donnera le courage de partir ; mais, sans cela, je ne le pourrais pas ; non, je ne le pourrais pas, alors même que ma mère devrait mourir sans avoir dit adieu à son fils unique. »

Elle était précisément chez moi lorsque je rapportai cette lettre de la poste, et je n'oublierai jamais quelle fut son attitude après l'avoir lue. Elle se mit à examiner la situation rapidement et avec calme, et elle écrivit et me fit copier quelques lignes dans lesquelles elle donnait son consentement s'il s'engageait : à lui laisser le soin de choisir le moment où elle jugerait utile de rendre publique leur union, à se séparer d'elle à la porte même de l'église ou de tout autre endroit où la cérémonie aurait lieu, et enfin à ne jamais reparaître devant elle jusqu'au jour où elle se serait proclamée sa femme devant tous.

Deux jours après, on lui répondit :

« Tous vos désirs seront les miens. »

L'intelligence et toutes les ressources d'Amy Belden furent alors mises en œuvre pour la seconde fois, afin que les choses pussent se passer sans risque de découverte, et c'était difficile. Tout d'abord il était nécessaire que le mariage fût célébré dans un délai de trois jours, car M. Clavering, à la réception de la lettre de sa mère, avait assuré son passage sur un navire qui partait le samedi suivant ; ensuite M. Clavering et Mary étaient trop soucieux de leur réputation pour ne pas chercher à éviter les bavardages, et ils voulaient se marier à une certaine distance de R... Enfin il était désirable que le lieu où la cérémonie serait célébrée ne fût pas très éloigné, car si l'absence de Mary devait durer trop longtemps, cela éveillerait les soupçons d'Eleonore, ce qu'elle souhaitait d'éviter par-dessus tout. Quant à son oncle, j'ai oublié de le dire, il était reparti en voyage presque aussitôt après le renvoi apparent de M. Clavering.

F..... était la seule ville qui me parût, après réflexions, se trouver dans les conditions requises. Quoique située sur une ligne de chemin de fer, c'était un endroit sans importance, et le pasteur qui y vivait était, chose encore plus précieuse, un homme très obscur, dont l'habitation n'était qu'à quelques mètres de la station. Ils devaient pouvoir se rencontrer là, et je me mis à étudier les détails de ce roman réel.

J'arrive à un événement qui aurait pu renverser tous nos desseins ; Eleonore découvrit la correspondance échangée entre sa cousine et M. Clavering ; voici comment :

Hannah, au cours de ses fréquentes visites, avait pris du plaisir à ma compagnie et était venue passer quelque temps chez moi

un certain soir. Il n'y avait pas dix minutes qu'elle était arrivée, lorsqu'on frappa à la porte ; j'allai ouvrir et j'aperçus une personne enveloppée dans un grand manteau, que je pris pour Mary. Imaginant qu'elle m'apportait une lettre pour M. Clavering, je lui offris mon bras et la conduisis au salon en disant : « La lettre est-elle prête ? Il faut que je la jette à la poste ce soir même, sans cela il ne la recevrait pas à temps ». Je m'arrêtai, regardant la femme tremblante qui était avec moi ; c'était une étrangère.

— Vous vous trompez, fit-elle ; je suis Eleonore Leavenworth, et je viens chercher Hannah, ma femme de chambre. Est-elle ici ?

Dans mon trouble, je pus seulement montrer de la main Hannah qui était assise dans un coin de la pièce.

— J'ai besoin de vous, dit Eleonore à la domestique.

Et elle allait quitter la maison sans prononcer un mot de plus, lorsque de nouveau je lui pris le bras.

— Oh ! mademoiselle, commençai-je…

— Je n'ai rien à vous dire à vous, fit-elle d'une voix basse et avec un regard qui me fit peur… Laissez-moi tranquille !

Et elle partit avec Hannah.

Pendant longtemps, je restai immobile là où elle m'avait laissée, puis j'allai me coucher, mais il me fut impossible de fermer les yeux. Vous pouvez maintenant comprendre ma surprise lorsque le lendemain, de bonne heure, je vis Mary, plus belle que jamais, entrer dans ma chambre tenant à la main une lettre destinée à M. Clavering.

— Ah ! m'écriai-je dans un accès de joie et de soulagement, elle n'a donc pas deviné ?

— Si c'est d'Eleonore que vous parlez, répondit-elle avec un air dédaigneux, oui, elle a deviné : elle sait tout à fait à quoi s'en tenir, chère amie ; elle sait que j'aime M. Clavering et que je lui écris. Je ne pouvais pas tenir la chose secrète après votre méprise d'hier soir, et j'ai pris le meilleur parti, celui de tout avouer.

— Mais vous ne lui avez pas dit que vous alliez vous marier ?

— Certainement non ; je n'aime pas les confidences inutiles.

— Et elle n'a pas été aussi irritée que vous le supposiez ?

— Je ne prétends pas cela ; elle a été suffisamment en colère. Il ne me convient pas de qualifier de haute indignation le sentiment d'Eleonore, mais elle était blessée, vraiment blessée.

Et avec un éclat de rire, elle se mit à me regarder comme si elle avait voulu me dire : « Combien je vous cause de tourments ! »

— Est-ce qu'elle ne va pas prévenir votre oncle ? murmurai-je.

— Non, répondit-elle avec une expression différente.

— Alors nous pouvons continuer ?

Par manière de réplique, elle me tendit la lettre.

Voici quel était le plan convenu : au moment désigné, Mary devait dire à sa cousine qu'elle m'avait promis de m'accompagner dans une visite que j'allais faire dans les environs, à une de mes amies. Il était décidé qu'elle monterait dans une voiture retenue d'avance et qu'elle viendrait me prendre chez moi. Nous devions

alors partir immédiatement pour F..., où — nous en avions l'assurance — tout serait préparé chez le pasteur. Mais dans ce plan, si simple qu'il fût, quelque chose avait été oublié, c'était la nature de l'affection qu'Eleonore portait à sa cousine. Qu'elle se doutât de quelque chose de répréhensible, nous en avions la certitude, mais, ni Mary, qui la connaissait si bien, ni moi qui la connaissais si peu, ne pouvions supposer qu'elle allait la suivre et lui demanderait une explication de sa conduite. Or, c'est précisément ce qui arriva.

Mary, après avoir laissé un billet d'excuses sur la table à toilette d'Eleonore, était venue chez moi et était en train d'ôter son manteau afin de me montrer sa robe, lorsqu'on frappa à la porte avec une allure de commandement. Mary remit son manteau en toute hâte, tandis que j'allais ouvrir avec l'intention, comme vous pouvez le croire, de congédier rapidement le visiteur importun, lorsque Mary, qui avait regardé à travers la jalousie, s'écria :

— Grands dieux ! c'est Eleonore !

— Que faut-il faire ? demandai-je en reculant.

— Il faut ouvrir. Eleonore ne me fait pas peur.

C'est ce que je fis, et Eleonore, très pâle, mais avec une contenance résolue, entra et alla tout droit vers Mary.

— Je suis venue, dit-elle avec un visage sur lequel se mêlaient l'énergie et la douceur, et que, même en cet instant, je ne pouvais m'empêcher d'admirer, je suis venue afin de vous demander de vous accompagner dans votre promenade.

— Je le regrette beaucoup, répliqua Mary en se tournant avec nonchalance vers la glace, mais il n'y a que deux places dans la

voiture et je suis obligée de refuser.

— J'enverrai chercher une voiture plus grande.

— Mais, Eleonore, je ne souhaite pas que vous m'accompagniez. Madame et moi, nous avons combiné une petite excursion que nous voulons faire seules.

— Alors vous ne voulez pas que j'aille avec vous ?

— Je ne puis pas vous empêcher de monter dans une autre voiture si cela vous convient.

La figure d'Eleonore prit une expression des plus sérieuses.

— Mary, dit-elle, nous avons été élevées ensemble et je suis votre sœur par l'affection, sinon par le sang ; c'est pour cela que je ne puis pas vous laisser partir sans autre compagne que Madame. Ma conscience, ainsi que mon affection et ma gratitude pour notre oncle, qui est absent, me le défendent. Je suis décidée à vous suivre. Il s'agit seulement de savoir si ce sera à vos côtés, comme une sœur, ou derrière vous et contre votre volonté, comme le gardien de votre honneur.

— De mon honneur ?

— Vous allez retrouver M. Clavering.

— Après ?

— À vingt milles d'ici.

— Après ?

— Est-il digne et honorable de vous conduire ainsi ? Si oui, la dignité et l'honneur ne sont pas les vertus que j'ai été habituée à

révérer.

Les lèvres de Mary prirent une expression hautaine.

— La main qui vous a élevée est aussi celle qui m'a élevée, moi, répliqua-t-elle.

— Ce n'est pas le moment de parler de cela, répondit Eleonore.

Mary devint rouge, et dans sa colère elle avait absolument l'air impérieux d'une déesse.

— Eleonore, s'écria-t-elle, je vais à F... afin d'épouser M. Clavering. Maintenant voulez-vous m'accompagner ?

— Oui, je le veux.

L'attitude de Mary changea tout à fait ; elle saisit le bras de sa cousine et l'agita avec force.

— Comment ! s'écria-t-elle ; mais alors, que prétendez-vous faire ?

— Je veux être témoin de votre mariage, si c'est un mariage véritable, et me jeter entre vous et la honte si quelque élément de fausseté pouvait en entacher la légalité.

— Je ne vous comprends pas, répliqua Mary en abandonnant le bras de sa cousine ; j'avais cru que vous ne consentiriez jamais à donner votre sanction à un acte que vous réprouvez.

— Et je n'en donne aucune. Tous ceux qui me connaissent sauront bien que ma présence comme témoin involontaire de cette cérémonie n'aura impliqué nullement mon approbation.

— Alors, pourquoi venir ?

— Parce que je place votre honneur plus haut que ma propre tranquillité. Parce que j'aime notre bienfaiteur à toutes deux et que je sais qu'il ne me pardonnerait jamais de laisser sa nièce chérie se marier — quelque opposé, au reste, qu'il puisse être à cette union — sans lui donner l'appui de ma présence, afin que l'engagement contracté soit au moins respectable.

— Mais en agissant ainsi vous allez vous jeter dans un monde de tromperies, et c'est là ce que vous haïssez le plus.

— Y aurait-il encore quelque autre chose ?

— M. Clavering ne reviendra pas avec moi.

— C'est ce que j'avais déjà compris.

— Je dois le quitter immédiatement après la cérémonie.

Eleonore fit un signe d'assentiment.

— Il retourna en Europe, ajouta Mary.

Il y eut un silence.

— Et moi, je rentrerai à la maison.

— Afin d'y attendre quoi ? interrogea Eleonore.

— Afin d'attendre, répliqua Mary en rougissant, que des sentiments plus raisonnables viennent à naître dans le cœur d'un parent obstiné.

Eleonore poussa un soupir, puis, soudain, elle se jeta aux genoux de sa cousine :

— Oh ! Mary, fit-elle d'un ton suppliant et humble, réfléchissez à ce que vous allez faire, avant qu'il soit trop tard. Un mariage

qui repose sur la dissimulation ne saurait jamais être heureux. L'amour… — mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit… l'amour aurait pu vous pousser soit à rejeter immédiatement les offres de M. Clavering, soit à accepter résolument le destin qu'aurait entraîné pour vous une union avec lui. Et vous, — poursuivait-elle en se tournant vers moi, — vous qui avez mis des enfants au monde et qui les avez élevés, vous est-il possible de voir cette pauvre fille sans mère, que le caprice emporte sans qu'aucun frein moral la retienne, se précipiter dans le plus noir des abîmes, sans lui adresser un seul mot d'avertissement et de conseil ! Dites-moi, vous, la mère d'enfants qui sont maintenant au cimetière, quelle sera votre excuse si, quelque jour, écrasée par la douleur, elle vient à vous ?…

— Elle s'excusera, sans doute, de la même façon, interrompit Mary, que vous l'avez fait lorsque votre oncle vous a demandé comment vous aviez pu laisser s'entamer une pareille intrigue en son absence ; elle dira que Mary a prétendu avoir le droit d'agir à sa guise, et qu'il n'existait aucun moyen de l'en empêcher.

Ces paroles produisirent l'effet d'un courant d'air glacé entrant dans une chambre très chaude.

Eleonore se releva :

— Alors, demanda-t-elle, rien ne peut vous détourner de votre projet ?

L'attitude résolue de Mary répondit pour elle.

Je ne voudrais pas vous fatiguer, monsieur Raymond, avec l'exposition de mes sentiments, mais ce fut l'attitude de Mary en cet instant qui éveilla en moi le premier doute sur la sagesse de

toute ma conduite en cette affaire. Ses manières dédaigneuses, bien plus que les supplications d'Eleonore, me montraient en quelles dispositions elle se lançait dans cette entreprise, et c'est sous cette impression que j'allais parler, lorsque Mary m'arrêta.

— Ne me dites pas que vous avez peur, chère excellente amie, fit-elle, car je ne vous écouterais pas. J'ai promis d'épouser Henry Clavering aujourd'hui même et je tiendrai ma parole, alors même que je ne l'aimerais pas.

Puis elle me lança un sourire qui me fit tout oublier, et je l'aidai à mettre son voile. Au moment de sortir, elle dit à Eleonore :

— Vous venez de montrer plus d'intérêt pour ma destinée que je ne vous en aurais cru capable. Avez-vous l'intention de continuer de la sorte jusqu'à F..., ou puis-je espérer que, durant la route, vous me laisserez songer tranquillement aux conséquences de l'acte que je vais accomplir et qui, suivant vous, amènera de si terribles conséquences ?

— Si je vous accompagne à F..., répliqua Eleonore, c'est en qualité de témoin et non pas autrement ; mon devoir de sœur est maintenant terminé.

— Alors tout est pour le mieux ! s'écria Mary en reprenant sa gaieté : je dois, je l'imagine, accepter la situation. Ma très chère madame Belden, je suis désolée de vous causer un désappointement, mais il n'y pas place pour trois personnes dans la voiture. C'est vous, au reste, qui, je l'espère, serez la première à me féliciter ce soir à mon retour.

Et elles montèrent toutes deux dans la voiture qui attendait à la porte.

— Au revoir ! cria Mary en agitant la main. Souhaitez-moi bonne chance.

Il me fut impossible de prononcer un seul mot ; je fis seulement un signe avec la main et je rentrai chez moi tout en pleurs.

Àdater de ce jour, j'ai passé de longues heures dans le remord et l'anxiété… Mais j'arrive au moment où, assise à la clarté de ma lampe, j'attendais le retour de Mary, ainsi qu'elle me l'avait promis. Elle vint enveloppée dans un long manteau.

L'ayant levé, elle m'apparut dans son blanc costume de mariée et la tête couronnée de roses couleur de neige.

— Oh ! Mary, m'écriai-je en pleurant vous êtes donc…

— Je suis Mme Clavering, votre servante ; chère excellente amie, je suis mariée !

— Et votre mari n'est pas là, murmurai-je en l'embrassant avec ardeur.

Elle fut sensible à mon émotion, elle se blottit tout près de moi et pendant un long instant, elle se mit, elle aussi, à pleurer en me disant une quantité de choses tendres ; au milieu de ses sanglots, elle m'assura qu'elle m'aimait, que j'étais la seule personne qu'elle osât venir voir le soir de ses noces, et elle m'avoua que tout était terminé ; elle ressentait une profonde terreur, comme si son nom avait perdu quelque chose d'une inestimable valeur.

— Est-ce que la pensée que vous avez donné votre foi au plus loyal des hommes ne vous console pas ? demandai-je.

— Je ne sais. Quelle satisfaction peut-il y avoir pour lui à se sentir lié pour toujours à une femme qui, plutôt que d'avoir le

courage de renoncer à la fortune, l'a obligé à une séparation ?

— Racontez-moi comment les choses se sont passées.

Mais elle n'y était pas disposée en ce moment ; les émotions de la journée l'avaient épuisée, et son esprit était assailli par mille frayeurs. Elle s'assit à mes pieds.

— Je suis continuellement à me demander comment tout cela pourra rester secret, fit-elle.

— Il n'y a aucun danger. Est-ce que vous avez remarqué que quelqu'un vous ait suivie ?

— Non, murmura-t-elle, tout s'est bien passé.

— Alors, qu'avez-vous à craindre ?

— Je l'ignore. Seulement certaines actions semblent évoquer des spectres ; on a beau les chasser, ils reviennent toujours. Je n'y avais pas songé auparavant ; j'étais folle, étourdie. Mais depuis que la nuit est tombée, j'ai senti cette terreur m'écraser comme si elle avait dû chasser de mon cœur la vie, la jeunesse et l'amour. Aussi longtemps qu'a brillé le soleil, j'ai pu la supporter, mais à présent… Ah ! ma chère amie, je comprends que j'ai fait quelque chose qui me tiendra perpétuellement dans un état de crainte. Je me suis étroitement liée à une appréhension vivante, et c'en est fait à jamais de mon bonheur.

J'étais trop épouvantée pour pouvoir répondre.

— Pendant deux heures, j'ai essayé d'être gaie ; je me suis promenée dans les salons avec mon costume de mariée, et ma couronne de roses, en m'efforçant de croire que je recevais les personnes invitées à la cérémonie, et que chacun des compliments

que l'on m'adressait était des félicitations à l'occasion de mon mariage. Tout a été inutile. Eleonore l'a bien compris ; elle s'est retirée dans sa chambre afin de prier, et moi, je suis venue ici, pour la première fois et peut-être aussi pour la dernière fois tomber aux pieds de quelqu'un et m'écrier : « Que Dieu ait pitié de moi ! »

— Oh ! Mary, dis-je dans mon chagrin, je n'aurai donc réussi qu'à vous rendre malheureuse !

Elle ne répondit pas, et ramassa sa couronne qui était tombée à terre.

— Hélas ! poursuivit-elle enfin, pourquoi ai-je été élevée à tant aimer l'argent ? Si, pareille à Eleonore, je pouvais regarder les splendeurs qui nous entourent depuis l'enfance comme de simples accessoires de la vie, dont on se prive aisément lorsque le devoir ou l'amour vous appelle ! Pourquoi le prestige, les adulations, toutes les élégances, sont-ils tout pour moi, et pourquoi l'amitié, l'affection et le bonheur domestique comptent-ils si peu ! Si seulement j'étais capable de faire un pas sans entraîner avec moi tout cet attirail de la richesse ! Eleonore, elle, avec sa beauté souveraine et sa hauteur, lorsque sa personnalité délicate est trop rudement atteinte, a ce pouvoir ; je l'ai vue pendant des heures, dans un grenier où l'on grelottait, bercer sur ses genoux un enfant en guenilles et donner à manger à une vieille femme repoussante que nul autre n'aurait consenti à toucher. Ah ! on parle de repentir et de changement de caractère ! Comme je souhaiterais voir changer le mien ! Mais il ne faut pas l'espérer ! Jamais je ne serai autre chose que ce que je suis, c'est-à-dire une créature égoïste et intéressée !

Cette disposition d'esprit ne devait pas être passagère. Pendant la même soirée, elle fit une découverte qui augmenta encore son effroi et son appréhension. Elle apprit qu'Eleonore avait tenu un journal de tout ce qui s'était passé durant les dernières semaines.

— Oh ! fit-elle en me racontant la chose le lendemain, serai-je jamais en sûreté aussi longtemps que ce journal existera comme un témoin accusateur ? Et elle refuse de le détruire, malgré mes efforts pour lui démontrer que cela constitue une sorte de trahison ! Elle prétend que c'est là que se trouve la justification de sa conduite, et qu'autrement elle ne pourrait pas se défendre, si notre oncle venait un jour à l'accuser d'avoir manqué de dévouement à son bonheur et à lui-même. Elle a promis de le conserver sous clef, mais ce n'est pas là une garantie. Il peut se produire mille accidents qui le feront tomber aux mains de mon oncle.

Je m'efforçai de la calmer en lui disant que si Eleonore n'avait pas de mauvaises intentions, ses craintes ne reposaient sur aucune base, mais elle ne voulut pas se laisser persuader ; je lui suggérai alors l'idée de prier Eleonore de confier ce manuscrit à ma garde jusqu'au moment où elle jugerait utile de s'en servir. Cette proposition lui plut :

— Oui, s'écria-t-elle, et j'y joindrai le certificat de mariage.

Eleonore accepta, mais à la condition expresse qu'aucun de ces papiers ne serait détruit ou ne sortirait de mes mains à moins de leur consentement réciproque nettement exprimé. Elles se procurèrent une petite boîte en métal dans laquelle en enferma toutes les preuves relatives au mariage de Mary : le certificat, les lettres de M. Clavering et le journal d'Eleonore, et qui me fut re-

mise. Jusqu'à hier soir, je l'avais précieusement conservée dans un placard qui est en haut de la maison.

Mme Belden s'arrêta, rougit et me regarda avec des yeux qui indiquaient à la fois l'anxiété et la prière.

— Je ne sais ce que vous allez dire, reprit-elle, mais hier soir, sous l'impulsion de mes craintes, j'ai été cacher cette boîte hors de la maison, et maintenant elle est…

— Elle est en ma possession, interrompis-je tranquillement.

Je ne crois pas l'avoir jamais vue aussi stupéfiée, pas même lorsque je lui avais annoncé la mort de Hannah.

— Mais c'est impossible ! s'écria-t-elle ; je l'ai cachée dans une vieille baraque qui a brûlé cette nuit. Au milieu de mon inquiétude, je n'avais pu penser à une meilleure cachette que cet endroit, que l'on dit être hanté depuis qu'un homme s'y est pendu. Vous ne pouvez donc pas l'avoir, à moins que…

— À moins que je ne l'y aie trouvée et ne l'aie rapporté avant l'incendie, observai-je.

— Alors vous m'avez suivie ?

— Oui ; nous avons joué, — ajoutai-je un peu honteux, — vous et moi, d'asssez singuliers rôles, et lorsque tous ces affreux événements ne seront plus qu'un souvenir, il nous faudra nous demander mutuellement pardon. Quoi qu'il en soit, la boîte est en sûreté ; n'ayez aucune inquiétude et veuillez continuer votre récit.

— Mary, poursuivit-elle, parut désormais plus tranquille ; mais, en raison du retour de son oncle et de leurs préparatifs de

départ, je ne la vis plus aussi fréquemment. J'arrivai bientôt à craindre que l'idée que son mariage était nul depuis que les preuves en étaient cachées n'eût germé dans son esprit ; cependant il est possible que je la juge mal sur ce point.

L'histoire de ce qui s'est passé durant ces quelques semaines est presque finie. À la veille de son départ, Mary vint me faire ses adieux ; elle m'apportait un cadeau que je refusai malgré toute son insistance, mais elle me dit ce soir-là une chose que je n'ai jamais oubliée. Comme je l'entretenais de mon espoir qu'avant peu elle aurait si bien persuadé M. Leavenworth qu'elle pourrait rappeler son mari, et que je souhaitais vivement être avertie aussitôt que ce fait heureux se produirait, elle m'interrompait soudain :

— Mon oncle, fit-elle, refusera de se laisser convaincre aussi longtemps qu'il vivra. Si je n'en avais que la crainte autrefois, j'en ai la certitude maintenant. Rien que sa mort ne me permettra de me réunir à M. Clavering.

Elle remarqua l'effroi que je ressentais à la perspective d'une aussi longue séparation.

— C'est là un avenir douteux, murmura-t-elle en rougissant ; mais, si M. Clavering m'aime, il peut attendre.

— Cependant, remarquai-je, votre oncle n'est pas très âgé ; il jouit d'une santé robuste, et il vous faudra attendre des années, Mary.

— Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas. Mon oncle n'est pas aussi vigoureux qu'il en a l'air, et…

Elle n'acheva pas, effrayée sans doute de la tournure que prenait la conversation. Mais son attitude avait quelque chose de

particulier qui me donna alors à penser et qui, depuis, m'a préoccupée bien davantage.

Non pas qu'aucune véritable crainte d'une catastrophe telle que celle qui s'est produite soit venue m'assaillir pendant ces derniers mois, — j'étais pour cela trop profondément dominée par son souvenir, — mais je redoutais quelque chose de pire encore peut-être, au moins dans un certain sens. Et lorsque je recevais une lettre de M. Clavering, dans laquelle il me demandait instamment de lui envoyer des nouvelles de la femme qui, en dépit de ses vœux les plus ardents, le tenait éloigné d'elle, ou lorsque, à peu près en même temps, quelque ami revenant de New-York me parlait des fêtes au milieu desquelles brillait Mary Leavenworth, entourée d'une foule d'admirateurs, je ne pouvais m'empêcher de frémir. Un jour, je lui écrivis, et, comme elle n'était pas là, avec toutes ses séductions qui faussaient mon jugement, je lui parlai sévèrement et j'appelai son attention sur les dangers qu'elle courait en persistant à ne pas rappeler l'homme qui l'adorait.

La réponse que je reçus me stupéfia :

« J'ai pour le moment, m'écrivait-elle, placé M. Robbins en dehors de mes préoccupations, et je vous prie d'en vouloir bien faire autant pour votre part, quel que soit au reste le désappointement que vous en puissiez ressentir. Quant à M. Robbins, il sait que je le préviendrai lorsqu'il en sera temps, mais ce temps n'est pas encore venu.

« Ne vous découragez pas, ajoutait-elle en post-scriptum ; le jour où il sera heureux, il le sera tout à fait. »

« Quand cela ? pensai-je. Ah ! c'est cette incertitude qui ruinera tout ! » Cependant, afin de lui obéir, j'écrivis à M. Clavering, je

lui fis connaître la réponse de sa femme et je l'engageai à prendre patience, en l'assurant que, s'il survenait quelque changement dans la situation de Mary, il en serait immédiatement prévenu. Cela fait, j'attendis les événements.

Deux semaines plus tard, j'appris la mort subite de M. Stobbins, le pasteur qui avait célébré le mariage. J'étais encore sous le coup de cette triste nouvelle, lorsque je lus dans un journal que M. Clavering, arrivé à New-York, était descendu à l'hôtel Hoffman ; cela me prouvait que ma lettre n'avait pas produit l'effet que j'espérais, et que, contrairement à la conviction aveugle de Mary, la patience de son mari touchait à son terme. Aussi fus-je peu surprise lorsque, environ quinze jours après, je reçus de lui une lettre que j'ouvris parce qu'il avait oublié de faire sur l'enveloppe la marque convenue ; j'en lus assez pour comprendre qu'il était au désespoir à la suite des échecs qu'il avait éprouvés en cherchant à l'approcher, soit en public, soit en particulier, échecs qu'il attribuait à son mauvais vouloir. Il déclarait qu'il était résolu à tout braver, même son déplaisir, et à en appeler à son oncle afin d'en finir immédiatement et complètement avec une situation intolérable. « Je veux vous avoir, écrivait-il, avec ou sans fortune, peu m'importe. Si vous ne voulez pas venir à moi de vous-même, je suivrai l'exemple des braves chevaliers mes aïeux ; je donnerai l'assaut au château qui vous garde, et je vous enlèverai par la force des armes. »

Je ne fus pas non plus fort étonnée, connaissant Mary comme je la connaissais, lorsque, quelques jours après, elle m'envoya la réponse que voici, avec prière de la copier :

« Si M. Robbins souhaite toujours d'être heureux avec Amy Belden, il faut qu'il réfléchisse à la détermination dont il parle.

Non seulement une telle action ruinerait à jamais le bonheur de celle qu'il prétend aimer, mais elle pourrait faire disparaître l'affection qui rend durable le lien qui existe entre eux. »

Il n'y avait ni date ni signature. C'était le cri d'avertissement donné par une personne altière et maîtresse d'elle-même en réponse à une menace, et cette lettre-là me fit réfléchir que toutes les grâces enchanteresses de cette jolie femme ne servaient qu'à dissimuler la profondeur de son caractère froid et résolu.

Quel a été réellement l'effet de cette réponse ? Je puis seulement le conjecturer. Tout ce que je sais, c'est que deux semaines plus tard, on trouvait M. Leavenworth assassiné, et que Hannah Chester, au nom, disait-elle, de l'affection que j'avais pour Mary Leavenworth et de mon désir de la servir, venait frapper à ma porte, juste après l'heure où le crime a été commis, et me suppliait de la cacher soigneusement à tous les yeux.

Partie 3 · VII

Mme Belden s'arrêta, perdue dans les souvenirs qu'avaient évoqués ces paroles, et un court silence s'ensuivit. Ce fut moi qui le rompis en demandant quelques détails sur ce qu'elle venait de raconter, car c'était pour nous tous un mystère que Hannah eût pu pénétrer dans sa maison sans être aperçue par les voisins.

— Voici, reprit-elle. La nuit était fraîche et je m'étais retirée de bonne heure. Vers une heure moins le quart, — le dernier train passe à R… à minuit trente, — on frappa légèrement à la fenêtre près de la tête de mon lit. Pensant qu'un voisin était malade, je

m'empressai de me lever et de demander qui était là. On me répondit rapidement et à voix basse : « C'est moi Hannah, la servante de miss Leavenworth. Je vous en prie, faites-moi entrer par la porte de la cuisine. »

Je tressaillis au son de cette voix bien connue, et, saisie d'une vague crainte, je pris la lampe et courus à la porte.

— Êtes-vous seule ? demandai-je.

— Oui.

— Alors, entrez.

Àpeine eut-elle franchi le seuil que je me sentis défaillir et que je fus obligée de m'asseoir ; elle était très pâle et avait l'air égaré, avec quelque chose de l'apparence d'un fantôme errant :

— Hannah ! lui dis-je avec effort, qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui vous fait venir à cette heure de la nuit et dans un pareil état ?

— Miss Mary m'envoie, répéta-t-elle d'une voix monotone, comme si elle récitait une leçon apprise par cœur. Elle m'a ordonné de venir ici afin que vous me gardiez. Je ne dois pas quitter la maison.

— Mais pourquoi ? demandai-je, en proie à mille terreurs indéfinissables. Qu'est-il arrivé ?

— Je n'ose pas le raconter, murmura-t-elle, et on me l'a défendu. Je dois seulement rester ici et me tenir tranquille.

— Mais, insistai-je en l'aidant à se débarrasser de son châle-couverture dont ont parlé les journaux, mais il est nécessaire que

vous vous expliquiez. Sûrement, votre maîtresse ne vous a pas défendu de me donner à moi des éclaircissements ?

— À vous comme à tout le monde, affirma la pauvre fille. Je tiens toujours une parole donnée et le feu ne me ferait pas manquer à ma promesse.

Avec son air résolu, elle ressemblait si peu à la jeune fille douce et timide que j'avais connue que je la regardai avec étonnement.

— Vous me garderez, n'est-ce pas ? Vous ne me chasserez pas ? fit-elle.

— Non, répondis-je, je ne vous chasserai pas.

— Et vous ne direz rien à personne ?

— Je ne dirai rien.

Elle parut alors tranquillisée et me suivit en me remerciant. Je l'installai dans la chambre où vous l'avez trouvée parce que c'était la plus retirée de toutes ; elle y est restée depuis, paisible et contente, je le crois, jusqu'à ce jour néfaste.

— Et c'est tout ? demandai-je à Mme Belden. Vous n'avez pas obtenu plus tard d'autres explications ? Elle ne vous a jamais donné aucun détail sur l'événement qui fut la cause de sa fuite ?

— Non, monsieur. Elle a persisté dans son silence. Le lendemain, je montai chez elle avec les journaux, afin de lui demander si sa fuite avait été motivée par l'assassinat de M. Leavenworth ; elle avoua que oui, sans plus de détails. Évidemment quelqu'un ou quelque chose lui tenait la bouche fermée, et, ainsi qu'elle le disait, le feu et la torture ne l'auraient pas fait parler.

Je poursuivis :

— Alors les soupçons dont vous nous avez fait part étaient fondés sur la situation embarrassante où s'était placée Mary Leavenworth par suite de son mariage clandestin — situation dont elle ne pouvait s'affranchir que par la mort de son oncle — et ensuite par l'aveu de Hannah que, si elle avait quitté la maison pour se réfugier chez vous, c'était à la prière instante de miss Mary ?

— Oui, monsieur, et c'est là la preuve de l'intérêt qu'elle porte à l'affaire, preuve évidente d'après la lettre que j'ai reçue d'elle hier, et que vous déclarez avoir maintenant en votre possession.

Oh ! cette lettre !

— Je sais, continua Mme Belden d'une voix entrecoupée, que c'est mal de tirer des conclusions trop rapides dans une affaire aussi grave, mais comment pourrait-on faire autrement lorsqu'on sait ce que je sais ?

Je ne répondis pas et je me posai encore et toujours la même question : En présence des derniers événements, était-il encore possible de croire que Mary Leavenworth fut innocente du meurtre de son oncle ?

— C'est affreux d'en arriver à de telles conclusions, reprit Mme Belden ; rien ne m'y aurait poussée, n'étaient les lignes écrites de sa propre main, et…

— Excusez-moi, madame Belden ; mais, au commencement de cet entretien, vous avez dit ne pas croire que Mary eût pris une part personnelle au meurtre de son oncle. Seriez-vous prête à renouveler cette assertion ?

— Oui, oui, certainement. Quoi que je puisse penser de l'influence qu'elle a eue sur son exécution, jamais il ne me sera possible de croire à une participation directe de sa part. Non, non ; vous pouvez être assuré que, quels que soient les détails du crime, Mary n'a pas touché au revolver et n'a pas assisté à la terrible scène. Celui seul qui a pu s'armer d'assez de courage pour commettre un acte aussi épouvantable, c'est l'homme qui l'aimait, la désirait, et qui voyait l'impossibilité de l'obtenir par d'autres moyens !

— Alors vous pensez…

— Je pense que M. Clavering est le coupable, oui. N'est-ce pas assez horrible quand on sait qu'il est son mari ?

— En effet, dis-je en me levant pour cacher combien ces dernières paroles m'avaient ému.

Elle parut frappée, soit par mon accent, soit par ma physionomie, et dit en me regardant avec une expression où perçait un doute naissant :

— J'espère ne pas avoir été indiscrète, et je sais bien qu'avec cette fille morte dans ma maison je devrais faire grande attention ; cependant…

— Vous n'avez rien à vous reprocher, m'écriai-je en me dirigeant à la hâte vers la porte, afin d'échapper, ne fût-ce que pendant un instant, à une atmosphère qui m'étouffait. Personne ne saurait vous blâmer pour ce que vous avez dit et fait aujourd'hui. Je voudrais pourtant vous adresser une dernière question : À part la répulsion si naturelle que vous inspirez la pensée qu'une femme si jeune et si belle puisse être une aussi grande coupable,

n'auriez-vous pas d'autres raisons pour soupçonner Henry Clavering, sur le compte duquel vous vous êtes exprimée avec déférence jusqu'ici ?

— Non, aucune, reprit-elle avec un peu d'effarement.

— Veuillez m'excuser, fis-je ; j'ai besoin de quelques minutes de solitude pour réfléchir aux faits que je viens d'apprendre. Je reviendrai bientôt.

Et je m'éloignai précipitamment.

Cédant à une force irrésistible, je montai à l'étage supérieur et je me mis à la fenêtre de la grande pièce située au-dessus de la chambre de Mme Belden. Les stores étaient baissés et la chambre se trouvait dans de profondes ténèbres ; mais je n'y fis pas attention. Une lutte terrible se livrait dans mon esprit : Mary Leavenworth était-elle l'auteur principal ou seulement le complice du crime ? Les préjugés inébranlables de M. Gryce, les convictions d'Eleonore, l'évidence apparente des faits, tout cela rendait-il impossible l'exactitude des conclusions de Mme Belden ? Je ne me faisais aucune illusion sur la conviction des détectives qui s'occupaient de l'affaire : mais fallait-il la condamner ? Était-il absolument impossible de trouver même encore maintenant la preuve que Henry Clavering était le seul assassin de M. Leavenworth ?

Ces pensées m'obsédaient. Mes yeux se tournèrent vers la pièce à côté où était étendu le cadavre de celle qui, selon toutes probabilités, connaissait la vérité, et je fus saisi d'un immense désir. Ah ! pourquoi la morte ne pouvait-elle parler ? Pourquoi demeurait-elle muette, inerte, rigide, quand un seul mot d'elle eût suffi à élucider ce terrible mystère ? N'y avait-il aucune puissance qui pût desserrer ses lèvres blanches ?

Entraîné par mon ardeur, je m'approchai. Mon Dieu ! quelle immobilité ! Mon regard anxieux et interrogateur ne rencontra que l'expression de pierre de ces yeux fermés, de ces lèvres à jamais closes !

Je restais là, debout, mécontent de mon impuissance, quand je vis, faisant saillie au-dessous de ses épaules, une enveloppe… une lettre.

L'étonnement et l'espérance inspirés par cette découverte m'agitaient à la fois. Je me penchai sur le lit, je retirai la lettre, je l'ouvris fiévreusement et je jetai un coup d'œil sur son contenu. Juste ciel ! c'était de Hannah elle-même ! On le devinait à première vue. Il me semblait qu'un miracle venait d'avoir lieu, et je me précipitai dans l'autre chambre afin de déchiffrer une écriture qui était très difficile.

Voici ce que je lus, grossièrement tracé au crayon sur une feuille de papier à lettre ordinaire:

« Je suis coupable. Je sais depuis longtemps des choses que j'aurais dû dire ; mais je n'ai pas osé parce qu'il avait menacé de me tuer si je parlais ; je veux dire le beau grand monsieur à la moustache noire que j'ai vu sortir de la chambre de M. Leavenworth, le soir du meurtre, avec une clef à la main. Il eut peur et me donna de l'argent pour m'en aller, venir ici et me taire. Je vois toujours miss Eleonore pleurer et me dire que je la faisais envoyer en prison. Dieu sait, j'aime mieux mourir ! Voilà la vérité et mes dernières paroles. Je demande pardon à tout le monde, et j'espère que personne ne m'en blâmera et qu'on n'ennuiera plus miss Eleonore, mais que l'on ira arrêter le si beau monsieur à la moustache noire. »

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

(Note du traducteur.)

Partie 4 · I

Une demi-heure plus tard, le train par lequel j'attendais M. Gryce arriva ; mon agitation était à son comble. Serait-il dans la foule mêlée qui se précipitait hors des wagons ? Le télégramme envoyé avait-il été conçu dans des termes suffisamment pressants pour le faire venir, malade comme il l'était ? La confession écrite de Hannah était serrée contre ma poitrine, que soulevaient l'inquiétude et l'impatience. Une partie de la foule s'écoula dans des rues transversales et je vis enfin M. Gryce qui marchait péniblement, non avec deux béquilles, mais appuyé sur une canne.

Son visage aurait pu être l'objet d'une étude curieuse.

— Eh bien ! eh bien ! s'écria-t-il en me tendant la main, voici une jolie affaire ! Hannah est morte, hein ! et tout est sens dessus dessous. Hum ! hum ! Que pensez-vous à présent de Mary Leavenworth ?

Il aurait été naturel, après l'avoir introduit dans la maison et installé dans le salon de Mme Belden, de commencer mon récit en lui faisant lire la confession de Hannah ; mais je n'en fis rien. Diverses émotions m'agitaient, et je voulais qu'il passât par les alternatives de crainte et d'espérance que j'avais éprouvées moi-même depuis mon arrivée à R... D'autre part, j'avais été quelque peu froissé — tel est le ridicule de la nature humaine ! — du peu de cas qu'il avait toujours fait de mes soupçons à l'égard de Hen-

ry Clavering, et ce ne fut que lorsque je lui eus raconté par le menu tout ce qui avait eu lieu pendant mon séjour dans la maison que je lui remis la lettre de Mary trouvée dans la poche de Mme Belden. Il la parcourut avec agitation et en laissant échapper des exclamations comme celles-ci : — Extraordinaire !... La plus grosse affaire de ce temps !... N'a pas son égal depuis le procès de Mme Lafarge !

Cela et maints autres indices d'une émotion toujours croissante me prouvèrent que le moment propice était arrivé. Alors — et alors seulement — je me permis de lui passer la lettre que j'avais trouvée sous le cadavre de Hannah.

Jamais je n'oublierai sa stupéfaction en la prenant :

— Grands dieux ! s'écria-t-il, qu'est ceci ?

— La confession écrite de Hannah au moment de mourir, répondis-je. Je l'ai aperçue dans son lit en allant, il y a une demi-heure, l'examiner une seconde fois.

Il l'ouvrit, la lut d'un air incrédule qui fit place immédiatement à des marques du plus vif étonnement, puis il la regarda dans tous les sens.

— Voilà un témoignage des plus remarquables, observai-je avec un certain contentement, et qui change complètement l'aspect de l'affaire.

— Vous croyez ? reprit-il vivement, tandis que je le considérais avec surprise, car sa façon d'être déroutait toutes mes prévisions... Vous dites avoir trouvé ce papier dans son lit. Où cela ?

— Sous le corps même. On en voyait un coin sous les épaules, et je m'en suis emparé.

Il se plaça debout devant moi.

— Était-il alors plié ou ouvert ?

— Plié et enfermé dans cette enveloppe.

Il la prit, la regarda un instant et continua :

— Cette enveloppe et cette lettre sont bien chiffonnées. En était-il ainsi lorsque vous les avez trouvées ?

— Oui ; elles étaient, en outre, pliées en deux, comme cela.

— Pliées en deux ? En êtes-vous sûr ?

— Oui.

— Rien de suspect, n'est-ce pas ? Vous ne supposez pas que la lettre ait été placée, après la mort de Hannah, où vous l'avez découverte ?

— Nullement. Je dirais plutôt que, d'après les apparences, elle la tenait à la main en se mettant au lit, et que plus tard, en voulant se retourner, elle l'aura laissé échapper et se sera couchée dessus.

Les yeux de M. Gryce, si brillants d'abord, s'assombrirent ; il était évident que mes réponses le désappointaient. Il posa la lettre et demeura pensif ; puis il la prit de nouveau, examina de près les bords du papier et, me lançant un regard rapide, il se retira dans l'ombre des grands rideaux de la fenêtre. Son allure était si singulière que, involontairement, je me levai pour le rejoindre, mais il me fit signe que non, en disant :

— Occupez-vous un peu de cette cassette dont vous avez eu tant de peine à vous emparer, et voyez si le contenu en est bien conforme aux déclarations de Mme Belden. Je voudrais être seul un instant.

Je dissimulai mon étonnement et me hâtai de faire selon ses désirs, mais j'avais à peine soulevé le couvercle qu'il se précipita sur moi, jeta fiévreusement la lettre sur la table et s'écria :

— N'ai-je pas dit que depuis le procès de Mme Lafarge on n'avait rien vu de semblable ? C'est une affaire exceptionnelle et tout à fait singulière. Monsieur Raymond, — et pour la première fois ses yeux se fixèrent sur les miens, — préparez-vous à une grande déconvenue. Cette prétendue confession de Hannah n'est qu'une supercherie.

— Une supercherie ?

— Oui, une supercherie, un faux, tout ce que vous voudrez. Cette fille n'a jamais écrit ceci.

Stupéfait, presque indigné, je bondis de ma chaise.

— Comment savez-vous cela ? m'écriai-je.

— Regardez bien, dit-il en me donnant la lettre ; examinez-la de près. Dites-moi maintenant ce qui vous frappe à première vue.

— D'abord les mots sont imprimés au lieu d'être écrits.

— Bien ; après ?

— Ils sont imprimés au verso d'une feuille de papier ordinaire ?

— De papier ordinaire ?… C'est-à-dire sur une feuille de papier de commerce ordinaire ?

— C'est évident.

— Regardez les lignes.

— Eh bien ! quoi ? Ah ! je vois : elles montent jusqu'en haut de la page ; on s'est ici servi de ciseaux, c'est clair.

— En somme, c'est une feuille de papier qui a été coupée dans un livre de commerce.

— Parfaitement.

— Et voilà tout ce que vous pouvez y voir ?

— Tout, sauf les mots eux-mêmes.

— Vous ne vous apercevez pas de ce qui a été enlevé avec les ciseaux ?

— Non, à moins que ce ne soit la marque du fabricant dans le coin.

Les yeux de M. Gryce lancèrent des éclairs.

— Mais je ne vois pas quelle importance cela peut avoir, ajoutai-je.

— Vraiment ? Pas même en songeant que cette disparition nous prive peut-être de tout moyen de découvrir à quel cahier de papier cette feuille a été enlevée ?

— Non.

— Allons ! vous êtes encore plus novice comme policier amateur que je ne le supposais. Ne comprenez-vous donc pas que Hannah, au moment de mourir, ne pouvait avoir aucune raison de cacher la provenance du papier sur lequel elle écrivait des derniers aveux, et que cette feuille a dû être préparée par une autre personne ?

— Non, repris-je, je ne puis dire que je vois tout cela.

— Vous ne le pouvez pas ? Eh bien ! répondez à cette question-ci : Pourquoi Hannah, sur le point de se tuer, se serait-elle préoccupée de la piste fournie par sa confession, ou du bureau, du tiroir, ou du cahier de papier qui contenait la feuille sur laquelle elle allait écrire ?

— En effet, elle n'avait aucun motif de s'en préoccuper.

— On s'est donné, cependant, une peine infinie pour effacer cette piste.

— Mais…

— Il y a autre chose encore. Lisez la confession elle-même, monsieur Raymond, et dites-moi ce que vous en concluez ?

Je fis ce qu'il demandait et je répondis ensuite :

— Je conclus que la pauvre fille, affolée par une appréhension de tous les jours, a pris le parti extrême de se tuer, et que Henry Clavering…

— Henry Clavering ?

Cette interrogation fut faite d'un ton si singulier que je le regardai surpris :

— Oui, fis-je.

— Ah ! excusez-moi ; je ne croyais pas avoir lu le nom de M. Clavering.

— Il n'est pas nommé, c'est vrai, mais il est décrit d'une façon si frappante que je…

M. Gryce m'interrompit :

— Ne vous semble-t-il pas étonnant qu'une fille telle que Hannah se soit arrêtée à décrire un homme dont elle connaissait si bien le nom ?

Je tressaillis ; en effet, c'était étrange.

— Vous ajoutez foi au récit de Mme Belden, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous croyez qu'elle a raconté exactement les faits qui se sont passés ici il y a un an ?

— Je le crois.

— Vous devez croire de même, alors, que Hannah, l'intermédiaire, connaissait M. Clavering personnellement et de nom ?

— Sans aucun doute.

— Alors pourquoi n'a-t-elle pas écrit son nom en toutes lettres ? Si son intention a été vraiment — comme elle le prétend — de sauver Eleonore Leavenworth de la fausse accusation qui pèse sur elle, elle aurait pris naturellement le meilleur moyen de le faire. Donc cette description d'un homme dont l'identité aurait été prouvée d'une façon indiscutable par la seule mention de son

nom est l'œuvre, non d'une pauvre fille ignorante, mais d'une personne qui, en voulant jouer ce rôle, a échoué piteusement. Mais ce n'est pas tout. D'après vous, Mme Belden affirme que Hannah lui a déclaré avoir été envoyée chez elle par miss Mary ; or, dans ce document, elle déclare que c'est sur le désir du « monsieur à la moustache noire ».

— Je le sais ; mais ne pouvaient-ils pas être complices ?

— Quand les déclarations verbales et écrites d'une personne ne sont pas d'une rigoureuse conformité, elles sont toujours suspectes. Mais pourquoi restons-nous ici à faire des suppositions quand quelques mots de cette Mme Belden, dont vous parlez tant, suffiraient sans doute à éclaircir toute l'affaire ?

— Quelques mots de Mme Belden ! J'en ai échangé des milliers avec elle aujourd'hui, et tout reste aussi obscur qu'au début.

— Vous, vous avez causé avec elle, mais pas moi. Faites-la venir, je vous prie.

— Un seul mot avant de l'appeler. Que diriez-vous si Hannah eût trouvé la feuille de papier coupée telle quelle, et s'en fût servie sans se douter des soupçons qui se produiraient ?

— Voilà justement ce que nous allons nous efforcer de découvrir.

Je trouvai Mme Belden au salon, agitée et impatiente : « Quand le coroner devait-il venir ? Que ferait l'inspecteur de la police de sûreté ? — C'était affreux d'attendre là, toute seule, etc., etc… »

Je la calmai de mon mieux en lui disant que j'ignorais les intentions du détective qui tout d'abord désirait l'interroger. Voulait-elle se rendre immédiatement auprès de lui ? Elle se leva avec empressement. Tout valait mieux que l'attente.

M. Gryce, pendant ma courte absence, avait quitté son air sévère et il reçut Mme Belden avec assez de bienveillance et de courtoisie respectueuse pour produire une impression favorable sur cette nature sensible et nerveuse.

— Ah ! voici la dame dont la maison est le théâtre d'un événement bien désagréable ! s'écria-t-il en se levant pour la saluer… Oserai-je vous prier de vouloir bien prendre un siège, si toutefois un étranger peut se permettre de parler ainsi à une dame dans sa propre maison ?

— Cela n'a plus l'air d'être ma maison, répondit-elle d'un ton triste plutôt qu'agressif, tellement elle était amadouée par ces façons cordiales et aimables… Je ne suis guère qu'une prisonnière : je viens ou je m'en vais, je parle ou je me tais, selon les ordres que l'on me donne, et tout cela parce qu'une malheureuse créature, que j'ai recueillie pour le plus généreux des motifs, est morte chez moi !

— En effet, fit M. Gryce, c'est très injuste. Mais peut-être pourrons-nous tout arranger ; j'en ai l'espoir. Cette mort subite doit facilement s'expliquer. Vous dites n'avoir aucun poison chez vous ?

— Aucun.

— Et Hannah ne sortait jamais ?

— Jamais.

— Personne n'est venu la voir ?

— Personne.

— Donc, même l'eût-elle voulu, elle n'aurait pu se procurer elle-même du poison ?

— Absolument pas.

— À moins, ajouta-t-il doucement, qu'elle ne l'eût en sa possession en arrivant chez vous ?

— Cela ne se peut pas, monsieur. Elle n'avait pas de bagages et elle n'avait pas cette drogue dans sa poche ; j'y ai regardé.

— Qu'y avez-vous trouvé ?

— Un ou deux billets de banque, plus d'argent, en somme, qu'une fille en sa position n'en possède généralement, plus quelques sous et un mouchoir de poche très ordinaire.

— Bien ; voilà qui prouve que cette fille n'est pas morte empoisonnée, puisqu'il n'y avait pas de poison ici.

Il parlait avec un tel air de conviction qu'elle s'y laissa prendre.

— Voilà ce que je dis et redis à M. Raymond, fit-elle en me jetant un regard de triomphe.

— Elle est morte, sans doute, d'une maladie de cœur, poursuivit-il… Vous dites qu'hier elle était bien portante ?

— Parfaitement, monsieur. Elle en avait l'air, du moins.

— Mais elle n'était pas gaie ?

— Je n'ai pas dit cela, monsieur. Elle était gaie, très gaie même.

Il me regarda.

— Quoi ! madame, cette fille était gaie ! Je n'y comprends rien. Il me semble que l'anxiété à l'égard de ceux qu'elle avait laissés derrière elle à New-York eût suffi à l'attrister.

— On aurait pu le croire, mais il n'en a pas été ainsi ; au contraire, elle ne semblait pas s'en préoccuper du tout.

— Comment ! Pas même de miss Eleonore qui, d'après les journaux, se trouve dans une situation si critique ! Au fait, peut-être l'ignorait-elle, — je parle de la situation de miss Eleonore.

— Elle l'ignorait ; c'est moi qui la lui ai fait connaître. J'avais considéré Eleonore comme au-dessus de tout reproche ; je fus affreusement peinée de voir son nom mêlé par la presse à un crime ; je montai chez Hannah et, tout en l'observant, je lui lus l'article.

— Eut-elle de l'émotion ?

— Je n'en sais rien. Elle avait l'air de ne pas comprendre ; elle me demanda pourquoi je lui lisais des choses qu'elle ne voulait pas entendre, me dit que j'avais promis de ne pas lui parler de l'assassin et qu'elle ne m'écouterait plus si je revenais sur ce sujet.

— Hum ! Et quoi encore ?

— Pas autre chose. Elle se boucha les oreilles avec les mains, et se mit à bouder de telle sorte que je quittai la chambre.

— Quand tout ceci s'est-il passé ?

— Il y a trois semaines environ.

— Elle a cependant parlé du crime depuis ?

— Non, monsieur, jamais.

— Comment ! elle n'a même pas demandé ce qu'on allait faire de sa maîtresse ?

— Non, monsieur.

— Elle a laissé voir, au moins, une obsession morale quelconque, de la peur, du remords, de l'inquiétude ?

— Au contraire, monsieur, elle paraissait souvent en proie à une joie secrète.

M. Gryce me lança un coup d'œil à la dérobée.

— Tout cela, ajouta-t-il, est bien étrange, bien anormal, et je n'y comprends rien.

— Ni moi non plus, monsieur. Je m'efforçai d'expliquer sa conduite en supposant que sa sensibilité était émoussée et que son ignorance l'empêchait de saisir l'atrocité du crime ; mais je changeai d'avis à mesure que je la connus mieux. Il y avait trop de méthode, trop de suite dans sa gaieté et je voyais clairement qu'elle se préparait à un avenir quelconque. Par exemple, elle me demanda un jour si elle pourrait apprendre à jouer du piano. J'en vins à conclure qu'on lui avait promis de l'argent si elle gardait le secret confié à sa discrétion, et que cette perspective lui faisait tellement plaisir qu'elle oubliait l'horrible passé. C'était, du reste, la seule explication plausible de son assiduité en général, de son

désir d'apprendre et des sourires qui éclairaient souvent son visage.

Je gage toutefois que ces sourires n'avaient pas valu celui qui illumina en ce moment les traits de M. Gryce.

— Sa mort subite, continua Mme Belden, m'a fait une impression d'autant plus grande que je ne pouvais croire qu'une fille si robuste, si gaie, viendrait à mourir comme cela au milieu de la nuit, toute seule, et sans que personne ne s'en aperçût. Mais…

— Une minute, interrompit M. Gryce. Vous parlez de son désir d'apprendre. Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends son désir d'apprendre tout ce qu'elle ignorait : à écrire, à lire, à lire l'écriture surtout, par exemple. Lors de son arrivée chez moi, elle ne savait qu'imiter et écrire les lettres d'imprimerie, et cela bien maladroitement.

M. Gryce me pinça le bras avec une grande violence.

— À son arrivée chez vous ? Voulez-vous dire que, pendant son séjour ici, elle apprit à lire ?

— Oui, monsieur, je lui faisais des modèles et…

— Où sont ces modèles ? demanda M. Gryce d'un ton grave. Et où sont ses essais d'écriture à elle ? Je voudrais bien les voir. Pourriez-vous nous en montrer ?

— Je ne sais, monsieur. Je déchirais généralement ces exercices aussitôt faits, car je ne tenais pas à les voir traîner dans tous les coins. Mais je vais aller voir.

— C'est cela, fit-il, et je vous accompagnerai. Il faut, en tout cas, que je voie ce qui s'est passé là-haut.

Et il se leva, sans souci apparent de sa goutte.

— Voilà que cela se corse, lui dis-je à voix basse, quand il passa à côté de moi.

Rien ne peut dépeindre mon inquiétude pendant leur absence, qui dura dix minutes environ. Lorsqu'ils revinrent, ils étaient chargés de cartons qu'ils jetèrent sur la table.

— Voici le papier à lettres de la maison, dit M. Gryce. Nous avons ramassé chaque bout, chaque demi-feuille. Mais avant de l'examiner, regardez ceci :

Et il me tendit une feuille de papier écolier bleuâtre sur laquelle étaient écrites une demi-douzaine d'imitations de modèles bien connus :

— « Soyez bon et vous serez heureux ». — « La beauté se flétrit bientôt. » — « Les liaisons dangereuses nuisent à la bonne éducation. »

— Comment trouvez-vous cela ? ajouta-t-il.

— C'est régulier et très lisible.

— C'est la dernière production de Hannah et les seuls spécimens de son écriture que nous ayons pu trouver. Cela ne ressemble guère à certain griffonnage que nous venons de voir, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Mme Belden m'assure que Hannah savait écrire aussi bien que cela depuis plus de huit jours. Elle y mettait tout son amour-propre et parlait sans cesse de sa facilité à apprendre.

Il se pencha vers moi et me dit à l'oreille :

— Si elle a vraiment griffonné cette lettre, il y a longtemps qu'elle a été faite !

Puis à haute voix :

— Voyons le papier dont elle se servait d'habitude.

Il ouvrit les cartons et étala devant moi les feuilles éparses dont ils étaient remplis. Il nous suffit d'un seul coup d'œil pour voir qu'elles ne ressemblaient en rien à celle sur laquelle la confession avait été écrite.

— Voilà tout le papier de la maison, fit M. Gryce.

— En êtes-vous sûre ? demandai-je à Mme Belden. N'avez-vous pas quelque part encore une ou deux feuilles de papier écolier, ministre, ou quelque chose comme ceci, qu'elle aurait pu se procurer à votre insu ?

— Je ne le crois pas, monsieur. Du reste, Hannah avait une quantité de papier dans sa chambre et n'avait nul besoin d'en chercher d'autre.

— Mais vous ne savez pas ce qu'elle a pu avoir envie de faire. Regardez cette feuille, — et je lui montrai la page blanche de la confession. Ne pourrait-il y en avoir de pareilles dans la maison ? Regardez bien ; c'est très important.

— J'ai regardé, dit-elle, mais je n'ai jamais eu chez moi une feuille de papier de cette sorte.

M. Gryce me prit la confession des mains en murmurant :

— Ne pensez-vous pas maintenant qu'il n'y a pas grande chance que Hannah ait confectionné ce précieux document ?

Convaincu enfin, je fis un signe de tête négatif et je répondis à voix basse :

— Mais si Hannah n'a pas écrit, qui donc l'a fait ? Et comment ce papier a-t-il été mis là où je l'ai trouvé ?

— C'est justement ce que nous avons à apprendre, répondit-il.

Il reprit son interrogatoire ; les réponses ne tendirent qu'à prouver que Hannah ne possédait pas de papier lors de son arrivée et qu'aucun messager secret n'avait pu pénétrer jusqu'à elle. Le mystère paraissait impénétrable, à moins de soupçonner la bonne foi de Mme Belden, et je commençais à désespérer du succès, lorsque M. Gryce, après m'avoir regardé de nouveau, se tourna vers elle et demanda :

— On m'a dit que vous aviez reçu hier une lettre de miss Mary Leavenworth ?

— C'est vrai, monsieur.

— Cette lettre-ci ?

Et il la lui montra.

— Oui.

— Était-elle seule dans l'enveloppe qui la renfermait ? N'y en avait-il pas une autre à l'intérieur pour Hannah ?

— Non, monsieur, répondit-elle avec une singulière vivacité. Il n'y avait rien pour elle dans ma lettre, mais elle en a reçu une hier, elle aussi. Elles sont arrivées toutes deux par le même courrier.

— Hannah a reçu une lettre, et par le même courrier ? fîmes-nous ensemble.

— Oui ; mais c'est à moi qu'elle était adressée.

Elle me jeta un regard de désespoir.

— C'est seulement par une certaine marque dans le coin de l'enveloppe que je compris…

— Bonté divine ! m'écriai-je. Où est cette lettre ? Pourquoi n'en avez-vous pas déjà parlé ? Pourquoi nous laissez-vous tâtonner ainsi dans l'obscurité quand la vue de cette lettre nous aurait indiqué la vraie piste ?

— Je n'y ai songé qu'à l'instant même, car je n'y attachais aucune importance. Je… je…

J'étais hors de moi.

— Madame Belden, insistai-je, où est cette lettre ? L'avez-vous ?

— Non, je l'ai remise hier à Hannah, et je ne l'ai pas revue.

— Elle doit être en haut alors ; je vais regarder encore.

Et je m'élançai vers la porte.

— Vous ne trouverez rien, fit M. Gryce ; j'ai cherché partout. Il n'y a qu'un tas de papier brûlé dans un coin. Qu'est-ce que cela pouvait être, madame Belden, que ce papier brûlé ?

— Je l'ignore, monsieur. Elle n'avait rien à brûler, excepté la lettre.

— Nous verrons cela, murmurai-je en montant rapidement l'escalier.

Je revins avec la cuvette et son contenu.

— Si c'est la lettre, continuai-je, que j'ai vue hier entre vos mains en sortant de la poste, elle était dans une enveloppe jaune. Le papier jaune ne brûle pas de la même façon que le papier blanc et je dois pouvoir reconnaître la cendre du papier jaune. Ah ! La lettre est détruite, mais voici un débris de l'enveloppe.

Et je retirai un tout petit morceau intact.

M. Gryce repoussa la cuvette.

— Il est inutile de chercher ce que contenait la lettre ; il faut que vous nous le disiez, Mme Belden, ajouta-t-il.

— Mais je ne le sais pas. Il est vrai qu'elle m'était adressée, mais Hannah m'avait prévenue, en se mettant à apprendre à écrire, qu'elle attendait une lettre sous mon couvert ; c'est pour cela que je ne l'ai pas ouverte et que je la lui ai donnée telle quelle.

— Cependant, vous êtes restée auprès d'elle pendant qu'elle la lisait ?

— Non, monsieur. Lorsque je lui ai monté son thé, elle ne m'a rien dit ; elle était d'une réserve absolue quand elle le voulait, et elle ne m'a même pas dit que cette lettre venait de sa maîtresse.

— Ah ! vous avez vu que cette lettre était de miss Mary Leavenworth ?

— Mais oui, monsieur. Que pouvais-je penser d'autre en voyant la marque dans le coin ? Il est vrai que M. Clavering aurait pu faire aussi cette marque, ajouta-t-elle d'un air pensif.

— Vous disiez qu'hier elle était gaie ; l'était-elle encore après la réception de cette lettre ?

— Oui, je le crois. Je ne suis pas restée longtemps auprès d'elle ; il me fallait prendre une décision au sujet de la cassette qui m'était confiée ; mais M. Raymond vous a déjà raconté cela, sans doute ?

M. Gryce fit signe que oui.

— J'étais épuisée et j'avais absolument oublié Hannah, mais…

— Attendez ! fit M. Gryce qui m'appela dans un coin et me dit à voix basse :

« Voici où se place la tentative qu'a faite M. Pourquoi. Pendant votre absence et avant que Mme Belden eût revu Hannah, il l'a aperçue qui se penchait sur quelque chose dans un des coins de sa chambre ; cela pouvait bien être la cuvette que nous avons trouvée. Après cela, il l'a vue avaler, le plus gaiement du monde, une dose d'une drogue quelconque tirée d'un morceau de papier. Est-ce tout ? »

— Tout.

— Très bien.

Et il se rapprocha de Mme Belden.

— Vous disiez : « Mais… »

— Mais, quand je suis montée le soir me coucher, le souvenir de la pauvre fille m'est revenu et j'ai ouvert la porte de sa chambre. Il n'y avait pas de lumière, elle semblait dormir ; j'ai refermé doucement la porte et je me suis retirée chez moi.

— Sans parler ?

— Sans parler.

— Avez-vous remarqué comment elle était couchée ?

— Pas trop. Sur le dos, je crois.

— À peu près comme elle était ce matin ?

— Oui, monsieur.

— Et voilà tout ce que vous avez à nous raconter de la lettre et de cette mort mystérieuse ?

— Tout, monsieur.

M. Gryce se redressa de toute sa hauteur.

— Madame Belden, vous connaissez l'écriture de M. Clavering ?

— Parfaitement.

— Et celle de miss Mary Leavenworth ?

— Également.

— Lequel des deux avait écrit l'adresse sur l'enveloppe de la lettre que vous avez remise à Hannah ?

— Je ne puis répondre. L'écriture était déguisée et pouvait être de l'un ou de l'autre, mais je crois…

— Continuez !

— Qu'elle ressemblait plutôt à celle de miss Mary, quoique ce ne fût pas bien la sienne non plus.

M. Gryce, tout souriant, enferma la confession dans l'enveloppe où elle avait été trouvée :

— Vous rappelez-vous si la lettre était volumineuse ?

— Oh ! oui, très volumineuse même.

— Et épaisse ?

— Oui, oui, assez épaisse pour contenir deux lettres.

— Suffisamment volumineuse et assez épaisse pour contenir ceci ?

Et il plaça devant elle la confession pliée dans l'enveloppe.

— Oui, monsieur, fit-elle stupéfaite, c'était bien cela.

Les yeux de M. Gryce étincelèrent comme des escarboucles, firent le tour du salon et s'arrêtèrent enfin sur une mouche posée sur la manche de ma redingote.

— Éprouvez-vous encore le besoin, murmura-t-il à mon oreille, de demander d'où et de qui vient cette soi-disant confession ?

M. Gryce s'accorda un moment de triomphe silencieux, puis il se leva, plia divers documents et les serra dans sa poche.

— Qu'allez-vous faire ? lui demandai-je rapidement.

Il s'éloigna de quelques pas avec moi et répondit :

— Je retourne à New-York. Je vais rechercher d'où vient le poison qui a tué cette fille et quelle est la main qui a forgé ce misérable faux.

— Mais, dis-je, très ému de cette déclaration, mais M. Pourquoi et le coroner seront ici tout à l'heure ! Ne voulez-vous pas les attendre ?

— Non ; il est indispensable de suivre une pareille piste tandis que les traces sont encore chaudes.

— Les voici précisément, fis-je en entendant un bruit de pas à la porte.

C'étaient bien eux. M. Gryce s'empressa de les faire entrer.

D'après les procédés ordinaires, nous avions lieu de craindre qu'aussitôt la venue du coroner toutes démarches personnelles ne nous fussent interdites. Mais heureusement pour nous le docteur Fink, de R... était un homme intelligent, et il suffit de lui raconter franchement et loyalement tous les détails de l'affaire pour qu'il reconnût la nécessité d'agir avec la plus grande prudence. Il se prit pour M. Gryce d'une sympathie d'autant plus remarquable qu'il ne l'avait jamais rencontré auparavant ; il entra volontiers dans nos projets, en offrant non seulement de nous laisser provisoirement l'usage des papiers dont nous avions besoin, mais encore de ne remplir les formalités pour la convoca-

tion du jury que lorsque nous aurions eu tout le temps nécessaire de faire les recherches que nous jugerions utiles.

Aussi ne fûmes-nous guère retardés ; M. Gryce put prendre le train pour New-York à 6 h. 50 du soir ; quant à moi, je devais le suivre par le train de dix heures. C'est dans cet intervalle qu'eurent lieu la convocation du jury, l'ordre de procéder à l'autopsie du cadavre et l'ajournement de l'enquête jusqu'au mardi suivant.

Partie 4 · II

M. Gryce, avant de quitter R..., m'avait suffisamment mis au courant de ses projets pour que je comprisse que son intention était de suivre la nouvelle piste indiquée par le papier de la confession. « Trouver à qui appartient le cahier où cette feuille de papier a été coupée sera découvrir l'auteur des deux assassinats », avait-il dit.

Aussi, lorsque j'allai chez lui, le lendemain matin, je ne fus pas surpris de le trouver assis devant une table sur laquelle était placé un monceau de papier à lettres et un pupitre de dame qui — il me le déclara — appartenait à Eleonore.

— Comment ! m'écriai-je. Vous n'êtes donc pas encore convaincu de son innocence ?

— Si fait, mais il faut être consciencieux, et mes conclusions n'auraient aucune valeur si l'enquête n'était pas complète. J'ai même fouillé — et il regarda la pelle et les pincettes avec complaisance — les effets de M. Clavering, cela à son insu, bien entendu,

quoiqu'il soit clair comme le jour que ce n'est pas lui qui a fabriqué la confession. Il ne suffit pas de chercher des preuves là où on pense les trouver, il faut encore les chercher parfois où on ne croit pas devoir les découvrir. — Il tira le pupitre à lui. — Par exemple, maintenant, je ne m'attends pas à trouver dans ce pupitre ce dont j'aurais besoin ; toutefois cela ne serait pas impossible, et les probabilités suffisent à un détective.

Et il en renversa le contenu sur la table.

— Avez-vous vu miss Eleonore Leavenworth ce matin ? demandai-je.

— Oui ; je ne pouvais, sans cela, me procurer ce pupitre. Elle me l'a remis elle-même sans faire la moindre objection. Elle a sans doute imaginé que ce petit meuble m'était nécessaire afin que je pusse m'assurer qu'elle n'y cachait pas le document dont on a a tant parlé. Mais cela n'aurait rien changé, eût-elle connu la vérité, car il n'y a rien ici qu'elle puisse redouter de laisser voir.

— Était-elle en bonne santé ? demandai-je sans être capable de dissimuler mon anxiété… Avait-elle appris la mort subite de Hannah ?

— Elle se portait bien, mais elle était profondément agitée ; je dirai même que ses soupçons au sujet de sa cousine sont plus accentués. Voyons un peu ce que nous avons ici. — Et il attira le paquet de papiers. — J'ai trouvé ce tas tel quel dans le tiroir du bureau de la bibliothèque, chez miss Mary Leavenworth, Cinquième avenue. Si je ne me trompe pas, voici ce que nous cherchons.

— Cependant…

— Cependant ce papier est carré, tandis que celui de la confession est de la grandeur et du format d'un papier de commerce ? Je le sais, mais rappelez-vous que la feuille de Hannah avait été raccourcie avec des ciseaux. Comparons la qualité.

Il prit la confession et une des feuilles qui étaient sur la table, les examina de près, puis me les passa ; un coup d'œil suffisait pour démontrer qu'elles étaient de la même couleur.

— Examinons-les à la lumière, fit-il.

L'expérience confirma qu'elles étaient absolument semblables.

— À présent, comparons les lignes.

Mesurées avec soin, celles-ci se trouvèrent tracées d'une façon identique ; il n'y avait pas de doute à avoir !

Le triomphe de M. Gryce était assuré.

— J'en étais certain, dit-il. Aussitôt que j'ai ouvert le tiroir et que j'y ai vu cette quantité de papier si bien rangée, je savais qu'une démonstration définitive était proche.

— Toutefois, fis-je avec l'esprit d'opposition qui ne me quittait pas, ne peut-on douter encore ? Ce papier est de la sorte la plus ordinaire, et tout le monde peut en avoir du pareil.

— Non pas ; c'est là du papier à lettres d'un format dont la mode est passée. M. Leavenworth s'en servait pour son manuscrit, sans quoi, il n'en aurait sans doute pas eu chez lui. Mais, si vous êtes encore incrédule, voyons ce que nous pouvons faire pour vous convaincre.

Il se leva, porta la confession près de la fenêtre, la regarda en tout sens et, y découvrant apparemment ce qu'il cherchait, il revint l'étaler devant moi. Il me fit observer que l'une des lignes était plus foncée que le reste, tandis qu'une autre était si légère qu'elle était à peine visible.

— Ces défauts se retrouvent souvent dans un nombre de feuilles consécutif, dit-il, et si nous pouvions découvrir la main de papier d'où celle-ci a été précisément enlevée, ce serait une preuve qui dissiperait tous les doutes.

Il prit le premier cahier du tas, et en compta rapidement les feuilles ; il n'y en avait que huit. Mais en vérifiant les lignes il vit qu'elles étaient toutes pareilles.

— Hum ! ce n'est pas cela, murmura-t-il.

Cinq ou six autres mains de papier furent ensuite examinées ; elles étaient intactes. M. Gryce frappa la table de ses doigts et son visage s'assombrit.

— Cela serait pourtant si agréable de réussir ! fit-il en me passant un cahier de papier et en gardant un autre… Comptez les feuilles, je vous prie.

J'obéis : — Douze.

Il compta sa part et la posa sur la table :

— Prenez encore.

Je comptai les feuilles du cahier suivant : — Douze.

Il fit de même et s'arrêta : — Onze !

— Recommencez, hasardai-je.

Il vérifia, puis le repoussa tranquillement :

— Je m'étais trompé, fit-il.

Mais il ne se découragea point et renouvela vainement l'épreuve plusieurs fois. Il poussa enfin un soupir d'impatience et me regarda.

— Holà ! s'écria-t-il. Qu'avez-vous ?

— Le cahier que voici ne contient que onze feuilles, répondis-je en le lui tendant.

Son enthousiasme devint contagieux et je ne pus m'empêcher de le partager.

— Oh ! c'est admirable ! fit-il. Regardez ! voilà bien la ligne indistincte au verso et la ligne foncée au recto ; c'est absolument identique à la feuille de Hannah. Que pensez-vous à présent ? Avez-vous besoin d'autres preuves ?

— Il est impossible de conserver le moindre doute, répliquai-je.

Il se détourna, plein d'égards pour mon chagrin.

— Je suis forcé de me féliciter, continua-t-il, malgré la gravité de la découverte que nous venons de faire à l'instant même. C'est si adroit et si concluant que j'avoue être étonné moi-même de la perfection de la chose. Quelle femme ! s'écria-t-il tout à coup, avec un ton d'immense admiration. Quelle intelligence ! quelle finesse ! quelle habileté ! C'est presque dommage de prendre au piège une personne qui a fait une semblable merveille !

Enlever une feuille dans un cahier de papier, la tailler d'un autre format, puis, se rappelant que Hannah ne savait écrire, imprimer grossièrement, ce qu'elle avait à dire, c'est splendide ! Du moins, cela l'aurait été si tout autre que moi se fût trouvé chargé de la conduite de cette affaire.

Dans sa satisfaction, il fixait le lustre comme s'il avait réfléchi sa propre pénétration.

Désespéré, je gardais le silence.

— Pouvait-elle mieux faire ? poursuivit-il. Surveillée et entourée comme elle l'était, pouvait-elle mieux faire ? Je ne le crois pas ; ce qui lui a été fatal, c'est que Hannah, après son départ, a appris à écrire. Mais elle ne pouvait pas connaître cette particularité.

Il m'était impossible de supporter plus longtemps une telle torture.

— Monsieur Gryce, interrompis-je, avez-vous eu ce matin un entretien avec miss Mary Leavenworth ?

— Non, cela n'entrait pas dans mes intentions. Je ne sais même pas si elle était chez elle, mais une domestique qui a quelque rancune est une précieuse auxiliaire pour un détective, et comme j'avais Molly auprès de moi, je n'ai éprouvé nul besoin de présenter mes hommages à sa maîtresse.

Après de nouvelles félicitations qu'il s'adressa à lui-même et qui furent autant de nouvelles tortures pour moi, je dis :

— Qu'allez-vous faire maintenant, monsieur Gryce ? Vous avez suivi votre piste jusqu'au bout et vous êtes content ; mais un tel

résultat doit être le précurseur d'une action immédiate.

— Hum ! Nous verrons cela, reprit-il.

Il alla à son bureau et y prit la boîte de papiers que nous n'avions pas eu le temps de vérifier à R…

— Examinons d'abord ces documents, fit-il, et voyons s'ils ne contiennent pas quelque indice qui puisse nous être utile.

Et il se mit à feuilleter une quantité de pages détachées du journal d'Eleonore.

Pendant ce temps, j'examinai le reste du contenu de la cassette. Tout était conforme à la déclaration de Mme Belden ; il y avait le certificat du mariage de Mary et de M. Clavering et quelques lettres. J'étais en train de parcourir le premier de ces papiers, quand une exclamation de M. Gryce me fit lever la tête.

— Qu'y a-t-il ?

Il me donna les feuillets du journal d'Eleonore.

— Lisez cela, dit-il. C'est, la plupart du temps, une répétition du récit de Mme Belden, quoique partant d'un point de vue différent ; mais, si je ne me trompe pas, il s'y trouve un passage qui expliquerait l'assassinat d'une façon nouvelle pour nous. Lisez dès le commencement ; cela ne vous ennuiera pas.

M'ennuyer ! Les sentiments et les pensées d'Eleonore pendant cette période d'anxiété, m'ennuyer !

Faisant appel à tout mon sang-froid, je plaçai les feuillets par ordre et j'en commençai la lecture :

« R…, 5 juillet 1883.

— Deux jours après leur arrivée, remarquez-le bien, dit M. Gryce.

« Un monsieur nous a été présenté aujourd'hui sur la place ; je ne puis m'empêcher d'en parler, d'abord, parce qu'il est le plus parfait specimen de l'élégance masculine que j'ai jamais vu ; ensuite, parce que Mary, d'ordinaire si expansive sur le compte des messieurs, n'a rien eu à me dire lorsque, rentrées dans notre appartement particulier, je lui ai demandé quelle était l'impression que lui avaient produite ses manières et sa conversation. Cela peut s'expliquer en partie par le fait que c'est un Anglais, et nous connaissons toutes deux l'antipathie de mon oncle pour les gens de cette nation. Pourtant je ne suis pas contente. Je crains que l'affaire de Mary avec Charles Somerville ne m'ait rendue soupçonneuse. Qu'arriverait-il si l'histoire de l'été dernier se répétait ici avec un Anglais comme héros ? Mais je ne veux pas me laisser aller à de semblables suppositions ; mon oncle revient dans quelques jours et alors, nécessairement, toute relation cessera avec celui qui, tout charmant et distingué qu'il puisse être, est d'une famille et d'une race avec lesquelles il nous est impossible de nous allier. Je ne crois pas que ces pensées me fussent venues si M. Clavering, lorsqu'il a été présenté à Mary, n'avait donné les preuves d'une admiration sans bornes.

8 juillet.

» On va jouer de nouveau la comédie de l'année dernière. Non seulement Mary reçoit les hommages de M. Clavering, mais elle les encourage. Elle est restée aujourd'hui pendant deux heures assise au piano et lui a chanté ses morceaux favoris, et ce soir… Mais je ne veux pas noter chaque petit détail dont je m'aperçois ;

c'est indigne de moi. Et cependant, comment rester aveugle lorsque le bonheur de ceux que j'aime est en jeu ?

11 juillet.

» Si M. Clavering n'est pas encore éperdument amoureux de Mary, il est sur le point de le devenir. Il ne la quitte plus guère et ne déguise aucunement ses sentiments. Il a grand air, beaucoup trop même pour qu'on badine avec lui de façon aussi téméraire.

13 juillet.

» La beauté de Mary s'épanouit comme une rose. Elle était tout simplement merveilleuse ce soir avec sa toilette rouge et argent. Je n'ai jamais vu une aussi belle créature et je suis sûre que M. Clavering est absolument de mon avis ; il ne l'a pas quittée des yeux de toute la soirée. Mais c'est une chose d'aimer une femme comme Mary, et c'en est une autre de se voir payer de retour avec la même passion. Et cependant, d'après certaines indications toutes féminines, je commence à croire que si M. Clavering était Américain elle ne serait pas indifférente à sa beauté virile, à son intelligence et à son amour profond. Mais ne nous a-t-elle pas fait croire l'année dernière qu'elle aimait Charles Somerville ? Rougir et sourire lui importent peu, je le crains ; mais, en ce cas, ne vaudrait-il pas mieux dire : je l'espère !

17 juillet.

» Que mon cœur bat ! Mary est venue dans ma chambre et m'a littéralement fait peur ; elle s'est jetée à genoux devant moi en se cachant le visage.

» — Oh ! Eleonore ! Eleonore ! murmura-t-elle au milieu des sanglots de bonheur.

» Mais lorsque je voulus lui faire lever la tête, elle se dégagea de mes bras, reprit son attitude ordinaire d'orgueil et de réserve, m'imposa silence d'un geste plein de hauteur et quitta la chambre. Cette scène ne peut être interprétée que d'une façon : M. Clavering a dû lui faire sa déclaration, et elle est remplie en ce moment d'une joie folle, qui la rend insensible à des obstacles jugés insurmontables jusqu'ici. Quand donc arrivera mon oncle ?

18 juillet.

» En écrivant ce qui précède, je ne me doutais guère que mon oncle fût déjà à la maison. Il est arrivé à l'improviste par le dernier train et est entré dans ma chambre au moment où j'enfermais mon journal. D'un air assez préoccupé, il me serra dans ses bras et s'enquit de Mary. Je baissai la tête et ne pus m'empêcher de balbutier en lui répondant qu'elle était dans sa chambre. Son affection s'alarma et il s'empressa d'aller la rejoindre. J'ai appris plus tard qu'il l'avait trouvée assise distraitement devant sa table à toilette et ayant doigt une bague de fiançailles qui lui avait été donnée par M. Clavering. Je ne sais ce qui s'est passé, mais Mary est malade ce matin et mon oncle est extrêmement triste et sévère.

L'après-midi.

» On est bien malheureux chez nous. Mon oncle a refusé non seulement de prendre en considération un seul instant la possibilité d'un mariage entre Mary et M. Clavering, mais il va jusqu'à exiger d'elle, sous peine de son plus vif mécontentement, qu'il soit congédié immédiatement sans conditions. J'ai appris sa volonté formelle de la manière la plus pénible. La situation m'était connue, mais je me révoltais secrètement à l'idée qu'un tel préju-

gé pût séparer à jamais deux personnes qui se convenaient mutuellement, et j'allai trouver mon oncle ce matin pour plaider leur cause. Mais il me ferma aussitôt la bouche par cette observation :

« — Tu es la dernière personne, Eleonore, qui devrais chercher à faire conclure ce mariage.

» — Pourquoi ? demandai-je en tremblant.

» — Par la raison qu'en agissant ainsi tu travailles absolument dans ton propre intérêt.

De plus en plus troublée, je le suppliai de s'expliquer.

» — Je veux dire, fit-il, que si Mary me désobéit et épouse cet Anglais, je la déshérite et je mets ton nom à la place du sien dans mon testament et dans mon affection.

Tout tourna autour de moi.

» — Vous ne voudriez pas mon malheur ! m'écriai-je.

» — Tu seras mon héritière si Mary persiste dans sa résolution.

Et, sans une parole de plus, il quitta gravement la chambre.

Que pouvais-je faire, excepté me jeter à genoux et prier ? Je suis la plus malheureuse de tous les misérables habitants de cette maison. La supplanter, moi ! Oh ! cela ne sera pas, et Mary renoncera à M. Clavering… »

— Eh bien ! interrompit M. Gryce, que pensez-vous de cela ? Le motif qui a poussé Mary à commettre l'assassinat n'est-il pas clair ? Mais voyons la suite.

J'obéis, le cœur déchiré.

19 juillet.

« J'avais raison. Après avoir longtemps lutté contre l'implacable volonté de mon oncle, Mary consent à congédier M. Clavering. J'étais présente lorsqu'elle a fait connaître sa décision ; jamais je n'oublierai avec quelle expression d'orgueil satisfait mon oncle l'a serrée dans ses bras en l'appelant « sa chère adorée ». Cette affaire l'a beaucoup préoccupé, c'est évident, et grand a été mon soulagement en voyant les choses se terminer aussi heureusement. Mais Mary ? Pourquoi me cause-t-elle encore une vague inquiétude ? Qu'y a-t-il dans sa manière d'être et dans ses actions qui semble vouloir élever une barrière entre nous ? Je l'ignore. Je sais seulement que j'ai frémis lorsque, se tournant vers moi, elle m'a demandé si j'étais enfin satisfaite. Imposant silence à mes sentiments, je lui ai tendu la main, mais elle ne l'a pas prise.

26 juillet.

» Que les journées sont longues ! Le souvenir de cette récente épreuve me hante toujours. Il me semble voir partout les traits désespérés de M. Clavering. Comment se fait-il que la gaieté de Mary ne s'altère pas ? Si elle ne l'aime pas, il me semble que le respect devrait au moins la préserver de la légèreté.

Mon oncle est reparti ; il m'a été impossible de l'en empêcher.

28 juillet.

» Tout est découvert ! Mary ne s'est séparée de M. Clavering qu'en apparence ; elle caresse toujours l'idée de devenir un jour sa femme. Le fait m'a été révélé d'une singulière façon qu'il est

inutile de relater à cette place, et Mary m'en a confirmé l'exactitude plus tard.

» — J'aime M. Clavering et je ne veux pas renoncer à lui, déclare-t-elle.

» — Alors pourquoi n'avez-vous pas dit la vérité à mon oncle ? ai-je demandé.

» Elle a eu un sourire et m'a répondu durement :

» — C'est un plaisir que je vous laisse.

30 juillet.

» Minuit ! Je suis épuisée, mais il faut que j'écrive avant de chercher un peu de repos. Mary Leavenworth est mariée. Je viens de la voir s'unir à Henry Clavering. Comment puis-je écrire cela aussi tranquillement, quand toute mon âme indignée est en pleine révolte ? Mais revenons au fait. Je m'étais absentée quelques instants de ma chambre ce matin ; lorsque je suis rentrée, j'ai trouvé sur ma table un billet de Mary me disant qu'elle allait faire une promenade en voiture avec Mme Belden et ne serait de retour que le soir. J'avais toutes les raisons possibles de supposer qu'elle allait rejoindre M. Clavering ; je n'eus que le temps de mettre mon chapeau et… »

Là s'arrêtait le journal.

— Mary a interrompu ici Eleonore, sans doute, dit M. Gryce ; mais nous connaissons tout ce que nous désirions savoir. M. Leavenworth a menacé de substituer Eleonore à Mary dans son testament si celle-ci se mariait contre sa volonté expresse. Il est donc impossible d'arriver à une autre conclusion que celle-ci :

quatre ou cinq mois plus tard, il a appris que le mariage avait eu lieu ; il a renouvelé ses menaces et c'est alors que sa mort a été décidée.

— En effet, fis-je convaincu ; ce n'est que trop clair.

M. Gryce se leva.

— Mais l'auteur de ce journal est hors de danger, continuai-je en m'attachant à la seule consolation qui me restait. Tous ceux qui le liront comprendront qu'elle était incapable de commettre un crime.

— Oui, certainement ; le journal le prouve absolument.

Je m'efforçai de ne penser qu'à Eleonore et de me réjouir de son innocence, sans songer aux autres, mais je n'y réussis pas.

— Mary, sa cousine, presque sa sœur, Mary est perdue ! murmurai-je.

M. Gryce enfonça ses mains dans ses poches et, pour la première fois, montra quelques signes de trouble intérieur :

— Je le crains, fit-il, je le crains réellement.

Puis, après une pause qui me donna une lueur d'espoir :

— Une créature si séduisante. C'est dommage ! Vraiment, c'est dommage ! Je déclare, maintenant que tout est découvert, que j'ai presque du regret d'avoir réussi aussi bien. C'est étrange n'est-ce pas ? pourtant, c'est la vérité. S'il y avait le plus petit moyen d'en sortir… Mais il n'y en a pas. C'est clair comme A B C.

Il se leva et se promena de long en large tout rêveur ; il regardait ici, là, partout excepté où j'étais ; cependant j'ai tout lieu de

croire que j'étais son unique point de mire.

— Cela vous ferait-il beaucoup de chagrin, monsieur Raymond, si miss Mary Leavenworth était arrêtée sous l'inculpation d'assassinat ? demanda-t-il en s'arrêtant devant une sorte de bassin dans lequel nageaient mélancoliquement quelques malheureux poissons.

— Oui, cela me causerait un immense chagrin.

— Il faut en arriver là cependant, dit-il, mais sans son accent de décision ordinaire.

Il faut que je l'arrête, c'est mon devoir d'honnête fonctionnaire chargé de livrer à la justice l'assassin de M. Leavenworth.

Son allure étrange me fit quand même concevoir de nouveau l'ombre d'un espoir.

— Puis il y va de ma réputation de détective. En outre, je ne suis ni assez riche ni assez célèbre pour ne pas songer à tout ce que peut me rapporter un pareil succès, et, malgré sa beauté, il faut que j'aille jusqu'au bout.

Mais, tout en laissant tomber ces paroles, il demeurait de plus en plus pensif ; il regardait l'eau trouble du bassin avec une attention soutenue. Qu'y avait-il ? À quoi réfléchissait-il donc ainsi ?

Lorsqu'il se retourna vers moi, toute trace d'indécision avait disparu.

— Monsieur Raymond, fit-il, revenez ici à trois heures. Mon rapport au surintendant sera terminé ; je voudrais vous le soumettre avant de le lui envoyer. Aussi je vous prie d'être exact.

Il avait un air si réservé et si singulier que je ne pus m'empêcher de lui adresser une question :

— Vous avez pris une décision irrévocable ?

— Oui, répondit-il avec un ton et un geste étranges.

— Vous allez procéder à l'arrestation dont vous venez de parler ?

— Revenez à trois heures !

Partie 4 · III

Lorsque, à trois heures précises, j'arrivai à la porte de M. Gryce, il m'attendait sur le seuil.

— Je suis venu à votre rencontre, me dit-il d'un ton grave, afin de vous prier instamment de ne pas prononcer une seule parole, sous quelque prétexte que ce soit, pendant l'entrevue qui va avoir lieu. C'est moi qui parlerai et vous ne ferez qu'écouter. Veuillez non plus ne pas vous étonner de quoi que je puisse dire ou faire. Je me sens d'humeur farceuse — il n'en avait pas l'air — et je pourrai me passer la fantaisie de vous appeler par un autre nom que le vôtre. Si j'agis ainsi, n'y faites pas attention ; surtout ne prononcez pas un mot ; rappelez-vous bien cela !

Et, sans paraître remarquer ma stupéfaction, il me précéda dans l'escalier en me disant de le suivre sans bruit.

D'ordinaire, nos entretiens avaient lieu dans une chambre située au premier étage ; mais cette fois, il me fit monter jusqu'aux

mansardes, et là, après une quantité de signes mystérieux, il me poussa dans une pièce d'aspect si étrange et si sinistre qu'elle me fit l'effet désagréable d'une cellule de prison… Tout d'abord il y régnait une quasi-obscurité, car la lumière n'y pénétrait que d'en haut, par une lucarne terne et malpropre. Ensuite elle était seulement meublée d'une table et de deux chaises à dossier droit en bois de sapin, placées à chaque bout ; enfin on voyait tout à l'entour des portes closes surmontées d'impostes rondes, dépolies et sombres ; ces trous blafards ressemblaient aux orbites vides d'une rangée de momies. En somme, l'endroit était des plus lugubres et, dans la disposition d'esprit où j'étais, il me semblait que l'atmosphère même en était anormale et pleine de menaces. Enfermé dans cette pièce glaciale et désolée, je ne pouvais me figurer que le soleil brillait dehors, ni que la vie, la beauté et le bonheur animaient les rues en ce moment.

Le visage grave de M. Gryce, plein de mystère et d'anxiété, contribuait probablement à augmenter ce sentiment de malaise ; il prit un siège et me fit signe de m'asseoir aussi.

— Ne faites pas attention à la chambre, murmura-t-il d'une voix si basse et si sourde que j'eus peine à saisir ses paroles.

Je sais bien que tout ici est triste et lugubre, mais quand on traite de pareilles affaires il ne faut pas être trop difficile au sujet de la salle de réunion, lorsqu'on ne veut pas mettre tout le monde dans le secret. Smith, — continua-t-il en élevant la voix et en agitant son doigt en signe d'avertissement, — Smith, l'affaire est faite ; la prime est à moi, l'assassin de M. Leavenworth est découvert et avant deux heures il sera arrêté. Vous désirez savoir qui il est ?

Je le regardai avec stupéfaction. Y avait-il du nouveau ? Était-il arrivé à d'autres conclusions ? Assurément, toute cette mise en scène n'était pas faite en vue de m'apprendre ce que je savais déjà…

Il coupa court à mes suppositions par un petit rire bas et très expressif.

— La chasse a été longue, je vous assure, et joliment serrée, poursuivit-il en élevant la voix encore davantage… Il y avait une femme dans l'affaire, mais toutes les femmes du monde ne peuvent jeter de la poudre aux yeux d'Ebenezer Gryce quand il est sur une piste et — sa voix devint très aiguë — l'assassin de M. Leavenworth et de Hannah Chester est découvert !

Taisez-vous ! poursuivit-il, bien que je n'eusse ni proféré une parole ni fait un geste. — Vous ignoriez que Hannah Chester avait été assassinée ! Quand je dis assassinée, ce n'est pas tout à fait le mot exact, mais cela revient au même, et la main qui a attenté à ses jours est la même que celle qui a tué le vieux monsieur. Comment je sais cela ? Le voici : on a trouvé par terre dans la chambre de la malheureuse fille ce morceau de papier auquel adhéraient quelques grains d'une poudre blanche ; ces grains ont été analysés hier soir et ont été reconnus pour être du poison. Vous prétendez que Hannah a avalé cette poudre d'elle-même et que c'est un suicide ? D'accord : elle a d'elle-même pris la poudre et c'est un suicide ; mais quel est celui ou celle qui l'a assez terrifiée pour l'amener à prendre une telle résolution, sinon l'homme ou la femme qui avait toute raison de redouter son témoignage ? La preuve, dites-vous. Eh ? cette fille, monsieur, a laissé une confession écrite qui rejette tout le poids du crime sur une personne que l'on croyait innocente. Mais cette confession est

l'œuvre d'un faussaire, ainsi que trois faits le prouvent : 1 la malheureuse ne pouvait, là où elle était, se procurer du papier semblable à celui dont on s'est servi ; 2 les mots étaient figurés en caractères grossiers imitant les caractères d'imprimerie, tandis que Hannah, grâce aux leçons de la femme chez qui elle s'était réfugiée, savait depuis peu écrire très correctement ; 3 le récit fait dans la confession ne concorde pas avec celui de Hannah elle-même. Maintenant, au fait de la fausse confession accusant une personne incohérente, qui a été trouvée en la possession de cette fille morte empoisonnée, joignez celui que, le matin même du jour où elle s'est tuée ainsi, elle avait reçu de quelqu'un, évidemment au courant des habitudes de la famille Leavenworth, une lettre assez volumineuse et assez épaisse pour contenir la confession telle qu'on l'a trouvée : qu'en penseriez-vous ? Selon moi, l'assassin de M. Leavenworth a envoyé à Hannah et la soi-disante confession et la poudre, en lui indiquant l'usage qu'elle devait en faire dans le double but de dérouter les soupçons et de la force à se tuer ; car, vous le savez bien, les morts ne parlent pas !

Il s'arrêta et contempla le vitrage terne qui s'étendait au-dessus de nos têtes.

Pourquoi l'air me semblait-il devenir de plus en plus lourd ? Pourquoi étais-je saisi d'une vague épouvante ? Je connaissais cependant déjà tout cela ; pourquoi donc me semblait-il l'entendre raconter pour la première fois ?

— Mais quel est l'assassin ? me demandez-vous. Ah ! voilà le secret ; c'est cette découverte-là qui doit me conduire à la célébrité et à la fortune. Mais, secret ou non, je veux bien vous le dire à vous. — Il baissa la voix et l'éleva aussitôt. — Le fait est que je ne puis plus garder ce secret ; il m'étouffe ! Smith, mon ami, l'assas-

sin de M. Leavenworth, c'est… — Mais voyons, qui serait-ce, d'après le monde ? Quelle est la personne sur laquelle se portent les soupçons de la presse, ravie de ce scandale ? C'est une femme jeune, une femme ravissante, séduisante ! Ha ! ha ! les journaux ont raison : c'est une femme jeune et belle. Mais laquelle ? Voilà la question. Plus d'une femme est mêlée à cette affaire ; laquelle est-ce donc ? Depuis la mort de Hannah, je l'ai entendue ouvertement accuser du crime. Ce n'est pas sérieux ! D'autres affirment que c'est la nièce si maltraitée par le testament de l'oncle. Cette supposition-là ne mérite pas non plus qu'on s'y arrête, quoiqu'elle ait cependant quelque raison d'être, car Eleonore Leavenworth en savait plus sur l'affaire qu'on ne le supposait, et ce qui est pis encore, c'est qu'elle se trouve aujourd'hui dans une position réellement dangereuse. Vous ne le croyez pas ? Permettez-moi de vous énumérer les preuves que la police a réunies contre elle :

1 Un mouchoir de poche marqué à ses initiales a été trouvé, taché avec de la graisse de revolver, sur le lieu du crime, alors qu'elle avait auparavant formellement nié être entrée dans la pièce depuis vingt-quatre heures avant la découverte du cadavre ;

2 Elle a été terrifiée par cette constatation et elle s'est montrée, à partir de ce moment, décidée à égarer la justice, à ne pas répondre directement à certaines questions et à rester muette sur d'autres ;

3 Elle a tenté de détruire une lettre ayant évidemment rapport au crime ;

4 On a trouvé en sa possession la clef de la porte de la bibliothèque.

Tout ceci, joint au fait que les fragments de la lettre qu'elle a tenté de détruire une heure après l'enquête ont été plus tard recollés ensemble et qu'on a pu ainsi s'assurer qu'elle contenait une plainte violente portée contre une des nièces de M. Leavenworth par un personnage que nous appellerons M. X... — c'est-à-dire une quantité inconnue, — tout cela, dis-je, constitue une accusation contre elle d'autant plus terrible que les recherches ont révélé qu'un secret existait dans la famille Leavenworth.

Un mariage a été célébré, il y a un an, à l'insu du monde en général et de M. Leavenworth en particulier, entre une des nièces et M. X..., dans la petite ville de F... En d'autres termes, le personnage qui, dans la lettre à moitié détruite, se plaignait à M. Leavenworth de la façon dont une de ses nièces le traitait était marié secrètement à l'une d'elles. En outre, il s'est, pendant la nuit de l'assassinat, présenté sous un nom d'emprunt chez M. Leavenworth et il a demandé à parler à miss Eleonore.

Remarquez-bien qu'avec cet ensemble de preuves accusatrices Eleonore Leavenworth serait perdue si on ne pouvait prouver d'abord que les objets qui paraissent indiquer sa culpabilité, c'est-à-dire le mouchoir, la lettre et la clef ont, après le crime, passé par d'autres mains avant d'arriver entre les siennes ; ensuite, qu'une autre personne a eu des motifs encore plus puissants que les siens pour désirer la mort de M. Leavenworth.

Smith, mon ami, j'ai étudié avec soin ces deux hypothèses. À force de fouiller dans de vieux secrets et de suivre beaucoup de charmantes traces, je suis arrivé enfin à conclure que, malgré toutes les apparences, ce n'est pas Eleonore Leavenworth qui est la coupable, mais une autre femme tout aussi belle et tout aussi

intéressante qu'elle. C'est sa cousine, l'exquise Mary, qui a assassiné M. Leavenworth et aussi, par conséquent, Hannah Chester.

Il parlait avec un tel accent de triomphe que je restai abasourdi pendant quelques instants ; j'étais ému comme si je n'avais pas su d'avance ce qu'il allait dire. Je reculai brusquement et le bruit que je fis provoqua un espèce d'écho. Il me sembla entendre un cri étouffé ; la chambre paraissait respirer l'horreur et la consternation. Je jetai un coup d'œil autour de moi, mais je ne rencontrai que le regard fixe et vide des lucarnes rondes.

— Vous êtes stupéfait ! continua M. Gryce..... Cela ne m'étonne pas, car, tandis que le monde est occupé à guetter les actions de miss Eleonore, moi seul je sais où trouver la vraie coupable. Vous secouez la tête ! — Ce n'est pas vrai ! — Vous ne me croyez pas ! Vous supposez que je me trompe ! Ha ! ha ! Ebenezer Gryce se tromper après un mois entier du plus pénible travail !

Vous êtes, sur ma parole, aussi incorrigible que miss Mary Leavenworth elle-même ; elle avait si peu de foi dans ma pénétration qu'elle m'a offert une prime énorme si je découvrais l'assassin de son oncle. Mais peu importe ! Vous avez vos doutes et je dois les dissiper. Rien n'est plus facile. Sachez d'abord que, le matin de l'enquête, j'ai fait une ou deux découvertes qui ne sont pas inscrites aux procès-verbaux. Je vous ai déjà dit que le mouchoir trouvé dans la bibliothèque était taché avec de la graisse de revolver ; malgré cela, il conservait encore la forte odeur d'un parfum. J'ai visité les cabinets de toilette de ces demoiselles pour y découvrir ce même parfum ; il appartenait à miss Mary et non pas à miss Eleonore. Ensuite j'ai eu l'idée de fouiller les poches des robes qu'elles portaient la veille. Dans celle d'Eleonore, j'ai trouvé un mouchoir ; il n'y en avait pas dans celle de Mary, et il

n'y en avait aucun qui traînât dans sa chambre, comme cela serait arrivé si elle l'avait jeté au moment de se coucher. J'ai conclu de là que c'était elle, et non pas Eleonore, qui avait porté le mouchoir chez M. Leavenworth, et ma conviction a été fortifiée par une des domestiques, qui m'a déclaré que miss Mary était dans la chambre de sa cousine au moment où la cuisinière a rapporté le linge qu'elle avait lavé, et que le mouchoir en question se trouvait sur le dessus du panier.

Ce n'est pas tout. J'ai entendu distinctement miss Eleonore accuser sa cousine du crime, et une femme comme elle n'accuserait pas sa parente d'un assassinat sans avoir les raisons les plus fortes et les plus probantes. D'abord elle devait avoir la certitude que sa cousine s'était placée dans une impasse telle que la mort seule de son oncle pouvait l'en délivrer ; puis elle savait que sa cousine était d'un caractère à ne pas hésiter à recourir aux moyens les plus désespérés pour sortir d'embarras, et enfin elle possédait des preuves morales qui confirmaient ses soupçons d'une façon absolue. Smith, tout ceci, en ce qui concerne Eleonore Leavenworth, est vrai, vous en conviendrez. Quant au caractère de sa cousine, elle ne connaissait que trop son ambition, son amour de l'argent, ses caprices et son hypocrisie. C'est Mary Leavenworth et non pas Eleonore, comme on l'avait cru d'abord, qui a contracté un mariage clandestin. Vous connaissez la position critique qui en a été la suite, la menace de son oncle de la déshériter, son amour immodéré des richesses. Ce sont tous ces détails divers, que je viens de vous donner, qui proclament l'innocence d'Eleonore et qui constituent les grandes lignes du rapport qui, avant une heure, aura amené l'arrestation de Mary Leavenworth sous l'inculpation d'avoir assassiné son oncle et son bienfaiteur.

Il y eut un silence qui, pareil aux ténèbres d'Égypte dont parle l'Écriture, se faisait en quelque sorte sentir ; puis un cri terrible, presque surnaturel, retentit dans la chambre : un homme, venant je ne sais d'où, s'élança, rapide comme l'éclair, et tomba aux pieds de M. Gryce :

— C'est un mensonge, fit cet homme, un mensonge ! Mary Leavenworth est aussi innocente que l'enfant qui n'est pas encore né. L'assassin de M. Leavenworth, c'est moi ! moi ! moi !

C'était Trueman Harwell.

Partie 4 · IV

Le visage du détective s'illumina d'une expression de triomphe telle que je n'en vis jamais chez aucun homme.

— En vérité, dit-il, ceci, pour être inattendu, n'en est pas moins bien accueilli. Je suis réellement heureux d'apprendre l'innocence de miss Mary Leavenworth ; mais, avant d'être absolument convaincu, j'ai besoin de posséder encore quelques détails. Relevez-vous, monsieur Harwell, et veuillez vous expliquer. Si vous êtes l'assassin de M. Leavenworth, comment se fait-il que les apparences accusent si fortement tout le monde, excepté vous-même ?

Mais si, dans les yeux ardents et fiévreux de celui qui se tordait à nos pieds, on lisait une inquiétude folle et une atroce douleur, on ne découvrait aucune explication. Le voyant faire des efforts inutiles pour arriver à parler, je m'approchai :

— Appuyez-vous sur moi, lui dis-je. Et je l'aidai à se tenir debout.

Il tourna vers moi un visage débarrassé à tout jamais de son masque de contrainte, mais exprimant le plus affreux désespoir.

— Sauvez-la, murmura-t-il haletant… Sauvez-la… Sauvez Mary !… On va envoyer un rapport… Ne le laissez pas partir !

— Oui, fit une autre voix, s'il y a un homme ici croyant en Dieu et qui estime que l'honneur d'une femme a quelque valeur, qu'il empêche l'envoi de ce rapport !

Et Henry Clavering, digne comme toujours, mais en proie à une agitation profonde, entra par une des portes de droite.

En l'apercevant, l'homme que nous maintenions frissonna, cria et fit un bond qui aurait renversé M. Clavering, malgré sa force herculéenne, si M. Gryce ne se fût interposé.

— Attendez ! s'écria-t-il en maintenant le secrétaire d'une main — son rhumatisme avait soudain disparu ! — tandis que de l'autre il retirait de sa poche un document qu'il montra à M. Clavering. Le rapport n'est pas parti, soyez sans inquiétude… Quant à vous, continua-t-il, en se tournant vers Trueman Harwell, tenez-vous tranquille, ou bien…

Sa phrase demeurait inachevée ; l'homme cherchait à échapper à son étreinte.

— Laissez-moi ! suppliait-il. Laissez-moi ! Laissez-moi me venger de celui qui, malgré tout ce que j'ai fait pour Mary Leavenworth, ose l'appeler sa femme, cette divine créature ! Laissez-moi…

Il s'arrêta tout à coup, comme s'il avait été pétrifié, et ses mains étendues vers la gorge de son rival retombèrent inertes.

— Écoutez ! poursuivit-il en lançant des regards enflammés par dessus les épaules de M. Clavering… Écoutez ! C'est elle ! Elle vient ! Je l'entends ! Je la sens ! Elle monte l'escalier ! Elle est à la porte ! Elle…

Il s'arrêta en poussant un soupir d'adoration et de désespoir : la porte s'ouvrit, et Mary Leavenworth entra.

Ce fut un moment à faire blanchir les cheveux. C'était affreux de voir cette femme au visage si pâle, si décomposé, si égaré par l'horreur, se tourner suppliant vers Henry Clavering sans avoir remarqué la présence du principal acteur de cette scène épouvantable.

Trueman Harwell ne put supporter un tel oubli.

— Ah ! s'écria-t-il, regardez-la, cette femme de marbre ! Elle n'a pas un regard pour moi qui me suis mis la corde autour du cou pour elle.

Il s'échappa des mains qui le tenaient, se jeta à genoux devant Mary et embrassa le bas de sa robe.

— Vous me regarderez ! fit-il d'un ton rauque. Vous m'écouterez, car je ne veux pas mourir, corps et âme, sans aucune récompense. Mary, ils ont dit que vous couriez un danger ; je n'ai pu supporter une telle pensée et j'ai avoué la vérité… oui, tout en comprenant bien quelles seraient les suites qu'entraîneraient pour moi mes aveux.

La seule chose que je souhaite maintenant, c'est de vous entendre dire que vous me croyez alors que j'affirme que j'ai voulu seulement vous assurer la fortune que vous désirez si ardemment, que je n'ai jamais pensé que nous en arriverions au point où nous en sommes, et que c'est parce que je vous adorais et que j'espérais obtenir votre amour que j'ai…

Mais elle n'avait pas l'air de le voir ni de l'entendre, et ses yeux, fixés sur Henry Clavering, interrogeaient avec inquiétude.

Elle ne voyait que lui.

— Vous ne m'écoutez pas ! poursuivit le misérable. Vous êtes donc de glace ? Vous ne vous tournerez donc pas un seul instant vers moi, même si je vous suppliais des profondeurs de l'enfer !

Cet appel désespéré demeura sans résultat. Elle plaça ses mains sur ses épaules, comme si elle avait voulu détourner de son chemin un obstacle quelconque qui l'empêchait d'avancer.

— Pourquoi cet homme est-il ici ? demanda-t-elle en montrant son mari d'une main tremblante. Qu'a-t-il fait pour qu'on me fasse le rencontrer dans cet endroit en un aussi terrible moment ?

— Je l'ai fait prier de venir chez moi afin qu'il se rencontre avec l'assassin de M. Leavenworth, me dit M. Gryce à l'oreille.

Avant que je pusse répondre, avant que M. Clavering eût balbutié quelques mots, le misérable Harwell bondit de nouveau sur ses pieds.

— Vous ne le savez pas ? fit-il. Alors, moi, je vais vous l'expliquer. C'est parce que ces messieurs, qui se targuent si complai-

samment d'honneur et de chevalerie, étaient persuadés que vous, la célèbre beauté de New-York, la déesse de toutes les élégances, aviez commis de votre main blanche le crime sanglant qui vous donne et la liberté et la fortune ! Oui, cet homme — et il me désigna du geste — qui se prétend votre ami et que vous avez cru, sans doute, loyal et bon, cet homme, pendant ces quatre horribles semaines, a cherché par tous les moyens possibles à prouver votre culpabilité ; il croit que vous êtes l'assassin de votre oncle. Cet autre qui vous nomme sa femme a, c'est probable, la même conviction ; il ne soupçonnait pas qu'il existait tout près de vous un autre homme qui, sur un signe de votre main, aurait été prêt à écraser la moitié du monde entier, si vous en aviez exprimé le désir…

— Vous !

Elle le voyait à présent, elle l'entendait !

— Oui, moi, fit-il en la retenant par sa robe comme elle voulait reculer… Vous ne le saviez donc pas ? Lorsque, dans le moment terrible où votre oncle vous a repoussée à tout jamais, vous avez à haute voix imploré du secours, j'ai…

— Taisez-vous ! s'écria-t-elle d'une voix perçante et avec un regard chargé d'horreur. Ne parlez pas de cela ! Oh ! sanglota-t-elle, penser que l'appel désespéré d'une malheureuse femme réclamant aide et sympathie a fait surgir un assassin !

Et pareille à une gazelle blessée à mort, elle continua en gémissant :

— Qui maintenant pourra jamais oublier en me voyant qu'un homme — que cet homme ! — cet homme si vil, si rampant, que

je ne daignais seulement pas remarquer de crainte qu'il ne se crût mon égal, — que cet homme a osé croire que, parce que j'étais dans une position des plus douloureuses et des plus perplexes, j'étais capable, afin de m'en délivrer, de consentir à l'assassinat de mon bienfaiteur. Ah ! quelle punition de ma folie ! Quelle punition pour mon maudit amour de l'argent !

Henry Clavering, ne pouvant plus se contraindre, s'élança vers elle et lui dit en s'inclinant :

— Mary, n'était-ce que de la folie ? N'avez-vous pas un tort encore plus grand à vous reprocher ? N'existe-t-il entre vous deux aucun lien de complicité ? N'avez-vous rien qui pèse sur votre âme que le désir immodéré de conserver votre place dans le testament de votre oncle, au risque de me briser le cœur et de nuire d'une manière irréparable à votre noble cousine ? Êtes-vous innocente de tout cela ? Répondez !

Il appuya doucement sa main sur la tête de la jeune femme et la regarda fixement ; puis au bout d'un instant, et sans avoir prononcé une parole de plus, il la pressa contre sa poitrine et prit une attitude tout à fait calme ; il était convaincu.

— Mary est innocente, déclara-t-il.

On aurait dit qu'un lourd linceul était enlevé de nos épaules ; l'espérance nous était revenue de cœur, excepté pour le malheureux criminel qui restait là, tremblant, devant nous. Les traits de Mary se détendirent.

— Ah ! murmura-t-elle en se serrant contre son mari, voici l'homme que j'ai bafoué, insulté, torturé à un point tel que le nom seul de Mary Leavenworth devrait le faire frémir ! C'est lui

que j'ai épousé par caprice pour l'abandonner et le renier ensuite ! Henry, vous me déclarez innocente après tout ce que vous savez, après tout ce que vous avez entendu dire, devant ce misérable lâche qui tremble et gémit ; malgré le poignant souvenir de la lettre que je vous ai écrite le lendemain matin du crime pour vous supplier de vous éloigner parce que je courais un danger terrible et que, si on soupçonnait que j'avais un secret, je serais perdue. Voulez-vous, pouvez-vous me déclarer innocente devant Dieu, devant les hommes ?

— Oui, je le puis et je le veux, répondit-il.

Un rayon de bonheur inonda lentement le visage de Mary.

— Alors, que le ciel me pardonne le mal que j'ai fait à votre noble cœur, fit-elle ; mais moi, je ne me le pardonnerai jamais ! Attendez ! Avant de me donner encore d'autres preuves de votre confiance généreuse, laissez-moi me montrer telle que je suis : il faut que vous connaissiez à fond la perversité de la femme que vous avez épousée.

Monsieur Raymond, — et pour la première fois elle se tourna vers moi, — quand vous êtes venu me trouver dans ces jours de deuil, avec le plus grand désir de me servir (car je crois à votre loyauté, malgré les insinuations de cet homme), vous m'avez suppliée de dire tout ce que je savais au sujet du crime ; je ne l'ai pas fait : j'avais peur. Je savais que les apparences étaient contre moi ; Eleonore me l'avait dit ; Eleonore elle-même — c'était là ma plus grosse souffrance — me croyait coupable, et ce n'était pas sans raisons apparentes. D'abord elle savait par l'adresse de l'enveloppe qu'elle avait trouvée auprès du cadavre, sous la table de la bibliothèque, qu'au moment de sa mort mon oncle était occupé

à faire venir son avoué afin de modifier son testament et de la désigner comme héritière à ma place ; elle savait aussi que j'étais descendue chez lui la veille au soir, quoique je l'eusse nié, car elle avait entendu ma porte s'ouvrir et le froissement de ma robe. Ce n'est pas tout : la clef qui, tous le comprenaient, constituait une preuve positive de culpabilité, avait été ramassée par elle sur le tapis de ma chambre ; la lettre écrite par M. Clavering avait été trouvée dans ma cheminée, et le mouchoir qu'elle m'avait vu prendre au panier de linge avait été présenté à l'enquête avec des taches de graisse de revolver.

Il me fut impossible d'expliquer toutes ces circonstances. Mes pieds semblaient être pris dans un filet et je ne pouvais bouger sans rencontrer quelque nouveau fil. Je me savais innocente, mais comment en convaincre les autres, si une parente qui m'aimait n'en était pas persuadée elle-même ? Il y avait quelque chose de pis encore : si Eleonore, qui avait tant de motifs pour souhaiter une longue vie à notre oncle, venait à être soupçonnée à la suite de la présomption évidente produite par les faits, que n'aurais-je pas eu à craindre si la vérité eût été dite ? Cela n'était que trop clairement indiqué par le ton et la manière d'être du juré qui avait demandé, au cours de l'enquête, laquelle de nous deux devait bénéficier le plus du testament de mon oncle. Aussi, lorsque Eleonore, obéissant aux instincts généreux de son cœur, refusa nettement de répondre, — car parler aurait été ma perte — je la laissai faire, en m'efforçant de penser, afin de me justifier, que puisqu'elle m'avait crue capable du crime il était juste qu'elle en supportât les conséquences, et je ne m'attendris pas, même en m'apercevant combien elles pouvaient devenir terribles. La crainte de l'ignominie, l'inquiétude et les dangers d'un aveu me fermèrent la bouche.

Je n'ai hésité qu'une seule fois : c'est au moment de notre dernier entretien. Quand je compris, monsieur Raymond, que, malgré les apparences, vous aviez foi en l'innocence d'Eleonore, la pensée me vint que vous auriez peut-être foi en moi aussi, si je vous avouais tout. Mais M. Clavering arriva précisément à ce moment ; je vis, comme dans un éclair, ce que serait ma vie future si le moindre soupçon m'effleurait, et au lieu de céder à mon impulsion, j'allai jusqu'à menacer M. Clavering d'un désaveu de notre mariage s'il cherchait encore à me revoir avant que tout péril fût définitivement écarté. Oui, il vous dira comment je lui ai souhaité la bienvenue lorsque, l'âme et le cœur torturés par l'anxiété, il est venu chez moi chercher une parole de consolation et me supplier de lui dire que je n'étais pas responsable du danger où je me trouvais. Voilà l'accueil qui l'attendait après une année de silence dont chaque minute avait été pour lui une minute de tourment. Mais il me pardonne ; sa voix, ses yeux me le disent en ce moment.

Ah ! monsieur Raymond, si, dans les longues années à venir, vous pouvez oublier ce qu'Eleonore a souffert par mes craintes égoïstes ; si, grâce à quelque doux et secret espoir, vous pouvez me juger moins sévèrement un jour, faites-le, je vous en prie ! Quoique je craigne de n'en être jamais digne, essayez d'être indulgent.

Quant à cet homme, c'est pour moi un supplice sans égal que de me trouver avec lui dans la même chambre ; qu'il avance, qu'il dise si, par parole ou par geste, je lui ai fait comprendre que je m'apercevais de sa passion, et encore moins que je la partageais !

— Pourquoi cette question ? murmura Harwell avec effort. Ne savez-vous pas que c'était votre indifférence qui me rendait fou ?

Rester près de vous, vous adorer, vous suivre partout par la pensée, savoir que mon âme était unie à la vôtre par des liens d'acier qu'aucun feu n'aurait pu anéantir ni aucune force briser : dormir sous le même toit, m'asseoir à la même table, sans jamais obtenir un seul regard me disant que vous compreniez ! c'est tout cela qui a fait un enfer de ma vie. J'étais résolu à vous obliger à comprendre tôt ou tard. J'aurais sauté, s'il l'avait fallu, au milieu des flammes, afin de vous apprendre qui j'étais, afin de vous faire connaître quelle était la passion que j'éprouvais pour vous. Vous le savez ! Vous comprenez tout aujourd'hui ! Ma présence vous fait horreur ? Soit ! Vous aurez beau vous attacher à l'homme sans caractère qui est votre mari, il vous sera désormais impossible d'oublier l'amour de Trueman Harwell. Vous ne pourrez jamais oublier que c'est un immense et brûlant amour pour votre beauté qui, semblable à un aimant irrésistible, m'a conduit ce soir-là chez votre oncle, m'a donné le courage et la volonté de tirer ce coup de revolver qui est la source des immenses richesses dont vous êtes aujourd'hui l'heureuse maîtresse ! Oui, poursuivit-il, se redressant dans son désespoir à une telle hauteur que même Mary Clavering avec sa noble attitude paraissait être peu de chose à côté de lui, oui, chaque pièce d'or qui tintera dans votre bourse vous parlera de moi ; chaque diamant qui brillera sur votre tête altière, trop fière pour s'abaisser jusqu'à moi, criera mon nom à vos oreilles. La réputation d'élégance, le luxe, le faste, vous aurez tout cela, mais aussi longtemps que l'or n'aura pas perdu son éclat, le satin son brillant, la fortune son charme, il vous sera impossible d'oublier quelle est la main qui vous a tout donné !

Et, avec un regard de triomphe sinistre et indicible, il se laissa saisir par les agents de police qui l'attendaient. On allait l'emme-

ner lorsque Mary, dominant le flot d'émotions qui l'agitait, leva la tête.

— Non, Trueman Harwell, dit-elle, je ne puis même pas vous laisser cette pensée comme consolation. Les richesses sur lesquelles pèse un tel forfait ne seraient qu'un tourment atroce si elles m'appartenaient encore, ce qui n'est pas. À partir de ce jour, Mary Clavering ne possède plus rien que ce qui lui vient d'un époux que, depuis trop longtemps, elle a indignement outragé.

Et, arrachant les diamants qui pendaient à ses oreilles, elle les jeta aux pieds de l'assassin.

C'était le dernier tour du chevalet de torture. Avec un hurlement qui n'eut rien d'humain, Harwell éleva désespérément les bras, tandis qu'une lueur de folie furieuse brillait dans ses yeux :

— Et dire que j'ai damné mon âme pour une chimère, pour une chimère ! murmura-t-il.

— Voici la meilleure journée que j'aie jamais passée. Félicitez-moi, monsieur Raymond, de ce succès ; c'est la partie la plus audacieuse qui ait été jouée dans le bureau d'un détective.

Je regardai avec étonnement le visage triomphant de M. Gryce.

— Que voulez-vous dire ? m'écriai-je. Aviez-vous préparé tout cela à l'avance ?

— Si je l'avais préparé ? répéta-t-il. Mais si je ne l'avais pas fait, les choses auraient-elles tourné de la sorte ? Écoutez, monsieur Raymond, restons amis. Vous êtes un homme du monde et nous pouvons bien nous serrer la main, maintenant que tout est

fini. Je vous avoue que, pendant toute ma carrière de détective, je n'ai jamais vu une affaire avoir un dénouement aussi heureux.

Nous nous serrâmes la main cordialement et longuement ; puis je le priai de s'expliquer.

— Voici, fit-il : Une chose m'avait toujours tracassé, alors même que mes soupçons contre miss Mary étaient à leur apogée : c'était le nettoyage du revolver. Je ne pouvais faire concorder ce fait avec l'expérience que j'ai des femmes. Avez-vous jamais connu une femme qui ait nettoyé un revolver, ou qui en connut seulement la nécessité ? Non. Elles savent tirer un coup de pistolet, mais elles ne nettoient pas l'arme. Or tout détective admet en principe que, sur cent détails relatifs à un crime, quatre-vingt-dix-neuf semblent accuser la même personne, tandis que le centième vient détruire tout l'édifice des preuves péniblement accumulées contre la personne dont il s'agit. C'est en vertu de ce principe que j'ai éprouvé une grande perplexité au moment de procéder à l'arrestation. La chaîne était complète, les anneaux bouclés, mais l'un d'eux était de grosseur et de façon différentes du reste, et cela gâtait le tout. C'est alors que je me décidai à risquer une dernière partie en faveur de Mary Leavenworth. J'invitai M. Clavering et Harwell à venir ici. Je n'avais aucune raison de soupçonner l'un plutôt que l'autre ; mais ils étaient les deux seuls individus, la jeune fille exceptée, qui eussent été à même de commettre le crime, car c'étaient les seules personnes d'intelligence supérieure qui fréquentassent la maison à l'époque de l'assassinat. Je leur ai raconté à chacun séparément que l'assassin était découvert et allait être arrêté chez moi, et que, s'ils le désiraient, il auraient l'occasion d'entendre les aveux qui seraient certainement la conséquence de cette arrestation. Tous deux y étaient

trop intéressés, bien qu'à des points de vue différents, pour ne pas consentir.

J'ai réussi à les amener à se cacher dans les deux chambres d'où vous les avez vus sortir. J'avais prévu que si l'un d'eux avait commis le crime par amour pour Mary Leavenworth, il ne pourrait, sans se trahir, entendre qu'on l'accusait et qu'elle allait être arrêtée. Au reste, je n'espérais pas beaucoup de cette expérience et je m'attendais encore moins à ce que Harwell fût l'assassin. Mais, voyez-vous, monsieur Raymond, vivre, c'est apprendre. Oui, vivre, c'est apprendre !

Partie 4 · V

« Je ne suis pas un homme pervers, mais j'ai un caractère qui porte tout à l'excès. L'ambition, l'amour, la jalousie, la haine, la vengeance, tous ces sentiments qui, pour beaucoup de gens, ne sont que des émotions fugitives, sont, au contraire, pour moi, des passions terribles. Ceux qui me connaissent le mieux et ma mère elle-même l'ignoraient.

Àl'école, personne ne me comprit. On me croyait très doux et mes camarades m'avaient surnommé la demoiselle. Depuis trois longues années, ils m'appelaient ainsi, lorsqu'un jour je me révoltai. Je provoquai le plus ardent d'entre eux et le renversai par terre en le piétinant sous moi… Il ne m'a plus jamais appelé demoiselle, celui-là.

On me plaça ensuite dans un grand magasin où je fus moins apprécié encore. Comme je faisais mon travail d'une façon irré-

prochable et que j'étais l'exactitude même, on me prenait pour une bonne machine et rien de plus. Un homme qui ne jouait pas, qui ne fumait pas, qui ne riait jamais, avait-il du cœur, du sentiment ? Je pouvais, il est vrai, parfaitement tenir les comptes, mais cela ne demandait guère de qualités morales. Jour par jour, mois par mois, je faisais des écritures où il n'y avait pas l'ombre d'une rature, et l'on insinua que j'étais un excellent automate. Au reste, je ne cherchai à désabuser personne, étant sûr que tôt ou tard on serait forcé, comme cela était déjà arrivé, de changer d'avis. Le fait est que je n'aimais personne suffisamment, pas même moi, pour me soucier de l'opinion d'autrui. Mon existence, dépourvue de tout intérêt, ressemblait à une immense et interminable plaine à travers laquelle il fallait cheminer bon gré mal gré. Et cela aurait duré jusqu'à aujourd'hui sans doute, si je n'avais pas rencontré Mary Leavenworth. Mais quand, il y a de cela neuf mois à peine, je quittai mon bureau pour entrer chez M. Leavenworth, une flamme brûlante embrasa soudain mon âme d'un feu qui ne s'est pas éteint et qui ne s'éteindra jamais jusqu'à l'heure où la destinée qui m'attend se sera accomplie.

Ah ! qu'elle était belle ! Lorsque, le soir de mon arrivée, mon nouveau patron me conduisit dans le salon où se trouvait cette femme séduisante et redoutable, j'entrevis comme dans un éclair ce que serait mon avenir si je restais dans cette maison. Elle était d'humeur altière ce soir-là et m'accorda à peine un coup d'œil distrait. Mais alors, son indifférence ne me faisait pas grand effet ; il me suffisait de pouvoir contempler sa beauté. C'était regarder le cratère d'un volcan dangereux dissimulé sous des fleurs. Chaque instant était rempli pour moi de crainte et de charme, mais alors même que je l'aurais voulu, je me sentais incapable de m'éloigner.

Il en a été toujours ainsi. Je la regardais avec une émotion mélangée de douleur poignante et de bonheur indicible. Je ne cessais pas une seconde de l'étudier : son sourire, ses gestes, ses regards, tout ! En agissant ainsi, j'avais pour but de fixer d'une façon indélébile chaque détail de sa beauté dans chacune des fibres de mon être, car je compris clairement à cette époque, aussi bien qu'à présent, que, toute coquette qu'elle fût, elle ne s'abaisserait jamais jusqu'à moi. Non, je me serais couché à ses pieds, je l'aurais laissée marcher sur moi qu'elle ne se serait même pas retournée !

Je ne lui étais rien et jamais je ne lui serais rien, à moins que — et cette pensée me vint peu à peu — à moins que, par un moyen ou par un autre, je ne réussisse à devenir son maître !

J'écrivais sous la dictée de M. Leavenworth, qui était content de mes services. Quant à l'autre nièce, miss Eleonore, elle me traitait comme pouvait le faire la femme d'une nature fière, mais sympathique, qu'elle était ; sans être familière, elle était bonne, et si elle ne me considérait pas comme un ami, j'étais du moins un habitant de la maison qu'elle devait voir tous les jours aux repas et qui, cela était visible, n'était guère heureux.

Six mois s'écoulèrent ; j'avais appris deux choses : d'abord, que Mary Leavenworth avait une passion immodérée et presque extravagante pour sa situation d'héritière, et ensuite qu'elle cachait un secret qui mettait cette situation en danger. Ce secret, quel était-il ? Je restai un certain temps sans parvenir à le découvrir, mais plus tard, lorsque j'eus acquis la conviction que c'était un secret d'amour, je me mis à espérer. Cela, j'en conviens, peut paraître étrange.

Je connaissais alors le caractère de M. Leavenworth presque aussi bien que celui de sa nièce ; je devinais qu'il serait implacable dans une question de ce genre et que, dans le conflit entre ces deux volontés, quelque chose pourrait survenir qui me donnerait prise sur elle. Ce qui me préoccupait surtout, c'était mon ignorance du nom de l'homme auquel elle s'intéressait.

Un jour — il y a de cela un mois maintenant — je m'occupais comme d'habitude à ouvrir le courrier de M. Leavenworth lorsqu'une lettre, — l'oublierai-je jamais, cette lettre ! — tomba sous mes yeux ; elle contenait les lignes suivantes :

1 mars 1884.

« Cher monsieur,

« Vous avez une nièce que vous aimez, en laquelle vous avez toute confiance et qui semble digne de l'affection et de la foi que vous, ou un autre homme, pourriez lui accorder ; elle est si belle, si charmante, si tendre dans son visage, dans son attitude, dans sa conversation ! Mais, cher monsieur, chaque rose a ses épines et votre rose ne fait pas exception à la règle commune. Jolie comme elle l'est, charmante comme elle l'est, tendre comme elle l'est, elle est non seulement capable de fouler aux pieds les droits de quelqu'un qui s'est fié à elle, mais encore de briser le cœur et de désespérer l'esprit de celui auquel elle doit cependant soumission, honneur et respect.

« Si vous ne me croyez pas, interrogez cette cruelle et ensorcelante créature ; elle vous apprendra qui est celui qui se dit son humble serviteur et aussi le vôtre.

Henry Ritchie Clavering

Une bombe aurait éclaté à mes pieds ou le diable lui-même me serait apparu que ma stupéfaction n'eût pas été plus grande. Le signataire de cette lettre curieuse ne m'était pas seulement inconnu, mais encore cet homme se croyait son maître, et c'était là, vous le savez, la situation à laquelle j'aspirais moi-même. Pendant quelques minutes, je demeurai en proie à un sentiment terrible d'indignation et de colère ; puis je repris mon sang-froid en me disant qu'avec cette lettre en ma possession je devenais de fait l'arbitre de sa destinée.

Il y a des hommes, peut-être, qui seraient allés la trouver à l'instant même et qui, en menaçant de livrer la lettre à son oncle, auraient obtenu d'elle des supplications, sinon davantage ; mes plans étaient plus machiavéliques. Je me rendais compte qu'il fallait qu'elle fût d'abord réduite au désespoir avant de se rendre, qu'elle se sentît glisser par-dessus le bord du précipice avant de consentir à accepter le secours qui lui serait offert.

C'est pour ces motifs que je me décidai à remettre la lettre à M. Leavenworth ; mais elle avait été ouverte. Comment la lui donner sans éveiller ses soupçons ? Je ne vis qu'un moyen : c'était de l'ouvrir devant lui, comme pour la première fois. J'attendis son entrée dans la bibliothèque, puis je me levai pour le saluer, et, faisant semblant de déchirer les extrémités de l'enveloppe, j'ouvris la lettre ; après un rapide coup d'œil, je la jetai sur la table.

— Ceci paraît une lettre personnelle, lui dis-je, bien que l'enveloppe ne porte aucun signe extérieur à cet effet.

Il la prit pendant que j'étais près de lui. Il tressaillit au premier mot et me regarda, mais il parut convaincu, d'après ma phy-

sionomie, que je n'avais pas eu le temps de lire suffisamment pour en comprendre la teneur ; il s'assit et en dévora le contenu en silence. J'attendis un instant, ensuite je repris ma place derrière mon pupitre. Un minute, puis deux s'écoulèrent en silence ; il relisait la lettre. Il se leva alors et quitta la chambre avec précipitation ; lorsqu'il passa à côté de moi, j'aperçus son visage dans une glace, et l'expression que j'y découvris n'était pas faite pour diminuer l'espérance qui naissait dans mon cœur.

Je le suivis dans l'escalier ; il entra tout droit chez Mary, et quand, un peu plus tard, la famille se réunit à l'heure du dîner, je m'aperçus sans peine qu'une barrière infranchissable s'était élevée entre lui et sa nièce préférée.

Deux jours se passèrent, deux jours d'une inquiétude mortelle et constante pour moi. M. Leavenworth avait-il répondu à cette lettre ? Tout cela se terminerait-il sans que le mystérieux Clavering fît son entrée sur la scène ? Je n'en savais rien.

Et pendant ce temps je continuais le travail monotone qui broyait mon cœur sous sa roue implacable. J'écrivais, j'écrivais toujours jusqu'au moment où il me semblait que mon sang s'en allait avec chaque goutte d'encre. J'étais toujours aux écoutes, toujours sur le qui-vive, mais en craignant aussi toujours que l'on ne s'aperçût à la longue de ma surveillance incessante. La troisième nuit, j'eus un rêve que j'ai déjà raconté à M. Raymond, et qu'il est inutile de raconter ici. Je désire cependant faire une seule rectification à mon récit. J'avais dit à M. Raymond que le visage de l'assassin de M. Leavenworth était celui de M. Clavering. J'ai menti ! Le visage que j'ai vu dans mon rêve, c'était le mien ! Quant aux autres détails, ils étaient exacts.

Je fus affecté au delà de toute expression par cette vision. Était-ce un avertissement, ou une indication des moyens à employer pour arriver à posséder cette ravissante créature ? Était-ce la mort de son oncle qui devait combler l'abîme jeté entre nous ? J'étais sur le point de penser que c'était la seule route qui me conduirait au bonheur. Dans mon imagination, j'allai même jusqu'à me la figurer se tournant vers moi dans un élan de reconnaissance et me remerciant de l'avoir sauvée du danger qui la menaçait !

Quoi qu'il en fût, une chose était hors de doute : j'avais vu comment il fallait accomplir mon œuvre ! Pendant toute ma longue journée de travail, je voyais sans cesse une forme descendre l'escalier à pas de loup et s'approcher, le revolver à la main, du vieillard inconscient. Mes regards se tournaient à chaque instant vers la porte par où l'apparition devait entrer, et je me demandais à quel moment je m'y trouverais véritablement, mais je ne me figurais pas que cette heure fût si proche.

Même lorsque je quittai ce soir-là M. Leavenworth après avoir bu à sa santé le verre de sherry dont j'ai parlé au cours de l'enquête, je n'avais pas l'idée que l'instant d'agir allait venir. Mais trois minutes après m'être retiré chez moi, j'entendis le frôlement d'une robe ; c'était Mary qui passait devant ma porte et se rendait à la bibliothèque.

Je compris alors que l'heure fatale avait sonné et que quelque chose se ferait ou se dirait, qui rendrait le crime inévitable. Quoi ? Je voulus le savoir.

Me rappelant tout à coup que le ventilateur qui parcourait la maison entière débouchait d'abord sur le corridor situé entre la

bibliothèque et la chambre à coucher de M. Leavenworth, et ensuite dans le cabinet de toilette de la grande chambre vide qui était à côté de la mienne, j'ouvris rapidement la porte qui séparait ces deux pièces et je m'installai dans le cabinet.

Le son des voix arriva immédiatement à mes oreilles ; tout était ouvert en bas, et en me plaçant près du ventilateur je percevais aussi clairement la conversation de Mary et de son oncle que si j'eusse été moi-même dans la bibliothèque.

J'en entendis assez pour confirmer l'exactitude de mes soupçons : c'était une question de vie ou de mort pour elle. M. Leavenworth, conformément à une menace qu'il lui avait faite, à ce que je compris, depuis un certain temps déjà, prenait à cette heure même des mesures pour modifier les clauses de son testament.

Elle était venue implorer le pardon de sa faute et la continuation de sa faveur. Quelle était cette faute ? Je ne le sus pas. Elle ne parla pas de M. Clavering comme étant son mari, et je l'entendis simplement affirmer que l'acte qu'elle avait commis avait été plutôt le résultat d'un caprice que l'obéissance à un véritable sentiment d'amour.

Elle ajouta qu'elle regrettait vivement ce qu'elle avait fait, et qu'elle souhaitait ardemment être à jamais délivrée de toute obligation envers celui qu'elle voulait oublier, et elle promit de devenir de nouveau pour son oncle ce qu'elle était avant de connaître l'homme dont il s'agissait.

Je crus, insensé que j'étais, qu'elle ne faisait allusion qu'à une simple promesse de mariage, et ces paroles m'inspirèrent les plus folles espérances. Mais M. Leavenworth répondit d'un ton de

grande sévérité qu'elle avait perdu pour toujours et son affection et ses droits à son immense héritage.

Je n'eus pas besoin de son cri déchirant de honte et de désappointement ni de l'appel désespéré par lequel, au milieu de son angoisse, elle réclamait aide et protection, pour signer mentalement l'arrêt de mort de son bourreau.

Retournant doucement dans ma chambre, j'attendis que miss Mary fût remontée chez elle, puis, tel que je m'étais vu dans mon rêve, je descendis l'escalier à pas de loup ; j'étais en pleine possession de mon sang-froid. Après avoir frappé légèrement à la porte, j'entrai dans la bibliothèque. M. Leavenworth écrivait, assis à sa place habituelle.

— Excusez-moi, lui dis-je quand il leva la tête. J'ai perdu mon carnet et je crois l'avoir laissé tomber ce soir dans le corridor, lorsque je suis allé chercher le vin.

Il fit un mouvement d'acquiescement et je passai rapidement.

Une fois dans le corridor, j'entrai dans sa chambre à coucher, je pris le revolver, puis, presque sans me rendre compte de ce que je faisais, je vins me placer derrière lui. Je visai et le coup partit.

Vous connaissez le résultat.

Il ne poussa pas un gémissement, sa tête tomba en avant sur ses mains.

Mary était désormais la maîtresse des millions qu'elle convoitait avec tant d'ardeur !

Ma première pensée fut de m'emparer de la lettre qu'il était en train d'écrire. M'approchant de la table, j'y jetai un coup d'œil à

la hâte ; c'était, comme je l'avais deviné, une demande d'entrevue adressée à son avoué ; je la mis dans ma poche, ainsi que la lettre de M. Clavering, que j'aperçus sur la table toute maculée de sang.

Je pensai ensuite à ma sécurité personnelle et à l'écho qu'avait pu produire dans la maison le bruit de la détonation.

Jetant le revolver à côté de la victime, je m'apprêtais à crier au premier venu que M. Leavenworth venait de se brûler la cervelle ; mais une pareille folie me fut épargnée.

Le coup de feu n'avait pas été entendu ; personne ne vint et je pus contempler mon œuvre à loisir et réfléchir à la meilleure marche à suivre pour éviter d'être découvert. Un seul regard à la blessure faite à la tête par la balle me convainquit de l'impossibilité d'attribuer l'événement à un suicide, ou même d'en accuser un voleur. Pour quiconque avait quelque expérience, M. Leavenworth devait paraître avoir été la victime d'un assassinat prémédité.

Mon unique espoir était d'entourer le crime du plus de mystère possible et de détruire toute trace du motif et de la manière dont il avait été commis

Je ramassai le revolver et l'emportai dans l'autre chambre afin de le nettoyer, puis, ne trouvant rien qui pût servir à cet usage, je revins chercher un mouchoir que j'avais aperçu par terre auprès de M. Leavenworth. Il appartenait à miss Eleonore, mais je ne remarquai ce détail qu'après m'en être servi pour essuyer le canon. La vue des initiales de cette jeune fille m'impressionna alors si vivement que j'oubliai de nettoyer le cylindre ; je ne songeai plus qu'au moyen de faire disparaître cette preuve si compromettante de l'emploi fait de son mouchoir. Je cherchai quelque moyen de

le détruire ; mais, n'en trouvant aucun, je crus me tirer provisoirement d'embarras en l'enfouissant profondément sous les coussins d'un fauteuil, avec l'intention de le reprendre le lendemain à un moment propice.

Cela fait, je rechargeai le revolver, le replaçai dans le tiroir que je fermai à clef, et je m'apprêtai à quitter l'appartement.

C'est à ce moment-là que l'horreur qui est la conséquence de tels forfaits me frappa comme un coup de foudre ; pour la première fois, je me mis à hésiter et à trembler. En sortant, je fermai la porte à clef, ce que je n'aurais jamais fait si j'avais été en pleine possession de mes facultés.

Ce fut seulement en arrivant en haut de l'escalier que je me rendis bien compte de l'imprudence que j'avais commise, mais il était déjà trop tard, car là, debout devant moi, le bougeoir à la main, foudroyée par la surprise, se tenait Hannah, l'une des domestiques.

— Mon Dieu ! monsieur ! fit-elle d'une voix basse et épouvantée, d'où venez-vous ? On dirait que vous avez rencontré un revenant !

Et elle regarda d'un air soupçonneux la clef que je tenais à la main.

Il me semblait que l'on me saisissait à la gorge. Mettant la clef dans ma poche, je fis un pas vers elle et je murmurai :

— Je vous raconterai ce que j'ai vu si vous voulez descendre avec moi ; nous dérangerions ces demoiselles si nous restions ici.

Je me calmai de mon mieux et je cherchai à l'attirer près de moi. Pour quel motif ? Je ne me l'explique guère ; mon mouvement avait été instinctif plutôt qu'autre chose ; mais lorsque je vis l'expression de joie qui éclaira ses traits en sentant ma main et l'empressement qu'elle mit à me suivre, je repris courage et je me rappelai les diverses occasions dans lesquelles je m'étais aperçu de l'influence tout à fait particulière que j'exerçais sur cette fille, influence qui pouvait servir en ce moment-là à assurer la réussite de mes projets.

Nous descendîmes au rez-de-chaussée, et après être allé jusqu'au fond du grand salon, je lui fis part le plus doucement possible de ce qui était arrivé à M. Leavenworth. Elle fut naturellement émue, mais elle ne poussa aucun cri. Elle éprouva un immense soulagement lorsque je lui assurai ne pas savoir quel était l'auteur du crime, mais j'ajoutai qu'on n'hésiterait pas à m'en accuser si on apprenait qu'elle m'avait vu sur l'escalier avec la clef de la bibliothèque à la main.

— Je n'en dirai rien, murmura-t-elle, tremblante de peur et d'émotion. Je garderai cela pour moi et je soutiendrai que je n'ai vu personne.

Je lui démontrai sans peine qu'il lui serait impossible de garder le secret si la police se mettait à l'interroger ; je lui dis beaucoup de choses tendres et je finis par le persuader de quitter la maison jusqu'à ce que tout fût terminé. Mais même après avoir obtenu son consentement, j'eus beaucoup de mal à lui faire comprendre qu'il fallait partir tout de suite et sans remonter chez elle pour chercher ses effets. Ce fut seulement lorsque je l'eus rassurée et comblée de joie en lui promettant de l'épouser plus tard si

elle m'obéissait en cette circonstance, qu'elle comprit la gravité de la situation et fit preuve d'une véritable intelligence.

— Si je pouvais seulement arriver à R..., Mme Belden me donnerait asile, j'en suis sûre, fit-elle. Elle ne renvoie jamais personne et elle me gardera, surtout si je lui dis que je viens de la part de miss Mary. Mais je ne puis pas aller jusque-là ce soir.

Je m'efforçai de lui prouver le contraire. Le train de minuit ne quittait New-York que dans une demi-heure et elle pouvait aisément faire en un quart d'heure le trajet de la maison à la gare. — Elle n'avait pas d'argent ! Je lui en donnai. — Elle craignait de ne pas trouver la rue qui menait au chemin de fer ! Je lui fournis les indications les plus minutieuses... Elle hésita de nouveau, puis consentit enfin à partir après que nous eûmes convenu de la manière de correspondre ensemble. Nous trouvâmes dans l'office un châle et un chapeau appartenant à la cuisinière qui lui allèrent à peu près et, une minute plus tard, nous étions dans la cour.

— Rappelez-vous bien que, sous aucun prétexte, vous ne devez parler à âme qui vive de ce qui s'est passé, lui dis-je tout bas, au moment où nous nous faisions nos adieux.

— Souvenez-vous, vous aussi, que vous devez bientôt venir me rejoindre et m'épouser ! répondit-elle en se jetant à mon cou.

C'est probablement en faisant ce mouvement qu'elle laissa tomber la bougie qu'elle tenait à la main. Je lui promis tout ce qu'elle voulut et elle referma doucement la grille.

L'agitation qui me saisit après le départ de Hannah ne pourrait se décrire. J'en donnerai une faible idée en disant que je commis une nouvelle imprudence ; en rentrant dans la maison, je

verrouillai la grande porte et n'eus pas l'idée de me débarrasser de la clef de la bibliothèque, qui était toujours dans ma poche, en la jetant dans la rue ou ailleurs ! À vrai dire, j'étais tellement absorbé par la crainte du danger qui me menaçait du côté de Hannah que j'oubliais tout le reste. Le visage pâle de la pauvre fille, son regard douloureux, plein d'effroi, en me quittant, tout cela m'obsédait malgré moi beaucoup plus que le cadavre de M. Leavenworth. On aurait dit que j'étais attaché à cette femme par un lien invisible. Le courage lui manquerait-il ? La trouverais-je le lendemain à moitié morte de frayeur sur les marches du perron ? Ces pensées étaient pour moi un véritable cauchemar. Je craignais qu'elle ne sut jamais arriver jusqu'à la maisonnette dans cette petite ville éloignée. Cette fille n'était-elle pas un danger ambulant qui reviendrait avec l'aurore afin de m'accabler ?

Toutefois, ces pensées finirent par s'effacer devant l'immensité du péril où me mettait la possession de la clef et des papiers. Comment m'en défaire ? Je n'osais ni quitter ma chambre une seconde fois ni ouvrir ma fenêtre. Quelqu'un pourrait me voir et s'en souvenir ; j'avais peur même de remuer : M. Leavenworth pourrait m'entendre ! Oui, ma terreur morbide était arrivée à un tel point que je craignais même celui dont j'avais à jamais clos les oreilles !

La nécessité d'agir, de faire quelque chose de ces preuves de culpabilité terrassa enfin mon inquiétude ; je tirai de ma poche les deux lettres, — je ne m'étais pas encore déshabillé, — je choisis la plus dangereuse, celle écrite par M. Leavenworth, et, après l'avoir mâchée jusqu'à ce qu'elle fût réduite en pâte, je la jetai dans un coin. Mais l'autre était tachée de sang, et l'espoir même de l'impunité était impuissant à me la faire toucher du bout des

lèvres. Je me couchai la tenant serrée dans ma main, et la vision de Hannah en fuite me poursuivit sans trêve jusqu'à l'aube.

Avec le jour vint l'espérance. Étaient-ce les rayons de soleil dardant sur la muraille qui évoquèrent l'image de Mary et tout ce que j'étais prêt à faire pour l'amour d'elle ? Était-ce mon stoïcisme habituel qui renaissait en présence d'une aussi grande nécessité ? Je ne le sais. Quoi qu'il en soit, je me levai calme et maître de moi.

J'avais aussi résolu le problème de la lettre et de la clef. Les cacher ? Non ; ce n'était pas chose à tenter. Il fallait, au contraire, les placer bien en vue et se fier au hasard pour qu'on ne les vît pas. Je fis des allumettes de la lettre et les plaçai dans un vase dans la chambre d'ami. Je pris ensuite la clef et je descendis, espérant pouvoir la mettre dans la serrure en passant. Mais miss Eleonore me suivait de près et il me fut impossible de le faire. Je réussis cependant à la glisser, sans qu'elle s'en aperçût, dans la garniture du bec de gaz du second vestibule, puis, le cœur plus léger, j'entrai avec sang-froid dans la salle à manger, où le premier déjeuner était servi. Mary s'y trouvait déjà, pâle et l'air désolé ; chose surprenante, son regard croisa le mien ! J'avais presque envie de rire en pensant à son affranchissement, dont bientôt je pourrais me proclamer l'auteur.

Je n'ai pas à raconter en détail l'émotion que causa la découverte du crime, ni ma façon d'agir, mais je me conduisis absolument comme si je n'y avais pris aucune part et, à vrai dire, je m'efforçai de penser qu'il en était ainsi. Je m'abstins de toucher à la clef, d'aller à la chambre d'ami ou de faire aucun mouvement que tout le monde n'aurait pas pu voir, car d'après l'aspect premier de l'affaire, il n'existait pas l'ombre d'une preuve dans toute

la maison contre moi, le secrétaire si travailleur, si résigné, dont la passion pour une des nièces de M. Leavenworth était inconnue, même de celle qui en était l'objet. Il était impossible de m'accuser d'un crime qui me privait d'une bonne situation. Aussi fut-ce avec toute la tranquillité possible que j'accomplis tous les devoirs de ma fonction ; je prévins la police et je me rendis chez M. Veeley, en essayant d'effacer de ma conscience les événements de cette terrible nuit.

Ce fut sur ce principe que je basai ma conduite pendant l'enquête. Sauf l'omission de la demi-heure pendant laquelle le crime avait été commis et de ses effets immédiats, je me décidai à répondre à toutes les interrogations le plus exactement possible, le grand défaut de ceux qui se trouvent dans une position pareille étant ordinairement de trop mentir et de se contredire dans des détails de première importance. Mais, hélas ! en faisant tous ces projets pour assurer ma propre sécurité, j'avais oublié une chose : c'était le péril dans lequel allait être Mary Leavenworth à cause de sa qualité d'héritière de cette immense fortune. Ce ne fut que lorsqu'un juré observa que le verre de sherry laissé presque intact par M. Leavenworth prouvait que sa mort devait avoir eu lieu presque aussitôt après mon départ, que je m'aperçus combien je l'avais compromise en avouant avoir entendu le frôlement d'une robe sur l'escalier quelques instants après être rentré chez moi. Je n'étais nullement rassuré, au reste, par l'impression générale qui se faisait jour qu'Eleonore avait causé ce léger bruit, car elle était tellement étrangère au crime qu'il m'était impossible de prendre ces soupçons au sérieux. Mais Mary ! Je compris aussitôt quelle serait sa position si l'attention publique se portait sur elle et, afin de réparer mon erreur, je me mis à mentir. Contraint d'avouer qu'il existait depuis quelque temps un désaccord entre

M. Leavenworth et une de ses nièces, je fis allusion à Eleonore afin de dérouter les esprits, et je niai formellement que M. Leavenworth eût reçu une lettre de nature à expliquer le mobile du crime. Les conséquences de cette affirmation ont été plus graves que je ne l'avais prévu. J'avais ouvert la porte à des soupçons que chaque nouvelle déposition tendait, par une singulière fatalité, à fortifier. Il fut prouvé non seulement que le crime avait été commis avec le revolver appartenant à M. Leavenworth et par un habitant de la maison, mais on me força, en quelque sorte, à avouer que, peu de temps auparavant, j'avais montré à miss Eleonore comment il fallait se servir de cette arme, et c'était là une coïncidence diabolique.

Aussi avais-je grand'peur des réponses de Mary et d'Eleonore. Si Mary avouait qu'après m'avoir entendu rentrer chez moi elle était descendue chez son oncle afin d'implorer son pardon, quelles seraient les conséquences de cet aveu ? J'étais dans une agonie d'anxiété. Mais des événements que j'ignorais à cette époque influencèrent ces demoiselles ; Eleonore, jugeant, paraît-il, d'après certains indices, avait conçu des soupçons contre sa cousine et l'avait même accusée du crime, tandis que Mary, folle de terreur en se voyant entourée de tant de preuves d'évidence morale, prit la résolution de nier tout ce qui pourrait tourner contre elle et de se fier à la générosité d'Eleonore pour ne pas être contredite. Sa confiance fut bien placée, et bien que, dans la voie où elle s'était engagée, Eleonore fût obligée d'augmenter les présomptions qui existaient déjà contre elle, elle s'abstint non seulement de contredire sa cousine, mais encore elle refusa formellement de répondre aussi souvent qu'une déclaration catégorique eût pu lui être nuisible, car elle ne pouvait se résoudre à mentir, même afin de sauver une personne qui lui était chère.

Sa conduite éveilla mon admiration et j'aurais voulu lui venir en aide si je l'avais pu faire sans danger pour moi. D'autre part, je ne me dissimulais pas le péril où nous nous trouverions aussi longtemps que la lettre et la clef resteraient dans la maison, et, même avant la production du mouchoir, je m'étais décidé à tenter de les détruire ; mais, lorsque M. Gryce apporta le mouchoir, mes craintes devinrent si vives que je me levai et sortis de la salle sous un prétexte quelconque ; montant à l'étage supérieur, j'enlevai la clef de la garniture du bec de gaz, les allumettes du vase, et je me rendis du côté de la chambre de Mary Leavenworth, dans l'espoir d'y trouver du feu et de les y jeter. À ma grande contrariété, il n'y avait plus dans la cheminée que quelques cendres presque éteintes ; je ne savais que faire lorsque j'entendis des pas sur l'escalier. Être découvert dans cette chambre à un pareil moment était grave ; je lançai les allumettes de papier dans la cheminée et me précipitai vers la porte ; mais dans ce brusque mouvement je lâchai sans le vouloir la clef qui tomba par terre sous une chaise. Terrifié de cette malchance, je m'arrêtai ; les pas se rapprochaient ; alors, perdant la tête, je m'enfuis. Je n'avais, en effet, guère de temps à perdre, et j'étais à peine arrivé à ma porte lorsque Eleonore, suivie de deux domestiques, apparut sur le palier et se dirigea vers la chambre que je venais de quitter. Cela me rassura : elle verrait certainement la clef et la ferait disparaître, et j'eus tout lieu de supposer qu'il en avait été ainsi, car je n'entendis plus parler ni de la clef ni de la lettre.

Ce qui précède expliquera pourquoi la position fâcheuse d'Eleonore ne m'inquiéta pas outre mesure, car je pensais que les soupçons ne reposaient que sur sa singulière façon d'être devant le jury d'enquête et sur le fait que son mouchoir avait été trouvé sur le théâtre du crime. J'ignorais que l'on possédait une preuve

presque positive de sa culpabilité. Mais, alors même que j'aurais su à quoi m'en tenir, je n'aurais pas agi différemment. Le péril de Mary pouvait seul m'émouvoir, et elle me paraissait tout à fait hors de danger. Chacun s'accordait à la reconnaître innocente. Si M. Gryce, que j'appris bientôt à redouter, ou M. Raymond, que je reconnus immédiatement pour être mon ennemi le plus acharné, bien qu'inconscient, avaient témoigné de la moindre méfiance à son égard, j'aurais pris l'éveil, mais il n'en était rien ; leur attitude m'inspira une trompeuse sécurité, et les jours s'écoulèrent sans que je m'inquiétasse à son égard. Cependant ma situation personnelle me causait de poignantes angoisses ; l'existence de Hannah était une source incessante de danger, surtout parce que la police était résolue à la retrouver à tout prix.

En outre, j'acquis la douloureuse certitude que j'avais perdu du terrain, au lieu d'en gagner, auprès de Mary Leavenworth. Elle témoignait non seulement d'une horreur invincible pour le crime qui lui avait donné les richesses de son oncle, mais — et j'attribuai cette attitude à l'influence de M. Raymond — elle se conduisait de façon à démontrer qu'elle perdait, jusqu'à un certain point, les qualités d'esprit et de cœur qui m'avaient fait espérer que mon forfait m'amènerait à faire sa conquête.

Cette certitude, jointe à la terrible contrainte qui m'était imposée, faillit me rendre fou. Mainte et mainte fois je me suis arrêté dans mon travail en pensant que j'allais être incapable de me contenir un moment de plus, mais je finissais toujours par me dompter. M. Raymond s'étonnait parfois de me voir occuper le fauteuil de M. Leavenworth. Grand Dieu ! c'était mon unique sauvegarde ; c'était en ayant l'assassinat toujours présent à l'esprit que j'arrivais à contenir la douleur et la rage qui me ron-

geaient, en songeant que la récompense que j'avais espérée m'échapperait !

Il vint pourtant un moment où mon agonie dépassa toute mesure. Un soir, en descendant avec M. Raymond, j'aperçus un monsieur inconnu, debout dans le grand salon et qui regardait Mary Leavenworth d'une façon qui m'aurait mis hors de moi, même si je ne lui avais pas entendu prononcer ces paroles :

— Mais cependant vous êtes ma femme, malgré tout ce que vous pouvez dire ou faire !

Ce fut un écrasement ! Après ce que j'avais fait pour l'obliger à être à moi, entendre un autre la réclamer comme son bien, ah ! c'était à devenir fou ! Il me fallait faire quelque chose : ou crier de fureur, ou, dans ma haine, faire un mal inutile à cet homme.

Je n'ai pas crié, j'ai frappé. Je demandai son nom à M. Raymond ; il me répondit : Clavering ; je m'y attendais, et alors, jetant aux quatre vents la prudence, la raison, le bon sens, tout, je le dénonçai, dans ma frénésie, comme l'assassin de M. Leavenworth.

Un instant plus tard, j'aurais voulu pouvoir reprendre mes paroles, car, en agissant ainsi, je n'avais fait qu'attirer l'attention sur moi ; mais il n'était plus temps alors. Après une nuit de réflexions, je me décidai à expliquer mon accusation d'une façon surnaturelle et je racontai mon rêve à M. Raymond, ainsi que je l'ai dit déjà.

Je voulais m'arrêter là, mais quand je m'aperçus que, pour une raison ou une autre, M. Raymond se laissait aller assez facilement à soupçonner M. Clavering, la soif de la vengeance m'en-

vahit alors tout entier, et je me demandai comment on pouvait faire retomber sur cet homme tout le poids du crime. Je ne croyais, au reste, guère au succès, lorsque j'entendis, par hasard, deux des domestiques raconter qu'on avait vu M. Clavering entrer dans la maison la nuit même de l'attentat et que personne ne l'en avait vu sortir. Ma résolution fut prise. À quoi ne pouvais-je pas arriver avec un point de départ semblable ? Hannah seule me barrait le chemin, et, tant qu'elle vivrait, je serais impuissant et menacé dans ma sécurité. C'est alors que je me décidai à la faire mourir et à assouvir ensuite d'un seul coup ma haine contre M. Clavering. Mais comment ? Par quels moyens atteindre cette fille sans abandonner mon poste ? Comment la faire disparaître sans exciter de nouveaux soupçons ? Le problème paraissait impossible à résoudre ; mais ce n'était pas pour rien que Trueman Harwell avait si longtemps joué le rôle d'une machine. Je n'eus pas besoin d'étudier la question pendant vingt-quatre heures pour en trouver la solution : le moyen d'arriver au succès était d'amener Hannah à se tuer elle-même !

Mon parti une fois pris, je me mis sans tarder à l'œuvre, et sachant combien les risques étaient énormes, je pris toutes les précautions imaginables. Je m'enfermai à clef dans ma chambre ; je lui écrivis une lettre en caractères imprimés, — elle m'avait dit elle-même ne pouvoir déchiffrer l'écriture courante ; — dans cette lettre, je me jouai de son ignorance, de son attachement aveugle pour moi et de sa superstition toute irlandaise ; je lui racontai que je rêvais d'elle chaque nuit ; je lui demandai si elle en faisait autant pour moi, et j'ajoutai que, craignant le contraire, je lui envoyais une poudre magique qui, si elle s'en servait conformément à mes instructions, lui donnerait les visions les plus enchanteresses. Je lui ordonnai : d'abord, de brûler ma lettre, en-

suite, de prendre dans ses mains le paquet enfermé dans l'enveloppe, d'avaler la poudre qui y était jointe et de se coucher immédiatement.

La poudre était une énorme dose d'un poison mortel ; le paquet, vous le savez, était une fausse confession qui accusait à tort Henry Clavering. J'enfermai tout cela dans une grosse enveloppe dont je marquai l'un des coins d'une croix et je l'adressai par la poste à Mme Belden, ainsi que cela avait été convenu.

Vint ensuite la période d'inquiétude la plus atroce que j'aie jamais endurée. Quoique je n'eusse pas signé la lettre, je sentais cependant combien étaient nombreuses les chances de découverte. Le moindre écart dans les instructions que je lui avais données devait être fatal. Si elle décachetait l'enveloppe qui contenait la confession, si elle se défiait de la poudre, si elle se confiait à Mme Belden, ou si seulement elle ne brûlait pas ma lettre, tout était perdu ! Je ne pouvais être absolument sûr d'elle, et ce n'était que par les journaux que je pouvais apprendre le résultat du plan que j'avais conçu. Vous pouvez comprendre combien je guettais le visage de ceux qui m'entouraient ! Je parcourais avec ardeur les nouvelles télégraphiques. Je tressautais à chaque coup de sonnette.

Ah ! quel sentiment de soulagement j'ai éprouvé, lorsque, il y a quelques jours, j'ai lu dans le journal le court paragraphe annonçant la mort de la femme que je redoutais par-dessus tout !

Mais à quoi bon revenir encore sur le passé ? Six heures plus tard est arrivée la lettre de M. Gryce qui m'invitait à me rendre chez lui à trois heures et…

Que les murs de cette prison, que cette confession vous racontent le reste ! Je ne suis plus capable ni de parler ni d'écrire ! »

Partie 4 · VI

— Ô Eleonore ! m'écriai-je en me précipitant tout joyeux chez la jeune fille, êtes-vous prête à apprendre de bonnes nouvelles, des nouvelles qui vont rendre leurs couleurs à ces joues pâles, leur éclat à ces yeux tristes, et qui vous rappelleront à la vie heureuse et douce d'autrefois ? Répondez !

Et je me penchai vers le fauteuil dans lequel elle paraissait sur le point de s'évanouir.

— Je ne sais, murmura-t-elle. J'ai peur que ce qui pourrait être de bonnes nouvelles pour vous n'en soit pas pour moi. Rien ne saurait être bon pour moi, excepté…

— Excepté quoi ? interrompis-je en prenant ses deux mains entre les miennes avec un sourire de bonheur si profond qu'il devait la rassurer, excepté quoi ? Dites et ne craignez rien.

Mais malgré tout, elle avait peur. Le terrible fardeau qu'elle portait depuis si longtemps avait fini par faire partie de son être. Comment aurait-elle pu se persuader qu'elle avait commis une erreur et qu'elle n'avait plus rien à redouter du passé, du présent et de l'avenir ?

Mais lorsqu'elle apprit la vérité et lorsque avec toutes les précautions, tout le tact dont j'étais capable, je lui eus démontré que

ses soupçons étaient sans fondement, que le crime était l'œuvre de Trueman Harwell, et non pas de Mary, elle me supplia aussitôt de la conduire auprès de sa cousine.

— Menez-moi près d'elle, je vous en prie ! Je ne pourrai plus ni respirer ni penser avant de lui avoir demandé pardon à genoux. Ah ! combien mon accusation était injuste !

Je compris que, dans l'état d'agitation extrême où elle était, il fallait me conformer à ses désirs, et je la conduisis immédiatement en voiture chez Mary.

Pendant le trajet, elle me dit avec désespoir :

— Ne va-t-elle pas me repousser ? Consentira-t-elle à me voir ? Oh ! elle aurait raison de refuser, car un pareil outrage ne peut se pardonner. Mais Dieu m'est témoin que je croyais mes soupçons justifiés ! Si vous saviez…

— Je sais tout, interrompis-je. Mary convient que l'évidence apparente des faits amassés contre elle était tellement écrasante qu'elle en a été elle-même stupéfaite, et elle se demandait comment, malgré tant de preuves accusatrices, elle pouvait être innocente. Mais…

— Attendez ! Ah ! attendez ! Mary a-t-elle vraiment dit cela ?

— Oui.

— Aujourd'hui ?

— Oui, aujourd'hui.

— Alors, il faut qu'elle soit bien changée.

Je gardai le silence, voulant qu'elle vît par elle-même jusqu'à quel point, en effet, les sentiments de sa cousine s'étaient transformés. Lorsque, quelques instants plus tard, la voiture s'arrêta et que je la fis entrer dans la maison qui avait été la spectatrice muette de tant d'angoisses, je ne m'attendais pas au changement subit qui s'opéra sur le visage d'Eleonore. Elle avait les yeux brillants, les joues colorées, les traits reposés et détendus, si rapidement se fond la glace du désespoir lorsque l'espérance l'éclaire de ses rayons.

Thomas, le maître d'hôtel, ouvrit la porte et témoigna d'un plaisir contenu en apercevant sa maîtresse.

— Miss Mary Leavenworth est au salon, fit-il.

Eleonore se soutenait à peine ; je lui demandai si elle voulait entrer immédiatement, ou attendre un peu afin de se remettre.

— Je veux la voir tout de suite ! s'écria-t-elle.

Quittant mon bras, elle traversa le vestibule ; elle allait soulever la portière du salon, lorsque celle-ci s'écarta vivement et Mary apparut.

— Mary !

— Eleonore !

Leur accent disait tout.

Eleonore se précipita aux pieds de sa cousine qui s'empressa de la relever.

— Mon péché est trop grand et vous ne me pardonnerez jamais ! soupira Eleonore.

— Mon remords et ma honte sont assez grands pour m'obliger à être indulgente, répondit Mary à voix basse.

Et je compris que le désaccord qui avait existé entre elles avait disparu pour toujours et que l'avenir leur réservait bien des jours de confiance et de sympathie mutuelle.

Une demi-heure plus tard, la porte du grand salon, où je m'étais réfugié, s'ouvrit doucement ; je levai la tête ; sur le seuil était Mary ; son visage brillait d'une telle lumière de véritable humilité que je fus surpris du profond adoucissement de sa beauté altière.

— Bénie soit la honte qui purifie ! murmurai-je.

Et, m'approchant d'elle, je lui tendis la main avec un sentiment d'affection respectueuse que je ne me serais jamais cru capable d'éprouver pour elle.

Mon attitude parut la toucher et une vive rougeur colora ses joues.

— Merci, dit-elle. J'ai contracté vis-à-vis de vous une grosse dette de reconnaissance, mais je n'en puis parler en ce moment. Je viens vous prier de venir au petit salon, afin de m'aider à amener Eleonore à accepter cette fortune de mes mains. C'est à elle, vous le savez, d'après le testament ; du moins il en aurait été ainsi, si…

— Permettez, fis-je, vivement ému. — Avez-vous bien réfléchi ? Êtes-vous complètement décidée à abandonner votre fortune à votre cousine ?

— Ah ! comment pouvez-vous faire une pareille question ? répondit-elle douloureusement.

Nous entrâmes au salon ; M. Clavering, qui était assis à côté d'Eleonore, se leva immédiatement et vint à ma rencontre.

— Monsieur Raymond, fit-il, avant de parler d'autre chose, laissez-moi vous offrir toutes mes excuses. Vous avez en votre possession un document que je vous ai forcé, en quelque sorte, de prendre ; je vous ai fait une insulte que je regrette amèrement. Si, au nom des tortures morales que j'endurais à cette époque, vous voulez bien me pardonner, je vous en serai éternellement reconnaissant, sinon…

— N'achevez pas, monsieur Clavering, je vous en supplie, répondis-je. Les événements d'alors appartiennent à un passé que je désire, pour ma part, oublier le plus tôt possible, et d'ailleurs l'avenir se montre trop riche en promesses pour qu'il faille songer encore à ces malheureux jours.

Après nous être serré la main en véritables amis, nous allâmes nous asseoir auprès des deux cousines.

Je dirai seulement ici quel fut le résultat de notre conversation.

Eleonore refusant nettement d'accepter une fortune qui avait été souillée par un crime, il fut décidé qu'on l'emploierait à l'établissement et à l'entretien d'une institution destinée à recueillir les pauvres de New-York. Puis, une fois ce point réglé, nous songeâmes à nos amis, et notamment à M. Veeley.

— Il faut tout lui raconter, fit Mary, car il a ressenti pour nous un chagrin paternel.

Et, humble et repentante, elle voulait se charger de la pénible tâche de lui dire la vérité.

Mais Eleonore, avec sa générosité habituelle, s'y opposa formellement.

— Non, Mary, répliqua-t-elle, vous avez souffert. C'est à M. Raymond et à moi qu'un soin pareil incombe.

Nous laissâmes Mary et Henry Clavering ensemble ; ils étaient radieux de leur bonheur naissant et pleins de confiance l'un dans l'autre.

Quant à moi, à partir de ce jour, je suis entré dans un rêve dont je ne me réveillerai jamais, quoique le rayonnement des beaux yeux d'Eleonore, ma bien-aimée, soit devenu, depuis bien des mois de bonheur et d'amour infinis, l'étoile dirigeante de ma vie entière.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Crime_de_la_Cinqui%C3%A8-me_Avenue. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.